

Octave Mirbeau

Les 21 jours
d'un
neurasthénique

Préface de Pierre Michel

Éditions du Boucher
Société Octave Mirbeau

CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS DU BOUCHER

Le fichier PDF qui vous est proposé est protégé par les lois sur les copyrights & reste la propriété de la SARL Le Boucher Éditeur. Le fichier PDF est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;

— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boucher expriment leur reconnaissance envers M. Pierre Michel, Président de la Société Octave Mirbeau, pour l'aide précieuse & déterminante qu'il a apportée dans la réalisation de ce projet.

SOCIÉTÉ OCTAVE MIRBEAU

Association (loi de 1901) fondée en novembre 1993, la Société Octave Mirbeau a pour but de réunir ceux, gens de plume, amateurs, lettrés, universitaires & chercheurs, qui connaissent & étudient la vie & l'œuvre d'Octave Mirbeau, & se proposent de contribuer à les faire mieux apprécier.

Société Octave Mirbeau — 10 bis, rue André-Gautier 49000 Angers.

© 2003 — Éditions du Boucher
Société Octave Mirbeau
site internet : www.leboucher.com
courriel : contacts@leboucher.com
conception & réalisation : Georges Collet
couverture : *ibidem*
ISBN : 2-84824-059-8



Les 21 jours d'un neurasthénique
ou
le défilé de « tous les échantillons
de l'animalité humaine »

Mirbeau conteur

Bien avant d'entamer sous son propre nom la carrière littéraire que l'on sait, Mirbeau a été un grand journaliste, vivant de sa plume fort recherchée et collaborant, parallèlement ou successivement, à quantité de quotidiens différents¹. Dans ses quelque deux mille articles, signés de son nom ou de divers pseudonymes², on peut distinguer trois formes principales de collaboration : les chroniques³, les critiques artistiques⁴, littéraires ou

1. On peut notamment citer *L'Ordre de Paris*, *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *La France*, *L'Événement*, *Le Matin*, *le Gil Blas*, *L'Écho de Paris*, *L'Aurore* (pendant l'affaire Dreyfus), *L'Humanité* (en 1904), *Paris-Journal* (en 1910), et surtout *Le Journal* (de 1892 à 1902), auquel il a fourni une copie hebdomadaire grassement rémunérée (350 francs l'article, soit environ 1 050 euros) pendant près de dix ans.

2. Parmi ces pseudonymes, citons ceux d'Auguste, de Gardéniac, de Montrevêche, de Jean Maure, de Jacques Celte et de Jean Salt. Il a aussi rédigé des articles anonymes dans *L'Ordre de Paris* et signé ses *Chroniques du Diable* de *L'Événement* au moyen d'un dessin représentant un petit diable aux pieds fourchus (cf. P. Michel, *Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994).

3. Les chroniques politiques ont été recueillies par nos soins dans ses *Combats politiques* (Librairie Séguier, Paris, 1990) et *L'Affaire Dreyfus* (Librairie Séguier, Paris, 1991).

4. Elles ont été publiées par nos soins en trois volumes : *Combats esthétiques* (Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993, deux volumes) et *Premières Chroniques esthétiques* (Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 1996).

musicales ¹, et les contes ². À la différence de la plupart de ses contemporains, à commencer par Maupassant, qui ne voulaient rien perdre de leur production alimentaire et prenaient grand soin de recueillir chaque année en volume leurs chroniques ou leurs contes, Mirbeau n'a jamais eu ce souci : de son énorme production journalistique, il n'a publié en volume que les vingt et une *Lettres de ma chaumière*, parues chez Laurent en novembre 1885, et encore n'en a-t-il repris qu'une partie dans ses *Contes de la chaumière* de 1894, où il illustre notamment la misère matérielle, l'insensibilité du paysan normand, et plus généralement la dureté des relations humaines et des conditions sociales d'existence. Il considérait avec négligence, voire avec mépris, des productions qui avaient pour première fonction d'assurer sa pitance quotidienne.

En 1885, à l'époque où Mirbeau atteint une grande notoriété dans le monde de la presse et commence à y être fort apprécié sur le marché des cervelles humaines, le conte joue un rôle de premier plan dans les principaux quotidiens nationaux. Il constitue, pour les magnats avides de rentabiliser leur investissement, une manière de fidéliser la masse flottante des lecteurs en leur offrant un espace ludique et récréatif où chacun, sur deux ou trois colonnes, peut retrouver ses désirs, ses rêves, ses préjugés, ses habitudes et ses croyances. Autrement dit, dans une presse qui, à cette époque, est avant tout littéraire et divertissante, beaucoup plus qu'informatif ³, le conte contribue à sécuriser le lectorat en lui renvoyant sa propre vision du monde et de la société. Il n'est donc pas question, en principe, de l'inquiéter, de le faire réfléchir, ni, *a fortiori*, de développer son esprit critique contre les valeurs de la République et les institutions sociales les plus respectées, à défaut d'être respectables. Il constitue donc bien

1. Voir notre édition de ses *Chroniques musicales*, Séguiet-Archimbaud, Paris, 2001.

2. Ils ont été recueillis, pour l'essentiel, dans notre édition, en deux volumes, des *Contes cruels* (Librairie Séguiet, Paris, 1990 ; Les Belles Lettres, Paris, 2000).

3. La plupart des quotidiens n'ont alors que quatre ou six grandes pages, dont une ou deux consacrées aux annonces et aux réclames. Les informations *stricto sensu* sont généralement reléguées dans les pages 2 et 3, et la première page est consacrée aux chroniques, aux contes et aux histoires drôles, appelées « nouvelles à la main ».

souvent, aux yeux d'un intellectuel libertaire comme Mirbeau, un nouvel opium du peuple.

Dès lors on se doute bien que *l'imprécauteur au cœur fidèle*¹, qui est la plus vivante incarnation de l'intellectuel engagé dans les affaires de la cité et qui a mis sa plume redoutée au service de son idéal de justice et de vérité, va faire du conte, genre obligé pour qui vit de sa plume, une utilisation radicalement différente. De fait, il s'est employé à le subvertir, tout en respectant l'apparence formelle et le format standard (trois cents lignes de journal). Non seulement il y aborde les thèmes qu'il ne cessera d'exploiter dans ses grandes œuvres en gestation — le sadisme, l'incommunicabilité, la guerre des sexes, la spirale de la violence, la souffrance existentielle, la tragique inconsistance des existences larvaires —, mais, bien avant *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*, il y dresse aussi l'inventaire des infamies universelles et des turpitudes sociales. Ses contes sont ainsi le creuset dans lequel s'inscrivent les allusions polémiques et les critiques de la société du temps : il y met à mal le cléricanisme, le nationalisme, le revanchisme, l'antisémitisme, le colonialisme, et stigmatise ceux qu'il appelle les « âmes de guerre »². Comme Voltaire, il ambitionne d'amener son lectorat à modifier certains de ses comportements, il espère faire jaillir l'étincelle dans les consciences, contribuer, fût-ce modestement, à faire évoluer les choses. Ainsi subverti, le conte cesse d'être un simple divertissement, pour devenir une entreprise didactique de démolition et de correction, que l'on pourrait rapprocher de la « moralité »³ et de la « remontrance ».

Dès lors, il serait doublement contre-productif, pour lui, de renoncer à tirer un meilleur profit, pécuniairement parlant, de sa production alimentaire, d'une part, et, d'autre part, de ne pas l'utiliser comme une arme efficace dans les grands combats qu'il

1. C'est le sous-titre de la biographie d'*Octave Mirbeau*, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1990, 1 020 p.

2. Deux de ses articles de *L'Humanité* s'intituleront précisément « Âmes de guerre » (ils sont reproduits dans notre édition des *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrézien, 1990).

3. Mirbeau a intitulé *Farces et moralités* le recueil de ses six petites pièces en un acte, publiées par Fasquelle en 1904 (et recueillies dans le tome III de son *Théâtre complet*, Eurédit, Cazaubon, 2003).

a entrepris de mener pour la Justice dans tous les domaines. Aussi bien, à défaut de les rassembler tels quels en volumes portant le nom du conte liminaire, comme c'est l'usage, a-t-il inauguré une pratique originale, dont témoigne éloquemment cette nouvelle « monstruosité littéraire »¹ que constitue *Les 21 jours d'un neurasthénique*.

Collage romanesque

Les 21 jours d'un neurasthénique, qui paraît chez Fasquelle le 15 août 1901, marque en effet un nouveau pas dans la voie de la déconstruction, voire de la mise à mort, du roman dit « réaliste » dans la continuité de Balzac et de Zola. Il s'agit d'une œuvre narrative singulière, qui est bien de nature à déconcerter les lecteurs et les critiques littéraires attachés à la forme romanesque héritée du XIX^e siècle. Mirbeau y pousse encore plus loin que dans *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre* son mépris pour la composition, à laquelle il préfère la simple juxtaposition arbitraire de séquences narratives étalées sur le temps d'une cure (d'où les *21 jours* du titre). De surcroît, atteint de ce que l'on appelle alors « neurasthénie », et qui est un symptôme de son mal-être existentiel, il y épanche « sa maladie dans le récit », comme l'écrit Monique Bablon-Dubreuil², ce qui a pour effet de transfigurer toutes choses — à commencer par la ville de Luchon³ et le spectacle des Pyrénées, qui ne lui inspirent

1. L'expression est d'Antoine Adam, à propos du *Dom Juan* de Molière, qui n'obéit à aucun des canons du théâtre classique et en transgresse toutes les règles sacro-saintes. Je l'ai déjà appliquée au *Jardin des supplices*, paru en 1899.

2. Monique Bablon-Dubreuil, « Une fin-de-siècle neurasthénique : le cas Mirbeau », *Romantisme*, n° 94, décembre 1994, pp. 28-38. Cette transfiguration du réel sous le regard d'un observateur en proie à la maladie rapproche Mirbeau de Van Gogh, qu'il a découvert au lendemain de sa mort, dont il a été le premier à louer le génie, et dont il a acheté, dès 1891, deux toiles devenues, un siècle plus tard, les plus chères au monde : les *Iris* et les *Tournesols*.

3. Le nom de Luchon n'est jamais cité, histoire d'« éviter la fonction référentielle » et de « l'indifférencier », comme le note Arnaud Vareille (« Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien — La logique du lieu dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, 2002, pp. 153-154). Mais la station est parfaitement reconnaissable. C'est à Luchon précisément que Mirbeau a suivi une cure de vingt et un jours, en août 1897.

qu'« inexprimable angoisse », « morne tristesse » sans cause, mélancolie et, en guise de consolation, dérision assassine —, transgressant du même coup le code de la vraisemblance, le code de la crédibilité et l'exigence d'unité de ton.

Renouant avec une tradition qui remonte à Boccace et Marguerite de Navarre, et qui, en passant par Sterne et Diderot, se perpétuera jusqu'à Milan Kundera, Umberto Eco et Salman Rushdie, Mirbeau s'est en effet contenté de coudre, sans se soucier le moins du monde de coutures par trop visibles¹, une soixantaine de contes, ou de fragments de contes, parus dans la grande presse, parfois à deux, voire trois reprises, et sous des titres différents, entre 1887 et 1901².

Ce qui est supposé lier tous ces récits, conçus indépendamment les uns des autres³, c'est un séjour effectué par un inconsistant narrateur, nommé Georges Vasseur (mais son identité n'a aucune espèce d'importance : il n'est qu'une utilité transparente et caméléonesque⁴), dans une station thermale des Pyrénées, où le neurasthénique romancier a passé le mois d'août 1897, dans l'espoir d'y guérir, non pas sa névrose, mais un catarrhe de la gorge qui le menaçait de surdité. Sous les yeux de cet observateur au regard impitoyable (et pour cause!) défile une « insupportable collection de toutes les humanités », spécimens gratinés de « l'animalité humaine », grotesques ou inquiétants, maniaques, imbéciles, canailles, assassins et forbans de tout poil. Les uns sont de pures fictions, et avouées comme telles, et sont le plus souvent affublés de patronymes étrangers à

1. Il écrit par exemple, avec une totale désinvolture : « Justement, voici un portrait de lui que je retrouve dans mes notes »; ou bien : « C'est cette même année-là que »; ou bien : « Rencontré hier deux personnages »; ou bien encore : « Et voici M. Arthur Lebeau », qui arrive comme un cheveu sur la soupe. Et même, plus brutalement encore : « Premier récit », « Deuxième récit », etc. Il ne se met guère en frais, non plus, pour commenter les contes, se contentant le plus souvent de banalités en guise de liaison. Visiblement, il s'agit d'afficher l'arbitraire de la juxtaposition et, du même coup, de contester le principe même de la composition.

2. Cf. la liste de ces textes p. 24.

3. C'était déjà le cas des trois parties du *Jardin des supplices* (voir notre préface au roman, disponible en libre téléchargement, sur le site des Éditions du Boucher).

4. Arnaud Vareille (art. cit., p. 161) voit en lui l'équivalent d'un guide touristique remplissant un « vide entre des récits seuls dignes d'intérêt ».

cet état civil auquel Balzac entendait faire concurrence, histoire de souligner l'intervention arbitraire du romancier demiurge : docteur Triceps, Jean Loqueteux, Jean Guenille¹, docteur Trépan, M. Tarte, Clara Fistule, Isidor-Joseph Tarabustin, baron Kropp, docteur Fardeau-Fardat, Parsifal, marquise de Parabole, etc. Les autres, comme dans les *interviews* imaginaires dont Mirbeau a le secret, sont empruntés au gotha de la Troisième République : on côtoie de la sorte des hommes politiques (l'inamovible et polyvalent ministre Georges Leygues, bon à tout, c'est-à-dire propre à rien ; Émile Ollivier², qui s'est lancé dans la guerre de 1870 « d'un cœur léger » ; Paul Deschanel, président de la Chambre aux manières élégantes d'un coiffeur) ; des militaires (le général Archinard, le conquérant du Soudan), ou des ténors du barreau (tel M^e Du Buit, futur avocat de Jules Claretie dans la bataille du *Foyer*³). « Pour notre joie vengeresse », ils sont « dénoncés par leur nom propre », se réjouit Alfred Jarry⁴. Cette parade d'humanités dérisoires ou monstrueuses constitue « un véritable cinématographe des types qui défilent dans les villes d'eaux », note le critique de *L'Aurore*⁵, séduit par la technique révolutionnaire du tout nouveau septième art. Chacun de ces êtres, qui semblent relever de la tératologie plus que de la sociologie et de la psychologie, est l'acteur ou le spectateur d'histoires *bénaurmes* et souvent atroces, où le cocasse le dispute à l'horrible et l'absurde au révoltant, où la caricature féroce à la Daumier ou à la Goya fait bon ménage avec l'humour noir à la Swift, où « le lyrisme ricane et la gaieté

1. Pour souligner le caractère délibérément non réaliste des noms choisis, Mirbeau fait dire au commissaire : « Et il s'appelle Jean Guenille!... C'est admirable... C'est à mettre dans un livre... »

2. Cette évocation assassine d'Émile Ollivier vaudra à Mirbeau une provocation en duel de son fils, prompt à vouloir réparer l'outrage fait à son vieux père... Le romancier refusera naturellement de se battre et invoquera son droit de juger librement des événements historiques.

3. Cette grande comédie en trois actes sera finalement créée à la Comédie-Française en décembre 1908, par décision de justice, au terme d'une longue bataille politico-judiciaire. Elle est recueillie dans le tome IV de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, *loc. cit.*

4. *La Revue blanche*, 1^{er} septembre 1901 (*La Chandelle verte*, Livre de Poche, Paris, p. 601).

5. *L'Aurore*, 19 août 1901.

broie le cœur », selon la mirbellienne et dialectique formule de Roland Dorgelès ¹.

S'il nous livre en l'état ce nouveau *patchwork* déconcertant sans se soucier de lier dramatiquement les parties de ce récit à tiroirs ² ni de leur imposer un cadre préétabli, ce n'est pas seulement pour rentabiliser, en gestionnaire avisé, des « fonds de tiroir », comme il l'a fait par exemple en publiant pendant des années des pièces détachées de *Dans le ciel*, roman resté inédit en volume ³. C'est aussi et avant tout afin de rendre sensible, une quarantaine d'années avant les existentialistes, l'absurdité foncière d'un univers où rien ne rime à rien et qui échappe à toute velléité d'explication rationnelle ⁴. Loin d'être gratuits, le chaos et la contingence d'un récit qui n'obéit à aucune nécessité interne, qui commence arbitrairement, qui s'arrête abruptement — comme *Le Calvaire* et *Dans le ciel* — et qui « pourrait être continué » sans dommage, selon le vœu d'André Gide, reflètent la contingence de la vie et l'universel chaos.

Le romancier entend aussi transgresser une nouvelle fois le code de la crédibilité romanesque ⁵, qui implique le respect de l'accord tacite passé avec le lecteur, n'y voyant qu'une *mystification*. Il ne se soucie donc nullement de justifier d'improbables

1. Roland Dorgelès, *Portraits sans retouches*, Albin Michel, Paris, 1952, p. 131. Ce texte de l'ancien président de l'Académie Goncourt a servi de préface à l'édition des *Œuvres illustrées* de Mirbeau parues, en dix volumes, de 1934 à 1936, aux Éditions Nationales, et a été reproduit en guise de préface à notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau (Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, trois volumes, Paris-Angers, 2000-2001).

2. Il arrive au romancier démiurge de prêter à un même personnage, par exemple la marquise de Parabole ou le marquis de Portpierre, des aventures qui, dans les contes originels, étaient arrivées à des personnages différents.

3. *Dans le ciel* est disponible, depuis octobre 2002, sur le site des Éditions du Boucher (<http://www.leboucher.com/vous/mirbeau/dansleciel1.html>).

4. Au début du chapitre X, le narrateur relève l'arbitraire du procédé mis en œuvre : « Mais voyez comme les choses s'arrangent dans les stations balnéaires, qui sont les seuls endroits du monde où se révèle encore l'action, si contestée ailleurs, de la divine Providence. » On ne saurait mieux contester le finalisme inhérent aux romans bien construits.

5. Une de ces transgressions consiste, dans le chapitre XXII, à mettre dans la bouche d'un cocher analphabète un récit écrit dans un style tout à fait littéraire... Il en allait de même dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

confidences ¹, ni de faire croire à la véracité des propos de ses fantoches, qui correspondent peut-être à ce qu'ils pensent *in petto*, mais que, dans la vie « réelle », ils n'auraient cure de crier sur les toits. Au-delà de l'apparence superficielle et mensongère des individus et des institutions — ce que Pascal appelait les « grimaces » ² destinées à frapper et à duper l'imagination des faibles, et ce que le scrupuleux *gentleman*-cambrioleur ³ des *21 jours* nomme pompeusement « le fallacieux décor de nos vertus et de notre honneur » —, il s'attache à dégager leur vérité profonde, qui, en temps ordinaire, est soigneusement mise à l'abri des regards indiscrets. Les lecteurs savent pertinemment que le général Archinard, pour avoir conquis le Soudan à coups de massacres civilisateurs, n'a pas pour autant tapissé son appartement de cent neuf peaux de nègres exhibées comme des trophées; que Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, n'a pas réellement programmé, ni même « prévu », l'incendie de la Comédie-Française et ne distribue pas « chaleureusement » au premier venu les breloques de la Légion « d'honneur », comme on dit, comme s'il s'agissait de friandises pour enfants à amadouer ⁴; ou qu'Émile Ollivier n'a pas pu tout oublier de sa responsabilité dans la débâcle de 1870

1. Le narrateur écrit, par exemple, au début du chapitre XXII : « Je ne vous dirai point par suite de quelles circonstances étranges je fus amené à recevoir, aujourd'hui, cette étrange confession. » Notons au passage que le mot « aujourd'hui » semble indiquer l'existence d'un journal intime, du genre de celui de Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre*, ce qui introduit une confusion générique supplémentaire. Sur cette confusion, voir notre introduction au *Journal*, disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher.

2. Le mot de « grimaces » est particulièrement apprécié de Mirbeau. En 1883, il a nommé *Les Grimaces* un pamphlet hebdomadaire de petit format, qui n'a vécu que six mois. Dans toute son œuvre il a entrepris de démasquer les puissants et de faire éclater l'apparence des respects immérités dont jouissent des institutions telles que l'armée, l'Église romaine, la prétendue « Justice » ou les gouvernements dits « républicains », etc.

3. Il convient de préciser qu'Arsène Lupin, le plus célèbre des *gentlemen*-cambrioleurs, ne naîtra, sous la plume de Maurice Leblanc, que quatre ans après *Les 21 jours*, en 1905.

4. Rappelons que Daniel Wilson, gendre du président de la République Jules Grévy, vendait naguère les croix de la Légion d'honneur dans une officine de l'Élysée. Le scandale du trafic des décorations a éclaté pendant l'automne 1887 et Grévy a été obligé de démissionner quelques mois plus tard.

et la perte de l'Alsace-Lorraine. Mais qu'importe? Le récit n'est évidemment pas à prendre au pied de la lettre, et le romancier, loin de vouloir nous mener en bateau, prend bien soin au contraire de nous distancier d'emblée et de nous installer de plain-pied dans le registre de la farce et de l'énorme caricature : il n'a aucune prétention au « réalisme »¹. Mais en prêtant à ses fantoches des propos ingénus ou absurdes et des attitudes grotesques ou odieuses, par-delà les personnalités mises en scène — car c'est du théâtre —, c'est l'ensemble des politiciens démagogues et irresponsables, ce sont les dérisoires breloques si cher cotées sur le marché et qui permettent d'acheter dévouements et complicités, c'est l'armée de guerre civile et de coups d'État, ce sont les atrocités des expéditions « anthropophagiques et coloniales »², c'est la « boucherie héroïque » de 1870, qu'il nous incite à regarder d'un œil neuf, affranchi des verres déformants du conditionnement social. Il fait ainsi craquer le vernis des faux respects qui nous aveuglent, il nous oblige à regarder Méduse en face, dans l'espoir de susciter chez une partie de son lectorat pas trop crétinisée — les ratés du conditionnement, ceux qu'il appelle des « âmes naïves »³ —, une saine réaction d'horreur, qui pourrait être le premier pas vers une prise de conscience et, qui sait? vers une action en vue de changer, sinon le monde, du moins la désastreuse organisation sociale⁴.

Si « la ville d'eaux où séjourne le neurasthénique prend des proportions énormes pour contenir ses formidables et burlesques

1. Pour Mirbeau, écrivain impressionniste et lecteur de Schopenhauer, il n'existe pas de réalité « objective » indépendante de l'esprit qui la pense : comme le dit M. Tarte, enivré par le meurtre qu'il vient d'accomplir en toute impunité, « on a bien raison de dire que les paysages ne sont que des états de notre esprit ». Le peintre Lucien de *Dans le ciel*, inspiré de Vincent Van Gogh, avait déjà exprimé la même idée.

2. Sur la dénonciation de ces expéditions, voir notamment *Colonisons*, Van Balberghe, Bruxelles, 2003, et l'article cité d'Arnaud Vareille. L'anthropophagie coloniale est également évoquée dans un passage du *Jardin des supplices*, qui est un spécimen gratiné d'humour noir.

3. C'est-à-dire celles qui ont conservé quelques parcelles de l'innocence de l'enfant, celles qui n'ont pas encore été complètement polluées par les couches excrémentielles d'idées toutes faites que la culture du milieu accumule sur leur « nature ».

4. Ce sont précisément ces *âmes naïves* qui, au fil des mois, ont grossi peu à peu les très modestes rangs des premiers dreyfusards et qui ont rendu possible la révision du procès d'Alfred Dreyfus.

hôtes » — note justement le compagnon Alfred Jarry —, c'est parce que « la société tout entière se cristallise dans cette vingtaine de fripouilles, admirables à force d'ignominie, groupées autour de la buvette ». C'est en effet un microcosme, où l'on retrouve tout l'enfer de Dante, mais, ajoute-t-il, un enfer « terriblement perfectionné pour faire face à quelques siècles de vice de plus »¹... Comme l'écrit Arnaud Vareille, « le récit est un guide de la société, même s'il en présente une vision parcellaire, partisane, discontinue »², et la ville d'eaux, véritable « zoo humain », est « un lieu d'expérimentation et d'observation, dont les conditions artificielles (le voyage, le lieu de cure) dans lesquelles sont placés les personnages assemblés miment au plus près leur environnement naturel (la ville, la société) »³.

Une société en proie à la folie ou le grand « zoo humain »

Les 21 jours d'un neurasthénique, c'est d'abord, comme l'écrit Eugène Montfort, « le cri d'un homme blessé »⁴ par une société en proie à la folie, où, selon l'aliéniste Triceps, tout le monde est fou⁵ : aussi bien les « fous officiels » en quête de leur identité ou de leur pensée prétendument volées, ou qui thésaurisent des millions imaginaires, à l'instar de Jean Loqueteux, et qui sont, selon le narrateur, « une oasis en ce désert morne et régulier qu'est l'existence bourgeoise »⁶, que les citoyens ordinaires, dûment crétinisés par la sainte trinité⁷, et qui sont des fous d'autant plus dangereux qu'ils s'ignorent : ils se laissent, sans en avoir même

1. La *Revue blanche*, 1^{er} septembre 1901.

2. Arnaud Vareille, « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien — La logique du lieu dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, 2002, p. 148.

3. *Ibidem*, p. 149.

4. Eugène Montfort, *Revue naturiste*, 1^{er} octobre 1901.

5. « Tout est névrose », décréte-t-il, et les génies eux-mêmes sont des fous...

6. Il explique qu'« eux seuls, dans notre société civilisée, ils conservent les traditions de la liberté spirituelle » et « seuls, ils savent ce que c'est que la divine fantaisie ». À l'instar des artistes, des vagabonds et des prostituées, ce sont des ratés du conditionnement, et à ce titre ils sont connotés positivement aux yeux de Mirbeau. Sur ce point, voir l'article de Pierre Michel, « Octave Mirbeau et la marginalité », *Recherches sur l'Imaginaire*, cahier n° 29, Université d'Angers, décembre 2002.

7. Cette sainte trinité est constituée de la famille, de l'école et de l'Église. Voir Octave Mirbeau, *Combats pour l'enfant*, *loc. cit.*, 1990.

conscience, aliéner et standardiser ¹ par la presse, la mode ou la religion, et sont obsessionnellement en quête de richesses tout aussi imaginaires.

« La mort des uns... c'est la vie des autres » : tel est le principe darwinien de cette société bourgeoise et de cette économie capitaliste, « à l'appétit insatiable de qui il faut chaque jour apporter sa large portion d'âmes humaines », et qui sont en réalité restées primitives et soumises à la loi de la jungle, bien qu'elles se croient et se proclament civilisées, humaines et progressistes. Folle et monstrueuse est « la constitution même de la société », où les médecins trucident leurs clients, où la misère la plus sordide livre des enfants à la prostitution et des va-nu-pieds au crime et à l'échafaud, où des philanthropes s'enrichissent à force de filouteries, où des édiles avides de se dévouer provoquent la mort de leurs administrés, où des femmes vampires torturent sadiquement des proies consentantes, où l'on civilise à coups de fouet et de massacres ², où l'on « organise administrativement des hécatombes de nouveau-nés », où l'on expédie à la boucherie de la guerre des centaines de milliers d'innocents ³, où la « Justice » envoie au bagne des gens suspects pour avoir montré trop d'émotivité, ou au contraire pas assez ⁴, où l'on décore des assassins, des médiocres et des rampants, où les électeurs acclament les politiciens qui les dupent le plus en leur faisant les promesses les plus folles, où le vol, bien loin d'être stigmatisé, est le moteur de la popularité ⁵ et « la principale

1. « Mon ami n'est pas un individu, mais une collectivité », constate le narrateur dès le début de son récit, en présentant une de ses connaissances.

2. « Je ne connais qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer », déclare fièrement le général Archinard, interviewé par le narrateur... La citation est presque textuelle. En Irak, la clique de Bush junior apporte la « démocratie » à coup de bombardements et de massacres de civils : *nihil novi sub sole*...

3. « Et j'irai dire aux rois, aux empereurs, aux républiques, que c'en est fini de leurs armées, de leurs massacres... de tout ce sang, de toutes ces larmes, dont ils couvrent l'univers, sans raison », écrit celui qui a pour ambition de devenir un « danger social ».

4. On est proche, dans l'affaire Rouffat des *21 jours*, du cas de Meursault, de *L'Étranger*, condamné à mort pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère. Mais pour les lecteurs de l'époque, c'est évidemment à l'affaire Dreyfus que faisait penser l'affaire Rouffat.

5. Mirbeau a déjà développé cette idée dans « En mission », deuxième partie du *Jardin des supplices*.

préoccupation de l'homme », où de « parfaits gentilshommes », héritiers de « trois siècles de gloire et d'honneur », n'ont d'autre préoccupation que de « rouler royalement les gens », où des curés rackettent leurs misérables ouailles à coup de chantages et au nom de Dieu, où « des êtres humains crèvent de faim et de misère, alors que les produits alimentaires encombrant tous les marchés de l'univers », où tout s'achète et se vend — ou se vole, ce qui revient au même —, les honneurs et les femmes, le pouvoir et l'impunité, le succès et la respectabilité.

Tout n'y est qu'apparences mystificatrices, et tout continue d'y marcher à rebours du bon sens et de la justice, comme notre imprécateur n'a cessé de le proclamer depuis son scandaleux pamphlet d'octobre 1882 contre la société du spectacle, « Le Comédien »¹. Il s'emploie donc, non seulement à nous en dévoiler les dessous fort peu ragoûtants², mais du même coup à nous faire partager son indignation de citoyen et d'« intellectuel », au sens que l'affaire Dreyfus a donné à ce mot³, qui ne saurait se résigner — ni aux ignominies des hommes, ni à « la barbarie des lois qui ne protègent que les heureux » — et qui, en toute indépendance, crie haut et fort son dégoût. Son rôle n'est pas de « pérorer comme un socialiste » et de « montrer le vide des actes dans le vide des phrases », comme le dit le miché harponné par une misérable prostituée, mais tout simplement de faire éclater le scandale en permettant à tous de découvrir crûment une réalité sociale délibérément choquante⁴ et que les nantis préfèrent ignorer, histoire de préserver leur confort intellectuel et leur bonne conscience.

1. Article recueilli dans ses *Combats politiques*, Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 43-50.

2. Célestine nous les dévoilait déjà dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

3. L'intellectuel dreyfusard est un citoyen conscient de ses devoirs et doté d'une conscience éthique et politique : bénéficiant de privilèges intellectuels, de par sa position sociale, au lieu de les mettre au service des nantis et des oppresseurs de tout poil, il se sent solidaire des victimes. Ses idéaux sont la Justice et la Vérité.

4. D'où l'accusation d'obscénité qui lui est faite d'une façon récurrente depuis un siècle. Sur cet aspect, voir l'article d'Arnaud Vareille, « Mirbeau l'obscène », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, Angers, mars 2003, pp. 101-123.

Dérision et démystification

Dans son long combat contre une société d'oppression, criminelle et hypocrite, qui le révolte et dont il rêve le grand chambardement, les deux armes privilégiées par Mirbeau sont la dérision et la démystification.

Alors que l'habituelle subjectivité de ses récits et de ses chroniques suppose, à des degrés divers, l'adhésion, voire l'identification, du lecteur du narrateur ou au chroniqueur, et, à l'occasion, n'exclut pas le recours à la pitié, voire à la sensiblerie, moyen efficace de toucher les cœurs pas trop endurcis ¹, la dérision, elle, exclut toute identification et tout effet larmoyant. Elle implique au contraire la distanciation, obtenue par l'ironie ou par l'humour — avec une prédilection pour l'humour noir ou grinçant. C'est à l'esprit des lecteurs que s'adresse notre libertaire, qui a la volonté affichée de les obliger à exercer leur liberté de jugement et à prendre position. Non pas en se soumettant moutonnièrement ou rhinocériquement ² aux idées toutes faites dont on les matraque depuis des décennies. Mais sur la base de faits qu'ils découvrent sous un jour nouveau et qui constituent autant de révélations pour eux. La dérision a pour première fonction de saper cet obstacle, infranchissable pour le commun des mortels, que constitue la « respectabilité ». Aux yeux de Mirbeau, elle est « pure grimace », c'est-à-dire qu'elle en impose aux imbéciles par de faux-semblants, elle les trompe, elle les aveugle, pour mieux s'assurer de leur docilité. En faisant apparaître les puissants de ce monde dans leur hideuse nudité, en arrachant leur masque, en révélant leurs pensées sordides, en démystifiant les institutions les plus prestigieuses, telles que l'Armée ou l'Institut, l'Église catholique ou la « Justice », et les valeurs consacrées, telles que le patriotisme ou les décorations, le suffrage universel ou les millions mal acquis par les forbans des affaires, Mirbeau permet au lecteur d'ouvrir enfin les yeux et de juger sur la réalité

1. Cet appel à la pitié apparaît par exemple dans les séquences du père Rivoli et de la pitoyable « fille de joie ».

2. Les farces de Mirbeau, recueillies dans le tome III de son *Théâtre complet*, annoncent par bien des aspects celles d'Eugène Ionesco, et notamment *Rhinocéros*.

des choses, et non sur leur apparence trompeuse. *Les 21 jours* poursuit le combat qu'il a engagé depuis près de vingt ans, jusque dans *Le Journal d'une femme de chambre*, publié un an plus tôt, pour mettre à nu toutes les tares et toutes les « bosses morales » des classes dominantes.

Les *interviews* imaginaires, qui feront florès au *Canard enchaîné*, sont l'une des plus efficaces inventions de notre contempteur patenté des mœurs bourgeoises. Rien de tel que le déballage naïf des insanités et des monstruosité prêtées aux grands de ce monde, le général Archinard ou Georges Leygues, pour interdire désormais aux lecteurs point trop bornés d'être de nouveau dupes de leurs grimaces. Il en va de même de l'éloge paradoxal, illustré avant Mirbeau par Érasme, Rabelais, Montesquieu, Thomas de Quincey et Paul Lafargue : en prenant le contre-pied des valeurs admises et des habitudes de pensée, en faisant semblant de trouver excellent ce qui est évidemment absurde ou monstrueux (la propagande électorale la plus mensongère et éhontée, le massacre de prétendus « sauvages » au nom de la civilisation, ou le vol par tous les moyens, présenté comme la pierre angulaire de la société bourgeoise), il peut créer chez le lecteur de bonne foi le choc qui l'amènera à s'interroger sur les normes morales et sociales. L'humour, qui en est le principe, est donc potentiellement subversif.

Didactiquement, il met au jour les rouages cachés des « turpitudes sociales », notamment dans quatre épisodes significatifs.

— Celui du *gentleman-cambrioleur*, précurseur d'Arsène Lupin, nous démontre que toute la société contemporaine repose sur le vol, et qu'il est, par conséquent, plus honnête, pour qui a des « scrupules »¹, de voler ouvertement, en assumant courageusement le choix de son honorable profession, que d'occulter lâchement ses extorsions légalisées derrière le comode paravent des affaires ou de la politique, du journalisme ou de la vie mondaine.

1. *Scrupules* (1902) est le titre de la farce que Mirbeau a tirée de ce récit.

— Le destin pathétique d'un vieux paysan, le père Rivoli, qui n'a le droit, sous peine de ruineuses amendes, ni de réparer son mur qui menace ruine, ni de le laisser en l'état, souligne la monstruosité de réglementations absurdes et contradictoires et d'une bureaucratie homicide bardée de bonne conscience ¹.

— Le témoignage du menuisier, dont le règlement hospitalier a tué les enfants, frappe d'infamie les politiciens natalistes qui, à l'instar du sénateur Piot, sont avides de disposer de chair à canon pour les prochains massacres et sont tout prêts à lui imposer de nouvelles taxes sous prétexte qu'il n'a plus d'enfants et qu'il se comporte donc en mauvais citoyen ².

— Quant à la mésaventure cocasse de Jean Guenille, qualifié de « héros » pour avoir de son plein gré apporté au commissariat un portefeuille bourré de gros billets, mais que le commissaire expédie au Dépôt pour délit de vagabondage ³, comme s'il était un délinquant dangereux pour le prétendu « ordre social » (« Il faut que force reste à la loi »), elle est révélatrice d'un désordre foncier, où les pauvres n'ont d'autre droit que celui de s'écraser devant l'Autorité et de crever de faim et de misère ⁴.

Il apparaît alors que c'est au cœur même de la loi, et non dans ses marges, qu'est tapie l'injustice sociale : c'est dans la règle elle-même, et pas seulement dans son application, que résident l'abus et l'arbitraire ; c'est dans la généralité, et pas seulement dans l'exception, que gît la criminelle aberration de l'organisation sociale à subvertir. Mirbeau, anarchiste conséquent, nous oblige ainsi à découvrir qu'il ne s'agit nullement là de « bavures »

1. Cette bonne conscience homicide n'est pas l'apanage des riches : chaque « petit » qui possède un pouvoir, fût-il modeste, en est également bardé quand il l'exerce sur plus petit que lui.

2. À la fin de l'année 1900, Mirbeau a mené toute une campagne, d'inspiration néo-malthusienne, contre la politique nataliste mise en œuvre, dans une série de six articles du *Journal* intitulés « Dépopulation ».

3. La presse du 4 mai 1993 évoque un cas similaire : un athlète congolais a reçu en même temps une décoration, pour avoir sauvé, au péril de sa vie, une femme en train de se noyer, et un arrêté d'expulsion, parce qu'il était en situation irrégulière, bien que marié à une Française...

4. « Qu'est-ce que cela me fait, à moi, la richesse d'un pays où je n'ai qu'un droit, celui de crever de misère, d'ignorance et de servitude? », déclare p. 233 le menuisier des 21 jours.

regrettables, comme disent euphémiquement les policiers qui viennent d'abattre à bout portant un jeune « basané » suspect, mais somme toute marginales et ne remettant pas fondamentalement en cause la société bourgeoise, mais que ces monstruosité sont au contraire le résultat logique, inéluctable, et sanctifié par la Loi, de la société capitaliste et du système politique prétendument « démocratique » que les riches ont mis en place pour mieux écraser les pauvres sous leur « talon de fer », selon l'éloquente expression de Jack London ¹.

En mettant à nu les mécanismes des âmes en même temps que ceux des institutions, Mirbeau nous oblige à ouvrir les yeux et, du même coup, comme le théoriserait Bertolt Brecht trente ans plus tard, à exercer notre libre-arbitre : si nous ne nous révoltons pas contre une société foncièrement pourrie et criminelle, alors nous en sommes complices, mais dorénavant en toute connaissance de cause et sans échappatoires. La bonne conscience ne serait plus, dorénavant, que de la mauvaise foi.

« *L'horreur d'être un homme* »

Il ne faudrait point pour autant en conclure que *Les 21 jours d'un neurasthénique* n'est qu'une œuvre de conscientisation, voire d'*agit-prop*, comme a tendance à le croire, par trop sommairement, le compagnon Jean Grave ² : « Ces personnages sont fort peu sympathiques, cela s'explique ; ils sont des dirigeants, des notables, des gens bien posés dans leur monde. C'est comme critique de ce monde qu'ils sont intéressants à noter. » ³ Car, comme dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Mirbeau ne stigmatise pas seulement les nantis, et n'incrimine pas seulement les structures sociales qui leur garantissent l'impunité. Hostile à toute espèce de manichéisme mutilant, il est bien convaincu que tous les hommes, y compris les victimes, sont déterminés par

1. Arnaud Vareille écrit à ce propos (art. cit., p. 160) que tous les récits « sont reçus comme allant de soi et vérifiant les principes mêmes sur lesquels s'est édifiée la III^e République, et ce, malgré leur caractère aberrant, grotesque ou encore révoltant ».

2. Sur les relations entre Octave Mirbeau et Jean Grave, voir notre édition de leur *Correspondance*, Éditions du Fourneau, Paris, 1994.

3. *Les Temps nouveaux*, n° 26, octobre 1901, p. 688.

leurs instincts ataviques (la fameuse « loi du meurtre » illustrée paroxystiquement par *Le Jardin des supplices*), plus encore que par le conditionnement socio-culturel. Sous un vernis de civilisation, l'homme est par nature un grand fauve, dont les appétits, mal refoulés ou péniblement canalisés, refont surface à la première occasion, aussi bien chez un prolétaire comme Ives Lagoannec, ouvrier agricole et cocher, que chez un bon bourgeois apparemment respectable tel que M. Tarte, qui tous deux parviennent au comble de la volupté par la pratique du meurtre. Il n'est pas jusqu'au narrateur — personnage à qui l'on a coutume de faire *a priori* confiance et qui se donne souvent en exemple —, qui ne reconnaisse avoir eu du mal à résister à ces pulsions, puisqu'à deux reprises, par son silence, il se fait consciemment le complice d'assassins tout prêts à récidiver, et qu'il affirme, sans le moindre scrupule, « souffrir vraiment » de ne pas s'autoriser à supprimer « l'avorton » Tarabustin, comme l'envie l'en « tarabuste » si vivement. La Nature et la Société conjuguent leurs efforts pour mettre en œuvre l'inexorable « loi universelle de la destruction » affirmée par Joseph de Maistre, loi que rappelle également, dans un autre registre, l'épisode du hérissin et de la vipère. La condition humaine est donc bien, une nouvelle fois, au cœur des interrogations du neurasthénique romancier, qui, refusant de se voiler la face, nous en présente une vision lucide et désespérée ¹.

Les hommes ne sont pas seulement soumis à la loi infrangible du meurtre. Ils sont aussi condamnés à la solitude et à l'incommunicabilité, à l'insatisfaction et à l'ennui ², au mal-être et à

1. Voir l'essai de Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture*, Société Octave Mirbeau-Presses universitaires d'Angers, 2001.

2. « Les désirs satisfaits n'ont plus de joie pour nous... Et nous n'aimons rien autant que le rêve, qui est l'éternelle et vaine aspiration vers un bien que nous savons inétreignable », analyse le narrateur. Vision pascalienne de l'humaine condition, mais sans l'illusoire perspective du salut chrétien. Au-delà de la satire du monde des nantis, Mirbeau nous trace un noir tableau de « cette humanité vagabonde qui promène son ennui de néant en chaos », sans jamais trouver de « divertissement » réellement efficace pour chasser l'ennui, comme le narrateur en fait l'amer constat au début du chapitre XXIII.

l'angoisse existentielle; ils sont en permanence tiraillés à hue et à dia, entre des « postulations », comme dit Baudelaire, simultanées et contradictoires qui les déchirent et les désaxent. Si la société est folle, la vie l'est tout autant. Si l'une éveille, chez les êtres sensibles, la pitié et la révolte, l'autre ne peut susciter, chez les êtres pensants, que « l'horreur d'être un homme », selon la formule du poète Leconte de Lisle que Mirbeau se plaît à citer. Et c'est précisément la conscience de cette « horreur », de l'infinie distance qui sépare la réalité de l'homme ¹, au « cœur vide et plein d'ordure », selon l'expression de Pascal, de l'idéal auquel il aspire, confusément et désespérément, qui est à la racine de ce mal du siècle, que l'on a banalisé et médicalisé sous l'appellation de neurasthénie, et dont Mirbeau, au début de sa carrière journalistique, faisait jadis l'étiologie dans *Paris déshabillé* ² (1880), les *Petits Poèmes parisiens* ³ (1882) et les *Chroniques du Diable* ⁴ (1884-1885).

Cette neurasthénie n'est pas seulement le fruit de l'infamie des hommes, ni le simple effet d'une mode, bien qu'il y ait effectivement des maladies « à la mode » et qui « se portent bien », comme Mirbeau l'a noté dans *Paris déshabillé* ⁵. Elle résulte aussi de la prise de conscience du poids écrasant d'un univers sans rime ni raison, prison ou caveau où l'atmosphère est « irrespirable et mortelle » ⁶, et qui inspire une « incurable tristesse » et un « noir découragement » impossibles à fuir, fût-ce dans une station thermale ou au fin fond des montagnes

1. Cette réalité, pour le narrateur, c'est « le bruit des passions, des manies, des habitudes secrètes, des tares, des vices, des misères cachées, toutes choses par où je reconnais et par où j'entends vivre l'âme de l'homme [...] en face de lui-même. »

2. Publié par Pierre Michel et Jean-François Nivet, aux Éditions de L'Échoppe, Caen, 1991.

3. Publiés par Pierre Michel aux Éditions À l'Écart, Reims, 1994.

4. Publiées par Pierre Michel, dans les Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994.

5. Octave Mirbeau, *Paris déshabillé*, loc. cit., p. 15.

6. « J'ai cette impression d'être enfermé vivant, non dans une prison, mais dans un caveau », note le narrateur. On peut relever ici l'influence d'Edgar Poe, qui était déjà sensible dans *Le Calvaire*.

ariégeoises ¹. Bref, une « nausée » pré-sartrienne, comme dans *Le Journal d'une femme de chambre*. Force est de reconnaître que cette nauséuse lucidité face à l'inéluctable acheminement de toutes choses vers la mort ne fait pas bon ménage avec le volontarisme de l'intellectuel, soucieux d'apporter sa pierre à l'édifice du progrès moral et social ². Le dialogue final entre le narrateur et Roger Fresselou est en réalité un dialogue intérieur, où s'affrontent les deux facettes de l'écrivain : d'un côté, le nihiliste, qui a choisi de vivre comme un mort dans sa retraite de pierre ³, parce qu'il ne croit pas à la possibilité de parvenir au beau, au vrai ni au juste et qu'il ne juge pas l'homme corrigible ni la société amendable; de l'autre, l'écrivain engagé, qui a choisi de vivre parmi les pauvres hommes et l'agitation des foules moutonnières et manipulables, et qui a besoin de croire à la possibilité du progrès — ou de faire comme s'il y croyait — afin de justifier ses combats multiformes, ou tout simplement de rendre la vie supportable. Le romancier ne tranche pas et, devant cette aporie, nous laisse toute latitude de conclure comme nous l'entendrons — si tant est qu'une conclusion soit même possible! À l'absence de toute signification de l'univers, il n'a garde de vouloir en substituer une : il se refuse toujours à être un berger, car pour lui, tous ceux qui prétendent éduquer et mener les hommes, et à qui il a dédié ironiquement son *Jardin des supplices*, ne sont et ne peuvent être que de mauvais bergers ⁴.

1. C'est l'amer constat que fait Roger Fresselou, dans le dernier chapitre des *21 jours* : « Eh bien, non, les hommes sont les mêmes partout... Ils ne diffèrent que par les gestes... Et, encore, du sommet silencieux où je les vois, les gestes disparaissent... Ce n'est qu'un grouillement de troupeau qui, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, s'achemine vers la mort... Le progrès, dis-tu?... Mais le progrès c'est, plus rapide, plus conscient, un pas en avant vers l'inéluctable fin... Alors, je suis resté ici où il n'y a plus rien que des cendres, des pierres brûlées, des sèves éteintes, où tout est rentré, déjà, dans le grand silence des choses mortes. »

2. Sur cette contradiction, voir notre introduction au *Journal d'une femme de chambre*.

3. La retraite de Mirbeau se fait plutôt au milieu des fleurs, comme celle de son ami Claude Monet, ce qui le distingue sensiblement de Roger Fresselou.

4. Rappelons que la première grande pièce de Mirbeau, tragédie prolétarienne en cinq actes créée en décembre 1897, soit au début de l'affaire Dreyfus, s'intitule précisément *Les Mauvais Bergers*.

Le triomphe de l'humour

Mais, au moment même où semble triompher la mort et alors qu'il nous révèle les causes du mal qui le mine et qui rejaillit sur le monde entier, Mirbeau nous en apporte le remède : plus efficace que l'action politique, à laquelle il ne croit guère, car il est lucide et sans illusions sur les hommes et les institutions, il y a la transfiguration par l'art. Car c'est précisément en exprimant son irrépressible « dégoût pour la vie et pour les hommes », écrit André Beaunier, et en peignant au vitriol les fripouilles et les guignols qu'il exècre, avec une intensité prodigieuse, un « humour étonnant » et une « incomparable drôlerie »¹, qu'il parvient à dépasser le nihilisme, à rendre l'existence moins atroce, peut-être même, par la magie des mots, et malgré qu'il en ait, à lui donner une valeur, voire un « sens », qu'elle ne saurait avoir par elle-même. Alors que l'on devrait s'horrorifier, trembler, hurler de rage et de désespoir, à la lecture de tant de monstruosité sociales et à l'évocation du néant et du chaos de la vie, « on se laisse au contraire entraîner » par une jubilation contagieuse, on « s'enfièvre » et on « éclate de rire », comme le note avec justesse Roland Dorgelès, « ravi » par « la mauvaise foi », « la verve débridée » et la truculence du romancier². Les inventions burlesques³, les rapprochements incongrus⁴, les cocasseries verbales⁵, l'absurdité de toutes choses, l'excès même de la caricature, tout contribue à nous faire sourire ou rire de réalités, sociales ou existentielles, qui, perçues sans être filtrées à travers le miroir, déformant mais roboratif, de l'humour et de l'ironie, nous paraîtraient insupportables.

Le pessimisme et le désespoir d'Octave Mirbeau s'avèrent paradoxalement toniques et jubilatoires ! Une fois de plus,

1. *Revue bleue*, 31 août 1901.

2. Roland Dorgelès, *Portraits sans retouches*, *loc. cit.*

3. Par exemple, celles de Clara Fistule ou de la famille Tarabustin.

4. Par exemple, « Jamais je n'aurais cru que le simple front d'un homme chauve pût contenir tant de provocations en si peu de cheveux. »

5. Par exemple, les énumérations au sein desquelles s'est glissé un intrus, telle celle relative au marquis de Portpierre, « content de son automobile, qui, parfois, écrasait sur les routes des chiens, des moutons, des enfants et des veaux ».

l'humour, qui est, dit-on, la politesse du désespoir, et la « sorcellerie évocatoire »¹ des mots, en transfigurant le monde tel qu'il le perçoit pour en dégager les côtés bouffons et risibles plutôt que d'avoir à en pleurer, constituent pour l'écrivain la plus efficace des thérapies, et, par la même occasion, fournissent aux lecteurs les armes dont ils ont besoin pour vivre un peu moins mal en affirmant par le rire, expression de leur lucidité, qu'ils sont supérieurs à cela même qui les écrase et qui les broie. De même que sur la pourriture éclosent les fleurs les plus somptueuses, comme Mirbeau l'a illustré dans *Le Jardin des supplices*, c'est du fond de la déréliction que s'élève un ricanement jouissif², expression de la résistance et de la force de l'esprit lucide. Quarante ans plus tard, Albert Camus fera sienne cette philosophie marquée au coin du stoïcisme et conclura son *Mythe de Sisyphe* par cette formule qui, du désespoir, devrait permettre de s'élever jusqu'à la béatitude dont parle André Comte-Sponville³ : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

PIERRE MICHEL

1. L'expression est de Baudelaire.

2. Pensons au rire sardonique de l'abbé Jules dans les dernières lignes du roman homonyme de 1888.

3. André Comte-Sponville, *Traité du désespoir et de la béatitude*, PUF, Paris, deux volumes, 1984.

Liste des textes de Mirbeau
 publiés dans la grande presse parisienne (1887-1901)
 et reproduits
 dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*

En suivant l'ordre d'apparition des séquences : « En voyage » (*Le Journal*, 1^{er} septembre 1898); « En traitement » (I) (*Le Journal*, 8 août 1897); « Virtualités cosmogoniques » (*Le Journal*, 17 mai 1896); « L'Embaumeur » (*Le Journal*, 10 octobre 1897); « Lettre ouverte à Alphonse Allais »¹ (*Le Journal*, 29 avril 1896); « Chez les fous » (*L'Écho de Paris*, 2 juin 1891); « En traitement » (III) (*Le Journal*, 22 août 1897); « En traitement » (II) (*Le Journal*, 15 août 1897); « Le Cadre et le Ministre » (*Le Journal*, 11 mars 1900); « Instantané de ministre » (*Le Journal*, 25 mars 1900); « L'Orateur »² (*Le Journal*, 30 octobre 1892); « En wagon » (*Le Journal*, 20 septembre 1896); « Psychologie militaire » (*L'Aurore*, 6 juillet 1899); « Maroquinerie » (*Le Journal*, 12 juillet 1896); « Le Pont » (*Le Journal*, 26 mai 1895); « Le Bain » (*Gil Blas*, 10 mai 1887); « L'Oubli », (*Le Journal*, 6 février 1898); « La Bague » (*Le Journal*, 18 juin 1899); « Un peu de science » (*Le Journal*, 29 septembre 1896); « La Villa hantée » (*Le Journal*, 28 juin 1898); « Trop riche » (*Le Journal*, 20 juin 1897); « ? » (*L'Écho de Paris*, 3 octobre 1893) et « Notes de voyage »³ (*Le Journal*, 18 août 1896); « Récit avant le gala » (*Le Journal*, 19 octobre 1896); « Le Petit Vicomte » (*Le Journal*, 3 janvier 1897); « Histoire de revenants » (*Le Journal*, 14 mars 1897); « Le Petit Pavillon » (*Le Journal*, 15 septembre 1895); extraits de *Mémoires de mon ami*, parus en feuilleton dans *Le Journal* en 1899; « Ce que disent les murs » (II) (*Le Journal*, 23 septembre 1900);

1. Mirbeau et Alphonse Allais étaient complices au *Journal* et se renvoyaient cocassement la balle pour monter des canulars. Le texte le plus allaisien de Mirbeau est le fameux « Concombre fuyitif » paru le 16 septembre 1894.

2. Article paru sous le pseudonyme de Jean Maure.

3. Récit paru sous le pseudonyme de Jacques Celte.

« Ce que disent les murs »¹ (I) (*Le Journal*, 16 septembre 1900); « À Cauvin »² (*Le Journal*, 16 août 1896); « Trop riche » (*Le Journal*, 2 août 1896); « La Blouse et la Redingote » (*Le Journal*, 19 mai 1901); « Entre gentilshommes » (*Le Journal*, 26 mai 1901); « Un mécontent » (*L'Écho de Paris*, 17 mai 1889) et « Un ami du peuple » (*Gil Blas*, 11 octobre 1887); « Monsieur le duc d'Orléans » (*Le Journal*, 3 juin 1901); « La Croix de Binder »³ (*Le Journal*, 9 juin 1901); « Le Choléra » (*L'Écho de Paris*, 6 septembre 1892) et « Un administrateur » (*Le Journal*, 5 août 1894); « Monsieur le Recteur » (*L'Écho de Paris*, 17 septembre 1889); « Scrupules »⁴ (*Le Journal*, 26 janvier 1896); « Pour M. Lépine »⁵ (*Le Journal*, 8 novembre 1896); « Dépopulation » (*Le Journal*, 25 novembre 1900); « Le Mur » (*L'Écho de Paris*, 20 février 1894); « Le Portefeuille »⁶ (*Le Journal*, 23 juin 1901); « Une lettre » (*Le Journal*, 11 novembre 1900); « La Question sociale est résolue » (*Le Journal*, 19 septembre 1897); « Parquons les bigorneaux » (*Le Journal*, 9 août 1896); « Le Nid d'abeilles » (*Gil Blas*, 16 août 1887) et « Le Nid de frelons »⁷ (*L'Écho de Paris*, 29 octobre 1889); « Un baptême »⁸ (*L'Écho de Paris*, 7 juillet 1891); « Le Veuf » (*Le Gaulois*, 31 août 1887) et « Un passant » (*Le Journal*,

1. Il s'agit de textes écrits au cours d'un séjour dans une autre station de montagne, Interlaken.

2. Cauvin, victime d'une erreur judiciaire, venait d'être reconnu innocent après des années de baigne, comme Rouffat, d'où la dédicace du conte.

3. « La Blouse et la Redingote », « Entre gentilshommes », « Monsieur le duc d'Orléans » et « La Croix de Binder » auraient dû prendre place dans un grand roman inachevé, *Un gentilhomme* (disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher).

4. De ce conte, Mirbeau tirera une farce en un acte, également intitulée *Scrupules*; elle sera représentée en 1902, sera traduite dans de très nombreuses langues, et connaîtra notamment un immense succès en Allemagne (elle est recueillie dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau, *loc. cit.*). Elle sera abondamment utilisée par des groupes libertaires pour leur *agit-prop*.

5. Lépine était le préfet de police de Paris. Le récit est clairement un appel lancé aux autorités administratives pour les alerter sur la misère prostitutionnelle. Mirbeau a réhabilité les prostituées et a revendiqué leurs droits dans un essai tardif, *L'Amour de la femme vénale*, Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994 (texte retraduit du bulgare, en l'absence du texte français!).

6. De ce conte, Mirbeau tirera également une farce en un acte, intitulée aussi *Le Portefeuille*, qui sera représentée en 1902 et recueillie dans les *Farces et Moralités* en 1904 (tome III du *Théâtre complet*, *loc. cit.*).

7. L'épisode se déroule dans la maison même de Mirbeau à Kérisper, près d'Auray, où il habite en 1887-1888, et s'inspire de la folie et des propos incohérents de sa propre cuisinière bretonne, Marie-Anne, rebaptisée Mathurine.

8. Mirbeau a été le témoin de l'anecdote, qu'il rapporte à son ami Paul Hervieu, avant d'en tirer la matière d'un conte.

23 septembre 1894); « La Femme du peintre » (*L'Écho de Paris*, 6 août 1889) et « L'Enfant mort » (*Gil Blas*, 8 mai 1887); « En traitement » (IV) (*Le Journal*, 29 août 1897); « La Livrée de Nessus » (*Le Journal*, quatre livraisons, du 16 mai au 6 juin 1897) et « Le Petit Lièvre » (*L'Écho de Paris*, 30 mai 1893); « En traitement » (V) (*Le Journal*, 5 septembre 1897) et « Dans la montagne » (*Le Gaulois*, 6 août 1896) ¹.

1. La plupart de ces textes ont été recueillis dans notre édition des *Contes cruels* de Mirbeau, publiés en deux volumes en 1990 à la Librairie Séguiet (réédition Les Belles Lettres, Paris, 2000). On peut s'y reporter pour l'étude des variantes et de la genèse des *21 jours*.

Octave Mirbeau en quelques dates

1848

Naissance d'Octave Mirbeau à Trévières (Calvados), le 16 février. Son père est officier de santé. Ses deux grands-pères sont notaires.

1849-1858

Enfance à Rémalard (Orne), où il situera nombre de ses contes et romans à venir.

1859

En octobre, il entre comme pensionnaire au collège des jésuites de Vannes, où il est profondément malheureux (« un enfer », écrit-il). Il évoquera le collège dans *Sébastien Roch* (1890).

1863

Il est renvoyé du collège le 9 juin dans des conditions plus que suspectes : comme son double Sébastien Roch, n'aurait-il pas subi des violences sexuelles de la part de son maître d'études ?

1866

Le 7 mars, lors de sa troisième tentative, il obtient son baccalauréat, préparé à la pension Delangle de Caen.

1867-1869

Il alterne les séjours à Paris, où il fait la fête sous prétexte d'étudier le droit, et à Rémalard, où il se morfond et se résigne, la mort dans l'âme, à devenir notaire. Amitié avec Alfred Bansard des Bois, à qui il adresse d'ébouriffantes missives.

1870

Pendant la guerre, il est affecté au 49^e régiment des Mobiles de l'Orne. Il assiste à la traumatisante débâcle des armées de la Loire, qu'il évoquera à plusieurs reprises dans son œuvre.

1872

Secrétaire particulier de l'ancien député de Mortagne-Rémalard, Henri Dugué de la Fauconnerie, il rédige pour lui, pendant plusieurs années, les éditoriaux politiques de *L'Ordre*. Il entame une longue carrière de « prolétaire de lettres », qui durera une douzaine d'années, et prostitue sa plume à la réaction.

1874-1876

Il rédige, pour le compte d'Émile Hervet, trois comptes rendus des Salons de 1874, 1875 et 1876, où il encense Corot, Puvis de Chavannes et Manet, et éreinte les académistes, notamment Cabanel et Bonnat. Il écrit, pour le compte de Dugué de la Fauconnerie, des brochures de propagande bonapartiste à très grande diffusion. Il signe ses premiers articles de *L'Ordre* (chroniques théâtrales et parisiennes).

1877-1879

Perd sa place à *L'Ordre*. Participe au dîner chez Trapp en hommage à Goncourt, Flaubert et Zola. Long séjour à Foix, d'abord comme chef de cabinet du préfet bonapartiste de l'Ariège, après le coup d'État mac-mahonien du 16 mai 1877, ensuite comme rédacteur en chef d'une feuille impérialiste, *L'Ariégeois*. Querelles clochermerlesques.

1879-1882

Fin 1879, il devient secrétaire particulier d'Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, quotidien monarchiste et mondain. Il collabore au *Gaulois*, à *Paris-Journal*, puis au *Figaro*, d'où il est chassé après un article à scandale contre la cabotinocratie, fin octobre 1882. Il publie en feuilleton *Paris désbabillé* (1880) et des *Petits Poèmes parisiens*, signés Gardéniac (1882). Poursuit sa carrière de « nègre », en rédigeant, de 1881 à 1886, une douzaine de volumes : des romans (notamment *L'Écuyère* et *La Belle Madame Le Vasart*) et des recueils de contes et nouvelles (*Noces parisiennes* et *Amours cocasses*). Coulissier à la Bourse. Liaison de quatre années avec Judith Vimmer.

1883

Il crée un bi-quotidien d'informations rapides, *Paris-Midi-Paris-Minuit* ; puis dirige pendant six mois un hebdomadaire de combat anti-opportuniste, *Les Grimaces*, commandité par le banquier Edmond Joubert. Début d'une longue amitié avec Paul Hervieu.

1884-1885

Après sept mois de retraite à Audierne, il entame sa « rédemption » par le verbe. Il collabore au *Gaulois* légitimiste, à *L'Événement*, radical d'extrême gauche parlementaire, et à *La France*, républicain modéré, où il entame sous son propre nom une carrière de critique d'art d'avant-garde : il y fait paraître

ses *Notes sur l'art* et son *Salon de 1885*. Il se lie d'amitié avec Monet et Rodin, dont il devient le chantre attiré. Liaison avec une ancienne actrice, Alice Regnault. Publie les *Lettres de l'Inde*, signées Nirvana, et les *Lettres de ma chaumière*. Séjour de six mois au Rouvray (Orne). Enthousiasme pour Tolstoï. Évolution vers l'anarchisme.

1886

Il couvre le Salon pour *La France* : il y révèle Maxime Maufra et Constantin Meunier. Séjour à Noirmoutier. Il publie *Le Calvaire*, qui suscite un énorme scandale.

1887

Il épouse en catimini Alice Regnault, ce qui le coupe définitivement de ses anciennes fréquentations politiques et mondaines. Installation à Kérisper, près d'Auray. « Révélation » de *L'Idiot*, de Dostoïevski.

1888

Début de son amitié pour Gustave Geffroy et de son « culte » pour Mallarmé. Publication de *L'Abbé Jules* (13 mars). Fin de l'affaire Gyp, qui perturbe son existence depuis près de quatre ans. Séjour à Menton.

1889

Préface du catalogue de l'exposition Monet-Rodin (juin). Installation aux Damps, près de Pont-de-l'Arche (Eure).

1890

Parution de *Sébastien Roch* (26 avril), qui se heurte à une véritable conspiration du silence. Il lance Maurice Maeterlinck par un tonitruant article du *Figaro*. Ralliement officiel à l'anarchisme.

1891

Début d'une amitié très fervente pour Pissarro, qui réalise quatre toiles du jardin de Mirbeau aux Damps. Importants articles sur Van Gogh et Gauguin, qui lui demande de préfacier le catalogue de son exposition-vente. Il achète au père Tanguy les *Tournesols* et les *Iris* de Van Gogh. Parution en feuilleton de la première mouture du *Journal d'une femme de chambre*. Début d'une grave crise morale et conjugale. Il intervient en faveur de Remy de Gourmont et prend la défense de Jean Grave contre la Société des Gens de Lettres présidée par Zola.

1892

Il couvre le Salon pour *Le Figaro*. Début de la parution en feuilleton de *Dans le ciel*, où le peintre Lucien est inspiré de Van Gogh. Début de sa collaboration au *Journal* sous le pseudonyme de Jean Maure. Engagement anarchiste.

1893

Installation à Carrières-sous-Poissy. Il couvre le Salon pour *Le Journal*. Brouille avec Pissarro à cause d'Alice. Il proclame le « génie » de Camille Claudel.

1894

Début d'une collaboration régulière et officielle au *Journal*, quotidien à très fort tirage; elle durera jusqu'en 1902. Il participe au combat des anarchistes et stigmatise la politique répressive et les lois scélérates; il défend Jean Grave, Laurent Tailhade, Félix Fénéon et Paul Robin. Voyage à Londres en vue d'éreinter les peintres anglais. Sa crise conjugale atteint son paroxysme; il se défoule dans *Mémoires pour un avocat*, impitoyable réquisitoire contre sa femme.

1895

Intervention en faveur de Camille Claudel. Découvre Knut Hamsun. Amitié avec Rodenbach. Il prend la défense d'Oscar Wilde, condamné au *hard labour*. Important article sur les Expositions Universelles dans la *Revue des deux mondes*.

1896-1897

Nombreux articles contre les peintres symbolistes et préraphaélites. Important article sur Léon Bloy. Première de sa tragédie prolétarienne, *Les Mauvais Bergers* (15 décembre 1897). Début de son engagement dreyfusiste.

1898-1899

S'engage à fond dans le combat pour la Justice et la Vérité : articles dans *L'Aurore*, nombreux meetings à Paris et en province, assiste aux procès de Zola (février 1898) et de Dreyfus (août-septembre 1899). Aux côtés de Rodin dans l'affaire du *Balzac* (mai 1898). Création de sa farce *L'Épidémie* (mai 1898). Publication du *Jardin des supplices* (juin 1899).

1900

Publication du *Journal d'une femme de chambre* (juillet). Articles sur Rodin. Campagne néo-malthusienne contre le mythe de la « dépopulation ». Campagne pour un théâtre populaire.

1901

Nouvel article sur Van Gogh. Sa grande comédie *Les Affaires sont les affaires* est reçue à la Comédie-Française après une bataille contre le comité de lecture. Publication des *21 jours d'un neurasthénique* (août) et création de *Les Amants* (juillet). Mort de son chien Dingo, à Veneux-Nadon (octobre). Installation avenue du Bois, à Paris (novembre).

1902

Rupture avec *Le Journal* de Letellier. Création de deux farces, *Le Portefeuille* (février) et *Scruples* (juin). Réalise tout seul un numéro de *L'Assiette au beurre* (31 mai). Passion pour l'automobile.

1903

Énorme succès des *Affaires sont les affaires* à la Comédie-Française (avril) et en Allemagne (octobre). Ultime rencontre avec Pissarro au Havre. Il bataille en vain en faveur de Maillol au sein de la commission du monument à Émile Zola. Premier prix Goncourt : vote pour Nau, à défaut de Philippe et de Léautaud.

1904-1905

Collabore pendant six mois à *L'Humanité* de Jaurès. Amitié avec Léon Blum. Article sur Anna de Noailles. Installation au « château » de Cormelles-en-Vexin, acheté par Alice. Propose en vain Guillaumin pour le prix Goncourt 1904. Important article sur Maillol. Soutien à la Révolution russe de 1905. Voyage en automobile à travers la Belgique, la Hollande et l'Allemagne (printemps 1905).

1906-1908

Longue bataille autour du *Foyer*, qui sera finalement créé à la Comédie-Française en décembre 1908, après un procès gagné par Mirbeau. Campagne dans *Le Matin* contre le mandarinat médical. En novembre 1907, parution de *La 628-E8*, qui fit scandale à cause d'un chapitre sur la mort de Balzac, que Mirbeau se résigne à supprimer. Vote en faveur de Valéry Larbaud pour le prix Goncourt 1908.

1909

Suite de la bataille du *Foyer*, en province. Important article sur les Nabis. Sa santé se détériore. Travaille à *Dingo*. En décembre, découvre Marguerite Audoux et impose *Marie-Claire* à Rouché et à Fasquelle.

1910

Collaboration sans lendemain à *Paris-Journal*. Préface le catalogue de l'exposition Vallotton. Installation à Triel-sur-Seine. Il a de plus en plus de mal à écrire. Il propose en vain Marguerite Audoux pour le prix Goncourt.

1911-1914

Gros problèmes de santé. Ultimes articles esthétiques (sur Monet, Renoir et Cézanne). En mai 1913, publication de *Dingo*, achevé par Léon Werth. Pour le prix Goncourt, bataille en vain pour Neel Doff, Charles Vildrac et Léon Werth.

1915-1916

Affaiblissement physique. Prostration et désespoir face à la boucherie de la guerre, qui l'obsède. Totale incapacité à écrire. Isolé à Triel, où il ne reçoit que de rares visites (notamment de Monet, Geffroy, Marguerite Audoux, Francis Jourdain, Sacha Guitry).

1917

Le 16 février, mort de Mirbeau dans son pied-à-terre de la rue Beaujon. Sa veuve abusive fait paraître un prétendu « testament politique d'Octave Mirbeau », faux patriotique, concocté par l'ancien pacifiste socialiste Gustave Hervé, et aussitôt dénoncé par Léon Werth et George Besson.

1919

Alice disperse la prodigieuse collection d'œuvres d'art de Mirbeau, ainsi que sa bibliothèque et sa correspondance, ce qui va à l'encontre des vœux les plus ardents du grand écrivain.

1920-1927

Publication d'une dizaine de volumes d'œuvres posthumes, parmi lesquels *Un gentilhomme*, *Les Écrivains* et *Des artistes*.

1934-1936

Publication, en dix volumes, d'*Œuvres illustrées* de Mirbeau, aux Éditions Nationales.

1988

Début d'une série d'éditions d'œuvres inédites, voire totalement inconnues, de Mirbeau (plus d'une quarantaine de volumes en quinze ans...).

1991

Organisation des deux premiers colloques Mirbeau, à Crouttes (Orne) et à Angers; les Actes en ont été publiés en 1992 et 1994.

1993

Création de la Société Octave Mirbeau, qui publie des *Cahiers Octave Mirbeau* (dix numéros parus de 1994 à 2003).

1996

Organisation d'un troisième colloque international, à Caen.

1998

Constitution, à la Bibliothèque universitaire d'Angers, d'un Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs et accessible sur internet.

2000

Organisation, à Angers, du quatrième colloque Mirbeau, international et pluridisciplinaire.

2001

Publication, en trois volumes, de l'édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, comportant quinze romans (co-édition Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau).

2003

Publication sur internet de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, comportant quinze romans (co-édition Éditions du Boucher-Société Octave Mirbeau).

I

L'été, la mode, ou le soin de sa santé, qui est aussi une mode, veut que l'on voyage. Quand on est un bourgeois cossu, bien obéissant, respectueux des usages mondains, il faut, à une certaine époque de l'année, quitter ses affaires, ses plaisirs, ses bonnes paresseuses, ses chères intimités, pour aller, sans trop savoir pourquoi, se plonger dans le grand tout. Selon le discret langage des journaux et des personnes distinguées qui les lisent, cela s'appelle un déplacement, terme moins poétique que voyage, et combien plus juste!... Certes, le cœur n'y est pas toujours, à se déplacer, on peut même dire qu'il n'y est presque jamais, mais on doit ce sacrifice à ses amis, à ses ennemis, à ses fournisseurs, à ses domestiques, vis-à-vis desquels il s'agit de tenir un rang prestigieux, car le voyage suppose de l'argent, et l'argent toutes les supériorités sociales.

Donc, je voyage, ce qui m'ennuie prodigieusement, et je voyage dans les Pyrénées, ce qui change en torture particulière l'ennui général que j'ai de voyager. Ce que je leur reproche le plus aux Pyrénées, c'est d'être des montagnes... Or, les montagnes, dont je sens pourtant, aussi bien qu'un autre, la poésie énorme et farouche, symbolisent pour moi tout ce que l'univers peut contenir d'incurable tristesse, de noir découragement, d'atmosphère irrespirable et mortelle... J'admire leurs formes grandioses, et leur changeante lumière... Mais c'est l'âme de cela qui m'épouvante... Il me semble que les paysages de la mort, ça doit être des montagnes et des montagnes, comme celles que j'ai là, sous les yeux, en écrivant. C'est peut-être pour cela que tant de gens les aiment.

La particularité de cette ville où je suis, et dont l'excellent Bae-decker, pince-sans-rire allemand, chante en des lyrismes extravagants « la sublime beauté idyllique », tient en ceci, qu'elle n'est pas une ville. En général, une ville se compose de rues, les rues de maisons, les maisons d'habitants. Or, à X..., il n'y a ni rues, ni maisons, ni habitants indigènes, il n'y a que des hôtels... soixante-quinze hôtels, énormes constructions, semblables à des casernes et à des asiles d'aliénés, qui s'allongent les uns les autres, indéfiniment, sur une seule ligne, au fond d'une gorge brumeuse et noire, où toussote et crachote sans cesse, ainsi qu'un petit vieillard bronchiteux, un petit torrent. Ça et là, quelques étalages installés au rez-de-chaussée des hôtels, boutiques de librairies, de cartes postales illustrées, de vues photographiques de cascades, de montagnes et de lacs, assortiments d'alpenstocks et de tout ce qu'il faut aux touristes. Puis, quelques villas, éparpillées sur les pentes... et, au fond d'un trou, l'établissement thermal qui date des Romains... ah! oui... des Romains!... Et c'est tout. En face de soi, la montagne haute et sombre; derrière soi, la montagne sombre et haute... À droite, la montagne, au pied de laquelle un lac dort; à gauche, la montagne toujours, et un autre lac encore... Et pas de ciel... jamais de ciel, au-dessus de soi! De gros nuages qui traînent d'une montagne à l'autre leurs pesantes masses opaques et fuligineuses...

Si la montagne est sinistre, que dire de ces lac — oh! ces lacs! — dont le bleu faux et cruel, qui n'est ni le bleu d'eau, ni le bleu de ciel, ni le bleu de bleu, ne s'accorde avec rien de ce qui les entoure et de ce qu'ils reflètent?... Ils semblent peints — ô nature! — par M. Guillaume Dubufe ¹, quand cet artiste, aimé de M. Leygues ², s'élève jusqu'aux vastes compositions symboliques et religieuses...

Mais peut-être pardonnerais-je aux montagnes d'être des montagnes et aux lacs des lacs si, à leur hostilité naturelle, ils

1. Guillaume Dubufe (1853-1909), peintre académiste, spécialisé dans la peinture allégorique, et auteur notamment d'une *Apothéose de Puvis de Chavannes* (1899).

2. Georges Leygues (1857-1933), député du Lot-et-Garonne depuis 1885, est ministre de l'Instruction publique depuis le 1^{er} novembre 1898. Une des têtes de Turc préférées du polémiste, qui voit en lui le symbole de la démagogie et de la médiocrité triomphante.

n'ajoutaient cette aggravation d'être le prétexte à réunir, dans leurs gorges rocheuses et sur leurs agressives rives, de si insupportables collections de toutes les humanités.

À X..., par exemple, les soixante-quinze hôtels sont surbondés de voyageurs. Et c'est à grand-peine que j'ai pu, enfin, trouver une chambre. Il y a de tout, des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Russes, et même des Français. Tous ces gens viennent là, non pour soigner leurs foies malades, et leurs estomacs dyspeptiques, et leurs dermatoses... ils viennent là — écoutez bien ceci — pour leur plaisir!... Et du matin au soir, on les voit, par bandes silencieuses ou par files mornes, suivre la ligne des hôtels, se grouper devant les étalages, s'arrêter longtemps à un endroit précis, et braquer d'immenses lorgnettes sur une montagne illustre et neigeuse qu'ils savent être là, et qui est là, en effet, mais qu'on n'aperçoit jamais, sous l'épaisse muraille plafonnante de nuages qui la recouvre éternellement...

Tout ce monde est fort laid, de cette laideur particulière aux villes d'eaux. À peine, une fois par jour, au milieu de tous ces masques épais et de tous ces ventres pesants, j'ai la surprise d'un joli visage et d'une svelte allure. Les enfants eux-mêmes ont des airs de petits vieillards. Spectacle désolant, car on se rend compte que partout les clauses bourgeoises sont en décrépitude; et tout ce qu'on rencontre même les enfants, si pauvrement éclos dans les marais putrides du mariage... c'est déjà du passé!...

Hier soir, j'ai dîné sur la terrasse de l'hôtel... À une table voisine de la mienne, un monsieur causait bruyamment. Il disait :

— Les ascensions?... Eh bien, quoi, les ascensions... je les ai toutes faites, moi qui vous parle... et sans guide!... Ici, c'est de la blague... Les Pyrénées, ça n'est rien du tout... ça n'est pas des montagnes... En Suisse, à la bonne heure!... Je suis allé trois fois au Mont-Blanc... comme dans un fauteuil... en cinq heures. Oui, en cinq heures, mon cher monsieur.

Le cher monsieur ne disait rien, il mangeait, le nez sur son assiette. L'autre reprenait :

— Je ne vous parle pas du Mont-Rose... ni du Mont-Bleu... ni du Mont-Jaune... ce n'est pas malin... Et tenez, moi qui vous parle, une année, au grand Sarah-Bernhardt, j'ai sauvé trois Anglais perdus dans la neige. Ah! si j'avais prévu Fachoda...

Il disait encore des choses que je n'entendais pas bien, mais où revenait sans cesse « Moi! moi! moi! » Puis il invectivait le garçon, renvoyait les plats, discutait sur la marque d'un vin, et, s'adressant de nouveau à son compagnon :

— Allons donc, allons donc!... Moi, j'ai fait plus fort. Moi, j'ai traversé, à la rame, en quatre heures, le lac de Genève, de Ter-ritet à Genève... Oui, moi... moi... moi!...

Ai-je besoin de vous dire que ce monsieur était un vrai Français de France?

La musique des Tsiganes m'empêcha d'en entendre davantage, car il y a aussi la musique des Tsiganes... Vous voyez que c'est complet...

Alors que puis-je faire de mieux, sinon vous présenter quelques-uns de mes amis, quelques-unes des personnes que je cou-doie ici, tout le jour? Ce sont, pour la plupart, des êtres, ceux-ci grotesques, ceux-là répugnants; en général, de parfaites canailles, dont je ne saurais recommander la lecture aux jeunes filles. J'entends bien que vous direz de moi : « Voilà un monsieur qui a de drôles de connaissances », mais j'en ai d'autres qui ne sont pas drôles du tout, et dont je ne parle jamais, parce que je les chéris infiniment. Je vous prie donc, chers lecteurs, et vous aussi, lectrices pudiques, de ne pas m'appliquer le célèbre proverbe : « Dis-moi qui tu hantes... » Car ces âmes dont je vous montrerai les physionomies souvent laides, dont je vous raconterai les peu édifiantes histoires et les propos presque toujours scandaleux, je ne les hante pas, au sens du proverbe... Je les rencontre, ce qui est tout autre chose, et n'implique de ma part aucune approbation, et je fixe cette rencontre, pour votre amusement et pour le mien, sur le papier... Pour le mien!...

Ce préambule, afin de vous expliquer que mon ami Robert Hagueman n'est pas mon ami. C'est quelqu'un que j'ai connu, jadis, qui me tutoie, que je tutoie, et que je revois, de loin en loin, par hasard et sans plaisir.

Vous le connaissez aussi, d'ailleurs. Mon ami n'est pas un individu, mais une collectivité. Large feutre gris, veston noir, chemise rose et col blanc, pantalon blanc avec le pli médian bien marqué, souliers de cuir blanc, ils sont sur les plages et dans les

montagnes; ils sont, en ce moment, trente mille comme Robert Hagueman, dont on peut croire que le même tailleur a façonné les habits et les âmes — les âmes par-dessus le marché, bien entendu, car ce sont des âmes d'une coupe facile et d'une étoffe qui ne vaut pas cher.

Ce matin, comme je sortais de la buvette, j'aperçus mon ami Robert Hagueman. Toilette matinale d'une irréprochable correction, et qui n'étonnait pas les admirables platanes de l'allée, arbres éminemment philosophes, et qui en ont vu bien d'autres, depuis les Romains, fondateurs de bains élégants et capteurs de sources mondaines. Je feignis, tout d'abord, de m'intéresser passionnément aux manœuvres d'un cantonnier qui, armé d'une casserole, puisait de l'eau dans le ruisseau et la répandait ensuite à travers l'allée, sous le prétexte fallacieusement municipal de l'arroser... Et même, afin de donner à mon ami le temps de s'éloigner, j'engageai avec le cantonnier une conversation sur l'étrangeté pré-édilitaire de son appareil, mais Robert Hagueman m'avait aperçu, lui aussi.

— Ah! par exemple! fit-il.

Il vint à moi, plein d'effusion, et me tendant ses mains gantées de peau blanche :

— Comment, c'est toi?... Et qu'est-ce que tu fais par ici?

Il n'y a rien tant que je déteste comme de mettre les gens dans la confiance de mes petites infirmités. Je répondis :

— Mais je viens me promener... Et toi?

— Oh! moi! je viens suivre un traitement... C'est le médecin qui m'envoie ici... je suis un peu démoli, tu comprends...

L'entretien prit, tout de suite, un tour banal. Robert me parla de Paul Deschanel¹, qu'on attendait pour le lendemain; du Casino, qui n'était pas brillant cette année; du tir aux pigeons, qui ne marchait pas..., etc.

— Et pas de femmes, mon vieux, pas de femmes!... conclut-il. Où sont-elles, cette année? On ne sait pas... Sacrée saison, tu sais!...

1. Paul Deschanel (1856-1922), député de Nogent-le-Rotrou depuis 1885, élu président de la Chambre en juin 1898. Il deviendra président de la République en 1920 et devra démissionner pour des raisons psychiatriques.

— Mais tu as la montagne! m'écriai-je... dans un enthousiasme ironique... c'est admirable, ici... c'est le Paradis terrestre. Regarde-moi cette végétation... ces phlox, ces leucanthèmes qui atteignent la hauteur des hêtres... et ces rosiers gigantesques qui semblent avoir été rapportés d'on ne sait quel pays de rêve, dans le chapeau de M. de Jussieu ¹!

— Ah! que tu es jeune!

Je m'exaltai :

— Et les torrents, et les glaciers... Alors, tout cela ne te dit rien?...

— Tu m'amuses... répondit Robert... Est-ce que vraiment j'ai l'air d'un bonhomme qui donne dans ces bateaux-là? On ne me monte pas le coup avec les torrents!... Et qu'est-ce qu'elle a d'épatant, la montagne?... C'est le Mont-Valérien, en plus grand, voilà tout, et en moins rigolo...

— Tu aimes mieux la mer, alors?...

— La mer? Ah! qu'est-ce que tu dis là?... Mais, mon petit, depuis quinze ans, tous les étés, je vais à Trouville... Eh bien, je peux me vanter d'une chose, c'est... de ne pas avoir regardé la mer une seule fois... Ça me dégoûte... Ah! non... Je crois que j'ai autre chose dans la cervelle, que d'aller m'épater à ce que tu appelles les spectacles de la nature... J'en ai soupé, tu sais?

— Enfin, tu es venu ici pour ta santé?... Suis-tu, au moins, un traitement?

— Sévèrement... fit Robert... Sans ça!...

— Et qu'est-ce que tu fais?

— Comme traitement?

— Oui.

— Eh bien, voilà... Je me lève à neuf heures. Promenade dans le parc autour de la buvette... Rencontre de celui-ci et de celle-là... on respire un peu... on raconte qu'on s'embête... on débîne les toilettes... Cela me mène jusqu'au déjeuner... Après le déjeuner, partie de poker chez Gaston... À cinq heures, Casino... station autour d'un baccara sans entrain... des pontes

1. Bernard de Jussieu (1699-1777), célèbre botaniste, fut chargé par Louis XV de créer un jardin botanique au Trianon.

de quat'sous, une banque de famille... dîner... re-Casino... Et c'est tout... Et, le lendemain, ça recommence... Quelquefois un petit intermède avec une Laïs de Toulouse, ou une Phryné de Bordeaux... Oh! là, là! mon pauvre vieux!... Eh bien, le croirais-tu? cette station si vantée, qui guérit toutes les maladies... ça ne me produit aucun effet... Je suis aussi démoli qu'à mon arrivée... De la blague, ces eaux thermales...

Il renifla l'air et il dit :

— Et toujours cette odeur!... Sens-tu? C'est ignoble...

Une odeur d'hyposulfite, échappée de la buvette, circulait parmi les platanes...

Mon ami reprit :

— Ça sent comme... pardié!... ah! quel souvenir... ça sent comme chez la marquise...

Et il se mit à rire bruyamment.

— Figure-toi... un soir..., nous devions, la marquise de Turnbridge et moi, dîner au restaurant... Tu te rappelles la marquise... cette grande blonde avec qui j'ai été deux ans?... Non?... Tu ne te rappelles pas?... Mais, mon vieux, tout le monde sait ça, à Paris. Enfin, n'importe!...

— Qu'est-ce que c'était que cette marquise? demandai-je.

— Une femme très chic... mon vieux... Ancienne blanchisseuse à Concarneau, elle était devenue, par la grâce de je ne sais plus qui, marquise, et marquise de Turnbridge, encore... Et une intellectuelle, je ne te dis que ça!... Eh bien, donc, au lieu de dîner au restaurant, comme c'était tout d'abord convenu, la marquise — une lubie — aima mieux dîner chez elle... Soit!... Nous rentrons chez elle... Mais, à peine la porte refermée, une odeur épouvantable nous suffoque dans l'antichambre : « Nom de Dieu!... dit la marquise... c'est encore ma mère... Jamais je ne la déshabituerais de ça... » Et, furieuse, elle se dirige vers la cuisine. La noble mère était là qui trempait une soupe aux choux... « Je ne veux pas que tu fasses la soupe aux choux chez moi... Je te l'ai dit vingt fois... ça empeste l'appartement... Et si j'avais ramené un autre homme que mon amant, de quoi aurais-je eu l'air, avec cette puanteur de cabinets?... Est-ce compris, enfin? » Et se retournant vers moi, elle ajouta : « On dirait, nom de Dieu! que tout un régiment de cuirassiers est venu péter ici... »

Il devint tout mélancolique à ce souvenir... et il soupira :

— C'était tout de même une femme épatante... tu sais?... Et d'un chic!...

Et il répéta :

— Eh bien, cette odeur qui vous poursuit ici... me rappelle la soupe aux choux de la mère Turnbridge... C'est la même chose...

— Le souvenir de la marquise devrait t'aider à la mieux supporter... dis-je.

Et, lui tendant la main :

— Allons, meilleure santé... J'interromps ton traitement...

— Dis donc, dis donc? appela Robert.

Mais j'avais sauté dans la pelouse, et j'avais mis, entre mon ami et moi, l'épaisseur d'un énorme wellingtonia...

II

Ce soir, je suis allé au casino, je suis allé me traîner au Casino... Il faut bien attendre, quelque part, l'heure de se coucher...

Comme j'étais là, affalé dans le jardin, sur un banc, à regarder défiler les gens, un homme gros et gras, qui m'observait depuis quelque temps, vint à moi, tout à coup.

— Je ne me trompe pas?... me dit-il... tu es bien Georges Vasseur?

— Oui...

— Et moi?... Tu ne me reconnais pas?

— Non...

— Clara Fistule, mon vieux...

— Allons donc...

— Mais oui... mais oui... ah! ça me fait un rude plaisir de te revoir...

Il me serra la main à la briser.

— Comment? Tu ne savais pas?... Mais je suis un personnage important ici... Je suis le directeur de la publicité... Parfaitement, mon vieux... À ta disposition, sapristi!...

Avec un enthousiasme amical, qui ne me toucha pas, d'ailleurs, il m'offrit ses services : l'entrée gratuite au Casino... au théâtre... un crédit au cercle... la table du restaurant, et des petites femmes...

— Ah! nous allons nous amuser, ici!... s'écria-t-il... Et tu sais... tout à l'œil... Sacré Georges, va!... Du diable, si je m'attendais, par exemple!...

Je le remerciai vivement. Pour avoir l'air de m'intéresser à lui, je lui demandai.

— Et toi?... Il y a longtemps que tu es ici?

— Comme malade... depuis dix ans... répondit-il... comme fonctionnaire thermal, depuis quatre...

— Et tu es content?...

— Ah! mon vieux!...

Mais avant d'aller plus loin, je veux vous présenter Clara Fistule... Justement, voici un portrait de lui, que je retrouve dans mes notes.

« Aujourd'hui, reçu la visite de Clara Fistule.

Clara Fistule n'est pas une femme, ainsi que vous pourriez le croire au féminisme de son prénom. Ce n'est pas, non plus, tout à fait un homme; c'est quelqu'un d'intermédiaire entre l'homme et le Dieu; un interhomme, pourrait l'appeler Nietzsche. Poète, cela va sans dire. Mais il n'est pas que poète, il est sculpteur, musicien, philosophe, peintre, architecte, il est tout... "Je totalise en moi les multiples intellectualités de l'univers, déclare-t-il, mais c'est bien fatigant, et je commence à me lasser de porter tout seul le poids écrasant de mon génie." Clara Fistule n'a pas encore dix-sept ans, et, ô prodige! il est depuis longtemps déjà descendu au fond de toutes choses. Il sait le secret des sources et le mystère des abîmes. *Abyssus abyssum fricat.*

Vous l'imaginez, sans doute, étrangement long et pâle, avec un front déformé par les secousses de la pensée, et des paupières brûlées par le rêve. Nullement : Clara Fistule est un gros, lourd et épais garçon, à forte carrure d'Auvergnat et dont les joues éclatent de santé rouge. Il ne se rend pas compte de la solidité matérielle de sa charpente et se croit volontiers "incorporel". Bien qu'il prêche l'insexuat et qu'il aille partout clamant "l'horreur d'être un mâle" et "l'ordure d'être une femme", il engrosse clandestinement toutes les fruitières de son quartier.

Vous avez certainement rencontré, aux expositions de peinture, à la Bodinière et à l'Œuvre¹, un être revêtu d'une longue

1. Fondée par Bodinier et située rue Saint-Lazare, la Bodinière servait de salle d'entraînement pour de jeunes acteurs. On y donnait aussi des expositions de peinture : Renoir, Chéret, Jeanne Gonzalès, Lépine et les « artistes de l'âme » y ont exposé leurs toiles. L'Œuvre est le théâtre symboliste fondé par Lugné-Poë en octobre 1893. On y a joué de nombreuses pièces d'Ibsen.

redingote-gaine couleur gris perle, la poitrine serrée dans un gilet de peluche cuivre, et le chef aux longs cheveux plats, coiffé d'un large chapeau de feutre noir, d'un chapeau presbytérien sur lequel s'enroule une cordelette serpent à sept glands, en souvenir des sept douleurs de la femme. C'est Clara Fistule. Comme vous le voyez, tout cela ne s'accorde pas très bien. Mais il ne faut pas demander de la logique aux génies de dix-sept ans qui ont tout vu, tout senti, tout compris.

Je reçus Clara Fistule dans mon cabinet de travail. Il commença d'abord par jeter un coup d'œil dédaigneux sur la décoration des murs, sur l'ingénieuse disposition de ma bibliothèque sur mes dessins... J'attendais un compliment.

— Oh! moi, fit-il, ces choses-là ne m'intéressent pas... Je ne vis que dans l'abstrait.

— Vraiment?... répondis-je un peu piqué... cela doit bien vous gêner quelquefois...

— Nullement, cher monsieur. La matérialité des meubles, la grossièreté inadéquate des décors muraux, me fut toujours une blessure... Aussi, je suis arrivé à me libérer des contingences... je supprime l'ambiance... je biffe la matière... Mes meubles, mes murs, ne sont que des projections de moi-même... J'habite une maison qui n'est faite que de ma pensée et que, seuls, les rayonnements de mon âme décorent... Mais il ne s'agit pas de cela... Je suis venu pour des choses plus graves.

Clara Fistule daigna pourtant s'asseoir sur le siège que je lui offrais, que je m'excusais de lui offrir, le sachant si peu en harmonie avec les irradiances de son derrière aérien.

— Mon cher monsieur, me dit-il, après un geste de condescendance un peu hautaine, je suis l'inventeur d'un nouveau mode de reproduction humaine.

— Ah!

— Oui... Cela s'appelle la Stellogenèse... C'est un genre de conception qui me tient fort à cœur... Je ne puis me faire à l'idée que moi... Clara Fistule... je sois engendré de la bestialité d'un homme et des complaisances prostitutionnelles d'une femme... Aussi, je n'ai jamais voulu reconnaître pour tels les deux abjectes créatures que la loi civile appelle : mes parents.

— Cela vous honore, approuvai-je...

— N'est-ce pas?... Voyons, cher monsieur, il n'est pas admissible qu'un être d'intelligence, comme je suis, qu'un être tout âme, comme je suis, qu'un être enfin assez supérieur pour n'avoir gardé du corps humain que les strictes apparences nécessaires, hélas! à un état social aussi imparfait que le nôtre, il n'est pas admissible, dis-je, qu'un tel être soit sorti des organes hideux qui, pour être des instruments d'amour, n'en sont pas moins des vomitoires de déjections... Si j'étais certain d'avoir dû la vie à une telle combinaison d'horreurs, je ne voudrais pas survivre un seul instant à ce déshonneur originel... Mais je crois que je suis né d'une étoile...

— Je le crois aussi...

— Je le crois d'autant plus que, la nuit, quelquefois, dans ma chambre, je répands autour de moi une clarté singulière...

— Mes compliments...

— Eh bien, monsieur, pour en finir, une bonne fois, avec cette erreur physiologique de la reproduction de l'homme par l'homme... j'ai fait une œuvre extraordinaire et fulgurante que j'appelle *Virtualités cosmogoniques*... C'est, si j'ose dire, une trilogie à laquelle j'ai donné, afin de la rendre plus sensible, trois modes d'expression : la sculpture, la littérature et la musique... Par la sculpture, je montre, au moyen de lignes géométriques et de courbes paralléloïdes, la trajectoire de l'œuf stellaire au moment précis et formidable où, touché par le pollen tellurique, il éclate en forme humaine... Le livre est la paraphrase rythmée de cette plastique, et la musique en est la condensation... orchestrée ou l'orchestration condensée. Vous voyez que, différente par l'expression, cette œuvre est une par la conception et la continuité du symbole... Or, je ne trouve personne pour l'éditer. En autres termes... voulez-vous me prêter vingt francs? »

Là finissent mes notes sur Clara Fistule.

À force de lui prêter vingt francs, qu'il ne me rendait jamais, nous étions devenus amis... Et puis, un beau jour, je n'avais plus entendu parler de lui...

Comment pouvait-il se faire qu'il fût tombé, d'un si haut rêve, dans une réalité aussi décriée? Je lui en exprimai mon étonnement.

— Oh! tu me trouves changé?... me dit-il... C'est vrai... Et c'est toute une histoire... Veux-tu que je te la raconte?

Et sans attendre mon consentement, voici l'étrange récit qu'il me fit :

« Il y a une dizaine d'années, étant malade je fus envoyé à X... Assurément, cette réputation de grande guérisseuse, X... la mérite plus que toutes les autres stations du même genre, car, durant les six années consécutives que je vins demander la guérison à ses eaux, à son climat, au traitement de ses médecins, pas une seule fois je n'entendis parler de mort, pas une seule fois je n'appris qu'un malade fût mort. Oui, véritablement, la mort semblait avoir été supprimée de ce coin de la terre française... À la vérité, il arrivait quotidiennement que bien des personnes disparaissent tout d'un coup... Et si vous vous informiez : "Elles sont parties hier", telle était la réponse invariable... Un jour, dînant avec le directeur de l'établissement, le maire de la ville et le tenancier du Casino, je m'émerveillai de ce persistant miracle, non, toutefois, sans émettre quelques doutes sur son authenticité.

— Vous pouvez vous renseigner, dirent-ils en chœur... Voilà plus de vingt ans que nous n'avons eu, ici, un enterrement... À telles enseignes, cher monsieur, que nous avons fait du personnel des pompes funèbres nos doucheurs... nos croupiers... nos chanteurs comiques... et que nous songeons maintenant à transformer notre cimetière en un superbe tir aux pigeons...

Ce fut seulement la dernière année de mon traitement que je connus le secret de cette extraordinaire immortalité... Voici comment :

Une nuit que je rentrais chez moi très tard, et que tout semblait dormir dans la ville immortelle et bienheureuse, je perçus, venant d'une rue transversale à celle que je suivais, des bruits insolites, bruits de voix essoufflées et chuchotantes, de pas pesants, de fardeaux sonores qui se seraient heurtés l'un contre l'autre... Je m'engageai dans la rue, qu'un seul réverbère éclairait à peine, à l'autre bout, d'une lueur trouble et tremblante. Et, avant que je pusse distinguer ce qui se passait, j'entendis nettement ceci :

— Mais, nom d'un chien!... taisez-vous donc... vous allez réveiller les étrangers!... Et si la fantaisie leur prenait de venir voir ce que nous faisons ici... eh bien, nous serions frais...

Je m'approchai, et voici l'étrange, l'inattendu, le lugubre spectacle que je vis : dix cercueils portés chacun par quatre hommes, dix cercueils se suivant à la file... et se perdant processionnellement dans l'ombre... Dans une ville où personne ne mourait, j'étais tombé sur un embarras de cercueils... Stupéfiante ironie!

Alors, je compris pourquoi, depuis vingt ans, on n'avait pas vu d'enterrement à X... On déménageait les morts à la cloche de bois!...

Furieux d'avoir été joué de la sorte par les autorités municipales et casinotiques, j'interpellai un des croque-morts dont la trogne luisait parmi cette nuit shakespearienne :

— Hé! l'ami... qu'est-ce que c'est?... demandai-je en lui montrant les cercueils.

— Ça? fit-il... c'est des malles d'étrangers qui partent.

— Des malles?... Ha! ha! ha!...

— Oui, des malles... Et nous les portons à la gare... à la grande gare.

Un sergent de ville, qui dirigeait la manœuvre, vint à moi.

— Retirez-vous, monsieur, pria-t-il poliment... Vous gênez ces hommes... Ils sont en retard... Ces malles — car ce sont des malles — sont fort lourdes... Et le train n'attend pas...

— Le train?... Ha! ha!... ha!... Et où va-t-il, ce train?

— Mais...

— Il va à l'Éternité, n'est-ce pas?

— L'Éternité? dit le sergent de ville, froidement... Je ne connais point ce pays-là...

Le lendemain, tu penses si je terrifiai le maire de la ville... le directeur de l'établissement... le tenancier du Casino, par cette aventure... Je les menaçai de tout dévoiler... Ils m'apaisèrent en m'offrant une somme d'argent considérable et en me nommant, avec un traité avantageux, l'agent exclusif de leur publicité... Et voilà!... »

Avec une gaieté tranquille, il me tapa sur les cuisses.

— Elle est bonne, hein?... fit-il.

Puis :

— À propos... as-tu un médecin?...

— Oui.

— Fardeau-Fardat?

— Non... Triceps... le docteur Triceps, mon ami...

— Ah! tant mieux... Parce que Fardeau-Fardat... Tiens!... il faut encore que je te raconte cette histoire-là. Ah! il y a des types, ici!... Et on n'a pas le temps de s'embêter une minute.

Et Clara Fistule entama un nouveau récit :

« Donc, j'avais été envoyé à X... Le jour même de mon arrivée, je me rendis chez le docteur Fardeau-Fardat, à qui j'avais été spécialement recommandé... Un petit homme charmant, vif et gai, de parole exubérante, de gestes cocasses et qui, néanmoins, donnait confiance.

Il m'accueillit avec une cordialité empressée et peu banale, et après m'avoir enveloppé des pieds à la tête d'un regard rapide :

— Ha! ha! fit-il... sang pauvre... poumons atteints?... neurasthénique?... alcoolique?... syphilitique? Parfaitement... Voyons ça... voyons ça... Asseyez-vous...

Et, durant qu'il cherchait je ne sais quoi parmi le désordre de son bureau, il interrogea, dans un petit rire sautillant, et sans me donner le temps de lui répondre :

— Hérité déploré?... Famille de tuberculeux?... de syphilitiques?... Paternelle?... Maternelle?... Marié?... Célibataire?... Les femmes, alors... les petites femmes! Ah! Paris!... Paris!...

Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il recommença de m'interroger longuement, avec plus de méthode, m'ausculta minutieusement, mesura ma poitrine avec des gestes de tailleur, éprouva au dynamomètre ma force musculaire, nota, sur un petit carnet, mes réponses et mes observations; puis brusquement, d'un air jovial :

— Avant tout... une question?... En cas de mort, ici... vous feriez-vous embaumer?

Je sursautai.

— Mais, docteur?...

— Nous n'en sommes pas là, corrigea cet aimable praticien... Diable... mais enfin...

— Je croyais... dis-je, un peu effaré... je croyais qu'on ne mourait jamais, à X... ?

— Sans doute... sans doute... En principe, on ne meurt pas ici... Mais enfin... un hasard... une malchance... une exception... vous admettez bien une exception?... Vous avez quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne pas mourir ici... c'est entendu... Donc?... ?

— Donc... il est inutile de parler de cela, docteur...

— Pardon... fort utile, au contraire... pour le traitement... diable!

— Eh bien, docteur, si, par extraordinaire et pour cette fois seulement, je venais à mourir ici... non, je ne me ferais pas embaumer...

— Ah! ponctua le docteur... Vous avez tort... parce que nous avons un embaumeur étonnant... merveilleux... génial... Occasion, unique, cher monsieur... Il prend très cher... mais c'est la perfection. Quand on est embaumé par lui... c'est à se croire encore vivant... Illusion absolue... à crier... Il embaume... il embaume!!!

Et, comme je secouais toujours la tête pour exprimer un refus énergique :

— Vous ne voulez pas?... Soit... Ce n'est pas l'embaumement obligatoire, après tout...

Sur la page du carnet où il avait consigné toutes les observations qui avaient trait à ma maladie, il inscrivit au crayon rouge et en grosses lettres : "Pas d'embaumement", puis il rédigea une interminable ordonnance qu'il me remit en me disant :

— Voilà... Traitement sérieux... J'irai vous voir tous les jours, et même deux fois par jour.

Et, me serrant chaleureusement les mains, il ajouta :

— Bast!... au fond... vous avez bien fait... À demain...

Je dois dire que, peu à peu, je pris goût à ses soins ingénieux et dévoués. Son originalité, sa gaieté inaltérable, spontanée et parfois un peu macabre, m'avaient conquis. Nous devînmes d'excellents et fidèles amis.

Six ans après, un soir qu'il dînait chez moi, il m'apprit que j'étais définitivement guéri avec une joie tendre qui me toucha jusqu'au fond du cœur...

— Et vous savez?... me dit-il... vous êtes revenu de loin, mon cher... Ah! sapristi!

— J'étais très, très malade, n'est-ce pas?...

— Oui... mais ce n'est pas cela... Vous rappelez-vous quand j'insistai tellement pour que vous vous fissiez embaumer?

— Certes...

— Eh bien, si vous aviez accepté, mon cher ami... vous étiez un homme mort...

— Allons donc!... Et pourquoi?...

— Parce que...

Il s'interrompit tout à coup... devint grave et soucieux durant quelques secondes... Et sa gaieté revenue :

— Parce que... les temps étaient durs alors... et il fallait vivre... En avons-nous embaumé de ces pauvres bougres... qui seraient, aujourd'hui... vivants comme vous et moi!... Qu'est-ce que vous voulez?... La mort des uns... c'est la vie des autres...

Et il alluma un cigare. »

Clara Fistule se tut... Comme je restais interdit par cette confidence, il me dit encore :

— Charmant garçon, je t'assure... le docteur Fardeau-Fardat... Seulement, voilà... tu comprends... on n'est pas toujours sûr, avec lui... Il embaume... il embaume... C'est égal... avoue que tu me trouves changé?

— Dame! répliquai-je... Alors, plus de virtualités cosmogoniques... plus de stellogénèse?...

— Tu parles!... fit Clara Fistule... Les enthousiasmes de la jeunesse... Ah! c'est loin maintenant...

J'eus toutes les peines du monde, ce soir-là, à me débarrasser de mon ami, qui voulait m'entraîner à la salle de jeu... et me présenter des petites femmes... très chic.

— Un lapin, voyons!...

III

Bien sûr que le docteur Triceps ne vaut guère mieux que le docteur Fardeau-Fardat... mais Triceps est mon ami... Il y a si longtemps que je le connais!... Et puisqu'il est ici... puisque, après bien des aventures, il a fini par s'échouer dans cette ville d'eaux... autant lui qu'un autre... La mort n'en est pas à un médecin près...

Un type aussi, celui-là, comme dit Clara Fistule.

C'est un petit homme, médiocre, ambitieux, agité et têtu. Il touche à tout, traite de tout avec une égale compétence. C'est lui qui, en 1897, au Congrès de Folrath (Hongrie), découvrit que la pauvreté était une névrose. En 1898, il adressa à la Société de Biologie une communication très documentée, dans laquelle il préconisait l'inceste comme régénérateur de la race. L'année suivante, il m'arriva une histoire, assez peu commune, et qui me donna confiance en son diagnostic...

Un jour que j'étais descendu à la cave — Dieu sait pourquoi, par exemple —, je trouvai, au fond d'une vieille boîte d'épicerie, sous une couche épaisse de petit foin, dit d'emballage, je trouvai... quoi?... un hérisson. Roulé en boule, il dormait de ce profond, de cet effrayant sommeil hivernal, dont les savants ne nous ont point encore expliqué la morphologie — est-ce ainsi qu'il faut dire? La présence, dans une boîte d'épicerie, de cet animal, ne m'étonna pas autrement. Le hérisson est un quadrupède calculateur et fort « débrouillard ». Au lieu de chercher, pour l'hiver, un peu confortable abri sous un dangereux et aléatoire tas de feuilles ou dans le trou d'un vieil arbre mort, celui-ci

avait jugé qu'il serait plus au chaud et plus tranquille dans une cave. Notez, en outre, que, par un raffinement de confortable, il avait choisi, pour l'hivernage, cette boîte d'épicerie, parce qu'elle était placée contre le mur, à un endroit précis où passe le tuyau du calorifère. Je reconnus bien là un des *trucs* familiers aux hérissons, qui ne sont pas assez stupides pour se laisser mourir de froid, comme de vulgaires purotins.

L'animal, réveillé par moi progressivement, au moyen de passes savantes, ne parut pas non plus s'étonner outre mesure de la présence, dans la cave, d'un homme qui l'examinait indiscretement, penché sur sa boîte. Il se déroula lentement, s'allongea peu à peu, avec des mouvements prudents, se dressa sur ses pattes basses, et s'étira comme fait un chat, en grattant le sol de ses ongles. Chose extraordinaire : quand je le soulevai et le pris dans ma main, non seulement il ne se roula pas en boule, mais il ne darda pas un seul de ses piquants et ne fronça point les plis barbelés de son petits crâne. Au contraire, à la façon dont il groînait et faisait claquer sa mâchoire, à la façon aussi dont son nez farfouilleur frémissait, je vis qu'il exprimait de la joie, de la confiance et... de l'appétit. Pauvre petit diable ! Il était pâle et, pour ainsi dire, étiolé, à la manière des salades qui sont restées longtemps dans un lieu obscur. Ses yeux, très noirs, brillaient de l'étrange éclat qu'ont les yeux des chlorotiques, et ses paupières humides, légèrement suintantes, révélaient à mon œil exercé d'étiologie une anémie avancée.

Je le montai dans la cuisine, et, tout de suite, il nous stupéfia par sa familiarité et ses aises d'être chez soi. Il reniflait comme un affamé vers les fricots qui mijotaient doucement sur le feu, et ses narines humaient, avec d'impératives délices, les odeurs de sauces qui passaient.

Je lui offris d'abord du lait, et il le but avidement. Ensuite, je lui présentai un morceau de viande, sur laquelle, dès qu'il l'eut flairée, il se précipita voracement, comme un tigre sur sa proie. Les deux pattes de devant croisées sur la viande, en signe de possession définitive, il la déchiquetait, de coin, en grognant, et son petit œil noir s'allumait de lueurs féroces. De menues lanières rouges pendaient à sa mâchoire, et son groin se barbouillait de sauce. En quelques secondes, la viande fut engloutie. Une pomme de terre eut le même sort ; une grappe de raisins disparut

aussitôt qu'offerte. Il avala une tasse de café, à grandes gorgées retentissantes... Après quoi, repu, il se laissa tomber dans son assiette, et s'endormit.

Le lendemain, le hérisson était apprivoisé comme un chien. Dès que j'entrais dans la pièce où je lui avais fait une litière bien chaude, il marquait une joie excessive, venait à moi, et n'était heureux que lorsque je l'avais pris. Alors, caressant, ses piquants si bien couchés sur son dos qu'ils étaient doux ainsi qu'un pelage de chat, il poussait de petits cris sourds qui devinrent, en peu de temps, continus, monotones et endormeurs comme un ronronnement.

Oui, il faut que les naturalistes le sachent, ce hérisson ronronnait.

Comme il m'amusa beaucoup et que je commençais à l'aimer, je l'avais admis à l'honneur de ma table. On lui mettait une assiette à côté de la mienne, et il mangeait de tout, exprimant par de comiques colères son mécontentement, quand il voyait emporter un plat dont il n'avait rien goûté. Jamais je n'ai connu une personne aussi facile à nourrir. Viande, légumes, conserves, entremets, fruits, il n'était pas un mets qu'il refusât de manger. Mais il avait une préférence pour le lapin. Il le humait de loin. Ces jours-là, il devenait fou; et on ne pouvait le rassasier. Il eut trois indigestions de lapin dont il faillit mourir, la pauvre bête, et auxquelles je dus opposer des remèdes énergiques et de solides purgations.

Le malheur voulut que, par faiblesse, par perversité, peut-être je l'accoutumasse aux boissons alcooliques. Quand il y eut goûté, il se refusa, avec un entêtement colérique, à en boire d'autres. Chaque jour, il avalait son verre de fine champagne, comme un homme. Il n'en éprouvait aucune gêne, aucun trouble, aucune ivresse. Buveur solide, il « portait la boisson », comme un vieux capitaine. Il prit aussi l'habitude de l'absinthe, et parut s'en trouver bien. Son pelage avait foncé, ses yeux ne pleuraient plus, toute trace d'anémie avait disparu. Et, quelquefois, je surprénais, dans son regard, d'étranges préoccupations, et comme des lueurs de luxures. Certain qu'il rentrerait à son gîte, par les belles nuits chaudes je le lâchais dans le bois, à l'aventure, et le matin, dès l'aube, il était là, près de la porte, attendant qu'on lui ouvrît.

Presque tout le jour, il dormait d'un sommeil de plomb, réparant ainsi ses débauches nocturnes.

Un matin, je le trouvai étendu sur sa litière. Il ne se leva pas à mon approche. Je l'appelai. Il ne bougea pas. Je le pris dans ma main; il était froid. Pourtant, il respirait encore... Oh! son petit œil, et le regard qu'il me lança, qu'il eut encore la force de me lancer, jamais je ne l'oublierai... ce regard presque humain, où il y avait de l'étonnement, de la tristesse, de la tendresse, et tant de choses mystérieuses et profondes que j'aurais voulu comprendre... Il respirait encore... Une sorte de petit râle, pareil au glouglou d'une bouteille qui se vide... puis deux secousses, un spasme, un cri, encore un spasme... Il était mort.

Je faillis pleurer...

Je le considérai bêtement dans ma main. Il ne portait aucune trace de violence sur son corps, flasque, maintenant, comme un chiffon; aucun symptôme apparent de maladie ne se révélait. La veille, il n'était point sorti dans le bois, et, le soir, il avait bu joyeusement, virilement, son verre de fine champagne. De quoi donc était-il mort? Pourquoi cette soudaineté?

J'envoyai le cadavre à Triceps qui l'autopsia. Et voici le petit mot bref que, trois jours après, je reçus :

Cher ami,

Intoxication alcoolique complète. Est mort de la pneumonie des buveurs. Cas rare, surtout chez les hérissons.

À toi.

ALEXIS TRICEPS.

D. M. P.

Vous voyez bien que mon ami Triceps n'est pas tout à fait une brute.

Brave Triceps!

Ah! ce voyage que je fis à X... pour des affaires de famille! Comme il y a longtemps déjà! Mes affaires réglées, je me souvins que j'avais un ami interne à l'asile des aliénés, et que cet ami n'était autre que Triceps. Je résolus de lui rendre visite. Il faisait un temps de chien, ce jour-là... L'air était glacé; des rafales furieuses de nord-ouest me cinglaient terriblement le visage. Au

lieu de m'échouer dans un café, je hélai un fiacre et me fis conduire à l'asile.

Le fiacre avait traversé les quartiers commerçants et les faubourgs populeux. Il roulait dans des banlieues mornes où, tout d'un coup, entre des terrains vagues, enclos de palissades goudronnées, surgissaient d'énormes et noirs bâtiments, hôpitaux, casernes et prisons, ceux-ci sommés de croix branlant au vent, ceux-là surélevés de lourds campaniles, autour desquels des corneilles à bec jaune croassaient sinistrement. Puis il s'engageait entre de hauts murs enfumés, de la pierre triste, épaisse, étouffante, percée çà et là de petits carrés vitreux, barrés de fer, et derrière laquelle l'on sentait de la souffrance, de la damnation et de la mort. Enfin, devant une porte en forme de voûte, peinte de gris sale et ferrée de gros clous à tête quadrangulaire, il s'arrêtait.

— C'est les fous... Nous sommes arrivés... dit le cocher.

J'hésitai, durant quelques secondes, à franchir le seuil redoutable. D'abord, je ne doutai point que j'allais être, par mon ami, accablé de demandes indiscrettes et de sollicitations de tout genre, ensuite, je me rappelai que je ne peux plus supporter le regard d'un fou. Le regard des fous m'effraie par la possibilité d'une contagion, et la vue de leurs longs doigts crispés, de leurs grimaçantes bouches me rend malade. Mon cerveau devient aussitôt la proie de leur propre délire; leur démence se communique instantanément à tout mon être; et j'éprouve à la plante des pieds comme un chatouillement douloureux et persécuteur qui me fait sautiller, dans les cours d'asile, ainsi qu'un dindon que de cruels gamins forcent à marcher sur une plaque de tôle rougie.

J'entrai pourtant. Le portier me remit aux mains d'un gardien, qui me fit traverser des cours, des cours, et encore des cours, par bonheur désertes, à cette heure; qui me fit suivre des couloirs et monter des escaliers, des escaliers, des escaliers. De temps en temps, sur les paliers, des portes vitrées laissaient entrevoir de grandes salles, des voûtes blanchâtres, et j'apercevais des bonnets de coton s'agiter étrangement sur des fronts pâles et plissés. Mais je m'efforçai de ne regarder que les murs et le plancher, sur lesquels, dans des carrés de lumière, il me semblait que passait l'ombre de mains tordues. Je ne sais comment je me trouvai dans une chambre très claire. Mon ami Triceps me sauta au cou et me dit :

— Ah! par exemple!... Ah! par exemple!... C'est toi?... Ah! tu tombes bien... tu ne pouvais pas mieux tomber... Quelle chic idée!...

Et, sans autres paroles de bienvenue, il débita :

— Écoute... tu vas me rendre un service, n'est-ce pas?... Tiens, je viens de terminer un petit travail sur les « dilettantes de la chirurgie »... Tu ne sais pas ce que c'est, peut-être?... Non?... C'est une nouvelle folie qu'on vient de découvrir... Les types qui découpent les vieilles femmes en morceaux... ça n'est plus des assassins... c'est des dilettantes de la chirurgie. Au lieu de leur donner du couperet sur la nuque, on leur flanque des douches... Du service de Deibler ¹, ils ont passé dans le mien... C'est comme ça... Tordant, hein?... tordant!... Mais moi, ça m'est égal... J'ai fait un mémoire très documenté sur les dilettantes de la chirurgie... j'ai même — ça, c'est rigolo —, j'ai même trouvé la circonvolution cérébrale correspondant à cette manie... tu comprends?... Alors, voilà, je vais présenter ce mémoire à l'Académie de médecine de Paris... Eh bien, il faut que tu intrigues pour m'obtenir un prix... un prix épatant... et les palmes académiques... Je compte sur toi... Tu verras Lancereaux, Pozzi, Bouchard, Robin, Dumontpallier ²... tu les verras tous... je compte sur toi, hein?... Du reste, j'allais t'écrire... Ah! mon vieux, tu tombes bien... non, là, vrai... c'est de la chance...

Durant qu'il parlait, je l'observais. Il me semblait de taille encore plus exigüe, de crâne plus étroit, de barbe plus en pointe. Avec sa calotte de velours et sa blouse de toile bise, qui le gonflait comme un ballon, ses gestes saccadés, il ressemblait à un jouet d'enfant, comme on en voit aux boutiques des passagers.

1. Le bourreau Louis Deibler (1823-1904), titulaire d'une charge transmise de père en fils.

2. Étienne Lancereaux (1829-1910), président de l'Académie de médecine, a mené des recherches sur l'alcoolisme, le diabète et la syphilis. Samuel-Jean Pozzi (1846-1918), chirurgien, était, en 1901, professeur de clinique gynécologique à l'hôpital Broca. Charles Bouchard (1837-1905), membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, était un bactériologiste, professeur de pathologie. Albert Robin (1847-1928), membre de l'Académie de médecine depuis 1887, spécialiste de l'estomac, était le médecin personnel des Mirbeau. Victor-Amédée Dumontpallier (1826-1899), gynécologue, s'est aussi occupé d'occultisme.

— Et qu'est-ce que tu dis de ma chambre? me demanda-t-il brusquement. C'est gentil, ici, pas?... Je suis bien, ici?... Et ça?... qu'est-ce que tu dis de ça?

Alors il ouvrit la fenêtre et il m'indiqua :

— Ces arbres-là, tout près, et ces petites machines, blanches, c'est le cimetière... Ici... à droite, ces grandes maisons noires, c'est l'hôpital... À ta gauche... suis-moi bien... ça... les casernes de l'infanterie de marine... Tu ne peux pas bien voir la prison... mais dans la cour, tout à l'heure, je te la montrerai... Hein! on a de l'air, ici... c'est calme... c'est tranquille... Descendons... je vais te faire voir tout cela...

Nous descendîmes, en effet... On entendait sonner des cloches.

— Eh bien, tu en as de la veine!... me dit Triceps... voilà les fous qui vont dans les cours...

Et nous pénétrons dans une cour.

Quelques fous se promènent sous les arbres, tristes ou hagards; quelques fous sont assis sur des bancs, immobiles et têtus. Contre les murs, dans les angles, quelques fous sont prostrés. Il y en a qui gémissent; il y en a qui sont plus silencieux, plus insensibles, plus morts que des cadavres.

La cour est fermée, quadrangulairement, par de hauts bâtiments noirs, percés de fenêtres qui semblent, elles aussi, vous regarder avec des regards fous. Aucune échappée sur de la liberté et de la joie; toujours le même carré de ciel vide. Et l'on entend un sourd *lamento* de cris étouffés, de hurlements bâillonnés venant on ne sait de quelles chambres de torture, on ne sait de quelles invisibles tombes et de quelles limbes lointaines... Un vieillard saute, à cloche-pied, sur ses jambes débiles et tremblantes, le corps ramassé, les coudes plaqués aux hanches. Il y en a qui marchent très vite, emportés vers quels buts ignorés? D'autres se livrent avec eux-mêmes à des conversations querelleuses.

Dès qu'ils nous aperçoivent, les fous s'agitent, se groupent, chuchotent, délibèrent, discutent, dirigeant obliquement vers nous des regards sournois et méfiants. On voit aussitôt se lever, et remuer dans l'air, des gestes grimaçants, des mains très pâles qui ressemblent à des vols d'oiseaux effrayés. Les surveillants

passent parmi les groupes, et, bourrus, les exhortent au calme. Des colloques s'engagent.

— Est-ce le préfet ?

— Vas-y, toi...

— Non, toi...

— Il ne me comprend pas quand je lui parle.

— Il ne m'écoute jamais.

— Il faut pourtant demander qu'on ne nous serve plus des crapauds dans notre soupe.

— Il faut pourtant obtenir qu'on nous mène un peu dans la campagne.

— Vas-y, toi... Et parle-lui carrément, comme à un homme.

— Non, toi...

— J'y vais...

Quelques fous se détachent des groupes, s'avancent vers Triceps, exposent des réclamations judiciaires ou obscures sur la nourriture, la conduite des gardiens, l'injustice du sort. Les visages s'allument, les cous se tendent. Dans toutes ces pauvres prunelles effarées d'enfant, passent des lueurs d'espoir vague, tandis que le vieillard, indifférent à l'événement, continue de sauter à cloche-pied, sur ses jambes débiles, et qu'un jeune homme, les yeux pleins d'extase, bondit, les bras en avant, ouvrant et refermant de longues mains osseuses qui, sans cesse, étreignent le vide. Triceps, à toutes les réclamations, répond : « C'est entendu... c'est entendu. »

Il me dit :

— Ce sont de très bons diables... un peu toqués... N'aie pas peur.

Je réponds :

— Mais ils n'ont pas l'air plus fous que les autres... Je me faisais d'eux une autre idée. Je trouve que ça ressemble à la Chambre des députés, avec plus de pittoresque.

— Et plus de gaieté... Et puis, mon ami, tu vas voir, c'est très amusant... On ne sait pas où ces pauvres bougres ont l'esprit, quelquefois...

Il arrête un fou qui passe, et l'interroge :

— Pourquoi ne demandes-tu rien aujourd'hui, toi ?

Pâle, maigre, très triste, le fou esquisse un geste.

— À quoi bon ? fait-il.

— Tu es fâché?... Tu fais ta tête?

— Je ne suis pas fâché... Je suis triste.

— Il ne faut pas être triste... C'est très mauvais dans ton état... Dis-nous comment tu t'appelles?

— Plaît-il?

— Ton nom? Dis-nous ton nom?

Avec un air de douceur, le fou, doucement, reproche :

— Ce n'est pas bien de railler un pauvre homme. Vous savez mieux que personne que je n'ai plus de nom... Puis-je en faire juge monsieur?... Monsieur est sans doute le préfet?

Et sur un geste affirmatif de Triceps :

— Eh bien, je suis très content de cette circonstance... Voici, monsieur le préfet... J'avais un nom, comme tout le monde... C'était mon droit, n'est-ce pas? Il me semble que ce n'était pas excessif, qu'en pensez-vous?... En entrant ici, monsieur m'a pris mon nom...

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Pardon, pardon, je sais ce que je dis...

Et s'adressant à moi :

— Où monsieur a-t-il mis mon nom?... Je l'ignore... L'a-t-il perdu?... C'est possible... Je le lui ai réclamé plus de mille fois... Car, enfin, j'ai besoin de mon nom... Jamais il n'a voulu me le rendre... C'est très triste... Et je ne sais pas jusqu'à quel point monsieur avait le droit de me prendre mon nom?... Il me semble que c'est un véritable abus de pouvoir... Vous devez comprendre, monsieur le préfet, combien cela est gênant pour moi... Je ne sais plus qui je suis... Je suis non seulement pour les autres, mais pour moi-même... un étranger... De fait, je n'existe plus... Figurez-vous que tous les journaux veulent écrire, depuis longtemps, ma biographie... Mais comment faire?... La biographie de qui?... de qui?... Je n'ai plus de nom... Je suis célèbre, très célèbre, tout le monde me connaît en Europe... Mais à quoi me sert cette célébrité, puisqu'elle est, aujourd'hui, anonyme?... Enfin, il doit y avoir un moyen de me faire rendre mon nom?...

Je le rassure :

— Certainement... certainement... J'y penserai...

— Merci! Et puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à moi, monsieur le préfet, puis-je vous demander un autre service?... Car enfin, je suis la victime de choses extraordinaires,

auxquelles je ne croirais pas moi-même, si elles étaient arrivées à d'autres que moi...

— Parlez, mon ami.

Alors, d'une voix confidentielle :

— J'étais poète, monsieur le préfet, et j'avais un tailleur à qui je devais de l'argent... Il me fallait de beaux habits, fréquentant chez la marquise d'Espard, chez M^{me} de Beauséant, et devant épouser M^{lle} Clotilde de Grandlieu¹... L'histoire est, tout au long, dans Balzac... Vous voyez que je ne mens pas... Ce méchant tailleur venait me relancer très souvent... Il réclamait son argent avec violence... Je n'en avais pas... Un jour qu'il se montrait plus menaçant que jamais, je lui offris, pour se payer, de prendre chez moi ce qu'il voudrait... une pendule — j'avais une très belle pendule —, des souvenirs de famille... enfin, ce qu'il voudrait... Or, savez-vous ce qu'il prit?... C'est inconcevable... Il prit ma pensée... Oui, monsieur le préfet, ma pensée... comme, plus tard, monsieur devait me prendre mon nom... Vraiment, ai-je de la chance?... Et que pouvait-il en faire, lui, un tailleur?

— Mais comment vous êtes-vous aperçu que ce tailleur vous avait pris votre pensée?... questionné-je.

— Comment? Mais je l'ai vue, dans ses mains, monsieur le préfet... Il la tenait dans ses mains, monsieur le préfet... Il la tenait dans ses mains au moment où il me la prit.

— Comment était-elle?

Le fou prend un air où se mêle une double expression d'admiration et de pitié tendre :

— Elle était, monsieur le préfet, comme un petit papillon jaune, très joli, très délicat, et qui bat de l'aile; un petit papillon, comme il y en a sur les roses, dans les jardins, les jours de soleil... Je priai le méchant tailleur de me rendre ma pensée... Il avait de gros doigts, courts et malhabiles, des doigts brutaux, et j'avais

1. La marquise d'Espard, femme sans cœur et sans scrupules, est un personnage reparaissant de *La Comédie humaine* (notamment dans *L'Interdiction*, *Illusions perdues*, *Splendeurs et misères des courtisanes*). Madame de Beauséant est l'héroïne de *La Femme abandonnée* et apparaît dans *Le Père Goriot*. On rencontre Clotilde de Grandlieu dans *Splendeurs et misères des courtisanes*.

peur qu'il ne la blessât, elle, si légère, si fragile... Il la mit dans sa poche et s'enfuit en ricanant...

— C'est, en effet, une aventure extraordinaire.

— N'est-ce pas?... D'abord, j'écrivis au tailleur pour lui réclamer ma pensée, morte ou vive... Il ne me répondit pas... J'allai trouver le commissaire de police, qui me mit brutalement à la porte de chez lui et me traita de fou... Enfin, un soir, des gens de mauvaise mine pénétrèrent chez moi et me conduisirent ici... Voilà six mois que je suis ici... et que j'y vis, monsieur le préfet, parmi des êtres grossiers et malades, qui font des choses déraisonnables et effrayantes... Comment voulez-vous que je sois heureux ?

Il tire de la poche de sa vareuse un petit cahier soigneusement enveloppé de papier, et, me le tendant :

— Prenez ceci... supplie-t-il... J'ai consigné, dans ceci, tous mes malheurs... Quand vous aurez lu, vous déciderez telles mesures de justice qu'il vous plaira.

— C'est entendu...

— Mais je n'espère rien, je dois vous le dire... Il y a des fatalités tellement étranges, tellement supérieures aux volontés humaines, qu'on ne peut rien contre elles.

— Oui... oui... je vous promets.

Après un court silence :

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose, à vous seulement ?

— Dites !

— C'est très curieux.

Et tout bas :

— Il vient ici, quelquefois, un petit papillon... je ne sais trop pourquoi, car il n'y a pas de fleurs ici, et cela m'a longtemps inquiété... Il vient ici, quelquefois un petit papillon jaune... Il est pareil à celui que je vis, cet affreux jour, dans les grosses et malpropres mains du tailleur... Comme lui, il est délicat, frêle et joli... Et il vole gracieusement... C'est délicieux de le voir voler... Mais il n'est pas toujours jaune... Il est quelquefois bleu, quelquefois blanc, quelquefois mauve, quelquefois rouge... cela dépend des jours... Ainsi, il n'est rouge que quand je pleure... Cela ne me semble pas naturel... Et je crois bien... oui, je suis intimement convaincu que ce petit papillon...

Il se penche vers moi, et mystérieusement, ses lèvres presque collées à mon oreille :

— C'est ma pensée... Chut!...

— Vous croyez?

— Chut!... Elle me cherche... elle me cherche depuis six mois. Ne le dites pas... ne le dites à personne... Ah! quel chemin, la malheureuse!... Elle a peut-être traversé des mers, des montagnes, des déserts, des plaines de glace, avant de venir ici... cela me brise le cœur d'émotion... mais comment voulez-vous qu'elle me trouve, puisque je n'ai plus de nom? Elle ne me reconnaît plus... J'ai beau l'appeler, elle me fuit... C'est évident... Et que feriez-vous à sa place? Alors, elle s'en va... Voilà pourquoi monsieur a très mal agi.

Il se retourne brusquement.

— Et tenez, la voyez-vous... là-bas... au-dessus des arbres?

— Je ne vois rien.

— Vous ne voyez rien?... Tenez... là-bas... elle descend.

Le pauvre fou désigne dans l'espace un point imaginaire et vide :

— Elle est mauve aujourd'hui, toute mauve... Je reconnais son vol léger et fidèle... Elle me cherche... et nous ne nous rejoindrons plus jamais... Vous permettez?

Il salue, s'éloigne, se dirige vers le point imaginaire. Durant quelques minutes il donne la chasse à un papillon invisible, court, tourne, pointe en avant et revient, fauchant l'air de ses bras. Puis il tombe haletant, épuisé, en sueur, au pied d'un arbre.

Triceps sourit et hausse les épaules :

— Bast!... Il n'est peut-être pas plus fou — il l'est peut-être moins, qui sait? — que les autres poètes, les poètes en liberté qui prétendent avoir des jardins dans leur âme, des avenues dans leur intellect, qui comparent les chevelures de leurs chimériques maîtresses à des mâtures de navires... et qu'on décore, et auxquels on élève des statues... Enfin!...

Mais la vie de ces pauvres êtres m'est trop douloureuse. Je prie Triceps de m'arracher à ce spectacle horrible... Nous traversons des cours et des cours et des cloîtres tout blancs, et nous arrivons sur une sorte de terrasse où poussent quelques maigres fleurs, où deux cerisiers s'étiolaient sous leurs longues larmes de gomme. De là, on découvre tout le tragique paysage de murs

noirs, de fenêtres louches, de jours grillés, de verdure grisâtres, tout ce paysage d'effroi social, de lamentations et de tortures, dans lequel on sent une pauvre humanité enchaînée souffrir, râler, mourir... Le cœur serré, une angoisse m'agrippant à la gorge, je reste silencieux avec la sensation sur toute ma personne de quelque chose d'inexprimablement lourd, d'intolérablement dément.

Alors, tout petit, bouffon, avec sa calotte de velours noir et sa blouse qui ballonne, Triceps me crie :

— Tiens, à ta gauche... la prison, mon vieux... Très chic... tu sais... dernier modèle...

Et il conclut en m'entraînant je ne sais où :

— Tu vois... on est bien ici... des fleurs, de l'horizon, de la verdure. C'est tout à fait la campagne!...

Et çà et là, au-dessus de murs gris, au-dessus de murs noirs, dans les chemins de ronde invisibles, d'invisibles soldats promènent l'éclair vif de leurs baïonnettes...

IV

Dans le jardin de l'hôtel, j'attends l'heure du dîner... Et je suis triste, triste, triste! Triste de cette tristesse angoissante et douloureuse qui n'a pas de cause, non, en vérité, qui n'a pas de cause. Est-ce d'avoir évoqué ces cours d'asile, ces physionomies, si étrangement troublantes, des pauvres fous?... Non... puisque je suis très triste depuis que je suis ici... Quand on sait pourquoi on est triste, c'est presque de la joie... Mais quand on ignore la cause de ses tristesses... il n'y a rien de plus pénible à supporter...

Je crois bien que cette tristesse me vient de la montagne. La montagne m'opprime, m'écrase, me rend malade. Suivant l'expression de Triceps, chez qui je suis allé causer quelques minutes, je suis atteint de « phobie », la phobie de la montagne. Comme c'est gai!... Être venu ici chercher la santé, et n'y trouver que la phobie!... Et comment y échapper?... Devant soi, derrière soi, au-dessus de soi, toujours des murs, et des murs et encore des murs qui vous séparent de la vie!... Jamais une éclaircie, une échappée d'horizon, une fuite vers quelque chose, et pas un oiseau... Si j'étais sentimental, je ne pourrais pas, plus malheureux que Silvio Pellico ¹, chanter pour me distraire :

*Hirondelle gentille
Qui voltige à la grille
Du prisonnier!...*

1. Silvio Pellico (1789-1854), écrivain et patriote italien, passa huit années emprisonné au Spielberg, à Brno, de 1822 à 1830. Il a évoqué son séjour dans *Le Mie Prigioni* (1833), qui remporta un vif succès.

Non, rien que ces murs mornes et noirs où le regard se heurte sans pouvoir les franchir, où la pensée se brise sans pouvoir les traverser... Et pas de ciel non plus; jamais de ciel!... Comprenez-vous cette terreur?... Des nuages lourds, étouffants, qui tombent, qui tombent, couvrent les sommets, descendent dans les vallées, en rampant sur les pentes, qui disparaissent aussi, comme les sommets... Et ce sont les limbes... c'est le vide du néant... Plus impénétrable que le roc et le schiste, ce ciel, que n'ouvre jamais aucun rêve, m'affole... Il ne me parle que de désespoir, ne m'apporte que de persistants conseils de mort... Le suicide rôde partout ici, comme, ailleurs, la joie dans les prairies et dans les jardins... Et j'ai cette impression d'être enfermé vivant, non dans une prison, mais dans un caveau...

— Il faut vaincre cela... me dit Triceps... marche, marche... sapristi!

Il est étonnant... Mais où donc marcher?... Vers quoi marcher?... Vers qui marcher?

Plus je marche, plus se rétrécissent les murs, plus les nuages se condensent et descendent, descendent jusqu'à me toucher le crâne, comme un plafond trop bas... Et ma respiration s'accourcit, mes jarrets fléchissent et refusent de me porter, mes oreilles bourdonnent...

Je demande au guide :

— Pourquoi y a-t-il tant de grillons ici?... Ils m'agacent... On ne peut donc pas les faire taire?

Et le guide me répond :

— Il n'y a pas de grillons... C'est le sang de Monsieur qui chante!...

Et c'est vrai... Ce qui chante ainsi, autour de moi, c'est mon grillon, l'affreux grillon de la fièvre... Oui, je le reconnais, maintenant...

— Mais tais-toi donc... vilaine bête!

Et il chante plus fort... il m'emplit les oreilles de son bourdonnement grêle, qui se multiplie, à chaque effort que je fais...

La phobie et la fièvre!... Allons, c'est complet.

Puisque Triceps m'a dit de marcher, je marche encore...

L'étroite vallée devient un couloir, et le couloir une fente dans de la pierre... Pendant des heures et des heures, sur ma droite, c'est une muraille suintante, glaciale, et si haute que je n'en vois

pas la fin; un petit torrent ronchonne à ma gauche... Il est agaçant, ce petit torrent... je crois entendre un vieillard toussoyant et grincheux... Ah! voici un pont, enfin... Cela va peut-être changer... Je traverse le pont... cela change, en effet, car maintenant j'ai la muraille suintante à ma gauche, et c'est à ma droite que ronchonne le petit torrent... Je marche... je marche... et ainsi, durant toute la journée...

De temps en temps, le guide me dit :

— Cet endroit s'appelle la rue d'Enfer...

Ou bien :

— Cet endroit, c'est la Porte de la Mort...

Il me cite des noms de pics, de ports, de cols. Et ces noms n'expriment jamais que des idées de damnation et de malédiction. De place en place, de petites croix de bois, pour rappeler aux passants le souvenir d'un ensevelissement sous la neige ou sous la pierre.

— Ici, périrent neuf chaudronniers qui se rendaient en Espagne... me dit encore le guide, car il comprend que je suis triste, et qu'il faut me distraire un peu.

— Mais les sommets... les sommets?... Je veux atteindre les sommets...

— Il n'y a pas de sommets...

Et il a raison, ce guide. Il n'y a jamais de sommets... Quand on croit avoir atteint un sommet, il se trouve qu'on est encore dans une prison, dans un caveau... Devant soi, les murs, plus terribles, plus noirs, d'un autre sommet... Et, de sommet en sommet, c'est vers plus de mort que l'on monte...

Je regarde le guide. Il est petit, souple, trapu... Mais il est triste aussi... Il n'y a pas de ciel dans ces yeux... Il n'y a que le reflet sombre et tout proche, et sans espoir, de ces murs entre lesquels nous marchons.

Ah! rentrons, rentrons...

Alors, j'ai fini par ne plus quitter le jardin de l'hôtel... Ce jardin est clos de murs, et les murs sont percés de fenêtres, et, derrière ces fenêtres, parfois, j'aperçois quelque chose qui me rassure et qui ressemble presque à de la vie... Oui, il y a, parfois, des visages à ces fenêtres... En ce moment, j'aperçois un monsieur qui se frise la moustache, un autre qui passe son smoking...

Et, ici, à gauche, une femme de chambre corsette sa maîtresse... Je me raccroche à ces visages et à ces images... Je me raccroche aux allants et venants qui passent dans le jardin, aux pauvres géraniums des massifs, aux bananiers frileux des pelouses, aux souliers jaunes, aux robes blanches, à l'habit obséquieux des garçons... Je me raccroche à tout cela pour me bien prouver à moi-même que c'est là de la vie, et que je ne suis pas mort...

Mais je suis pris par une autre mélancolie, la mélancolie des villes d'eaux, avec toutes ces existences disparates, jetées hors de chez soi... D'où viennent-elles? Ou vont-elles?... On ne le sait pas... et elles ne le savent pas elles-mêmes... En attendant de le savoir, elles tournent, pauvres bêtes aveuglées, le manège de leur ennui...

Et voici que la cloche sonne... La nuit est tombée... les salles s'illuminent... Arrivent des gens que je connais... Mais j'ai beau les connaître, ils me sont plus étrangers que si je ne les connaissais pas...

— Vous allez au Casino, ce soir?

— Parbleu! Et vous?

— Hélas!...

Ah! ne plus voir de montagnes!... Des plaines, des plaines, des plaines!

V

Monsieur Isidor-Joseph Tarabustin, professeur au lycée de Montauban, est venu avec sa famille passer une saison à X... M. Tarabustin souffre d'un catarrhe de la trompe d'Eustache; M. Tarabustin, d'une hydarthrose au genou; le fils, Louis-Pilate Tarabustin, d'une déviation du rachis : famille bien moderne, comme on voit. En plus de ces maladies, avouées et d'ailleurs respectables, ils en ont d'autres qui les atteignent aux sources mêmes de leur vie. De quelles hérédités impures, de quelles sales passions, de quelles avaricieuses et clandestines débauches, de quels cloaques conjugaux M. et M^{me} Tarabustin furent-ils, l'un et l'autre, engendrés, pour avoir abouti à ce dernier spécimen d'humanité tératologique, à cet avorton déformé et pourri de scrofules qu'est le jeune Louis-Pilate? Avec sont teint terreux et plissé, son dos en zigzag, ses jambes torsés, ses os spongieux et mous, cet enfant semble avoir soixante-dix ans. Il a toutes les allures d'un petit vieillard débile et maniaque. Quand on est auprès de lui, on souffre vraiment de ne pouvoir le tuer. La première fois que je vis tous ces Tarabustin, j'eus l'idée d'aller à eux et de leur crier :

— Pourquoi venez-vous offusquer de votre triple présence, de l'immoralité de votre triple présence, la splendeur farouche des montagnes, et la pureté des sources?... Retournez chez vous... Vous savez bien qu'il n'y a pas d'eaux — si miraculeuses soient-elles — qui puissent jamais laver les pourritures séculaires de vos organes, et la crasse morale d'où vous êtes nés...

Mais je pense que M. Isidor-Joseph Tarabustin eût été fort étonné de l'éloquence de ce langage, et qu'il n'eût point obéi à cette injonction homérique.

Chaque jour, à des heures fixes, le matin, sur les allées ou sur les Quinconces, on rencontre, sortant du bain, solennel, méthodique, grand semeur de paroles et de gestes, M. Isidor-Joseph Tarabustin, qui promène ses courtes jambes, sa face bubonique et son ventre malsain. Sa famille l'accompagne, et, quelquefois, un ami, voisin de chambre, professeur comme lui, et dont la peau malade, farineuse, lui fait un visage de Pierrot morne, qui se serait poudré de cendres. Rien n'est beau comme de les voir côtoyer le lac et parler aux cygnes, tandis que le jeune Louis-Pilate leur jette des pierres... déjà!

— Je voudrais bien savoir pourquoi on appelle ces volatiles des cygnes? demande M. Isidor-Joseph Tarabustin.

À quoi l'ami répond avec un grincement :

— Ce sont des oies qui ont le cou trop long, voilà tout... Toujours l'amour du mensonge.

Le soir, avant de se coucher, M. Tarabustin flâne, majestueux, sur la route d'Espagne, jusqu'au « dernier bec de gaz de France ». Il dit, en enflant la voix : « Allons jusqu'au dernier bec de gaz de France! » Sa femme le suit, clopinant péniblement, molle, boursoflée de graisse jaune, et suivie elle-même de son fils qui choisit, pour y mettre le pied, les plus larges bouses, les plus gros tas de crottin, nombreux à cette heure, sur cette route où, dans la journée, passèrent tant d'attelages de bœufs et tant de chevaux... Arrivé devant le dernier bec de gaz de France, M. Tarabustin s'arrête, médite longuement, ou bien, selon les dispositions de son humeur, improvise des réflexions morales, de hautes pensées philosophiques, pour l'éducation de sa famille. Puis, il s'en retourne, lentement, à la ville, et il rentre dans la chambre, sans air et sans jour, qu'il a louée en une maison étroite, humide, malsaine, assombrie, même durant les plus clairs soleils, par une double rangée d'arbres. Et tous les trois, leurs lits se touchant, leurs poitrines échangeant familièrement le poison de leurs trois haleines, ils s'endorment... Quelquefois, lorsque leur fils dort, ils s'acharnent à de hideuses amours, et désolent, de leurs baisers malthusiens, le silence de la nuit.

Hier, sur la route d'Espagne, j'ai rencontré M. Isidor-Joseph Tarabustin. Il était arrêté au pied du dernier bec de gaz de France. Sa femme se tenait à sa droite, son fils à sa gauche. Et,

sur le fond des montagnes, dans le crépuscule que la lune argentait, cela faisait comme une scène étrange de la Passion, une parodie bouffonne du Calvaire.

Il ne passait plus personne sur la route, ni bêtes, ni gens. Au creux de l'étroite vallée, le torrent bouillonnait entre des éboulements de rocs, et roulait des cailloux avec des bruits d'harmonica. Et la lune glissait lentement sur le ciel dans l'échancrure de deux montagnes, de seconde en seconde moins noires, et voilées de brumes mauves.

Prévoyant que M. Isidor-Joseph Tarabustin allait proférer des paroles définitives, et désireux de les entendre, je me dissimulai derrière le talus de la route, afin de ne point effaroucher son éloquence.

— Rose... commanda tout à coup M. Tarabustin... et toi, Louis-Pilate... regardez, tous les deux, cet appareil... d'éclairage.

Et, d'un geste noble, il montrait le réverbère que, par une judicieuse économie, l'administration municipale n'avait point allumé, car il faisait clair de lune, ce soir-là.

— Regardez cet appareil reprit le professeur, et dites-moi ce que c'est.

Louis-Pilate haussa ses épaules torses. Rose répondit, en frictionnant son genou malade :

— Mais c'est un bec de gaz, mon ami.

— Un bec de gaz... un bec de gaz!... Sans doute, que c'est un bec de gaz... Mais ce n'est point un bec de gaz comme les autres... C'est quelque chose de très particulier et, le dirai-je, de très symbolique... Quand vous le regardez... voyons, ma chère Rose, et toi, Louis-Pilate, est-ce que vous n'éprouvez pas une sensation..., une émotion..., un frisson..., quelque chose enfin de fort, de puissant..., de religieux..., tranchons le mot... de patriotique?... Recueille-toi un instant, Rose... Louis-Pilate, descends dans ton âme... Alors, ça ne vous dit rien?...

Rose soupira, presque larmoyante :

— Et pourquoi veux-tu, Isidor-Joseph, que j'éprouve, devant ce réverbère, des sensations que je n'éprouve pas devant les autres?

— Parce que ce réverbère, ma chère femme, contient une idée... une idée sainte... une idée maternelle... un mystère...

que ne contient aucun autre réverbère... parce que... écoute-moi bien... parce que ce bec de gaz est le dernier bec de gaz de France, parce que, après lui... c'est la montagne... c'est l'Espagne... l'inconnu... comprends-tu?... l'étranger, enfin... Parce que c'est la Patrie qui s'illumine tous les soirs pour la joie, pour la reconnaissance de nos cœurs, et qui semble nous dire : « Si tu m'aimes, tu n'iras pas plus loin ! » Voilà ce que c'est que ce bec de gaz...

M^{me} Tarabustin considéra longtemps ce bec de gaz, fit un violent effort pour éprouver la secousse divine, et, triste, accablée de n'être pas à l'unisson des sentiments qui gonflaient le cœur de son mari, elle gémit :

— Je n'ai pas ton intelligence, mon ami... Et je ne vois pas de si belles choses dans un simple réverbère... C'est un grand malheur... Pour moi, un bec de gaz est toujours un bec de gaz, même quand c'est le dernier bec de gaz de France...

La voix de M. Tarabustin prit un accent mélancolique.

— Hélas ! fit-il... Tu n'es qu'une femme... tu n'as pas, comme moi, pénétré dans la profondeur des choses... Les choses, ma pauvre amie, ne sont que des apparences sous lesquelles existent les symboles éternels... Le vulgaire ne perçoit que les apparences... Seuls, les grands esprits, comme moi, découvrent les symboles sous les apparences qui les cachent... Enfin !

Il y eut un silence.

L'haleine des Tarabustin profanait la pureté vivifiante du soir. Un parfum d'œillet sauvage, qui s'était aventuré jusqu'à eux, rebroussa chemin et se perdit dans la vallée. Les grillons s'étaient tus, à la voix du professeur, étonnés de cette discordance.

— Et toi, Louis-Pilate ?

Mais l'enfant écrasait sous sa semelle un ver luisant qui venait de s'allumer dans l'herbe... Il ne répondit pas.

Alors, découragé, M. Isidor-Joseph Tarabustin regarda, une dernière fois, fervemment, le dernier bec de gaz de France. Et il partit, suivi de sa femme, qui recommença de clopiner péniblement, et de son fils, qui se remit à patauger dans les bouses et les tas de crottin.

VI

Aujourd'hui, dans les jardins du Casino, tandis que, sous le kiosque, la musique jouait l'ouverture de *Sémiramis* — oh ! cette ouverture de *Sémiramis*, sautillante et persécutrice ! —, j'ai vu passer et repasser des gens et des gens, figures de toute sorte, que je connais ou que je reconnais, tous les genres de célébrité parisienne, M. Georges Leygues et son élégance provinciale, Maître du Buit¹, l'illustre avocat, M. Émile Ollivier², et des acteurs et des poètes, et des dentistes, et des grandes dames, et des petites femmes, tout cela bizarre et si triste !... Je les regarde avec avidité. Sur chacun de ces visages je mets une histoire ; souvenirs qui vont, pour une journée du moins, m'arracher à mon ennui, aux mornes ténèbres de mon ennui. Et c'est le général Archinard³, la marquise de Parabole, le colonel de Présalé, et d'autres, d'autres encore, d'autres toujours...

Mais je m'attache particulièrement à M. Georges Leygues, car il ne m'inspire que de la gaieté.

1. Charles-Henri du Buit (né en 1837), célèbre avocat spécialisé dans les procès d'affaires : Union Générale, krach des métaux, Panama. Il sera l'avocat de Jules Claretie, contre Mirbeau, lors de la bataille du *Foyer*, en 1908.

2. Émile Ollivier (1825-1913), député républicain sous le Second Empire, s'est cependant rallié au régime impérial en 1869 et a été chargé de former le gouvernement en janvier 1870. Le 15 juillet suivant, il a déclaré qu'il acceptait la guerre « d'un cœur léger ».

3. Louis Archinard, né en 1850, général de brigade en 1896, s'est distingué lors de la conquête du Dahomey.

J'aime infiniment M. Georges Leygues et sa belle franchise méridionale, et cette sécurité dans les relations, si rare chez les politiciens, et qu'il a à un haut degré. On peut aimer M. Leygues les yeux fermés; c'est même la meilleure façon de l'aimer et de n'y avoir point de désillusions... C'est pour moi une joie délicate et forte, et toujours nouvelle, et, pour ainsi dire, nationale, de me trouver quelque part avec lui. J'admire comment l'habitude des ministères lui a fait, peu à peu, une âme d'indulgence et d'éclectisme dont on subit, malgré soi, le charme bigarré...

Un soir, dans les coulisses de l'Opéra, contant une anecdote, il commença ainsi :

— À cette époque, je n'étais pas encore ministre...

— À d'autres! protesta M. Gailhard ¹.

M. Leygues sourit, et il reprit :

— Soit! À cette époque j'étais déjà ministre et clerk d'huissier dans le Tarn-et-Garonne.

Et il conta son anecdote.

Banale à l'excès, mais intarissablement oratoire, sa conversation arrache à tous ceux qui l'entendent cette exclamation flatteuse : « Quel joli causeur! » Et, en effet, ce surprenant personnage cause sur toutes choses avec une égale compétence. Jamais, je crois, je n'ai rencontré dans ma vie un homme dont la compétence fût aussi universelle. Mais c'est dans les questions d'art qu'il triomphe... Qui ne l'a pas entendu parler du sentiment décoratif de Flameng ² n'a rien entendu... Et quand il part sur les beautés éducatrices de l'opéra-comique... ah! quelle merveille!

Un jour que je le félicitais — bas courtisan — de cette évidente supériorité :

— Non, me répondit modestement M. Leygues... je n'ai pas une supériorité.

— Oh! monsieur le ministre...

— Je les ai toutes.

— À la bonne heure.

1. Directeur de l'Opéra de Paris.

2. François Flameng (1834-1911), peintre académiste, auteur de portraits et de scènes d'histoire (*L'Appel des Girondins*).

— Mais je ne les ai pas en même temps... je les ai successivement... selon le ministère que je dirige.

— Et comme vous les avez tous dirigés, monsieur le ministre?... m'inclinai-je très bas.

— Voilà... fit M. Leygues, avec une pirouette délicieuse qui me prouva que son jarret était aussi souple que son esprit.

Il est charmant...

Quand je dîne avec lui, chez des amis, et que je contemple son crâne d'ivoire patiné et sa moustache nationaliste, je me sens fier, vraiment, d'être contribuable. Et je songe :

— Dire que cet homme-là est celui sous qui la Comédie-Française a brûlé, sous qui, certainement, brûlera le Louvre!... Et il n'a pas d'orgueil... et il est comme tout le monde!...

Et donnant, un jour, à mes muettes pensées un corps verbal, j'exprimai tout haut :

— Car, enfin, monsieur le ministre, le Louvre brûlera, n'est-ce pas?

C'était quelques semaines après la catastrophe du Théâtre-Français.

M. Leygues répondit, modeste :

— En ce qui concerne la Comédie, c'était prévu, et je n'y ai, croyez-le bien, aucun mérite. Mais les catastrophes de ce genre, de même que notre littérature classique, ont des traditions qui ne sauraient se rompre brusquement. Elles ne se suivent pas, mon cher monsieur, avec cette rapidité. Diable!... Elles obéissent à des lois, ou, si vous aimez mieux, à des rythmes de périodicité, comme les épidémies, les Expositions universelles, les grands gels, les grandes révolutions et les grandes guerres : rythmes dont nous ne connaissons pas bien la nature, mais qui n'en existent pas moins, et dont les manifestations sont calculées, presque mathématiquement, à quelques mois près. Nous avons donc, devant nous, plusieurs années de répit.

— Tant mieux... ah! tant mieux!

— À cela, continua M. Georges Leygues, viennent s'ajouter des raisons purement matérielles, où je trouve, cela va sans dire, moins de sécurité, mais qui ont aussi leur petite importance... politique, si tant est que l'on puisse attribuer de l'importance, même politique, à des raisons exclusivement matérielles, par conséquent capricieuses et peu solides.

— Et ces raisons, mon cher ministre ?

Aimable — car inépuisable autant que documentée est son amabilité —, M. Georges Leygues répondit :

— Après chaque catastrophe semblable, on observe ceci : surveillance plus rigoureuse ; les pompiers présents ; vérification presque quotidienne des rideaux de fer, des grands secours, choses d'une contingence brutale, avec quoi l'on rassure les esprits grossiers. Allez donc leur parler de lois mystérieuses, de rythmes cosmiques ou autres, aux esprits grossiers ? Ils vous riront au nez. Nous autres, gens de réflexion et d'idéal, qui avons l'habitude des grands pensers, qui savons ce que c'est que les grandes harmonies mondiales, ce qui doit nous rassurer pleinement, quant à l'impossibilité d'un désastre prochain et pareil, c'est, je vous le répète, ses lois, ses rythmes, ses traditions. Or, la tradition — appelez-la du nom que vous voudrez — repousse de toutes ses forces invincibles l'idée immédiate d'un nouvel incendie. L'Odéon, peut-être ?... Et, encore, c'est si loin ! Il ne se trouve pas, certainement pas, dans le champ du rythme en question. Tranquillisez-vous donc, mon cher monsieur. Et pensons à autre chose.

— Voyons, monsieur le ministre, répliquai-je, quand nous sommes sous le coup d'un grand malheur personnel, quand, par exemple, nous avons perdu quelqu'un de cher, ou de l'argent, ou une place, nous avons l'habitude de beaucoup penser, de beaucoup nous souvenir, de faire minutieusement notre examen de conscience... de prendre, enfin, des résolutions de vie nouvelle et meilleure...

— « Alors, il revécut sa vie », comme disent les romanciers psychologues...

— Vous y voilà !... Eh bien, est-ce que la Comédie-Française ne pourrait pas, elle aussi, faire cet examen et prendre ces résolutions ? Je sais lui rendre justice... Elle a une vraie noblesse... une grande politesse... et même un ennui infiniment distingué, qui sont fort respectables et que, pour ma part, je ne juge pas indifférents. Mais elle immobilise le mouvement et glace la chaleur des chefs-d'œuvre... Des humanités différentes qu'elle incarne elle fait des mannequins pareils. Oh ! superbes, je vous l'accorde, et qui ont de belles manières... mais des mannequins, tout de même, où la vie est absente... Même dans les

moments de passion intense et frénétique, elle garde la raideur harmonieusement gommée du geste : elle n'oublie pas, une minute, ce parler oratoire, cette diction traditionnelle, si paradoxale, qui arrête l'élan, tue l'émotion, et, par conséquent, l'art...

— C'est la marque du grand art, interjeta M. Leygues...

— Il n'y a pas de grand ou de petit art... Il n'y a pas d'art vieux ou d'art jeune... il y a l'art...

Après avoir proclamé cette profession de foi, je continuai :

— À la Comédie-Française, jamais rien de désordonné, de tumultueux ; jamais cet imprévu que la vie donne aux expressions du visage, aux gestes, aux cris... toujours le même tragique figé, toujours le même froid comique. On n'a jamais l'impression forte, nécessaire et émouvante, que ce soient des hommes, des femmes, réellement vivants, qui marchent, pleurent, ou souffrent, ou rient, sur cette scène glorieuse, mais bien des statues dont la voix — car ces statues parlent — est aussi froide et polie que le marbre dont elles sont faites. C'est une convention que je vous demande de substituer à une autre convention ? D'accord, et je sais que le théâtre ne vit que de conventions. Mais ces conventions, ne pourrait-on les rendre plus logiques et plus belles, en les rapprochant le plus possible de la nature, de la vie, en dehors de quoi il n'y a pas d'art... en dehors de quoi il n'y a rien... Non, m'échauffai-je, en répondant à un geste d'ailleurs vague, de M. Leygues, la Comédie-Française n'est pas réellement un théâtre ; c'est un musée... Notez que tous ces comédiens ont énormément de talent... Et s'ils ne l'emploient pas à quelque chose de plus auguste, la faute en est à l'éducation première qu'ils reçoivent...

— Alors, brûlons aussi le Conservatoire, s'écria joyeusement M. Leygues.

— Non, mon cher ministre, je ne demande pas qu'on brûle le Conservatoire. Mais si on pouvait le fermer, par hasard et pour toujours?... Mais, rien que ce nom du Conservatoire... admirez ce qu'il signifie de vieilles choses posthumes, de vieilles formes délaissées, de vieilles poussières mortes...

M. Leygues réfléchissait. Un violent combat se livrait, en lui, entre les deux personnalités rivales qu'il représente. Il dit :

— Comme homme, je suis avec vous. Je vais même peut-être plus loin que vous... Car j'ai une audace incroyable... des opinions violentes, révolutionnaires, anarchistes... Mais l'homme n'est que la moitié de mon individu; je suis aussi ministre. Et, ministre, je ne saurais souscrire à ces opinions que je professe, homme... Non seulement je n'y puis souscrire, mais je dois les combattre... Et c'est, croyez-le, une chose bien douloureuse et, en même temps, bien comique, que cette lutte effroyable d'un homme et d'un ministre dans une même et seule personne... N'oubliez pas non plus que je représente l'État... que je suis l'État, et que l'État, sous peine de n'être plus l'État, ne peut autoriser qu'un certain degré d'art, ne peut pas permettre à l'art d'être total, ni au génie d'être contemporain. Pour l'État, le génie n'est officiellement le génie que s'il a été consacré par plusieurs siècles... Tant que le génie n'a pas été consacré par plusieurs siècles, l'État le traite en ennemi... Je me résume... Je vais, pour toutes ces raisons, être obligé de reconstruire la Comédie-Française dans son cadre et dans son esprit. Car il est clair, n'est-ce pas? que, en ce conflit homérique que je viens de vous décrire, c'est toujours le ministre qui l'emporte sur l'homme... Sans quoi, l'homme ne serait plus ministre... Et alors, qu'est-ce que je serais?...

Cette réflexion mélancolique me glaça, et, pensant à tout ce qu'un tel homme pouvait faire encore, je lui exprimai avec force mes craintes sur la fragilité du cabinet ¹, et je blâmai, non sans énergie, l'acharnement de tant de gens à le vouloir renverser...

— Moi, dit M. Leygues avec indifférence, ces choses-là ne me touchent point... Et je m'en désintéresse absolument...

— Comment? m'écriai-je... Vous n'êtes point solidaire de votre cabinet?

— Je suis solidaire de tous les cabinets, riposta vivement le ministre. L'étant de tous, en général, je ne le suis d'aucun en particulier. Et c'est ce qui me permet d'avoir cette situation unique et comique, d'être le ministre éternel que je suis... Les ministères passent... je demeure... Les uns sont radicaux... les autres, opportunistes... ceux-là, nationalistes... d'autres encore,

1. Il s'agit du ministère Waldeck-Rousseau, qui dura trois ans et fut le plus long de la III^e République (1899-1902).

socialistes... je demeure... Que ce soit Waldeck, Méline, Ribot, Dupuy, Millerand ou Déroulède ¹... il n'importe... Je demeure.

Logique, il ajouta :

— Par conséquent, il ne peut pas arriver que le Louvre brûle sous un autre ministère que le mien...

Après un court silence, où je lâchai la bride à mon admiration galopante :

— Ah ! monsieur le ministre, m'écriai-je. Ce ne sera pas une petite affaire, vous savez, que l'incendie du Louvre...

À quoi M. Leygues répliqua, solennellement :

— Il n'y a jamais de petites affaires... il n'y a que de grands ministres.

Et il vida une coupe de champagne.

On se leva de table. Je retrouvai plus tard, au fumeur, M. Leygues. Quoiqu'il fût fort entouré de gens à qui il distribuait, chaleureusement, la croix de la Légion d'honneur, je parvins à l'attirer dans un coin, et je lui dis encore :

— Vous m'avez très impressionné, tout à l'heure. En effet, je crois à votre inamovibilité ministérielle ; je suis convaincu que vous avez assez de ressources dans l'esprit et dans le cœur, assez d'indépendance pour qu'une simple question d'opinion politique ou sociale soit un obstacle à... comment dirai-je?... à votre immortalité ministérielle.

— Parbleu ! Je suis doué d'une sorte de lévitation morale qui m'enlève et me fait planer au-dessus de ces choses futiles et ridicules...

1. Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904), député radical de Nantes, est président du Conseil depuis le 22 juin 1899 ; dreyfusard modéré, il a combattu les menées nationalistes et cléricales. Jules Méline (1838-1925), député des Vosges, républicain de droite, chantre du protectionnisme, président du Conseil au début de l'Affaire, souvent attaqué par Mirbeau pour son antidreyfusisme. Alexandre Ribot (1842-1923), député centre-gauche depuis 1878, a été deux fois président du Conseil, en 1893 et 1895. Charles Dupuy (1851-1923), député républicain conservateur, fut deux fois président du Conseil, notamment pendant l'Affaire, et fut souvent attaqué par Mirbeau dans ses chroniques de *L'Aurore*. Alexandre Millerand (1859-1943), député radical, puis socialiste indépendant, fut le premier socialiste à siéger dans un gouvernement bourgeois, le cabinet Waldeck-Rousseau. Paul Déroulède (1846-1943), leader nationaliste et antidreyfusard, a été condamné à dix ans de bannissement pour complot contre l'État.

— J'en suis sûr... Mais enfin, dans les événements humains, il faut bien accorder une part à l'imprévu. Il peut advenir une circonstance — improbable, certes, mais possible, après tout — où vous ne seriez plus ministre?... Vous exprimiez, tout à l'heure, cette crainte.

— Manière ironique de parler, cher monsieur... En réalité je n'admets pas qu'une telle circonstance puisse arriver, elle ne peut pas arriver... Tenez! ce qui peut arriver, c'est un ministère clérical... Eh bien, mais... je suis l'homme indispensable de cette combinaison nouvelle... J'ai, tout prêt, dans un tiroir de mon bureau, un projet de réforme sur l'enseignement... Il est admirable.

— Je n'en doute pas...

— Il est admirable en ceci que je donne aux Jésuites le monopole exclusif de l'enseignement à tous les degrés... J'en ai d'ailleurs un autre, par quoi, en vue d'une victoire républicaine, ce monopole exclusif... je le donne aux francs-maçons... car je suis persuadé qu'il existe aussi des francs-maçons... Alors, quoi?... Vous voyez bien que la circonstance dont vous parlez est parfaitement inadmissible...

— Il faut tout admettre, monsieur le ministre... Un homme sage et prévoyant comme vous doit tout admettre...

— Eh bien?

— Eh bien, comme vous, tout à l'heure, je me suis souvent demandé avec angoisse, je vous assure, avec douleur même, ce que vous pourriez bien être si, par la fatalité d'une circonstance quelconque, vous n'étiez plus ministre?...

Je vis passer sur le front de M. Leygues un nuage... Et, quand le nuage eut passé :

— Ce que je serais?... fit-il.

— Oui... oui... Oh, oui!

Enflant sa voix, les paumes aux hanches, la moustache plus aiguë, il dit majestueusement :

— Poète!... Et c'est bien plus beau!...

À ce moment, dans la pièce, j'entendis le bruit d'un objet qui se casse. C'était un buste de Victor Hugo qui, ayant entendu cela, était tombé de son socle et avait roulé de la cheminée sur le plancher, brisé en mille éclats... de rire.

VII

Et voici Maître du Buit.

Quelquefois, M^e du Buit vient prendre son bain dans une cabine voisine de la mienne... Je l'entends qui s'entretient avec le garçon... Il dit :

— Il ne m'appartient pas... Des personnes plus autorisées... Et j'ajoute... Mon bain est froid... et j'ajoute... pas assez sulfureux... Nous sommes à un tournant de l'histoire... et qu'on me permette cette expression... à un virage dangereux de l'humanité... L'honneur de l'armée... Bétolaud... Ces écrivains... Imprescriptibles...

Il dit encore bien d'autres choses aussi admirables... Même, dans la plus humble fonction de ses plus humbles organes, il reste orateur... et s'affirme éloquent...

Un souvenir déjà lointain m'obsède... C'était au fameux procès de la Société des Métaux, un procès oublié aujourd'hui ¹, car tout s'oublie, M^e du Buit, avocat considérable, dont la tête glabre et bise semble être taillée dans la même matière que son nom, défendait, je crois, M. Secrétan. Et voici ce qu'il dit :

1. Ce procès — auquel Mirbeau a assisté — s'est déroulé en mai 1890. On y jugeait les spéculateurs qui s'étaient servis du Comptoir d'escompte pour accaparer le cuivre sur le marché mondial et faire monter les prix. Edmond Joubert, l'ancien patron de Mirbeau à l'époque des *Grimaces*, était impliqué dans l'affaire, mais a été acquitté : il avait acheté le silence de la presse française et autrichienne pour la modique somme de 200 000 francs (voir le *Journal des Goncourt*, coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, t. III, p. 415).

« Messieurs on nous reproche — tranchons le mot — on nous accuse d'avoir accaparé les cuivres... Les cuivres, messieurs! (*Sardonique*) Accusation étrange en vérité. (*Il se dandine et regarde hardiment, bien en face, le ministère public.*) Foudroyante accusation, n'est-ce pas?... Mais, messieurs, je vais, dis-je, d'un seul mot (*Il bouscule sa serviette bondée de paperasses.*)... Je vais, dis-je d'un seul mot, réduire en poussière (*Il frappe avec force sur la barre.*), anéantir... dissiper, les arguments sans valeur de nos adversaires... les soi-disant calculs... les soi-disantes preuves, entassées à plaisir par l'organe du ministère public... (*Subitement calme et bref.*) Une simple comparaison suffira... (*Une pause. Il se balance un instant, relève, d'un geste vif, jusqu'à l'aisselle, les plis flottants de sa manche, tend vers le plafond son index levé, se penche sur la barre, ployant en deux son corps, par un mouvement de guignol.*) Messieurs... (*D'une voix insinuante et très basse*) un laboureur... (*D'une voix plus accentuée et convaincue*) un agriculteur... (*D'une voix sonore et enthousiaste*) un cultivateur... (*D'une voix tonnante*) un paysan... (*Une pause. L'index levé tourbillonne dans l'air, frémit, s'arrête, puis, peu à peu, se déploie par mouvements saccadés.*), qui sème son blé... (*Enflant graduellement la voix*) qui fauche son blé... qui récolte son blé... qui bat son blé... qui engrange son blé... (*La voix a atteint son maximum d'intensité — elle faiblit et retombe, comme brisée, à des registres sourds.*) Oui, messieurs, peut-on dire... (*Même jeu que précédemment*) que ce paysan... ce cultivateur... cet agriculteur... ce laboureur... (*Même jeu encore*) qui a semé ce blé... qui a récolté ce blé... qui a battu ce blé... qui a engrangé ce blé... Oui, je le demande à toutes les consciences honnêtes... peut-on dire que ce cultivateur... que cet agriculteur... que ce laboureur... que ce paysan... ait accaparé ce blé qu'il a semé... qu'il a fauché... qu'il a récolté... qu'il a engrangé? Ce blé qui est sa sueur, et permettez-moi de le dire ici sans crainte, comme sans faiblesse — son sang? Non, messieurs... (*L'index a rejoint les doigts fermés de la main, et le bras s'abaisse et remonte, remonte et s'abaisse, frappant la barre, par coups réguliers, comme un marteau-pilon.*) On ne peut pas le dire... on ne doit pas le dire... on ne le dira pas!... (*Nouvelle pause, durant laquelle il s'éponge légèrement le front, puis, il se recule, lève les coudes, étend ses doigts allongés et écartés sur ses pectoraux.*) Car, remarquez-le bien, messieurs... juridiquement, civilement,

moralement, et j'ajouterai : légalement... oui, monsieur le procureur de la République, légalement, ce paysan... ce cultivateur... ce laboureur... cet agriculteur... qui a semé ce blé... »

Et M^e du Buit continua, de la sorte, durant deux jours... Et telle fut la puissance de cette éloquence, que ce paysan..., ce laboureur..., cet agriculteur..., ce cultivateur, prit, à la fin, une consistance corporelle..., il emplit, à lui seul, la salle de sa présence exclusive et formidable. On ne vit plus que lui. Les monceaux de cuivre avaient disparu.

Les juges étaient émerveillés. Pendant les suspensions d'audience, les avocats, enthousiasmés, se répandaient dans les couloirs, criant leur admiration. On entendait des conversations comme celle-ci :

— Non, vraiment, c'est extraordinaire... Avez-vous jamais entendu plus étincelante plaidoirie ?

— Jamais... cela nous ramène aux grands jours de Berryer ¹... aux grandes luttes de Jules Favre ²...

— Et ce que ça éclaire la question ! Bigre !... Non, mais la tête du ministère public ?... Avez-vous vu, hein ?... Croyez-vous qu'il s'amuse, le ministère public ?

Et les accusés, réconfortés, prenaient des airs inflexibles d'accusateurs...

M^e du Buit, quelques semaines après, était nommé bâtonnier, par acclamation.

1. Pierre-Antoine Berryer (1790-1868), célèbre avocat et député légitimiste, très actif notamment sous la monarchie de Juillet.

2. Jules Favre (1809-1880), avocat et député républicain, membre du gouvernement de la Défense nationale en 1870, négociateur de l'armistice et de la paix de Francfort en 1871, fut souvent attaqué par Mirbeau dans les colonnes de *L'Ordre*.

VIII

J'ai revu, plusieurs fois, M. Émile Ollivier, toujours calme et souriant... Mais ce calme et ce sourire ne m'effraient plus, depuis que j'en sais la cause... depuis que leur secret me fut révélé...

Il y a de cela quatre ans...

C'était dans un wagon, naturellement... les genoux couverts d'un plaid quadrillé, le chef, d'une toque écossaise, de ces toques qui ressemblent à des bourdalous renversés, M. Émile Ollivier allait vers des destinations expiatoires et inconnues. Du moins, j'aimai à me figurer qu'il en fût ainsi...

Ce spectacle d'un Émile Ollivier que j'imaginai errant par le monde, sans s'arrêter jamais et partout maudit, d'un Émile Ollivier traversant les plaines, les montagnes, les forêts, les mers, quittant les railways pour les tramways, les tramways pour les paquebots, les paquebots pour les chameaux, les chameaux pour les traîneaux, sans cesse à la recherche d'un impossible silence et d'un plus impossible oubli, ce spectacle réjouit tout d'abord, je l'avoue, mon âme de patriote, assoiffée de justice — les âmes de patriotes sont toujours assoiffées de quelque chose —, et je songai à l'Alsace-Lorraine, avec quelle pitié attendrie!

Lui aussi devait y songer et combien amèrement, le malheureux! Il était fort pâle, avec des paupières boursoufflées d'insomnie et une expression de souffrance sur toute la face. Je lui sus gré de cette plastique, si parfaitement harmonieuse à ce que je supposais être l'état de son âme, et je ne pus m'empêcher d'en être ému, car je suis de ces patriotes, un peu fantaisistes, je le reconnais, et nullement cornéliens, en qui le patriotisme n'a pu

encore étouffer complètement les sentiments d'humanité généreuse et de miséricorde. Oui, cet homme — car n'est-ce point un homme, après tout? — m'émouvait. Pensez donc! Depuis trente ans qu'il voyage, sans une relâche, ici, sous les plus déments soleils, là, dans les glaces les plus implacables, ballotté par la terrible *Ananké*, d'un pôle à l'autre, éternellement!... Peut-on concevoir pire supplice? Est-il, quelque part, destinée plus torturante?... Ah! le pauvre diable!...

Mon imagination, qui ne m'en fait jamais d'autres, allait, allait, et, violemment, me poussait aux nobles indulgences, aux plus complets pardons. J'en étais arrivé à cette exaltation, à ce paroxysme de souhaiter, pour M. Émile Ollivier, la mort qui libéra Bazaine¹. Et j'invoquais fiévreusement je ne sais quelle divinité abstraite, qui ne m'entendait pas :

— Il a assez marché, il a assez traîné sur la terre sa pauvre guenille. Grâce! qu'il s'arrête enfin quelque part, n'importe où, ne fût-ce que sous l'ombre d'un saule, dans le coin d'un cimetière ignoré!...

Un banal incident de portière, à propos de quoi deux voyageurs disputaient pour savoir si elle devait être ouverte ou fermée, et qui nécessita notre intervention, nous lia fort à propos. Et, sans plus de cérémonies, nous nous présentâmes l'un à l'autre. Ah! la vie!

— Charmé, monsieur...

— Enchanté, vraiment...

— Monsieur!

— Monsieur!

Mais, en dépit de ces salutations cordiales, il ne nous était pas possible de parler librement, tant que ces deux voyageurs, d'assez mauvais ton, du reste, seraient là, à nous espionner. Par bonne éducation, autant que par pitié, je ne voulais pas livrer aux quolibets grossiers de ces rustres, de ces franco-rustres, et, peut-être, à leur ignorante colère, ce personnage en toque écossaise, ce paria désarmé et douloureux, ce lamentable Juif-Errant de

1. Le maréchal Bazaine (1811-1888) fut, en 1873, condamné à mort — peine commuée par Mac-Mahon en vingt ans de détention —, pour trahison lors de la capitulation de Metz, le 27 octobre 1870; il s'est évadé du fort de l'île Sainte-Marguerite, en août 1874, et a fini ses jours en Espagne.

l'éternel Remords, dont il me semblait que j'avais, chevaleresquement, assumé la garde et soumissionné le respect. Et même, afin de détourner l'attention de ces gênants compagnons, à qui notre manège n'avait pas échappé et qui commençaient à considérer l'homme du désastre avec une évidente hostilité, je crus devoir, à plusieurs reprises et à haute voix, appeler celui-ci « Monsieur de Cœurléger », et, lui donnant la qualité temporaire de vigneron champenois, l'interroger sur la récolte des raisins : délicatesse dont son regard étonné m'apprit qu'il n'était point satisfait, au contraire.

À quelques stations de là, les deux voyageurs descendirent. Nous étions seuls, désormais, et nous avions des heures et des heures, et des nuits à rouler sur les rails, entre des paysages indifférents. Aussitôt mon attitude bienveillante s'efforça, par tous les modes du sourire, à inciter M. Émile Ollivier aux plus intimes confidences, et, l'âme toute pleine d'une exorable tristesse, je dis, à part moi :

— Parle, pauvre homme, et vide-toi le cœur, vide-le, tout entier... Il n'y a rien de si bon et qui calme mieux, quand on souffre... Et si tu veux pleurer, pleure... ah! pleure, je t'en prie... Ce n'est pas moi qui trouverai ridicules tes larmes!

Mais écoutait-il ce fervent langage intérieur?

Non, il ne l'écoutait pas, car voici comment il parla :

— Monsieur, j'ai lu les journaux de ce matin... Eh bien, cela ne va pas du tout... Cela va de mal en pis... Nous ne sommes pas gouvernés... Nous sommes moins gouvernés que les sauvages les plus nus du continent africain... Et, en vérité, je ne sais pas... non, je n'ose pas savoir, je ne veux pas savoir où nous allons... Il n'y a plus de principes en France, monsieur, plus de traditions, plus de religion, plus de morale, plus de respect des lois, plus de patriotisme, plus rien, plus rien... C'est monstrueux!...

— En effet, dis-je, déjà refroidi par ces paroles que je n'attendais pas d'une telle bouche.

M. Émile Ollivier continua :

— C'est monstrueux!... Un gouvernement de désordre et d'ignorance, recruté parmi les plus basses médiocrités provinciales; un Parlement de pirates à qui, par surcroît, il s'est constitué prisonnier; et le socialisme comme fond de tableau avec ses meurtres, ses émeutes, ses grèves, toutes ses violences

révolutionnaires, érigées en légalité!... Voilà ce que nous avons aujourd'hui... Si, du moins, il existait encore une réserve, une arrière-garde, dans le personnel politique... des hommes comme moi?... Ah! oui!... Partout des gens qui ne s'intéressent à rien d'autre qu'à leur fortune personnelle, qui ne pensent à rien d'autre qu'à leurs poches et à leurs ventre et qui ont oublié Lamartine... C'est abominable; cela ne s'était jamais vu, et je ne comprends pas comment la France les tolère plus longtemps... Non, vraiment, la patience de la France m'indigne et me révolte... Elle m'exaspère, me fait sortir hors de moi... Votre placidité m'étonne, vraiment...

Comme je ne disais rien, muet d'étonnement, il reprocha :

— Vous ne voyez donc pas ce que font ces criminels? Ils creusent l'abîme qu'on ne comblera plus... Encore quelques semaines de ce régime, quelques mois, tout au plus, et c'est... savez-vous ce que c'est?...

— Parlez! fis-je, de plus en plus glacé.

— Eh bien, c'est la banqueroute, cher et aveugle monsieur, et — écoutez-moi bien de vos deux oreilles, et retenez bien ce que je vais vous dire — c'est le démembrement de la patrie... de la patrie!... Est-ce clair?

— Vous êtes sévères, monsieur Émile Ollivier.

Ce nom de : Émile Ollivier, que je venais de proférer, rapproché de ce bout de phrase « démembrement de la patrie », qu'il venait — ô inconscience! ô impudeur! — de souligner si cruellement, retentit dans le wagon comme un écho tragique du passé. Et je frissonnai, à ce nom, de la tête aux pieds. Car, dans ce nom, au moment même où il était sorti de mes lèvres, j'avais perçu nettement, distinctement, et, pour ainsi dire, un à un, les grands cris de rage, les sanglots des veuves, les malédictions des mères, les hurlantes clameurs de la défaite.

Mais, de même qu'il n'avait rien entendu de mon implorante invitation à l'humilité et au repentir, de même, le nom de Émile Ollivier, brusquement jeté à sa face, ne lui apporta pas d'autre écho que celui de sa propre vanité et de son incommensurable orgueil. Il sourit à ce nom, se mira dans ce nom, comme dans un miroir de mensonge, se trouva beau, et il répondit, d'une voix emphatique :

— Non, je ne suis pas sévère... je suis juste et perspicace, voilà tout, et je suis patriote... Je suis un politique supérieur, moi, un homme d'État clairvoyant, qu'ont façonné les grands exemples de l'histoire, et les grandes luttes contemporaines où s'illustra mon nom... Je connais les hommes, mon cher monsieur, et comment on les dirige et gouverne... et je connais aussi la situation de l'Europe, ses ambitions effrénées, ses machinations secrètes, ce qu'elle attend de nos littératures corrompues, de notre art putride, ce qu'elle espère de notre légèreté et de notre ignorance... Et c'est pourquoi, je vous dis : « Nous allons à la conquête, au morcellement de la patrie... de-la-pa-trie!... »

Dans un magnifique mouvement oratoire, il enleva sa toque écossaise, qui roula parmi les journaux et brochures, sur les cousins, et il poursuivit :

— L'entente est faite entre les puissances... le partage consenti... Là-dessus, mes renseignements sont formels... J'ai fait ce que j'ai pu... Mais que pouvais-je sans mandat? Je ne suis plus rien... Je n'ai plus rien que mon éloquence et mon génie politique... On ne m'a pas écouté... Aujourd'hui, on n'écoute plus le génie politique, et l'éloquence est méprisée... Voici donc ce qui est décidé... Ah! comme mon cœur saigne!... L'Espagne s'annexera les Pyrénées; l'Italie, Nice, la Savoie, et les Bouches-du-Rhône; l'Allemagne prendra l'Alsace, la Lorraine et la Champagne... Quant à l'Angleterre, à l'insatiable Angleterre... parle, elle prendra...

Et il fit un geste qui cambriolait le globe...

Je ne l'écoutais plus; je le regardais... Non, en vérité, il n'avait pas l'air de se jouer de moi, ni de se jouer, à soi-même, la comédie d'une aussi énorme et cynique mystification... En mettant au futur l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine, il ne croyait pas faire une plaisanterie insultante. Il était de bonne foi, et sincère, et, peut-être, enthousiasmement patriote en son inconcevable aberration. Et il continuait de parler avec une réelle et chaude colère, des lueurs de prophète dans ses yeux. Il parlait de tout, jugeait de tout, condamnait tout, les hommes et les choses, sans une indulgence, sans une pitié, affolant son pessimisme accusateur à la griserie de son verbe lâché. Malgré moi, j'entendis encore cette phrase :

— En politique, on n'a pas le droit de se tromper... L'erreur est un crime, l'erreur est une trahison...

Si grande était ma stupéfaction que je ne songeai pas un seul instant à protester, à le rappeler à la pudeur de soi-même, à lui montrer le pilori, dont trente années d'oubli, mais non de pardon, n'ont pu le déclouer. Et pourquoi y eussé-je songé? À quoi bon?... Puisque, il n'y avait qu'une minute, rien qu'à entendre son nom, M. Émile Ollivier n'avait pas frissonné de honte, ni claqué des dents, de terreur; puisqu'il ne s'était pas caché, sous sa couverture, la tête; puisqu'il n'avait pas pensé à se fracasser la cervelle, en se jetant par la portière, dans la nuit...

Oui, à quoi bon? Car je comprenais maintenant le secret effarant de cette attitude; j'avais l'explication de cette affolante inconscience :

MONSIEUR ÉMILE OLLIVIER AVAIT TOUT OUBLIÉ!

Devant un aussi étrange phénomène pathologique, ma colère se calma soudain; et d'une voix douce, comme on parle aux malades et aux pauvres fous :

— Allons! lui dis-je... Voici la nuit... Roule-toi dans tes couvertures, allonge-toi sur les coussins, tais-toi, surtout... et dors!

Hier, j'ai suivi sur les Allées M. Émile Ollivier, qui se promenait avec M. d'Haussonville ¹... Il était fort agité... Et je l'ai entendu, qui prophétisait encore les plus affreux malheurs sur la France...

— Je vous dis... mon cher collègue, que c'est, à brève échéance, le démembrement de la patrie... de-la-pa-trie...

— Il nous faut un Roi... argumentait M. d'Haussonville.

— Non... répliquait vivement M. Émile Ollivier... un Empereur.

1. Gabriel-Othenin d'Haussonville, né en 1843, député légitimiste en 1871, élu à l'Académie française en 1888, est l'auteur d'études littéraires et l'un des théoriciens de la charité comme remède à la question sociale. Il sera l'un des modèles du baron Courtin du *Foyer*.

Et M. d'Haussonville conciliait :

— Un Empereur-Roi...

À plusieurs reprises — car ses paroles ne me parvenaient pas
toutes — M. Émile Ollivier criait, d'une voix acerbe :

— ... de... la... pa-trie! de... la... pa-trie!

IX

Clara Fistule est venu me voir ce matin. Entre autres histoires, il me raconte que le colonel baron de Présalé passe ici toutes ses journées et toutes ses nuits, à la table de baccara... L'administration du Casino tolère que le vaillant colonel se livre au petit jeu de la poussette... À chaque coup, elle lui accorde un louis, qu'elle rembourse ensuite aux banquiers...

— Qu'est-ce que tu veux?... m'explique Clara fistule... Le respect de l'armée, d'abord... Et puis ça n'est pas une affaire... cela rentre dans les frais généraux...

Hier, comme son tableau gagnait, l'intrépide colonel poussa vivement sur le tapis, un billet de cent francs, et, lorsque son tour vint d'être payé :

— Tout va au billet... déclara-t-il, gaiement...

Le croupier hésita, ne sachant que faire...

— Mais, colonel?... balbutia-t-il.

— Eh bien quoi?... eh bien quoi?... Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un billet de cent francs... nom de Dieu?

Alors, le directeur des jeux, qui se trouvait précisément derrière l'héroïque soldat, se penchant vers lui, lui tapa discrètement sur l'épaule et lui dit tout bas :

— Attention, colonel... vous dépassez... vous dépassez...

— Vous croyez?... fit le colonel... Ah! bigre!...

Et s'adressant au croupier :

— Un louis, seulement, au billet... clampin...

Un vrai type de soldat, comme on voit...

Quelquefois, au plus fort de l'affaire Dreyfus, le colonel venait me rendre visite, le matin... Il entra chez moi, toussant, crachant, sacrant... Et telles étaient nos conversations :

— Eh bien, colonel?

— Eh bien, voilà!... Je me remets un peu, comme vous voyez... Mais j'ai passé par de rudes moments... Ah! nom de Dieu!

— Votre patriotisme...

— Il ne s'agit pas de mon patriotisme... il s'agit de mon grade...

— C'est la même chose...

— Parfaitement, c'est la même chose...

— Eh bien?

— Eh bien... j'ai cru, pendant quinze jours, qu'ils allaient me l'enlever, mon grade, ces types-là... parole d'honneur!...

— Enfin, aujourd'hui, ça va mieux?... Vous êtes plus tranquille?

— Plus tranquille... plus tranquille?... Enfin... on respire un peu, voilà tout... Oui, mais faut voir... faut voir, nom de Dieu...!

Ici, le colonel devenait songeur, et, sous les broussailles remuées de ses sourcils, son regard semblait pénétrer l'avenir... Je lui demandai brusquement :

— Est-ce que vous allez recommencer, dans vos ordres du jour, à traiter les pékins de sales cochons... et parler encore de passer votre vaillante épée à travers le ventre des cosmopolites?

— Fichtre!... vous en avez de bonnes, vous!... Je vais d'abord laisser pisser le mouton... S'il pisse bien, c'est-à-dire si le gouvernement¹ flanche... ah! je vous réponds que je leur enverrai, par la gueule, des ordres un peu carabinés, à ces cosmopolites...

— Et s'il pisse mal, colonel?

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends, si le gouvernement accentue sa fermeté, et qu'il prenne de sérieuses mesures défensives contre les excitations prétoriennes?

1. Il s'agit du gouvernement dreyfusard de Waldeck-Rousseau, constitué six semaines avant le début du procès d'Alfred Dreyfus à Rennes.

— Alors, c'est différent... Motus, mon garçon... Ou bien je leur parlerai de mon respect pour cette garce de loi... de mon obéissance à cette vache de République... Suis-je soldat, oui ou non?... Donc, la main dans le rang, et par le flanc gauche!...

Il ajoutait, mélancolique :

— Ah! tout n'est pas rose dans le métier militaire... Il faut avaler son sabre, nom de Dieu!... plus souvent qu'on ne voudrait... Mais quoi!... on ne peut pas faire autrement... Le patriotisme...

— Le grade de colonel!...

— C'est la même chose...

— C'est juste...

Le brave colonel allait et venait dans la pièce, en mâchonnant un cigare dont il ne tirait que de vagues bouffées de fumée... Et il répétait entre chaque bouffée :

— La France est foutue, nom de Dieu!... la France est dans les griffes des cosmopolites...

— Vous avez toujours à la bouche ce mot de cosmopolites... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous entendez exactement par là?...

— Les cosmopolites?

— Je vous en prie, colonel...

— Est-ce que je sais, moi?... De sales bêtes..., de sacrés sales cochons de traîtres et de sans-patrie...

— Sans doute... mais encore?

— Des vendus... des francs-maçons... des mouches à viande... des pékins, quoi!

— Précisez, colonel.

— De la fripouille, nom de Dieu!

Et le colonel rallumait son cigare, qui s'était complètement éteint sous l'averse furieuse de ces explications philologiques... Puis :

— Et qu'est-ce qu'on raconte?... Que Galliffet¹ va supprimer l'uniforme dans l'armée?... Connaissez ça, vous?

1. Massacreur de la Commune de Paris, le général de Galliffet (1830-1909) venait d'être nommé ministre de la Guerre dans le cabinet Waldeck-Rousseau, le 22 juin 1899. Aux cris d'« Assassin » lancés par les députés socialistes, il avait répondu calmement : « Assassin? Présent! »

— Ma foi, non!...

— On dit qu'il va commencer, d'abord par le pantalon, qui serait *ad libitum*, pour la revue du 14 juillet?... Pantalon blanc, pantalon bleu, pantalon à carreaux, pantalon de velours à côtes, culotte de bicyclette... Et pour les chefs, la haute forme serait obligatoire... Plus de plumes blanches... plus de panache?... Elle est bonne... Autant supprimer l'armée, tout de suite... car qu'est-ce que l'armée?... Le panache, nom de Dieu!... Et comment distinguerait-on désormais un civil d'un militaire?...

— Il y a bien d'autres choses, colonel, par où les civils se distinguent des militaires!...

— Et qu'est-ce qu'on raconte encore dans les journaux?... que Dreyfus est rentré en France?...

— Certainement, colonel.

— Eh bien, elle est raide, celle-là... Elle est forte... ah! elle est forte!

— Mais puisqu'il est innocent?

— Innocent?... Un juif... un sale youpin? Vous en avez de bonnes!... Et quand cela serait?... Qu'est-ce que ça fout?... qu'est-ce que ça nous fout?... Innocent!... Et puis après?... Ça n'est pas une raison.

— Voyons... colonel!...

— Il n'y a pas de : « Voyons »... Dreyfus a-t-il été condamné? Oui. Par des juges militaires? Oui... Est-il juif? Oui... Eh! bien, qu'il nous fiche la paix... Ah! si au lieu d'un gouvernement de cosmopolites, nous avions un gouvernement de vrais patriotes, ce qu'on le renverrait dans son île¹, ce bougre-là!... Une, deusse... une, deusse!... Arche!... Innocent... D'abord, un lascar qui se permet d'être innocent, sans l'ordre formel de ses chef, c'est une crapule, entendez-vous... un sale clampin... un mauvais soldat... Et quelle tête fait-il, ce misérable traître?

— On a dit d'abord qu'il était très changé et très abattu...

— Comédie! Est-ce qu'un innocent est jamais abattu? Est-ce que je suis abattu, moi? Allons donc!... Quand on est sûr de son innocence, on la crie, on la hurle, nom de Dieu! On n'a pas peur, que diable! On porte la tête haute... en soldat.

1. Il s'agit de l'île du Diable, au large de Kourou, en Guyane, où Dreyfus fut détenu quatre ans et demi.

— C'est précisément ce qui arrive pour Dreyfus, colonel..., car le premier renseignement n'était pas exact... La réalité est que Dreyfus se montre très ferme et prêt à la lutte...

— Un crâneur alors?... un rouspéteur?... Parbleu!... C'est bien ce que je disais... Quand on est innocent, on ne fait pas l'insolent ou le tranche-montagne... On attend, triste, tête basse, la main dans le rang, la bouche close... en soldat... Et puis, ça n'est pas tout ça... Innocent ou coupable, il est toisé... Il n'y a pas à revenir là-dessus... ou la France est archi-foutue... Ainsi, moi, tenez, voici ce qui m'est arrivé... Des amis à moi, des propriétaires de chevaux de courses, avaient l'autre jour engagé un match..., un match considérable, nom de Dieu!... Ils m'avaient choisi pour juge, à cause de mon intégrité bien connue... Nous allons à Maisons-Laffitte... Les chevaux courent... Que s'est-il passé? je n'en sais rien... Ai-je eu la berlue?... C'est possible... Toujours est-il que je donnai la première place au cheval arrivé le dernier... Mes amis réclamèrent, tempêtèrent, firent le diable...

— Eh bien, colonel?

— Eh bien, mon garçon, j'ai maintenu, mordicus, mon jugement... et je les ai envoyés promener, en leur disant : « Je me suis trompé, c'est vrai... je me suis fourré le doigt dans l'œil... je le reconnais... mais, foutez-moi la paix!... Si j'étais un civil, un sale pékin de cosmopolite, j'attribuerais le prix au cheval qui, vraiment, l'a gagné..., ou bien, j'annulerais l'épreuve... Mais je suis un soldat... et je juge en soldat. Discipline et infailibilité... Je maintiens l'épreuve... Rompez!... » Et ils ont rompu...

— Pourtant, colonel..., la justice...

Le brave colonel haussait les épaules, puis, croisant ses bras sur sa poitrine étoilée de croix et capitonnée d'honneurs, il disait :

— La justice?... Regardez-moi un peu... Ai-je l'air d'un sale pékin, moi?... Nom de Dieu! Suis-je soldat, ou non?

— Ah! colonel, répliquai-je... je crains bien que vous le soyez plus que votre grade.

— C'est la même chose... criait le vaillant guerrier, qui se remettait à marcher dans la pièce, en giflant les meubles, en distribuant des bourrades aux chaises... et en hurlant à pleine gueule :

— Mort aux juifs!... Mort aux juifs!...

Ce soir, le colonel baron de Présalé a présidé le banquet offert par les coloniaux et les patriotes en traitement à X... au général Archinard, « notre hôte illustre », ainsi que dit *La Gazette des Étrangers*... C'est au restaurant du Casino que cet événement a eu lieu. Le banquet a été superbe, et que de toasts enflammés! Comme toujours, le colonel a été éloquent et bref.

— Vive la France, nom de Dieu! s'est-il écrié, en levant son verre...

Si nous n'avons pas, du coup, conquis l'Égypte, chassé les Anglais de Fachoda, les Allemands d'Alsace-Lorraine et les étrangers de partout... ça n'a pas été la faute des banqueteurs...

Il y a quelques années de cela, le général Archinard, désireux d'ajouter, à sa gloire de soldat, un peu de gloire littéraire, fit paraître dans *La Gazette européenne* une série d'articles, où il exposait ses plans de colonisation. Les plans étaient simples mais grandioses. J'y relevai les déclarations suivantes :

« Plus on frappera coupables ou *innocents*, plus on se fera aimer. »

Et ailleurs :

« Le sabre et la matraque valent mieux que tous les traités du monde. »

Et encore :

« ... En tuant, sans pitié, un grand nombre. »

Ayant trouvé ces idées, non point nouvelles, mais curieuses en soi, je me rendis chez ce brave soldat, dans le but patriotique de l'interviewer. Ce n'est point chose facile de pénétrer jusqu'à cet illustre conquérant, et je dus parlementer longtemps. Par bonheur, je m'étais « en haut lieu » prémuni de lettres et de références devant lesquelles il n'y avait, même pour un héros de sa trempe, qu'à s'incliner. Le général n'opposa donc, pour la forme, qu'une résistance d'ailleurs assez molle, et il finit par me recevoir... Dieu sait si le cœur me battait fort, lorsque je fus introduit près de lui.

Je dois dire qu'il m'accueillit avec cette brusquerie charmante que, chez messieurs les militaires, on peut appeler de la cordialité. Cordialité joviale et ronde et plaisant à l'esprit d'un Français

qui a lu M. Georges d'Esparbès¹. Vêtu d'un burnous rouge, il était assis sur une peau de tigre et fumait, à la mode arabe, un énorme narguilé. Sur son invitation brève comme un commandement, que j'eusse... une, deusse!... une, deusse!... à m'asseoir, sur une peau de simple mouton, en face de lui, je ne pus me défendre, en obtempérant à ses ordres, de ressentir une vive émotion; et, à part moi, je tirai, de la différence hiérarchique de ces fourrures, des philosophies grandioses, non moins que de peu consolantes analogies.

— Pékin?... Militaire...? Quoi?... Qu'est-ce que vous êtes?...

Telles furent les interrogations rapides et successives dont m'assaillit le général.

— Territorial²! répondis-je, conciliant.

Un : peuh! peut-être un : pouah! sortit de ses lèvres, dans un gargouillement de mépris, et j'aurais, certes, du seul fait de mon aveu centre-gauche et amphibologique, passé un mauvais quart d'heure, comme on dit, si une espèce de petit négriillon, bizarrement costumé, n'était entré, à ce moment, portant un plateau, sur lequel il y avait de nombreuses bouteilles et des verres. C'était l'heure tranquille où les héros vont boire.

Je me réjouis d'arriver à cette heure providentielle de l'absinthe.

— Gomme?... Curaçao?... Quoi?... me demanda abréviativement le glorieux soldat.

— Pure, général...

Et je vis, au sourire approbateur par quoi fut accueillie cette martiale déclaration, que je venais de me conquérir la bienveillance et, peut-être, l'estime du grand Civilisateur soudanais.

Tandis que le général préparait, selon des rites méticuleux, les boissons apéritives, j'examinai la pièce, autour de moi. Elle était très sombre. Des étoffes orientales ornaient les fenêtres et les portes d'une décoration un peu surannée, un peu trop rue du Caire, à mon goût du moins. Aux murs, des armes, en panoplie, des armes terribles et compliquées, reluisaient. Sur la cheminée,

1. Georges d'Esparbès (1864-1944), dessinateur, journaliste et romancier, spécialisé dans les récits de guerre.

2. C'est-à-dire réserviste, affecté à l'armée territoriale constituée en 1872.

entre deux vases où s'érigeaient, en guise de fleurs, des chevelures scalpées, la tête d'un jaguar empaillé mordait de ses crocs féroces une boule en verre au centre de laquelle le cadran d'une toute petite montre faisait les heures captives, transparentes et grossissantes. Mais ce qui attirait le plus mon attention, c'étaient les murs eux-mêmes. Sur toute leur surface, ils étaient tendus de cuir, d'un cuir particulier, de grain très fin, de matière très lisse et dont le noir, verdâtre ici, et là mordoré, m'impressionna, je ne sais pourquoi, et me causa un inexprimable malaise. De ce cuir, une étrange odeur s'exhalait, violente et fade à la fois, et que je ne parvenais pas à définir. Une odeur *sui generis*, comme disent les chimistes.

— Ah! ah! vous regardez mon cuir?... fit le général Archinard, dont la physionomie s'épanouit, soudain, tandis que ses narines dilatées humaient, avec une visible jouissance, le double parfum qui s'évaporait de ce cuir et de cette absinthe, sans se mélanger.

— Oui, général...

— Vous épate, ce cuir, hein?

— Il est vrai, général!...

— Eh bien, c'est de la peau de nègre, mon garçon.

— De la...

— ... peau de nègre... Parfaitement... Riche idée, hein?

Je sentis que je pâlistais. Mon estomac, soulevé par un brusque dégoût, se révolta presque jusqu'à la nausée. Mais je dissimulai de mon mieux cette faiblesse passagère. D'ailleurs, une gorgée d'absinthe rétablit vite l'équilibre de mes organes.

— Riche idée, en effet... approuvai-je.

Le général Archinard professa :

— Employés de cette façon, les nègres ne seront plus de la matière inerte, et nos colonies serviront du moins à quelque chose... Je me tue à le dire... Regardez ça, jeune homme, tâtez-moi ça... Ça fait de la maroquinerie premier choix... Hein?... ils peuvent se fouiller, maintenant, à Cordoue, avec leur cuir...

Nous quittâmes nos fourrures et nous fîmes le tour de la pièce, en examinant minutieusement les bandes de cuir exactement jointes dont les murs étaient recouverts. À chaque minute, le général répétait :

— Riche idée, hein?... Tâtez-moi ça... Joli... solide... inusable... imperméable... Une vraie mine pour le budget, quoi!

Et moi, affectant de vouloir m'instruire sur les avantages de cette corroierie nouvelle, je lui posai des questions techniques :

— Combien faut-il de peaux de nègres, général, pour tendre une pièce comme celle-là?

— Cent neuf, à peu près, l'une dans l'autre... la population d'un petit hameau. Mais tout n'est pas utilisé, pensez bien... Il y a, dans ces peaux, principalement dans les peaux de femme, des parties plus fines, plus souples, avec quoi l'on peut fabriquer de la maroquinerie d'art... des bibelots de luxe... des porte-monnaie, par exemple... des valises et des nécessaires de voyage... et même des gants... des gants pour deuil... Ha! ha! ha!

Je crus devoir rire, moi aussi, bien que ma gorge serrée protestât contre ce genre de gaieté anthropophagique et coloniale.

Après une inspection détaillée, nous reprîmes position sur nos fourrures respectives, et le général, sollicité par moi à des déclarations plus précises, parla ainsi :

— Quoique je n'aime guère les journaux, d'abord, et ensuite les journalistes, je ne suis pas fâché que vous soyez venu... parce que vous allez donner à mon système de colonisation un retentissement considérable... Voici, en deux mots, la chose... Moi, vous savez, je ne fais pas de phrases, ni de circonlocutions... Je vais droit au but... Attention!... Je ne connais qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer... Quel que soit le régime auquel on soumette les peuples conquis... protection, annexion, etc., etc., on en a toujours des ennuis, ces bougres-là ne voulant jamais rester tranquilles... En les massacrant en bloc, je supprime les difficultés ultérieures... Est-ce clair? Seulement, voilà... tant de cadavres... c'est encombrant et malsain... Ça peut donner des épidémies... Eh bien! moi, je les tanne... j'en fais du cuir... Et vous voyez par vous-même quel cuir on obtient avec les nègres. C'est superbe!... Je me résume... D'un côté, suppression des révoltes... de l'autre côté, création d'un commerce épatant... Tel est mon système... tout bénéfices... Qu'en dites-vous, hein?

— En principe, objectai-je, je suis d'accord avec vous, pour la peau... mais la viande, général?... que faites-vous de la viande?... Est-ce que vous la mangez?

Le général réfléchit pendant quelques minutes, et il répliqua :

— La viande?... Malheureusement, le nègre n'est pas comestible; il y en a même qui sont vénéneux... Seulement, traitée de certaine façon, on pourrait, je crois, fabriquer avec cette viande des conserves excellentes... pour la troupe... C'est à voir... Je vais soumettre au gouvernement une proposition dans ce genre... Mais il est bien sentimental, le gouvernement...

Et ici, le général se fit plus confiant :

— Ce qui nous perd, comprenez bien, jeune homme... c'est le sentiment... Nous sommes un peuple de poules mouillées et d'agneaux bêlants... Nous ne savons plus prendre des résolutions énergiques... Pour les nègres, mon Dieu!... passe encore... Ça ne fait pas trop crier qu'on les massacre... parce que, dans l'esprit du public, les nègres ne sont pas des hommes, et sont presque des bêtes... Mais si nous avions le malheur d'égratigner seulement un blanc?... Oh! la! la!... nous en aurions de sales histoires... Je vous le demande, là, en conscience... Les prisonniers, les forçats, par exemple, qu'est-ce que nous en fichons?... Ils nous coûtent les yeux de la tête, ils nous encombrent et ils nous apportent, quoi?... quoi?... Voulez-vous me le dire?... Vous croyez que les bagnes, les maisons centrales, tous les établissements pénitentiaires ne feraient pas de merveilleuses et confortables casernes?... Et quel cuir avec la peau de leurs pensionnaires!... Du cuir de criminel, mais tous les anthropologues vous diront qu'il n'y pas au-dessus... Ah! ouitche!... Allez donc toucher à un blanc!...

— Général, interrompis-je, j'ai une idée... Elle est spécieuse, mais géniale.

— Allez-y!...

— On pourrait peut-être teindre en nègres les blancs, afin de ménager le sentimentalisme national...

— Oui... et puis...

— Et puis, on les tuerait... et puis, on les tannerait!...

Le général devint grave et soucieux.

— Non! fit-il pas de supercherie... Ce cuir ne serait pas loyal... Je suis soldat, moi, loyal soldat... Maintenant, rompez... j'ai à travailler...

Je vidai mon verre, au fond duquel restaient encore quelques gouttes d'absinthe, et je partis.

Cela me fait tout de même plaisir, et me remplit d'orgueil, de revoir, de temps en temps, de pareils héros... en qui s'incarne l'âme de la patrie.

X

Décidément, la marquise de Parabole révolutionne le pays, la colonie étrangère, par ses toilettes, et le resplendissement de sa beauté... Je l'ai connue, je l'ai intimement connue, autrefois — mais en tout bien, tout honneur, comme vous allez voir... J'aurais peut-être pu renouer connaissance avec elle. L'idée ne m'en est même pas venue... À quoi bon?... Et je suis content que mon visage — car je la rencontre, matin et soir, à la buvette, aux Allées, au Casino — ne lui ait rien rappelé de nos intimités de jadis...

Divorcée de son premier mariage, veuve du second, je ne sais trop ce qu'elle fait maintenant, et de quoi elle vit et pourquoi elle s'appelle marquise de Parabole... Il m'importe peu de le savoir... Elle est fort entourée ici... toujours en fêtes et en excursions... et elle mène à sa suite un troupeau d'adorateurs où il y a de tous les échantillons de l'animalité humaine.

Mais voyez comme les choses s'arrangent dans les stations balnéaires, qui sont les seuls endroits du monde où se révèle encore l'action, si contestée ailleurs, de la divine Providence.

J'ai depuis quelques jours pour voisin de chambre, à l'hôtel, un monsieur d'aspect assez triste, ou plutôt très effacé... Quoique ses cheveux soient tout gris, gris comme son visage et comme son veston et, sans doute, comme son âme... quoique son dos se voûte et que ses jambes flageolent, on ne le sent pas très vieux... Il semble gauche, et maniaque... J'avais remarqué que, plusieurs fois, au dîner, dans la cour de l'hôtel, à la promenade, il m'observait avec une curiosité persistante... Cela

m'agaçait, bien que dans l'expression de ses yeux, lorsqu'il me regardait, je n'eusse rien vu de personnellement hostile... Je me disposais néanmoins à faire cesser cet état de choses, violemment, quand, hier, le monsieur fit, soudain, irruption dans ma chambre...

— Excusez-moi... me dit-il... mais c'est plus fort que ma volonté... Il faut que j'en aie, enfin, le cœur net... Vous connaissez, particulièrement la marquise de Parabole... Je vous ai souvent, très souvent, rencontré avec elle, au théâtre... au restaurant...

— Je l'ai connue, en effet... répliquai-je, froidement.

Et je crus devoir ajouter naïvement :

— En tout bien... tout honneur...

— Je le sais, monsieur.

Puis, après un petit silence, il se présenta :

— Je suis le premier mari de la marquise...

Je saluai et, ayant salué, je pris une attitude nettement interrogative.

— Voilà, monsieur... J'aime toujours la marquise... Je la suis partout où elle va... Je n'ose lui parler, ni lui écrire... Alors, j'ai pensé...

— À quoi, monsieur ?

Il parut, tout à coup, très embarrassé... Et il gémit :

— Ah ! monsieur... ma destinée a quelque chose de véritablement extraordinaire... Voulez-vous me permettre de vous raconter, d'abord, l'étrange histoire de mon mariage ?

Sur un geste de consentement :

« — La marquise, dit-il, était, quand je l'épousai, une petite femme rose et blonde, très singulière, vive et charmante petite bestiole qui sautait, de-ci de-là, comme un chevreau dans la luzerne, et babillait, comme un oiseau dans les bois au printemps. À vrai dire, ce n'était pas tout à fait une femme, ni tout à fait une bestiole, ni absolument un oiselet. C'était quelques chose de plus mécanique et de très particulier, qui, par le bruit, l'intelligence, l'étourderie bavarde, le caprice virevoltant, la manière d'être si loin de mes goûts, de mes sensations, de mon amour, tenait un peu de tout cela. Ce qu'il y avait de curieux en elle, c'était son âme, une toute petite âme, une âmelette, une

âme de mouche, taquine, chatouilleuse et vibrante, qui voletait sans cesse, en zigzags, autour de moi, et se cognait partout, avec des cris, des rires, à rendre fou.

Laure était ma sixième épouse... Oui, ma sixième, en vérité! Deux étaient mortes, je ne sais pourquoi; les autres m'avaient quitté, un beau soir... Pourquoi? je n'en sais rien non plus. Et ce que j'ignore plus encore, c'est la raison secrète et défavorable qui me poussa, impérieusement, à ce mariage, car je connaissais à l'avance ce qui m'y attendait.

Ma vie, monsieur, est un tissu, si j'ose dire, de contradictions... J'ai le sentiment que je suis l'être le plus accommodant du monde, à qui sont inconnues les bouderies, les taquineries, les mauvaises humeurs. Je n'ai de volonté, d'énergie, que pour plaire à qui m'entoure. Si déraisonnables soient-ils, je me plie à tous les caprices. Jamais une plainte, une dispute, une préférence, un ordre. Je me sacrifie — au point de m'annihiler complètement, d'imposer silence à mes désirs, à mes goûts — à ce que je crois être le bonheur de qui vit avec moi. Eh bien, malgré cette persistance héroïque dans l'effacement, il m'est impossible de garder une femme plus de trois mois. Au bout de trois mois, brunes ou blondes, petites ou grandes, corpulentes ou diaphanes, je les fatigue tellement, elles arrivent à me détester tant que, fuut!... fuut!... fuuut!... les unes meurent, et les autres s'en vont, sans raison. Sans raison, je le jure, ou, du moins, sans autre raison que, étant femmes et moi homme, nous sommes, sans doute, elles et moi, des êtres absolument antipodaux l'un à l'autre.

Oui, oui, je sais ce que l'on peut me dire... Évidemment, l'on m'accusera d'être le forgeron de mon propre malheur... Mais, voilà... Je ne puis supporter la solitude. Seul, je me crois perdu, et je deviens aussitôt la proie de douloureuses et insoutenables terreurs, qui me sont encore plus pénibles qu'une femme. Il faut, autour de ma vie, un bruit familier et quotidien. Qu'il soit musique ou grincement, il n'importe, pourvu qu'il soit et qu'il chasse les fantômes effrayants du silence.

Je vais dire une chose peu convenable. Je vous prie donc de m'excuser, car je serai bref et me garderai d'évoquer des images lascives.

La première nuit de mes noces, il m'arriva une étrange et désagréable aventure. Je communiais ma femme avec une ferveur

exaltée, quand, brusquement, d'un coup de rein, Laure rompit l'étreinte, et me jeta de côté sur le lit en poussant un cri :

— Mon Dieu! que je suis oublieuse, fit-elle... Mon Dieu! mon Dieu!... j'ai oublié ma prière à saint Joseph!

Sans remarquer mon étonnement, ni le désordre indécent et irrité de ma chair, elle se mit à genoux sur le lit, et, les cheveux défaits, la gorge nue, elle se signa :

— Ô saint Joseph, pria-t-elle, protégez petit père, petite mère, petite sœur... qu'ils soient heureux et vivent longtemps!... Protégez Plume et Kiki, mes chats bien-aimés, et aussi ce pauvre Nicolas (Nicolas était un perroquet), qui est si vieux, qui ne chante plus et que je ne voudrais pas voir mourir encore... Et puis, protégez aussi mon petit mari, afin qu'il ne me fasse pas de la peine.

Après quoi, reprenant une posture plus conjugale, elle me dit, avec un sourire :

— Na... c'est fait... Vous pouvez continuer, maintenant...

Mais le charme s'était envolé... Il me fut impossible de retrouver la minute adorable. Laure en conçut quelque dépit, qu'elle voulut me cacher, mais qui resta longtemps, dans la nuit, visible au coin de sa bouche.

Le lendemain, après le déjeuner, nous sortîmes dans la campagne. Elle fut charmante et gaie, et même un peu folle, mais sans outrance. Elle se roula dans l'herbe, tint des discours joyeux aux fleurs, aux oiseaux, aux insectes, fleur elle-même, et oiseau et insecte, tour à tour... Sa petite âme de mouche tourbillonnait dans le soleil, avec de menus ronflements... Dans un bois de châtaigniers, comme nous étions bien seuls, tous les deux, je l'embrassai... Il était déjà tard quand nous songeâmes au retour. Elle était un peu lasse, se taisait en marchant, appuyée à mon bras. Moi, j'échafaudais des palais de bonheur... silencieux aussi, de ce silence qui contient toutes les grandes paroles, toutes les grandes musiques, tous les grands tonnerres. Tout à coup, elle quitta mon bras, et vive, avec des mouvements menus et précieux, comme une pie qui saute dans l'herbe humide, le matin, elle s'engagea dans une sente qui, à droite, sur la route, descendait vers la vallée. Je criai :

— Mais où allez-vous donc par-là?... Où allez-vous donc par-là?

— Et elle continua de sautiller, légère, aérienne, dans la sente. Je la rejoignis.

— Ce chemin ne mène nulle part, ma chère petite âme... Il mène à la rivière...

Laure riposta :

— Eh bien, s'il mène à la rivière... nous passerons le pont.

— Mais il n'y a pas de pont...

— Il n'y a pas de pont?... Pourquoi dites-vous qu'il n'y a pas de pont?... Vous n'êtes pas gentil, vraiment... Et pourquoi y aurait-il un chemin, s'il n'y a pas de pont?... Ce chemin serait une chose ridicule...

Et sévère, tout à coup, la bouche impérieuse, elle dit :

— Je veux passer le pont, na!... Vous entendez?... Allez par le village, si cela vous plaît...

J'essayai doucement de la dissuader, mais elle m'imposa silence d'une voix si brève, si nette, si coupante, que je n'osai plus insister, et je suivis Laure dans la sente, parmi les grosses pierres qui nous meurtrissaient les pieds et les ronces de la haie qui déchiraient sa robe, au passage...

Au bas de la sente, la rivière coulait, large, profonde, fermée sur l'autre rive par un épais rideau de saules et d'aulnes qui faisaient sa surface d'un vert noir, d'un vert couleur d'abîme.

— Vous voyez bien! lui dis-je doucement, et sans reproche... Il n'y a pas de pont... Et vous allez être très lasse.

Elle plissa ses lèvres de dépit, ne répondit rien et resta quelques secondes à regarder l'eau verte, puis les aulnes et les saules de l'autre rive. Et nous rebroussâmes chemin, gênés tous les deux par je ne sais quoi de subitement plus lourd, oppressés tous les deux par la survenue d'un nouveau destin, qui rendait notre marche pesante et chancelante comme une montée de calvaire.

Comme Laure tirait la jambe, très fatiguée, je lui offris, à plusieurs reprises, l'appui de mon bras. Elle le refusa net :

— Non... non... Je ne veux pas votre bras... Je ne veux rien de vous... Vous êtes un méchant homme.

Le soir, ma femme ne parut pas à table et ne voulut pas me recevoir dans sa chambre, qu'elle avait verrouillée.

— Allez-vous-en... me dit-elle à travers la porte... je suis très malade... Je ne veux plus vous voir...

Vainement, je suppliai... vainement, avec une éloquence surprenante, je l'adjurai de me pardonner, si je lui avais involontairement causé de la peine... J'allai même jusqu'à m'excuser.

— Eh bien, oui! criai-je en tordant la clef... de la porte... Eh bien, oui... il y avait un pont...

Elle demeura inflexible et têtue, répétant :

— Non... non... c'est fini... c'est trop tard!... Je ne veux plus vous voir... Allez-vous-en...

Je me retirai et passai la nuit dans les larmes.

— Mon Dieu! me disais-je, en marchant dans ma chambre, encore une qui m'échappe... Et pourquoi?... Et que se passe-t-il en elle?... Ne peut-elle point me pardonner qu'il n'y ait point eu de pont sur la rivière?... C'est possible... Déjà Clémence m'avait quitté, parce qu'un soir, en sortant du bal, il avait plu et que sa toilette fut perdue... Ou bien s'imagine-t-elle sincèrement, à cette heure, que c'est moi qui, par une cruauté raffinée, et par mon autorité bête de mari, alors qu'elle était très lasse, l'ai méchamment obligée à suivre la sente est à passer sur un pont que je savais ne pas exister?... Je voudrais le savoir... Elle ne le sait peut-être pas elle-même...

Vraiment, ai-je de la chance? »

Il se tut.

— Alors, lui demandai-je... vous avez divorcé?

— Six mois après... oui... car j'étais trop malheureux...

— Elle se remaria?

— L'année suivante, elle se remaria avec Joseph de Gardar, un charmant garçon, que je connaissais beaucoup...

Il ajouta, après une pause :

— Il en est mort...

— Ah!

— Mon Dieu, oui!

— Et comment cela?

— Oh, monsieur, de la façon la plus comique!

Il eut un léger ricanement.

« — Voici l'anecdote, fit-il. Huit jours après leur mariage, comme ils achevaient de dîner, tous les deux, seuls, Laure dit à son mari :

— Mon ami, je voudrais que tu prennes un bain?

L'œil de Gardar s'effara.

— Un bain?... Maintenant?... Et pourquoi?

— Parce que je voudrais, mon ami.

— Suis-je donc sale?

— Oh! non... Mais je voudrais que tu prennes un bain, tout de suite.

— Voyons, c'est de la folie!... Ce soir, oui... Mais maintenant?

— Oh! je voudrais tant... tant... tant...

Elle joignait ses petites mains; sa voix était suppliante.

— Ma chérie, c'est insensé ce que tu me demandes là... Et puis, je t'assure que c'est dangereux...

— Oh! fais-moi ce plaisir... Je voudrais, mon chéri...

Elle vint s'asseoir sur ses genoux, l'embrassa tendrement, murmura :

— T'en prie... tout de suite!

Ils passèrent dans la salle de bains. Laure voulut préparer la baignoire elle-même et disposa sur une table des savons, des pâtes, des brosses, des gants de crin, des pierres ponce...

— Et c'est moi qui te frictionnerai... Tu verras comme c'est bon.

Lui, tout en se déshabillant, protestait encore, répétait :

— Quelle drôle d'idée!... Et puis, c'est très dangereux, comme ça, si vite... après le dîner... Tu sais, des gens en sont morts...

Mais elle riait d'un joli rire clair et sonore.

— Oh! des gens... D'abord, quand on fait plaisir à sa petite femme, on ne meurt jamais.

Il s'acharnait :

— Et puis, je suis très propre... j'ai pris mon tub, ce matin... Je suis très propre.

— Allons! allons! ne faites pas le méchant.

Très étonné, il entra dans la baignoire, et se coula dans l'eau.

— Là! fit Laure... Pas que c'est amusant? Enfonce-toi bien, mon chéri... Là!... Encore!...

Au bout de quelques minutes, Joseph de Gardar éprouva un étrange malaise. Quoique l'eau fût très chaude, il lui semblait que ses jambes devenaient toutes froides. En même temps, il

suffoquait; et sa tête, très rouge, brûlait... Ses oreilles bourdonnaient, comme assourdies par ces cloches sonnantes à toute volée.

— Laure!... criait-il, Laure!... je me sens mal... très mal...

Puis subitement, ses yeux agrandis montrèrent le blanc de leurs globes renversés et striés de filets rouges. Il essaya de se soulever, ses mains battirent l'eau d'un mouvement faible et crispé, et il s'affaissa, glissant au fond de la baignoire dans un grand bouillonnement.

Laure, les lèvres un peu pincées, murmura :

— Ah! mon chéri, ce n'est pas gentil, ce que tu fais là...

Et, fâchée, elle quitta le cabinet de toilette et s'alla coucher.

Le lendemain, le valet de chambre trouva son maître noyé dans la baignoire... naturellement. »

Le monsieur hocha la tête et il dit :

— Depuis... le diable sait ce qu'elle a fait... Et le diable, en ceci, c'est vous, moi... et les autres... tous les autres...

Il se tut à nouveau, gardant encore aux lèvres une sorte de grimace ricanante... Et comme il restait là, sans un geste :

— Eh bien, monsieur?... demandai-je.

Il répondit :

— Eh bien, voilà!... Le service que je désirais solliciter de vous n'a plus aucune raison d'être. De parler d'elle, cela m'a soulagé de son désir... C'est même une chose extraordinaire qu'elle me soit devenue aussi brusquement indifférente. Excusez-moi, monsieur, et ne vous moquez pas trop de l'étrangeté de ma visite.

Il se leva, et je l'accompagnai jusqu'à la porte, où il se confondit encore en salutations.

Je passai le reste de la journée à rêver... à me souvenir... Souvenirs comiques, en vérité, tristes rêves!...

J'ai connu la marquise, alors qu'elle était la maîtresse de mon ami Lucien Pryant, un brave et charmant garçon, aujourd'hui célèbre, riche, décoré, et qui a fait une si belle, une si rapide carrière dans l'espionnage militaire.

Tous les deux, ils m'avaient mis, tout de suite, dans la confiance de leurs amours, non par élan d'amitié, comme vous pourriez le croire, mais parce qu'ils avaient jugé que je pouvais leur

être très utile... Et puis, j'ai vraiment des dispositions particulières pour jouer les confidents de... comédie...

Lucien était pauvre à l'époque dont je parle, n'ayant pas encore eu l'occasion de livrer aux puissances étrangères les secrets — les fameux secrets de Polichinelle — de nos armements, et les plans de notre Immobilisation ¹. De plus, il ne possédait qu'une misérable chambre, dans un triste hôtel meublé de la rue des Martyrs, quartier démodé, peu propre aux amours de ce genre...

— Tu comprends, me disait Lucien, je ne puis vraiment pas recevoir mon amie chez moi... C'est ignoble, chez moi. Des meubles en reps grenat, des fauteuils boiteux... Et si tu voyais mon lit... si tu voyais mon armoire à glace... Élégante, habituée au luxe, à tous les luxes, comme elle est, elle aurait vite fait de me lâcher... Il faut un joli cadre à l'amour!... Pense, mon cher, que je n'ai même pas de piano, et que les œuvres d'art qui décorent les murs de ma chambre ne sont que d'affreux chromos : *Le Retour du Marin*, *La Remise des Drapeaux*, un *Lièvre pendu par une patte*, ce qui ne doit rien suggérer à l'âme confortable et passionnée d'une femme qui possède, chez elle, des Maurice Denis ² — car elle est très religieuse — et qui s'est fait faire son portrait par Boldini ³ — car elle est très... parfaitement!... C'est si bête de n'avoir pas un appartement, ouaté, chauffé, avec des tentures, des abat-jour roses... et des tapis qui ne salissent pas les petits pieds nus!... Et si tu savais combien, du fait de cette chambre ignoble... j'ai raté de magnifiques occasions, de merveilleux soldes, chez les femmes mariées!...

— Mais, répliquai-je... ton amie est veuve et libre... Pourquoi ne te reçoit-elle pas chez elle?

1. Allusion ironique aux documents livrés par Esterhazy à Schwartzkoppen. Le texte en est paru pendant l'affaire Dreyfus, trois semaines seulement après l'acquiescement d'Esterhazy, qui avait poussé Zola, en désespoir de cause, à publier son célèbre « J'accuse » (13 janvier 1898).

2. Maurice Denis (1870-1943), peintre nabi à ses débuts, converti au catholicisme et théoricien du symbolisme.

3. Giovanni Boldini (1842-1931), peintre italien installé en France, spécialisé dans les portraits mondains. Il a notamment réalisé en 1880 un portrait d'Alice Regnault, future M^{me} Mirbeau.

— Elle ne peut pas, mon vieux... à cause des domestiques... Et puis elle est très lancée dans le monde catholique... Elle connaît de Mun ¹ et Mackau ²... Elle vendait au Bazar de la Charité...

Puis il ajouta, d'une voix suppliante :

— Ton appartement, à toi, est si joli... De l'anglais et du Louis XVI, comme chez elle... et si intime... si galant!... Comme nous nous aimerions là-dedans! Figure-toi que j'en suis à lui dire, à ma pauvre amie, qu'il m'est impossible de la recevoir chez moi... où vivent mon père, ma sœur et deux vieilles tantes paralytiques... C'est affreux!... Faudra-t-il donc que je manque encore cette occasion?... Ah! si tu voulais!...

À force de prières, je cédaï. Trois fois par semaine, je livrai mon appartement aux libres amours de Lucien et de sa maîtresse. Je fis même très bien les choses. Je prêtaï à Lucien mes babouches, mes chemises de nuit, ma parfumerie, la clé de ma bibliothèque secrète. J'eus aussi la délicatesse ingénieuse de commander, pour eux, les jours de rendez-vous, des en-cas élégants, réparateurs et substantiels : sandwiches, gâteaux au gingembre, porto, thé, etc. Je connus ainsi toutes leurs joies.

— Quel joli appartement vous avez!... me disait la marquise le soir, au restaurant, au théâtre, car — en dépit de M. de Mun, de M. de Mackau et du Bazar de la Charité, nous ne nous quittons plus... Quel goût charmant!... Il est fait pour l'amour!

— Vraiment?... Vous trouvez?... Vous êtes bien aimable...

— Mais, par exemple, votre cabinet de toilette...

— Il ne vous plaît pas!

— Ce n'est pas cela!... Voyons... vous n'avez pas un peu honte, avec ces peintures licencieuses?...

— Et vous?...

— C'est comme vos livres... Quelle horreur!...

— Vous les lisez donc?...

1. Albert de Mun (1841-1914), originaire de Rémalard, comme Mirbeau, a voulu mettre en œuvre la doctrine sociale de l'Église de Rome; il a été élu plusieurs fois député monarchiste de l'Orne.

2. Le baron de Mackau, né en 1829, a été lui aussi député de l'Orne; bonapartiste, il s'est ensuite rallié au boulangisme. Ce sont les chefs de file de la droite parlementaire.

— Enfin, vous avez un goût charmant!...

C'est ainsi que nous passions nos soirées à dire des choses graves et profondes.

Cela dura trois mois. Un jour, Lucien, pâle, défait, les larmes aux yeux, vint m'apprendre que tout était rompu, fini. Elle le trompait... Scène atroce, violente, horrible!... Au cours d'une explication, il avait dû casser trois de mes glaces et une quantité de menus bibelots très chers... Puis, il me remit la clé de mon appartement et s'en alla.

Je fus plusieurs années sans le revoir et je perdis de vue, tout à fait, la marquise de Parabole.

Je la rencontrai, un soir, dans une maison amie, chez une Autrichienne de Galata, qui recevait des gens bizarres et qui chantait du Schumann avec une voix blanche. L'exquis était que, dans cette maison amie, personne ne se connaissait, car les invités se renouvelaient sans cesse, étant principalement recrutés dans les colonies étrangères, et même dans les colonies pénitentiaires les plus élégantes de la capitale.

J'allai vivement vers M^{me} de Parabole. Elle était toujours jeune, belle, folle, séduisante, passionnée, un peu plus blonde qu'autrefois.

— Ah! comme il y a longtemps! m'écriai-je... Et qu'êtes-vous devenue... depuis la catastrophe?...

M^{me} de Parabole me regarda fixement, le front barré par un violent effort de se souvenir.

— Quelle catastrophe? fit-elle.

— Mais vous êtes bien madame de Parabole?

— Sans doute... Et vous, monsieur, qui êtes-vous?

— Georges Vasseur... déclarai-je en m'inclinant... Vous ne vous rappelez pas?...

— Pas du tout!...

— Et Lucien Pryant?

— Lucien Pryant?... Quel Lucien Pryant?... Attendez donc... Un petit blond?

— Non, madame, un grand brun...

— Je ne me souviens pas du tout!

— Un grand brun que vous avez passionnément aimé... pendant trois mois... chez moi... dans mon appartement... un appartement charmant?...

M^{me} de Parabole se recueillit, appela à elle tous ses souvenirs, passa en revue tous ses amants... tous les appartements de ses amants... Et elle dit avec une sincérité évidente et douloureuse :

— Non, en vérité... un grand brun... dans votre appartement... je ne vois pas cela du tout... Et je pense que vous êtes fou, monsieur!...

Huit jours après, je la retrouvai, dans une autre maison amie, chez une Chilienne du Canada, qui chantait du Schubert avec la voix et les gants d'Yvette Guilbert ¹... Elle m'aborda la première, empressée et souriante :

— Vous avez dû me croire folle... l'autre soir?... Mais parfaitement, je me rappelle tout maintenant... Lucien Pryant!... Comment donc?... Dieu qu'il était bête, le pauvre garçon!... Et comme nous l'avons trompé, tous les deux!

— Je l'ai trompé, moi?... sursautai-je... Mais avec qui?

— Avec moi, donc... Nos baisers... nos morsures... et mes cheveux! Tu l'as donc oublié déjà, ingrat?

Ce fut à mon tour d'être étonné.

— Vous faites erreur, madame... Ce n'est pas avec moi que vous avez trompé mon ami Lucien Pryant...

— Mais avec qui?... Voyons!... vous étiez bien l'ami de Lucien Pryant?

— Certes!

— Et je ne l'aurais pas trompé avec vous?...

Elle eut une moue adorable, et des yeux incroyables...

— Alors, ce serait la première fois... Vous m'étonnez prodigieusement...

À ce moment, il se fit, dans le salon, une légère agitation. On annonçait que la maîtresse de maison allait chanter une romance de Schubert. M^{me} de Parabole me quitta.

Je ne l'ai pas revue...

Je ne l'ai revue qu'ici...

Peut-être lui parlerai-je demain...

1. Yvette Guilbert (1867-1944), chanteuse à succès, célèbre pour ses gants noirs, immortalisée par Toulouse-Lautrec.

XI

Je me promenais, avant le dîner, sur les Quinconces, avec Triceps. Nous croisâmes une femme, infiniment trop élégante, qui sortait de la buvette. Elle sourit à Triceps et dit :

— Bonsoir, vieux...

— Bonsoir, mon petit chat, répondit Triceps.

Elle passa, dans une houle de parfums...

— C'est Boule-de-Neige... m'expliqua Triceps... l'ancienne maîtresse du vieux baron Kropp... tu sais... qui est mort l'année dernière... le vieux baron Kropp... voyons?... Ah! mon cher, c'est à ne pas croire qu'il y ait des hommes comme ça!... Écoute...

Et Triceps, satisfait d'avoir à placer une histoire, me dit, en passant son bras sous le mien :

« Un matin, le vieux baron vint chez moi. Et sans préambule, il me demanda :

— Est-ce vrai, docteur, qu'il y a du fer dans le sang?

— C'est vrai...

— Ah!... je ne voulais pas le croire... Et comme la nature est compliquée!

Le vieux baron avait la lèvre tremblante et un peu baveuse. Ses yeux étaient presque morts... Et la peau de son cou faisait, sous le menton, comme une lâche cravate de chair molle. Il réfléchit un instant, puis :

— Il n'y en a pas beaucoup... beaucoup?... fit-il.

— Ah! dame!... répondis-je. Ça n'est évidemment pas une mine... comme celles de l'Ariège...

— Qu'entendez-vous par là?...

— Je veux dire que, du sang d'un homme, on ne tirerait pas assez de fer pour — comment vous exprimer cela? — pour construire, par exemple, une seconde tour Eiffel... Comprenez-vous?

— Oui!... oui!... oui!...

Et le vieux baron rythma chacun de ces : "Oui..." d'un mouvement de tête approbateur et découragé... Il ajouta :

— D'ailleurs, je n'en demande pas tant...

Puis, après un court silence :

— Ainsi, vous croyez qu'on peut extraire du fer... un peu de fer... de mon sang?... de mon sang?

— Hé!... Pourquoi pas?...

Le baron sourit, et il demanda encore :

— Croyez-vous aussi qu'il y ait de l'or, dans le sang?

— Ah! ça non... Et vous êtes vraiment exigeant, mon cher baron. Il n'y a de l'or que dans les dents... malades.

— Hélas! docteur, je n'ai plus de dents, même malades, gémit le vieillard. Et, eussé-je des dents, et de l'or dans les dents, ça ne serait jamais que de l'or étranger, de l'or que je n'aurais pas fabriqué moi-même, de l'or qui ne serait pas de ma substance, en un mot. Alors, à quoi bon? Ainsi, vous êtes sûr qu'il n'est pas, dans mon sang, de l'or?

— Sûr...

Le baron soupira :

— C'est très fâcheux... Et vraiment, je le regrette... Parce que, voyez-vous, j'aurais mieux aimé de l'or que du fer pour ma bague...

Je n'insistai pas, sachant le baron un peu gâteux. Celui-ci reprit, en faisant claquer sa langue sur sa lèvre humide de salive :

— C'est que vous ne savez pas combien j'aime Boule-de-Neige. Je lui ai tout donné... des hôtels, des chevaux, des bijoux, des amants qui la font crier de bonheur... Elle a des draps de cinquante mille francs... Elle a tout ce qu'une femme peut avoir et peut rêver... Eh bien, je voudrais lui donner plus encore, lui donner ce qu'aucune femme n'a jamais eu... Oui, lui donner en une seule fois, et sous une forme matérielle, tangible, tout ce qui me reste de moelle et de sang... toute ma substance en un mot, enfermée dans un écrin qu'orneraient les plus beaux diamants de

la terre. Peu m'importe de mourir... Oui, mais aurai-je assez de sang pour cela ?

— On a toujours assez de sang pour cela, répondis-je négligemment. Du reste... on fait ce qu'on peut...

— Ah! docteur!... je ne me sens pas bien...

Épuisé par tout ce que représentait d'efforts impuissants ce désir sénile, le vieux baron, devenu très pâle, s'évanouit. Je l'allongeai sur un divan, les pieds hauts, lui fis respirer des sels d'une âcreté violente, lui fouettai le visage avec la pointe d'une serviette mouillée... La syncope dura quelques minutes. Puis, quand il fut revenu à lui, j'ordonnai qu'on le reconduisît, soutenu aux aisselles par deux domestiques, jusqu'à sa voiture qui stationnait dans la rue... Il bredouillait, entre ses lèvres, qui avaient peine à se rejoindre :

— Ah!... Boule-de-Neige!... Boule-de-Neige!... je te donnerai...

Et, tassé sur les coussins, les jambes molles, la tête roulant sur sa poitrine, le vieux baron continuait de marmotter obstinément :

— Oui... c'est cela... toute ma substance... je te donnerai toute ma subst...

Le lendemain, il se rendit chez un chimiste très renommé pour sa science.

— Je voudrais, lui dit-il, que vous tiriez de mes veines assez de sang pour en extraire trente-cinq grammes de fer.

— Trente-cinq grammes?... fit le chimiste, qui ne put réprimer sa stupéfaction... Diable!

— Est-ce trop? demanda le baron avec inquiétude...

— C'est beaucoup...

— Je paierai ce qu'il faudra... Et si vous aviez besoin de tout mon sang, prenez-le...

— C'est que, objecta le chimiste, vous êtes bien vieux...

— Si j'étais jeune, répliqua le baron, ce n'est pas mon sang que je donnerais à ma Boule-de-Neige adorée... c'est autre chose...

Au bout de deux mois, le chimiste avait livré au baron un petit morceau de fer.

— Il ne pèse que trente grammes... lui dit-il.

— Comme c'est petit!... murmura le baron, dont la voix n'était plus qu'un souffle, et dont le visage semblait plus pâle qu'un suaire...

— Ah! dame! monsieur le baron... Le fer est lourd et ne fait pas un gros volume.

— Comme c'est petit!... comme c'est petit!

Et regardant, au bout de ses doigts qui tremblaient, la menue parcelle, de métal, il soupira :

— Ainsi, voilà toute ma substance!... Ça n'est pas beau... Et pourtant, il y a dans ce grain noir toute l'immensité de mon amour... Comme Boule-de-Neige sera fière de posséder un pareil bijou... un bijou qui est de la moelle... qui est du sang... qui est de la vie!... Et comme elle m'aimera!... et comme elle pleurera d'amour!

Il chuchota les dernières paroles, n'ayant plus la force de les prononcer à haute voix... et après s'être répété, intérieurement :

— C'est tout petit... et pourtant il n'y a pas, il n'y a jamais eu sur la terre, ni au cou d'une femme, ni au petit doigt de sa main, un aussi gros bijou...

Il s'endormit d'un sommeil agité et plein de cauchemars...

Quelques jours après, le baron agonisait, Boule-de-Neige était près de son lit, et elle regardait les choses autour d'elle, d'un regard d'ennui, d'un regard qui signifiait : "Le vieux me rase... Il n'en finit pas de mourir... Je voudrais bien être ailleurs..."

Un domestique apporta un écrin.

— Qu'est-ce que c'est?... interrogea le baron d'une voix hale-tante...

— C'est la bague... monsieur le baron.

À ce mot, le vieux moribond eut un sourire sur les lèvres et une lueur dans les yeux...

— Donne... Et toi, Boule-de-Neige, viens ici, près de moi... et écoute bien...

Avec effort, il ouvrit l'écrin, passa la bague à l'un des doigts de Boule-de-Neige, et il dit, d'une voix coupée de râles et de sifflements :

— Boule-de-Neige... regarde cette bague... Ce que tu vois là, c'est du fer... C'est du fer qui représente tout mon sang. On a ouvert et fouillé mes veines pour l'en extraire... Je me suis tué

pour que tu aies une bague, comme aucune femme n'en a jamais eu... Es-tu heureuse?...

Boule-de-Neige considéra la bague avec un étonnement nuancé de mépris, elle dit simplement :

— Ah! bien... mon vieux... tu sais... j'aurais mieux aimé une pendule. »

Et Triceps finit son récit avec un éclat de rire :

— Non... ce que cette Boule-de-Neige est rigolo!... Une nature!...

XII

J'ai fait, aujourd'hui, une découverte importante sur l'invulnérabilité du hérisson au venin de la vipère, et je vous demande, ô lecteurs futurs, la permission de m'en réjouir avec vous.

Cette invulnérabilité n'est pas due, comme le croient les naturalistes, lesquels ne voient jamais plus loin que le bout de leur scalpel, à des particularités physiologiques qui rendraient le hérisson constitutionnellement réfractaire aux intoxications vipérines; elle vient uniquement de l'étonnante roublardise dont la nature doua ce petit quadrupède, et de la merveilleuse ingéniosité qu'il déploie dans la lutte pour la vie. Je le démontrerai tout à l'heure.

Si je ne fais point part de ma découverte à ce qu'on appelle le monde savant, c'est que je le sais par nature peu accueillant aux libres observateurs, et, par système, franchement hostile aux incursions des littérateurs dans le domaine de la science, qu'il considère comme son fief exclusif. Bien à tort, j'ose le dire. Pourtant, mes travaux antérieurs et mes subséquentes recherches devraient m'être une attestation sérieuse que je ne suis pas le premier venu, en cette partie de l'intelligence humaine. Faut-il rappeler que c'est moi qui déterminai la loi, si intéressante et si nouvelle, de l'ambulation chez les végétaux? Quant à mes observations sur la bi-mentalité et l'autocriminologie de l'araignée, elles révolutionnèrent la physiologie de cet articulé aptère, au point que sir John Lubbock ¹, à qui je les adressai, consignées

1. John Lubbock (1834-1913), naturaliste darwinien, auteur notamment d'une étude sur les instincts et l'intelligence des animaux.

dans un lumineux rapport, devint si furieux qu'il fallut toute l'habileté de M. le baron de Courcel¹, à cette époque notre ambassadeur à Londres, pour empêcher l'Angleterre de faire encore des bêtises en Égypte.

Il est heureux, cependant, que les simple poètes corrigent parfois les erreurs des savants, et je ne veux pas songer à l'affreuse nuit intellectuelle en laquelle nous resterions plongés si nous n'avions jamais que les savants pour nous expliquer le peu que nous savons des secrets de la nature. L'alchimiste Van Helmont², qui fut pour son temps un considérable savant, intuitif passionné autant qu'expérimentateur rigoureux, dota la science de la théorie de la génération spontanée. Voici, comment. Un soir, il mit dans son jardin, sous un pot de fleurs hermétiquement fermé, quelques noix sèches. Le lendemain, il souleva le pot, et vit des souris qui grignotaient les noix. Immédiatement, il en conclut que les souris naissaient des noix avec une spontanéité extraordinaire, et il porta cette bonne nouvelle aux Académies d'Europe enthousiasmées. Hélas! presque toutes les expériences scientifiques présentent cette valeur-là : qu'elles sortent des bouillons de culture contemporains, ou des mystérieux athanors du moyen âge, elles sont toujours le mensonge, du moins au dire des Jésuites, les meilleurs éducateurs qui soient. Dans quelques années, nos fils riront des microbes de Pasteur comme nous rions des souris spontanées de Van Helmont, et les localisations cérébrales du docteur Charcot³ leur paraîtront, peut-être, des cocasseries plus inacceptables que l'homuncule d'Arnaud de Villeneuve⁴ et les crapauds essentiels de Brandt⁵. *Experientia fallax*, comme disait le vieil Hippocrate.

1. Alphonse de Courcel, né en 1835, décédé en 1935, est ambassadeur à Londres depuis 1898.

2. Jean-Baptiste Van Helmont (1577-1644), médecin et chimiste bruxellois. Il reconnut l'existence des gaz et du suc gastrique.

3. Jean-Martin Charcot (1825-1893) est surtout célèbre par ses travaux sur l'anatomopathologie du système nerveux et sur l'hystérie.

4. Arnaud de Villeneuve (vers 1240-1313), médecin et alchimiste catalan qui rechercha la pierre philosophale et fut excommunié.

5. Hennig Brandt, alchimiste hambourgeois, mort en 1692. Il découvrit le phosphore en cherchant lui aussi la pierre philosophale.

Cet après-midi, je suis allé me promener, avec mon ami Robert Hagueman, dans un bois... un ancien parc abandonné qui se trouve situé à quelques kilomètres de la ville, en un endroit de la vallée où, lasse de n'être qu'une fissure dans la montagne, elle s'élargit au point de donner l'illusion d'une petite plaine... Le bois, redevenu libre, presque vierge, est délicieux de silence et de fraîcheur. Des fleurs de toute sorte y poussent, jaunes, rouges, bleues, roses, et l'on voit enfin le ciel entre les branches.

Ayant longtemps marché, je me reposais au bord d'une clairière, le dos appuyé contre le tronc d'un hêtre. Tout près de moi, des ornithogales ouvraient au soleil leurs ombelles de fleurs blanches. Tout autour, des millepertuis décoraient l'ombre de leurs vives étoiles d'or... Et je ne pensais à rien, sinon à jouir du répit de douceur et de lumière que m'offrait cette nature. Roger Hagueman, lui, s'était endormi sur un lit de mousses. Ah! celui qui m'eût dit que j'étais sur le point de faire une découverte biologique importante, m'eût fort étonné!

Mon attention fut, tout à coup, requise par quelque chose de brillant qui se glissait entre les herbes et soulevait, comme d'un vif éclair argenté, le feuillage bas des millepertuis. Je reconnus une vipère, et je mentirais si je n'ajoutais pas : de l'espèce la plus dangereuse. Elle ne me voyait point, et s'ébattait librement, paresseusement, parmi les fleurs. Tantôt elle disparaissait, tantôt elle reparaisait, ici, droite comme une petite lame de poignard, là, ovale comme un bracelet, ou bien encore, ondulant comme un ruisseau d'eau claire, entre de la mousse. Mais quelque chose m'intrigua plus encore. Non loin de la vipère insoucieuse, j'aperçus un petit tas de feuilles sèches. Au premier abord, il n'offrait rien de particulier; à l'examiner mieux, il me sembla suspect. Il n'y avait pas la moindre brise, pas le moindre courant d'air sous le taillis : les petites graminées restaient immobiles. On eût dit que les feuilles des bouleaux, au-dessus, eussent été peintes. Et cependant ce tas de feuilles sèches bougeait; un mouvement léger, mais perceptible, de respiration l'animait... Il était vivant... Et d'être vivante ainsi, cette boule de feuilles sèches me donnait je ne sais quelle terreur... J'écarquillai les yeux pour la mieux voir, pour faire entrer mon regard sous la superposition de ces feuilles qui cachaient évidemment un mystère, un de ces mille crimes de la forêt meurtrière, mais quel?

Les animaux les plus obtus, les plus humbles insectes et les larves les plus dérisoires ont le flair merveilleux de ce qui les menace. Ils dépistent l'ennemi le mieux caché, avec une intelligence qui ne les trompe jamais, si elle ne les sauve pas toujours. L'ennemi qui était là, tapi dans les feuilles, ne devait pas menacer la vipère, sans quoi celle-ci ne se fût pas montrée si confiante, si indolente, dans un étirement d'une grâce si voluptueusement sinieuse, parmi les fleurs et les molles mousses. Je m'étais sans doute trompé; c'était mon imagination seule qui me faisait découvrir, maintenant, sous les innocentes feuilles, un museau vorace et deux yeux ardents. Je résolus d'attendre, derrière mon arbre, sans un geste, sans un mouvement, afin de ne pas effaroucher la vipère. Robert dormait toujours...

Et, tout à coup, tandis que la vipère, d'un rampement lent, frôlait le tas de feuilles, je vis une chose merveilleuse, un des drames les plus surprenants qu'il soit donné à l'homme de contempler. Les feuilles sèches volèrent à droite et à gauche, et un gros hérisson dardant ses piquants, allongeant son museau, apparut. Avec une rapidité, un bondissement d'attaque qu'il eût été impossible d'imaginer aussi lestes chez une bête d'aspect aussi lourd, le hérisson se précipita sur la vipère, l'engueula par la queue qu'il serra fortement, et se roula en boule, son corps tout entier préservé par les mille pointes dressées, comme des piquants de lance, de sa peau. Et il ne bougea plus.

Alors, la vipère souffla horriblement. Par des élans vigoureux qui la faisaient s'élancer toute droite et brillante comme un coup de couteau, elle essaya de se dégager de l'étreinte du hérisson. En vain, elle essaya de la mordre, précipitant sa gueule chargée de venin contre les piquants de l'ingénieux animal, où elle se déchirait. Toute sanglante, ses petits yeux crevés, elle continuait à se débattre et de mordre l'impénétrable armure du monstre, dans une fureur croissant avec les blessures. Cette lutte dura dix minutes. Enfin, dans sa rage à vouloir se dégager, elle se perfora le cerveau contre les inflexibles épées, et elle retomba, inerte, mince ruban gris taché de sang, près de la boule immobile.

Le hérisson attendit quelques instants. Puis avec une prudence, une circonspection vraiment admirables, il détendit ses piquants, risqua son museau, allongea à demi le corps, ouvrit ses deux petits yeux noirs, féroces et ricaneurs, sortit ses pattes. Puis,

quand il se fut bien rendu compte que la vipère était morte, il l'avalait, en groïnant, comme un porc.

Après quoi, lourdaud, repu, il se traîna sur ses pattes courtes, et, fouillant la terre du groin, il se roula en boule, sur un tas de feuilles parmi lesquelles il disparut...

Au retour, Robert, qui n'avait pris aucun plaisir au récit du combat de la vipère contre le hérisson, m'étourdit d'histoires de femmes, de jeu, de chevaux. Je ne l'écoutais pas... Comme nous étions à quelque cent mètres de la ville, il me tira par le bras, et il me dit, en me désignant une jolie maison, bien placée à mi-côte, parmi des terrasses et de somptueux jardins :

— Tu connais ?

— Non...

— Mais, c'est la villa hantée, mon vieux... Comment tu ne connais pas?... Une histoire épatante... Voici comment je l'ai apprise.

Et mon ami conta :

« Il y a deux ans, je voulais louer une villa ici... On me conseilla de m'adresser à l'un des notaires, maître Claude Barbot, qui en possédait quatre, les quatre plus belles et les mieux situées du pays. Cet officier ministériel me reçut avec force politesses, dont le caractère de jovialité un peu canaille me déplut tout de suite, infiniment.

C'était un petit homme chauve, de figure ronde et lippue sans sensualité, et dont le ventre bedonnait sous un gilet de velours à fleurs, défraîchi et de coupe ancienne. Tout en lui était rond comme sa figure, tout en lui était vulgairement jovial, sauf les yeux, dont les blanchâtres et troubles prunelles, cerclées de rouge, enchâssées dans un triple bourrelet graisseux de la paupière, suintaient, si j'ose dire, une expression assez sinistre. Mais cette expression, j'étais tellement habitué à la retrouver, à peu près pareille, dans tous les regards des hommes d'affaires, que je n'y pris pas d'autre attention que celle, indifférente et sommaire, que j'accorde aux regards des passants dans la rue. D'ailleurs, je n'avais pas à discuter des intérêts considérables avec ce tabellion de ville d'eaux. Tout au plus pouvait-il me carotter quelques

louis, même en admettant que nous tombions d'accord sur la location de sa villa.

En quelques mots, brefs et froids, je lui expliquai le but de ma visite.

— Ah! ah! fit-il en étalant sur ses cuisses courtes des mains potelées et velues — car si son crâne ne révélait pas trace de poils, il en poussait des touffes épaisses sur ses mains... — ah! ah!... l'on vient donc se reposer, tout l'été, dans les Pyrénées?... Excellente idée... Il n'y a pas de meilleur endroit, ni plus agréable ni plus sain...

— Je l'espère, déclarai-je bêtement, ne sachant que dire.

Le notaire accentua la déplaisante familiarité de ses phrases :

— Et l'on vient... ah! ah!... et l'on vient demander à maître Claude Barbot, ci-présent, de lui louer une de ses petites villas?... Parbleu! je crois bien... Ce sont les plus jolies et les plus confortables...

— Elles ont, du moins, cette réputation...

Décidément, je n'avais pas de chance dans le choix de mes réponses. Maître Barbot sourit :

— Et méritée, donc!... Eh bien, mais, il me semble que nous pouvons traiter cette affaire-là... Oui, oui, nous pouvons traiter cette affaire-là...

Le notaire se croisa les bras et se renversa l'échine sur le dossier balancé de son fauteuil.

— Voyons ça... voyons ça... dit-il... Et résumons la situation... Premier point... Êtes-vous marié?

— Non.

— Ah!... pas marié... très bien... très bien! Deuxième point... Avez-vous une habitude?... J'entends une connaissance... une petite amie, là, là... pour tout dire?...

Et, bonhomme, avec un sourire bienveillant, il ajouta :

— Mon Dieu! nous savons ce que c'est que la vie... La province n'est pas si arriérée qu'on le croit généralement... Il faut bien que jeunesse se passe... ici comme partout... Et nargue à la chambre des notaires!... Ah! ah!

Comme je ne répondais pas, étonné et choqué du tour que prenait la conversation, maître Barbot expliqua :

— Mon Dieu... si je vous pose ces questions, excusez-moi... C'est pour me rendre compte de ce qu'il vous faut... c'est par

sollicitude de propriétaire... Mes quatre villas, cher monsieur, sont aménagées en vue de certaines situations sociales... situations définies... ou pas définies, au choix... comprenez-vous?... J'en ai une pour les vrais ménages : c'est la moins bien... une autre pour les ménages de passage, les ménages d'été : elle est mieux... une autre pour les hommes seuls : admirable, celle-là, cher monsieur... Et ainsi de suite... Vous comprenez, ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre... Alors... dans quelle catégorie dois-je?...

— Je suis seul, affirmai-je.

— À la bonne heure... applaudit maître Barbot... Et vous avez choisi le vrai chemin... Vous avez donc droit à la plus belle de mes villas... Vous m'en voyez très heureux, car vous me plaisez beaucoup... beaucoup...

J'esquissai un vague geste de remerciement... Le notaire reprit :

— Cela vous étonne peut-être que je destine aux hommes seuls la plus belle, la plus complète, la plus luxueuse, la plus admirable de mes villas?... C'est une idée à moi, et que je vous expliquerai tout à l'heure... en visitant, si vous le permettez...

Et son regard, blanchâtre et trouble, m'examinait, me fouillait. Je sentais réellement ce regard me palper, me soupeser, déterminer ma valeur sociale, morale et marchande. J'étais, dans le regard de cet homme, comme une pierre précieuse dans la main d'un juif.

À ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et dans un chiffonnement de soie et de dentelles, dans un parfum violent de femme et de fleur, j'aperçus une chevelure rousse, une bouche rouge, l'éclair bleu de deux yeux adorablement ardents, une apparition éblouissante, miraculeuse de beauté, de jeunesse et d'amour, qui, à peine apparue, disparut en jetant ce cri : "Pardon!"

— Ma femme... expliqua négligemment maître Claude Barbot.

— Mes compliments! fis-je, non encore revenu de la surprise où m'avait plongé la vision rapide de cette rayonnante créature, à peine entrevue dans l'entrebâillement d'une porte, vite ouverte et vite refermée... »

Robert se tut un instant :

— Ah! mon vieux... souffla-t-il... quand j'y repense!...
Quels yeux!... Quelles lèvres!...

Puis il reprit :

« La villa me plut. Joliment plantée sur la montagne, entre des massifs d'arbres, entourée de jardins, d'une architecture sobre et svelte, maître Barbot n'en avait pas exagéré les mérites. L'intérieur était d'une décoration claire, vibrante, d'un luxe discret, qui laissait toute leur importance aux paysages de verdure, de montagne et de ciel, au milieu desquels elle s'élevait.

Je me souviens surtout de la chambre, une chambre jaune à meubles blancs, d'une douceur, d'une mollesse délicate et voluptueusement gaie, où les contours des objets, les tons de la chair acquéraient une extraordinaire finesse, une qualité de lumière indicible et pénétrante jusqu'au rêve. Quelques gravures licencieuses, des copies de Jules Romain, d'autres tout à fait obscènes, des Rops, je crois, ornaient les murs; et, ça et là, sur la cheminée, les étagères, les tables, d'impures figurines de Saxe, mettaient des grâces de joli péché...

C'est justement dans cette chambre que nous étions, maître Barbot et moi, quand, décidé à louer cette villa, je lui en demandai le prix.

— Cinquante mille francs, pas un sou de moins... déclara-t-il, d'une voix ferme.

Je sursautai. Mais le notaire m'invita à m'asseoir, et voici ce qu'il me dit, tandis que son regard blême était fixé sur moi, étrange, dominateur :

— Cinquante mille francs... cela vous paraît cher, au premier abord? Je le comprends... Mais je vais vous éclairer d'un mot... Cette villa est hantée...

— Hantée?... balbutiai-je.

— Parfaitement... Toutes les nuits, il y vient un fantôme... Oh! ce n'est pas un fantôme à tête de mort, à corps de squelette, et qui traîne des suaires, des ferrailles, des lueurs de lune, par les couloirs, sur le coup de minuit... Non... C'est un fantôme comme on n'en voit pas souvent, même en rêve, un adorable et merveilleux fantôme, à tête et à corps de femme, dont la chevelure rousse, les yeux bleus, la chair irradiante sous la transparence des batistes parfumées, feraient damner un saint... Ce fantôme a ceci de particulier qu'il connaît tous les secrets de l'amour et qu'il

en invente, et qu'il est discret, discret... Il vient quand on veut... il s'en va de même... Personne n'en sait rien... ni vu, ni connu... Enfin, c'est à prendre ou à laisser... Je loue la villa avec le fantôme... je ne la loue jamais sans lui... Si vous n'en voulez pas, je ne suis pas en peine... Non, je ne suis pas en peine, sacrédié!

Je regardai le notaire... Un sourire cynique bridait ses lèvres, éraillait ses prunelles, autour desquelles le cercle rouge s'avivait de suintements sanguinolents... Et je criai :

— Ce fantôme... je le connais, je l'ai vu... C'est...

Maître Barbot m'imposa silence par cette interruption violente :

— Un fantôme, voilà tout... Vous ne le connaissez pas, vous n'avez rien vu... C'est un fantôme comme tous les fantômes... Allons-nous-en... Vous réfléchirez en route...

Et, haussant les épaules, avec un air de mépris souverain, il dit encore :

— Ah! les imbéciles qui marchandent l'amour d'un fantôme... d'un pareil fantôme!... Oh! là là!... Et ça se vante de chercher des sensations rares, des voluptés inédites?... Littérateurs!... Allons-nous-en... »

Ayant terminé son récit, Robert tout à coup me demanda, en sautant de voiture.

— Et tu ne sais pas... qui habite, cette année, la villa hantée?... Mais, c'est Dickson-Barnell, le milliardaire américain... D'ailleurs, tu sais que nous dînons ce soir, avec lui... À tout à l'heure!...

Un charmant garçon que ce Dickson-Barnell...

Les présentations faites et quelques cocktails bus ensemble, avant le dîner, nous devînmes, tout de suite, les meilleurs amis du monde...

C'était du reste — il m'a paru tel au premier abord — un joyeux compagnon, d'une gaieté entraînante et franche... franche comme l'or. Cordialement, je m'empressai de le féliciter de sa gaieté.

— Une vertu bien rare, cher monsieur, et qui se perd, de jour en jour, chez nous... dis-je avec une solennité affectueuse et

dogmatique. Il n'y a plus, d'ailleurs, que les Américains pour être un peuple gai...

Dickson-Barnell approuva :

— En effet... dit-il... je suis gai, si tant est que je sache exactement ce que c'est que la gaieté. Mais cela ne veut pas dire que je sois heureux... Les moralistes ont raison, voyez-vous... Les riches ne peuvent pas être heureux... Le bonheur, c'est autre chose que la richesse... C'est même, je crois, le contraire.

Comme je m'étonnais de cette suite d'axiomes mélancoliques :

— Ah! soupira-t-il... quand on est riche comme je suis, on a vu trop vite le fond de toutes choses... La vie devient quelque chose d'horriblement monotone, et sans imprévu... Les femmes, le vin, les chevaux, les voyages... les tableaux, les bibelots, si vous saviez combien l'on en ressent aussitôt l'écoeurement... l'immense écoeurement... l'immense vanité... *Vanitas vanitatum*.

J'étais décidé à flatter cet homme de toutes les manières, et je lui dis :

— Vous parlez d'or, monsieur.

— Dame! répondit simplement le milliardaire, avec un geste dont je n'oublierai jamais la suprême mélancolie.

Et, après quelques minutes de silence, brusquement, il me demanda :

— Fumez-vous?

— Volontiers...

Il me tendit un cigare haut comme un obélisque et qui resplendissait pareil à une colonne d'or dans le soleil.

— Fichtre! admirai-je.

Dickson-Barnell sourit de ce sourire désenchanté et si amer qui, tant de fois, dut apparaître sur les lèvres du pessimiste Ecclésiaste. Et il m'expliqua :

— Oui, c'est une idée à moi. Ce cigare est fait tout entier avec des feuilles d'or contrôlé et poinçonné. J'en ai plein des caisses, des caisses aussi longues, aussi profondes que les divans dont il est parlé dans votre Baudelaire... Il m'avait semblé que fumer de l'or, ce serait le comble de la richesse. Eh bien! il n'y a rien de si mauvais, mon cher monsieur... C'est absolument infumable...

Il eut un geste de découragement d'une telle amplitude qu'il embrassait réellement tout l'univers... Et il dit, sur un ton dont il

m'est impossible de rendre d'accent et le prolongement symboliques :

— Tout hélas! est infumable...

Puis :

— C'est comme les femmes... Ah! mon cher monsieur... je puis dire que je les ai eues toutes... et je puis dire que je n'ai rien eu du tout, rien que de la lassitude et du dégoût... Alors, j'ai voulu réaliser le rêve des poètes... J'ai voulu tenir dans mes bras les créatures de beauté et de chimère, les ultra-terrestres créatures telles qu'on les voit dans les poèmes. J'ai fait exécuter, par d'incomparables artistes, des femmes dont les chevelures étaient d'or vrai, les lèvres de corail pur, le teint d'une indiscutable pulpe de lys... les seins modelés dans de la neige véritable, etc., etc. Oui, mon cher monsieur... Eh bien...

— Eh bien?

— C'était infumable...

Et il gémit :

— Oh! être riche... être trop riche... funeste destin!... Et cette affreuse pensée qu'on peut tout avoir, à la minute même du désir, tout... même le génie littéraire... avec de l'argent!... Car j'ai aussi du génie littéraire... Je suis l'auteur d'une quantité de drames écrits par un jeune homme qui m'accompagne partout... Ces drames sont prodigieux et ils m'embêtent. Il n'y a rien d'aussi épouvantable que cela... parce que je ne sais pas moi-même à quel point je suis riche... J'ai beau, chaque jour, piquer des têtes dans la mer immense de ma richesse, jamais je n'ai pu en atteindre le fond. Connaissez-vous mes jardins?

— Non... mais comme je voudrais les connaître!

— Ce sont des jardins de cinquante hectares, où toutes les fleurs de toutes les flores sont artificielles, et renferment de petites lampes électriques dans leurs calices. Le soir, quand la nuit vient, je tourne un bouton, et toutes les fleurs s'illuminent... C'est féérique, mon cher monsieur... et vous ne savez pas à quel point cela me dégoûte... Cela me dégoûte tellement que, dans mes palais, yachts, châteaux et villas, j'ai remplacé la lumière électrique par la lumière fumeuse et primordiale des oribus... Ah! nom d'un chien, mon cher monsieur, ne devenez jamais riche...

Dickson-Barnell poussa un long soupir. Il se tourna et se retourna sur les coussins sans pouvoir trouver une position qui lui fût agréable. Et il poursuivit d'un ton lamentable :

— J'ai essayé de la science, de la philosophie, de la photographie et de la politique. J'ai lu, lu, lu des livres de toute sorte et de tout le monde. J'ai voulu soumettre, pour en extraire des idées et me les approprier, les œuvres de M. Paul Bourget ¹, de M. René Doumic ², de M. Melchior de Vogüé ³, au même procédé mécanique de concassement et de lavage que les blocs aurifères, dont on extrait l'or.

— Hélas ! interrompis-je... Il y a bien longtemps que ces livres ont passé par des cribles plus sévères que les vôtres. Et il n'en est resté, jusqu'ici, que de la matière inerte et du poids mort.

— Quand je vous le disais !... gémit l'infortuné Dickson-Barnell... Tout est infumable... Et tenez !... J'ai été en affaires avec le roi des Belges ⁴ — quel type aussi, celui-là ! — pour lui acheter la Belgique... Je pensais renouveler là les fastes et les farces des Empereurs romains... Nous étions presque d'accord, Léopold et moi... quand j'ai vu *Quo vadis* ? à la Porte-Saint-Martin ⁵... Cela m'a dégoûté, à tout jamais, du néronisme... Tout est infumable !...

Le dîner fut morne... Robert Hagueman était sans entrain... Dickson-Barnell buvait comme un sourd, silencieusement... la face couperosée, l'œil injecté de sang... En vain Triceps déployait des grâces d'écureuil... et sautait d'un sujet à l'autre... Moi, je songeais à la lutte, dans la clairière fleurie, de la vipère et du hérisson... Comme nous nous levions de table :

1. Paul Bourget (1852-1935), romancier et psychologue mondain, auteur du *Disciple*, est devenu l'une des têtes de Turc de Mirbeau, jadis son ami.

2. René Doumic (1860-1937), professeur agrégé, critique littéraire traditionaliste de la *Revue des Deux Mondes*, auteur de nombreux ouvrages sur la littérature contemporaine. Il était très hostile à Mirbeau.

3. Melchior de Vogüé (1848-1910) représente la réaction idéaliste et néo-chrétienne au naturalisme et au positivisme ; il a contribué à faire connaître en France le roman russe.

4. Léopold II (1835-1909), roi des Belges depuis 1865, homme d'affaires sans scrupules. Mirbeau lui consacre un chapitre au vitriol dans *La 628-E8*.

5. Adaptation, par Moreau, du célèbre roman de Sienkiewicz (1895), représentée en 1901 au théâtre de la Porte Saint-Martin. L'action se situe à Rome sous le règne de Néron.

— Eh bien... dis-je à Dickson-Barnell... est-ce que la fantôme de la villa hantée... ah! ah!... est infumable, lui aussi?

— Infumable... bégaya le milliardaire américain d'une voix grasse.

Plus vague, avec un dandinement de pochard, il ajouta :

— Tout... tout est infumable...

Il essaya de se lever comme les autres... Ses jambes molles ne purent porter le poids de son corps... Il retomba comme une masse sur sa chaise... en bredouillant, avec une obstination d'ivrogne :

— Tout est infumable... in... fu... ma... ble!

Et il s'endormit...

Rober Hagueman dit, au fumoir :

— Il est joliment changé, ce pauvre Dickson-Barnell. Je l'ai connu épatant... autrefois... D'abord, il portait la boisson comme un foudre... Et puis, il ne se plaignait pas de la vie, comme un poète lyrique...

— Dame! à force d'être si riche, si longtemps riche... fit Triceps, on serait neurasthénique à moins.

Et Robert poursuivit :

— Vous vous souvenez sans doute — car ce fut un événement parisien — de ce qui lui arriva, une matinée qu'il conduisait son mail. Comme il rentrait chez lui, le mail, lancé au trot de ses quatre chevaux, heurta, dans le tournant, la grille de l'hôtel d'un coup si violent et si malencontreux que Dickson-Barnell fut projeté, ainsi qu'un paquet, sur le pavé de la cour et s'y écrasa. On le releva évanoui et dans un tel état de démolition qu'on le crut mort. Et comment n'eût-il pas été mort, en effet? Il avait le crâne fracturé en deux endroits, trois côtes enfoncées, les genoux déboîtés, une jambe broyée, et, par une large déchirure du ventre, le sang coulait à flots. À grand-peine, on parvint à le transférer dans son lit. Sur son passage, dans les escaliers et les vestibules, il laissait un sillage de sang, et les domestiques qui le portaient en étaient tout rouges... Appelé en hâte, le médecin, qui était un ami très cher de Dickson-Barnell, accourut, examina les plaies, fronça le sourcil, et procéda aux pansements urgents en attendant le chirurgien que, au premier aspect du blessé, il avait mandé aussitôt. — Est-ce qu'il est mort? demanda le secrétaire qui entra dans la chambre. — Pas encore! répondit le

médecin... mais... Et il hocha la tête d'un air qui voulait dire : — Mais c'est comme s'il l'était... — Mon Dieu! mon Dieu!... gémit le pauvre homme... À quoi le docteur répliqua, sévère : — Eh bien, master Winwhite... si votre maître vous entendait, il ne serait pas content... Le pansement terminé, le blessé revint à lui. Il regarda le médecin de ce regard net, précis et sondeur, avec quoi il regardait alors toutes gens et envisageait toutes choses dans la vie, eut conscience de la gravité de son cas, et d'une voix sèche, avec cette façon de parler abrégative qu'il avait : — Fichu? interrogea-t-il. — Probable, répondit le médecin qui, dans la fréquentation de son ami, avait acquis ce tour de langage télégrammatique et sommaire, dans lequel les mots inutiles et même les mots tout court n'ont pas de place, changés qu'ils sont en simples signes phonétiques, pour ainsi dire. — Très bien, fit Dickson-Barnell... Et sans autre attendrissement sur soi-même, en homme qui apprit à ne jamais récriminer sur un fait contre quoi l'on ne peut rien, il passa un trait noir sur sa vie, comme sur une mauvaise créance... — Pourtant, reprit le médecin, je crois qu'on peut tenter une opération... Voulez-vous? — Quelle? interrogea Dickson-Barnell. — Débrider le ventre largement... laver les intestins noyés de sang... recoudre... — Je vois... je vois..., interrompit vivement le blessé... Et, rapidement, il questionna : — Combien de chances, avec opération? — Deux sur dix. — Très bien... Combien de chances sans opération? — Aucune. — Opération... Cela avait été dit sans un geste, sans une plainte, sans un frisson de terreur, avec une tranquillité aussi parfaite que s'il se fût agi d'un achat de grains ou d'un ordre de Bourse. Mais, si brefs qu'ils fussent, les mots le fatiguaient, et puis il n'avait plus rien à dire. Quelques instants, il demeura silencieux, la physionomie calme sous le bandage qui lui entourait le crâne... Le chirurgien vint qui examina, à son tour, les blessures attentivement, et, après un court colloque entre les deux hommes de science, Dickson-Barnell demanda : — Il me faut une demi-heure, avant... Puis-je?... — Parfaitement, consentit le docteur... C'est le temps nécessaire aux préparatifs. — Très bien!... Master Winwhite?... Mon testament, *please*?... Master Winwhite retira du tiroir d'un meuble une large enveloppe cachetée de six cachets rouges, qu'il remit au mourant. Et durant que les médecins et leurs aides stérilisaient rapidement la

pièce voisine et y dressaient le lit de torture, Dickson-Barnell relut son testament, raya des paragraphes, rédigea des dispositions nouvelles, d'une main ferme, assurée, dont la souffrance ne put, une seule minute, faire dévier l'inébranlable volonté. Quand ce fut fini, il pria son ami le docteur de certifier, sur le testament, qu'il était sain d'esprit et dans toute la lucidité de son intelligence. Il exigea, en outre, que les deux aides apposassent leur signature au-dessous de celle du médecin, pour en bien attester l'inattaquable authenticité. Après quoi, l'enveloppe refermée et recachetée, il attendit le couteau... Vers le milieu de la nuit qui suivit l'opération, pris d'une fièvre intense et dévoré par la soif, Dickson-Barnell appela : — Winwhite! — Monsieur? — De l'eau... à boire! — Non, monsieur. — Cinq cents dollars! — Non, Monsieur. — Deux mille dollars. — Non monsieur. — Très bien... Le médecin, qui, sur une chaise longue étendu, sommeillait dans la chambre, entendant un bruit de voix, se réveilla, et vint au chevet du malade : — Vous voulez quelque chose? demanda-t-il. — Oui... de l'eau... à boire! — Non. — Vingt mille dollars! — Non. — Cinquante mille dollars! — Non. Alors, surpris de cette résistance, Dickson-Barnell dirigea vers son ami un regard extraordinaire, un regard qui, en vérité, évaluait, soupesait sa valeur marchande... — Cent mille dollars! fit-il enfin, suprême enchère. — Non. — Très bien!... Il n'insista plus; mais, apercevant sur une table, près de son lit, à portée de sa main, son lorgnon, il le prit et le porta à sa bouche. La fraîcheur du verre sembla le calmer un peu, et il s'assoupit...

Quand Robert eut fini de parler, Triceps écarta la portière qui séparait les deux salons. Et nous aperçûmes Dickson-Barnell, la tête roulant sur la poitrine, les lèvres molles, les bras pendants... toujours effondré, et ronflant sur sa chaise...

— C'est beau, un homme riche... fit Triceps.

Il referma la portière, prit un excellent cigare, l'alluma, et lançant en l'air des jets de fumée.

— Tout est infumable!... gémit-il, parodiant la voix du pauvre Dickson-Barnell.

XIII

Aujourd'hui, j'ai reçu de mon ami Ulric Barrière, qui voyage en Russie, une très longue lettre... Je détache de ces nombreux feuillets quelques pages impressionnantes que voici :

« ... Dans les grandes villes, j'ai vu quelques beaux régiments de cavalerie. On les montre d'ailleurs avec ostentation aux étrangers, en ayant l'air de leur dire : "Hein! voilà une terrible et brillante armée... Malheur à qui s'y froterait!" En fait, ce ne sont pas des régiments de soldats, mais de clowns. J'ai assisté à plusieurs revues, et, chaque fois, j'ai eu l'impression d'être au cirque. Ces cavaliers sont étonnants; ils font mille tours d'adresse, d'équilibre et de gymnastique avec une parfaite aisance, sur des chevaux dressés à ces jeux. Et cela brille, chatoie, fulgure. Je suis sûr que, chez Franconi ¹, le succès en serait vif. Malgré l'apparat de ces manœuvres, je n'en ai pas rapporté l'impression d'une force, mais seulement d'une parade de théâtre. J'ai peur qu'il n'y ait rien derrière ce décor extravagant et bariolé. Et je ne sais si je dois m'en réjouir.

En rentrant, cet après-midi, à mon hôtel, par un des faubourgs de la ville, j'ai aperçu assis sur une borne de pierre, à l'angle d'une rue, un très vieux juif. Le nez crochu la barbe en fourche, l'œil miteux, couvert de guenilles puantes, et, malgré tout cela, très beau, il chauffait, au soleil, sa carcasse décriée... Un officier

1. Victor Franconi (1810-1897), célèbre écuyer, et son fils Charles, dirigeaient les Cirques d'Été et d'Hiver, que Mirbeau fréquentait jadis, en compagnie de Barbey d'Aurevilly.

passa, qui traînait sur la chaussée un grand sabre. Voyant le juif, il s'arrêta près de lui et, sans aucune provocation de celui-ci, par une simple distraction de brute, il se mit à l'insulter... Le vieux juif ne semblait pas l'entendre. Furieux de cette inertie qui n'était pas de la peur, pas même du dédain, l'officier souffleta le vieillard, de sa main gantée, avec une telle force que le pauvre diable fut projeté de sa borne sur le sol où il gigota, ainsi qu'un lièvre atteint d'un coup de feu. Quelques passants, bientôt une foule, s'étaient attroupés, heureux de l'aventure, autour du juif tombé, et ils disaient : "Hou! hou!", et ils lui donnaient des coups de pied, et ils lui crachaient dans sa barbe, ignoblement. Le juif se releva avec beaucoup de peine, étant très vieux, plus débile qu'un petit enfant, et, sans nulle colère dans ses yeux qui n'exprimaient que de la stupéfaction devant un acte d'une si inexplicable, d'une si illogique brutalité, il dit : "Pourquoi me bats-tu?... T'ai-je fait tort en quelque chose? As-tu à te plaindre de moi?... Me connais-tu, seulement?... Cela n'a pas le sens commun de me battre... Tu es donc fou?" L'officier haussa les épaules et continua son chemin, suivi de toute la foule qui l'acclamait comme un héros... Quant au vieux juif, il reprit tranquillement sa place sur la borne... Je m'entretins avec lui : "Ils sont tous comme ça, me dit-il... Ils nous battent sans raison. Cet officier ne sait pas ce qu'il fait. Mais ce n'est pas un mauvais diable, après tout... Il pourrait me tuer... Personne ne lui dirait rien... au contraire, tout le monde le féliciterait. Et il aurait sans doute de l'avancement... Non, en vérité, ce n'est pas un mauvais diable..." »

.....

... « À mesure que l'on pénètre plus avant, dans le pays, loin des grands centres, des activités industrielles, on ne voit plus rien que de la misère, que de la détresse. Cela vous fait froid au cœur. Partout des figures hâves, des dos courbés, des échine dolentes et serviles. Quelque chose d'inexprimablement douloureux pèse sur la terre en friche, et sur l'homme aveuli par la faim. On dirait que, sur ces étendues désolées, souffle toujours un vent de mort. Les bois sombres où dorment les loups sont sinistres à regarder, et les petites villes silencieuses et mornes comme des cimetières. Nulle part on n'aperçoit plus de brillants uniformes, ni des

chevaux valseurs; les cavaliers aux voltiges clownesques ont disparu. Je demande : "Et l'armée?... Où donc est-elle, cette armée formidable?" Alors, on me montre des êtres déguenillés, sans armes, sans bottes, la plupart ivres d'eau-de-vie; ils errent par les chemins et, la nuit, rançonnent le paysan, dévalisent les isbas, mendians farouches, vagabonds des crépuscules meurtriers. Et l'on me dit tout bas : "Voilà l'armée. Il n'y en a pas d'autre. On garde dans les villes, çà et là, de beaux régiments qui dansent et jouent de la musique, mais l'armée, c'est ces pauvres diables... Il ne faut pas trop leur en vouloir d'être ainsi... Car ils ne sont pas heureux, et on ne leur donne pas toujours à manger." Un autre m'a confessé : "Il n'y a pas d'armes, pas de munitions, pas d'approvisionnements dans les arsenaux et les magasins... On vend tout cela, le diable sait à qui, par exemple... on vend tout... ici." J'en ai fait, d'ailleurs, l'expérience, comme tu verras. »

.....

... « Depuis quelques semaines, je suis l'hôte du prince Karaguine... Son château est admirable. C'est une suite de monuments imposants, de cours d'honneur, de terrasses royales et de merveilleux jardins. La vie y est active, brillante, bruyante et nombreuse comme dans une ville. Il y a des écuries pour cent chevaux, une domesticité militairement disciplinée et chamarrée ainsi que des figurants de théâtre. La cuisine y est exquise, les vins rares, les femmes charmantes et qui ne pensent qu'à l'amour. Les terres qui dépendent du château s'étendent, plaines et forêts, sur un espace grand comme un petit royaume. Nous chassons beaucoup, et je ne crois pas qu'il existe, quelque part en France, même chez nos plus fastueux financiers, des chasses aussi bien peuplées de tous les gibiers connus. Chaque jour, c'est un véritable massacre, une émulation de destruction, des empilements rouges de bêtes tuées. Le soir, bals, comédies, flirts enragés, fêtes nocturnes dans les parcs et dans les jardins incendiés de clartés féériques... Et cependant, je suis triste, triste, affreusement triste. Je ne puis me faire à cette folie d'élégance, de luxe, de plaisirs continus; elle contraste si amèrement avec cette folie de misère qui est là, à deux pas de nous. Malgré la gaieté, les griseries qui m'arrachent si violemment à moi-même, il me semble que j'entends toujours quelque chose pleurer, autour

de moi... Je ne puis chasser ce remords que je sens là, sans cesse, ce remords de participer à ces ivresses faites de la torture de tout un peuple... Hier, durant la chasse, trois paysans ont été tués maladroitement : incident banal, d'ailleurs, et qui ne compte pas. On les a laissés sur place. Tandis qu'une armée de domestiques enlevaient soigneusement le gibier mort, les cadavres des trois paysans sont demeurés sur la mousse, dans la position tragique où le plomb des chasseurs les coucha. Ils ne seront pas ensevelis. "À quoi bon ? m'a dit le prince... sur une question que je jugeai à propos de lui faire. Les loups viendront les prendre, cette nuit... Quelle meilleure sépulture pour de telles gens ?" Et personne n'a plus parlé de cela... »

.....

... « Le jour où je suis arrivé au château, après avoir traversé des cours triomphales, passé sous des portiques, longé des colonnades, des bassins de marbre, je remarquai près du perron d'honneur — escaliers monumentaux, ornés de statues de porphyre rouge, de balustrades de malachite —, je remarquai une échoppe hideuse, faite de planches mal jointes et couverte, en guise de toit, de bourrées de bouleau. Elle était, sur la beauté de cette façade, comme un chancre sur un frais visage de femme. Voyant que je m'étonnais, le prince me dit : "Mais cette échoppe, c'est le plus clair de ma fortune... C'est là que je vends l'eau-de-vie à mes paysans... Tout le blé, toutes les pommes de terre de mon domaine passent là, transformés en alcool..." Et gaiement il ajouta : "Ah ! vous venez dans un pays d'ivrognes... Il n'y a pas de pires pochards que mes paysans... il y a des jours où tout le monde est saoul, sur mes terres... C'est curieux, vraiment, curieux à voir... Et puis, qu'est-ce que vous voulez?... Plus ils boivent, plus je suis riche." Or, le prince passe pour le plus libéral des seigneurs... Non, vraiment, il a beaucoup fait pour les paysans... Il est même, en haut lieu, suspect d'être un révolutionnaire... Alors, que peuvent bien être ceux qui ne le sont pas ? »

.....

... « Une fois, nous nous aperçûmes qu'il n'y avait plus une seule cartouche dans la maison ; découverte d'autant plus fâcheuse qu'il devait y avoir, le lendemain, une grande chasse.

Envoyer chercher de la poudre à la ville, très éloignée du château, il n'y fallait pas songer, car un violent orage avait défoncé les routes la veille. Et tout le monde se désolait.

— Ma foi, dit le prince, allons jusqu'à l'arsenal... Nous y trouverons peut-être de la poudre...

— Comment ? m'écriai-je, légèrement ahuri, l'arsenal vend de la poudre ?

— Mais certainement, mon cher... de la poudre, des fusils, des canons, tout ce qu'on veut.

L'arsenal était à quelques kilomètres du château. Après le déjeuner nous nous y rendîmes, en flânant.

L'officier de garde nous reçut fort gracieusement. Sur la question du prince :

— Que je suis donc désolé ! s'excusa-t-il. Nous avons vendu, ce matin, le peu qui nous restait.

— Mais les gargousses ?... les obus ?...

— Vides, prince... absolument vides...

— Ah ! comme c'est ennuyeux !

L'officier réfléchit un instant.

— Ma foi ! fit-il... les hommes ont peut-être encore quelques cartouches dans leurs gibernes.

— Voyez donc cela, monsieur, pria le prince...

L'officier sortit. Au bout de quelques minutes, il revint, suivi d'un soldat qui portait une sorte de panier au fond duquel il avait réuni une centaine de cartouches, à peu près...

— C'est tout ce qui reste... dit l'officier... excusez-moi.

Le prince demanda :

— Combien, monsieur ?

— Dix roubles, prince.

— Bigre ! c'est un peu cher.

— Ah ! dame ! minauda l'officier... on n'a rien pour rien, ici...

Et s'adressant au soldat, il ordonna :

— Porte ces cartouches au château du prince Karaguine.

Comme nous revenions, le prince me confia :

— Charmant pays, n'est-ce pas ? Mais mon cher, vous auriez de quoi payer toute l'artillerie de notre petit père le Tsar... vous pourriez fort bien la remporter en France...

Je souris :

— Ce serait sans doute très cher.

Et le prince résuma flegmatiquement :
— Oh! ça dépend des jours. »

.....

... « La princesse Karaguine est une femme ardente et souple, avec des yeux sauvages très beaux, et singulièrement passionnée pour les animaux. Elle passe une partie de son temps à l'écurie, parmi les étalons, dont elle caresse les reins flexibles et la robe luisante de frissons. Elle a toujours, qui la suivent, six énormes molosses blancs, forts et grondants comme des tigres... ce matin, je l'ai vue descendre de cheval, au retour de sa promenade coutumière. Aussitôt à terre, relevant d'un geste vif les pans de sa jupe, et la cravache à l'aisselle, elle a embrassé les museaux fumants de l'étalon. Et comme un peu d'écume de la bête lui était resté, dans ce baiser, près des lèvres, elle l'a avalé, d'un coup de langue, avec une sorte de gourmandise voluptueuse. Et j'ai cru voir passer, dans son œil clair, les farouches désirs de Pasiphaë... »

Le soir, je dînais au Casino, invité par Clara Fistule. Il y avait parmi les convives un comédien russe, du nom de Lubelski. Naturellement, nous parlâmes de son pays. Et comme j'avais l'esprit tout chaud encore de la lettre de mon ami Ulric Barrière, je crus devoir poser à l'homme bien informé, et je contai mille anecdotes. M. Lubelski ne disait rien. De temps en temps, il approuvait ce que je disais, par de légers mouvements de tête. Après le dîner, comme il avait beaucoup bu, sur une interpellation de Clara Fistule, voici ce qu'il dit :

« J'ai beaucoup connu l'empereur Alexandre III ¹. C'était un excellent homme, si tant est qu'on puisse dire d'un empereur qu'il soit un homme, un simple homme, comme vous, moi, et tout le monde. Diable! je n'ai pas cette hardiesse. Enfin, c'était un excellent empereur, le vrai père de son peuple, et je ne suis pas fâché que votre République ait donné son nom à un pont de France. Voilà un pont qui doit, il me semble, relier l'une à l'autre

1. Alexandre III (1846-1894), tsar depuis 1881. Le récit de Mirbeau a paru lors de la visite en France de son successeur, Nicolas II.

des choses extraordinaires et mystérieuses. Prétendre que l'empereur Alexandre III fut mon ami, ce serait sans doute beaucoup dire. Il m'honora de sa bienveillance, telle est la vérité, et, dans bien des circonstances, il se montra généreux envers moi. J'ai de lui, non une tabatière, mais un porte-cigarettes en argent, à mon chiffre, incrusté de pierres bizarres, comme on en trouve dans les mines, près du pôle... Cela ne vaut pas grand-chose, et n'est guère beau. Je possède aussi, ma foi ! une boîte d'allumettes, d'un métal inconnu qui sent le pétrole, et sur lequel il est impossible d'allumer quoi que ce soit. Mais la beauté de ces souvenirs impériaux ne réside pas dans leur plus ou moins de richesse, dans leur plus ou moins de valeur marchande ; elle est tout entière dans le souvenir même, n'est-ce pas ?

En Russie, j'occupais alors — je parle de six ans — une situation analogue, mais inférieure, s'entend, car il n'est qu'un Febvre ¹ au monde — à celle que votre grand Frédéric occupa glorieusement, sous la monarchie de Napoléon III. C'est vous dire clairement que j'étais comédien. L'empereur Alexandre goûtait fort mon talent, fait d'élégance hautaine et de belle tenue, même dans l'émotion : quelque chose comme un Laffont ² russe, si vous voulez. Il venait souvent m'entendre en mes meilleurs rôles et, quoiqu'il ne prodiguât pas les démonstrations, il daignait m'applaudir aux bons endroits. C'était un esprit cultivé, et je le dis sans courtoisie, dans les ouvrages dramatiques que je jouais, il prenait goût aux belles scènes, sans avoir besoin de recourir au protocole, lequel, d'ailleurs, n'existe pas chez nous. Que de fois Sa Majesté me fit appeler auprès d'elle, et me félicita avec cet enthousiasme spécial et glacé que peut se permettre un empereur absolu, qui est tenu à beaucoup de réserves en toutes sortes de choses. En Russie, vous savez, on n'est pas du Midi, et le soleil ne rit pas plus dans les âmes que sur les bois de pins neigeux, hantés des loups. Il n'importe. L'empereur m'aimait au point que, non content de m'applaudir en

1. Frédéric Febvre, né en 1835, vice-doyen de la Comédie-Française, a pris sa retraite en 1893. Mirbeau a souvent tourné en ridicule « le grand Frédéric » dans ses chroniques, notamment dans plusieurs *interviews* imaginaires.

2. Pierre-Charles Laffont (1797-1873), acteur du Vaudeville, s'est distingué dans les rôles d'amoureux.

public, il voulait bien aussi me consulter, dans les grandes occasions, et seulement en ce qui regardait mon art, cela va de soi. Car, je l'ai déjà dit, il n'est qu'un Febvre au monde. C'est moi qui étais chargé d'organiser les représentations au Palais d'Hiver, et dans les autres résidences impériales, chaque fois que l'empereur y donnait des fêtes. Et mon crédit était tel que M. Raoul Gunzbourg commençait à me voir d'un mauvais œil, et me débinait perfidement auprès de votre défunt Sarcey ¹, en prévision que l'idée me vînt, quelque jour, de risquer, moi aussi, une tournée franco-russe en France.

J'étais donc heureux, riche d'argent, de renommée, de relations, influent même, ou passant pour tel, ce qui vaut mieux que de l'être réellement, et, tous les soirs, avant de me coucher, je demandais aux saintes Images que ma vie continuât de la sorte, ayant su borner mes ambitions, et ne souhaitant pas d'autres biens que ceux dont je jouissais — ah! si complètement! »

Ici, la voix du narrateur devint grave, ses yeux devinrent tristes et, après s'être tu pendant quelques secondes, il continua :

« Orphelin et célibataire, je vivais avec ma sœur, une adorable gamine de quinze ans, qui était la joie de mon cœur, le soleil de ma maison. Je l'aimais au-delà de tout. Et comment ne pas aimer ce délicieux petit être, turbulent et joli, spirituel et tendre, enthousiaste et généreux, qui, sous le rire sonnante sans cesse à ses lèvres, vibrât à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand. En cette enveloppe frêle de riieuse gamine, on sentait battre une âme ardente, profonde et libre. Ces éclosions de l'héroïsme national ne sont pas rares, chez nous. Dans le silence étouffant qui pèse sur notre pays, dans l'immense soupçon policier qui l'enserme, le génie choisit parfois, pour y abriter, y dissimuler sa couvée, l'inviolable asile que doit être le cœur d'un enfant ou d'une petite fille. Ma sœur était vraiment de ces élues. Une seule chose me chagrinait en elle : l'extrême franchise de sa parole et l'indépendance frondeuse de son esprit qu'elle ne savait taire et

1. Francisque Sarcey (1827-1899), critique dramatique du *Temps*, représentait tout ce que Mirbeau abominait : le culte de la pièce bien faite et qui ne dérange pas la digestion.

caché devant personne, même devant ceux-là en présence de qui il faut rester la bouche bien muette et l'âme bien close. Mais je me rassurais en me disant qu'à son âge ces petits écarts sont sans conséquence, bien que, chez nous, il n'y ait point d'âge pour la justice et pour le malheur.

Un jour, rentrant de Moscou où j'étais allé donner quelques représentations, je trouvai la maison vide. Mes deux vieux serviteurs se lamentaient, sur une banquette, dans l'antichambre.

— Où donc est ma sœur? demandai-je.

— Hélas! fit l'un d'eux, car l'autre ne parlait jamais, ils sont venus... et ils l'ont emmenée avec la nourrice... Dieu l'ait en pitié!

— Tu es fou, je pense? criai-je... ou tu as trop bu?... ou bien quoi?... Sais-tu seulement ce que tu dis?... Allons, dis-moi où est ma sœur?

Le vieux leva vers le plafond sa triste face barbue :

— Je te l'ai dit, marmonna-t-il. Ils sont venus... et ils l'ont emmenée... le diable sait où!...

Je crus que j'allais m'évanouir de douleur. Pourtant, j'eus la force de me cramponner à une portière, et, violemment, j'articulai :

— Mais pourquoi?... Voyons, pourquoi?... Ils ont dit quelque chose?... Ils ne l'ont pas emmenée comme ça, sans raison?... Ils ont dit pourquoi?...

Et le vieux, ayant secoué la tête, répliqua :

— Ils n'ont rien dit... ils ne disent jamais rien... Ils viennent, comme des diables, on ne sait d'où... Et puis, quand ils sont partis, il n'y a plus qu'à se frapper la tête contre les murs et à pleurer...

— Mais elle? insistai-je... elle?... Elle a bien dit quelque chose? Voyons... elle a protesté?... Elle les a menacés de moi, de l'empereur, qui est mon ami?... Elle a bien dit quelque chose?...

— Que veux-tu donc qu'elle ait dit, la chère âme?... Et qu'est-ce qu'elle aurait pu dire? Elle a joint ses deux petites mains, comme devant les saintes Images... Et puis voilà... Maintenant, toi, et nous deux, à qui elle était comme la vie... nous n'avons plus qu'à pleurer, tant que nous vivrons... Car elle est

partie pour là d'où l'on ne revient jamais... Dieu et notre père le Tsar soient bénis!

Je compris que je ne tirerais pas d'autres renseignements de ces résignées et fidèles brutes, et je sortis, dans la rue, courant aux informations. Je fus renvoyé d'administration en administration, de bureaux en bureaux, de guichets en guichets, et, partout, je me heurtai à des visages muets, à des âmes verrouillées, à des yeux cadennassés, comme des portes de prison... On ne savait pas... ou ne savait rien... on ne pouvait me dire quoi que ce soit... Quelques-uns m'engageaient à parler tout bas, à ne pas parler du tout, à rentrer chez moi, gaiement... Dans ma détresse, je pensai à solliciter une audience de l'empereur... Il était bon, il m'aimait. Je me jetterais à ses pieds, j'implorerais sa clémence... Et puis, qui sait?... cette sombre justice accomplie en son nom, il l'ignorait peut-être, il l'ignorait sûrement!...

Des officiers de mes amis, à qui j'allai demander conseil, me détournèrent vivement de cette idée :

— Il ne faut pas parler de ça... il ne faut pas parler de ça... Cela arrive à tout le monde. Nous aussi, nous avons des sœurs, des amies, qui sont là-bas... Il ne faut pas parler de ça...

Afin de me distraire de ma douleur, ils m'invitaient à souper, pour le soir... On se grisait de champagne, on jetterait des garçons de restaurant par les fenêtres... On déshabillerait des filles...

— Venez donc... mon cher, venez donc...

Braves amis!...

Ce n'est que le surlendemain que je pus joindre le directeur de la police. Je le connaissais beaucoup. Souvent, il me faisait l'honneur de me visiter, au théâtre, dans ma loge. C'était un homme charmant et dont j'admirais les manières affables, la conversation spirituelle. Aux premiers mots que je lâchai :

— Chut! fit-il d'un air contrarié... ne pensez plus à ça... Il y a des choses auxquelles il ne faut, auxquelles on ne doit jamais songer.

Et, brusquement, il me demanda force détails intimes sur une chanteuse française, acclamée, la veille, à l'Opéra, et qu'il trouvait très jolie.

Enfin, huit jours après ces terribles événements — un siècle, je vous assure... ah! oui un siècle d'angoisses, de mortelles souff-

frances, d'inexprimables tournures où je pensai devenir fou —, le théâtre donnait une représentation de gala. L'empereur me fit appeler par un officier de sa suite. Il était comme d'habitude, il était comme toujours, grave et un peu triste, d'une majesté un peu lasse, d'une bienveillance un peu glacée. Je ne sais pourquoi, de voir ainsi ce colosse — était-ce le respect, la peur, la notion enfin précisée de sa redoutable toute-puissance? —, il me fut impossible d'articuler un mot, un seul mot, ce simple mot de "grâce!" qui, tout à l'heure, emplissait ma poitrine d'espoirs, frémissait à ma gorge, brûlait mes lèvres. J'étais véritablement paralysé, et comme vide, et comme mort...

— Mes compliments, monsieur... me dit-il... vous avez joué, ce soir, comme M. Guitry¹...

Après quoi, m'ayant tendu sa main à baiser, il me congédia gracieusement. »

Le narrateur regarda sa montre, et compara l'heure qu'elle marquait avec celle de la pendule qui tictaquait, sur un petit meuble, près de lui, et il reprit :

« J'achève... Aussi bien, il n'est que temps, et ces souvenirs me dévorent le cœur... Deux années passèrent. Je ne savais toujours rien; je n'avais toujours pu rien apprendre de cet effroyable mystère qui m'avait, tout d'un coup, enlevé ce que j'aimais le mieux dans le monde. Chaque fois que j'interrogeais un fonctionnaire, je ne tirais de lui que ce "chut!" vraiment terrifiant, avec quoi, au moment même de l'événement, partout, on avait accueilli mes supplications les plus pressantes. Toutes les influences que je tentai de mettre en campagne ne servirent qu'à rendre plus lourdes mes angoisses, et plus épaisses les ténèbres par où avait si tragiquement sombré la vie de la pauvre et adorable enfant que je pleurais... Vous devez penser si j'avais le cœur au théâtre, à mes rôles, à cette existence émouvante où je me passionnais tant, autrefois. Mais je ne songeai pas un instant,

1. Lucien Guitry (1860-1925), père de Sacha, un des plus célèbres acteurs de l'époque, jouait le principal rôle masculin dans *L'Affranchie* de Donnay, après avoir créé celui de Jean Roule, dans *Les Mauvais Bergers*, de Mirbeau, quelques semaines plus tôt.

si pénible qu'elle fût, à la quitter. Grâce à mon métier, j'étais en rapports quotidiens avec d'importants personnages de l'Empire que, peut-être, un jour, je pourrais intéresser utilement à mon affreux malheur. Et je m'y acharnai, en raison des espérances possibles, lointaines, dont, par eux, j'entrevois la lueur trouble et confuse. Quant à l'empereur, il me conservait la même bienveillance, glaciale. Lui aussi, on voyait qu'il souffrait d'un mal inconnu, avec un admirable courage silencieux. En examinant ses yeux, je sentais... ah ! je sentais fraternellement qu'il ne savait pas, qu'il ne savait rien, lui non plus, qu'il était triste de toute la tristesse infinie de son peuple, et que la mort rongeaît, affaissaît, peu à peu, vers la terre, sa puissante carrure d'impérial et mélancolique géant. Et une immense pitié montait de mon cœur vers le sien... Alors, pourquoi n'ai-je pas osé pousser le cri qui, peut-être, eût sauvé ma sœur?... Pourquoi?... Hélas ! je ne sais pas.

Après des jours et des nuits d'indicibles souffrances, ne pouvant plus vivre ainsi et décidé à tout risquer, j'allai chez le directeur de la police.

— Écoutez, déclarai-je fermement... je ne viens point vous apporter d'inutiles paroles... je ne vous demande pas la grâce de ma sœur, je ne vous demande même pas où elle est... Je veux seulement savoir si elle vit ou si elle est morte...

Le directeur eut un geste d'ennui.

— Encore !... fit-il... Et pourquoi toujours penser à cela, mon cher?... Vous n'êtes guère raisonnable, en vérité... et vous vous donnez bien du mal inutilement... Voyons !... tout cela est loin, déjà... Faites comme si elle était morte...

— C'est précisément ce que je veux savoir... insistai-je... Ce doute me tue... Est-elle morte, ou vit-elle encore?... Dites-le moi...

— Vous êtes étonnant, mon cher... Mais je n'en sais rien... Comment voulez-vous que je le sache ?...

— Informez-vous... après tout, c'est mon droit...

— Vous le voulez ?

— Oui, oui, oui, je le veux, criai-je...

— Eh bien, soit !... je m'informerai, je vous le promets...

Et il ajouta négligemment, en jouant avec un porte-plume d'or :

— Seulement, je vous engage, pour l'avenir, à concevoir de vos droits, mon cher, une idée un peu moins familière...

Six mois après cette conversation, un soir, au théâtre, dans ma loge, tandis que je m'habillais pour entrer en scène, un homme de la police me remettait un pli cacheté... Je le rompis fiévreusement. Le pli ne portait ni date, ni signature, et contenait ces mots tracés au crayon rouge : "Votre sœur existe, mais elle a les cheveux tout blancs."

Je vis les murs de la loge et les lumières et la glace tourner, tourner, puis disparaître... et je m'abattis, comme une masse inerte, sur le tapis... »

Le narrateur se leva. Il était un peu plus pâle, et courbé comme un malade... Et il chancelait... étourdi par la douleur, et peut-être aussi par le champagne, car rien ne pousse à boire comme l'émotion.

— Voilà cinq ans de cela!... dit-il encore... Et aujourd'hui la pauvre petite a juste vingt-trois ans... Et l'empereur est mort... Et il y a un autre empereur... Et rien n'est changé...

Après quoi, nous ayant serré la main, il prit congé de nous...

Nous avons l'âme étreinte par l'émotion, et la soirée eût pris fin d'une façon trop triste, si le père Plançon, régisseur du théâtre, qui avait dîné avec nous, n'avait eu l'idée de nous dérider un peu, en nous chantant quelques vieilles chansons de sa jeunesse... Il était de la bonne école dramatique... et il ne voulait point que le rideau tombât, au théâtre, comme dans la vie, sur les dénouements trop douloureux...

Pauvre père Plançon!... Durant qu'il chantait, d'une voix chevrotante, avec des gestes comme doivent en avoir les squellettes... le directeur du Casino me raconta sur lui l'histoire suivante :

« Un jour, le père Plançon fut solennellement mandé dans le cabinet de son directeur.

— Asseyez-vous, père Plançon, lui dit celui-ci... Et causons un peu, hein?

Le père Plançon était un petit bonhomme ratatiné, ridé, chauve, glabre de visage, dont les vêtements trop larges flottaient

sur un corps trop maigre, comme une draperie sur du vide. Il avait l'air fort misérable, mais l'habitude de la scène lui donnait une sorte de dignité caricaturale, de dérisoire importance, qui s'harmonisait le mieux du monde avec toute sa personne et relevait d'une pointe de comique douloureux l'aspect de sa pauvreté. Comme il était fort peu rétribué à son théâtre, il avait, pendant longtemps, adjoint à ses nobles fonctions de figurant le métier de fabricant de perruques, dans lequel, jadis, il se montrait habile et d'une impeccable honnêteté. Malheureusement, ce métier lui étant devenu trop difficile et pas assez lucratif, il l'avait abandonné.

— C'est dégoûtant, disait-il... On ne trouve plus que des cheveux noirs, et des cheveux de juive, encore... Il n'y a plus, nulle part, de cheveux blonds... et vraiment français... Et, vous savez, les cheveux noirs, décolorés, et les cheveux étrangers, ça se travaille mal... ça n'est pas mousseux... ça n'est pas souple... ça n'est pas ça, quoi!... Les dames ne veulent plus de mes perruques, et, ma foi, elles ont raison... Ça n'est plus des perruques...

Il faut dire aussi que sa main commençait à trembler; ses doigts s'engourdisaient sur les têtes de carton. Il ratait toutes ses perruques, lesquelles lui restaient pour compte. Alors, il s'était fait agent d'assurances. Mais il n'assurait pas grand-chose, le pauvre vieux Plançon... Et c'était toujours la misère.

Le père Plançon s'assit en face de son directeur, selon les règles de la plus stricte mise en scène. Le corps penché en avant, les jambes écartées à l'angle voulu, le coude droit un peu relevé, la main à plat sur sa cuisse, il demanda :

— Suis-je bien ainsi, monsieur le directeur? Suis-je dans la tradition?

— Parfait... approuva le directeur.

— Alors, monsieur le directeur, je vous écoute.

Et le directeur parla ainsi :

— Père Plançon, il y a juste aujourd'hui quarante-deux ans que vous appartenez au théâtre de l'*Athenaeum Dramatique*. Ça ne vous rajeunit pas, mon pauvre vieux... ni moi non plus, d'ailleurs, ni le théâtre... mais qu'est-ce que vous voulez?... c'est la vie... Vous êtes un excellent brave homme, ça oui!... Vous avez toujours tenu votre emploi avec honneur... Tout le monde

vous estime ici... Enfin, vous êtes une conscience, mon père Plançon... Est-ce vrai, ça?...

— J'ai travaillé, monsieur le directeur, déclara le bonhomme.

Et ce "j'ai travaillé" prit dans sa bouche un extraordinaire accent lyrique.

Le directeur acquiesça :

— Ah! si vous avez travaillé!... Je crois bien... Pour dire : "Madame est servie..." il n'y avait pas, il n'y aura jamais votre pareil... C'est évident... Toute la critique est d'accord... Même quand vous n'aviez rien à dire, que vous n'aviez qu'à porter un plateau, éteindre une lampe, épousseter un fauteuil, introduire le petit vicomte dans la chambre de la marquise, c'était épatant... c'était composé... c'était ça, quoi! Un grand artiste, mon père Plançon, tout simplement... Des rôles modestes, c'est possible... mais un grand artiste, vous étiez un grand artiste... Pas d'erreur là-dessus...

— La nature, monsieur le directeur... j'ai étudié la nature... expliqua le vieux figurant qui, se rengorgeant à ce compliment, tenta de redresser sa taille un peu voûtée.

Et il ajouta :

— La nature et la tradition... tel fut mon secret...

— Mais oui, mais oui!... Ah! des domestiques comme vous, on n'en fait plus, aujourd'hui... La graine en est perdue, au théâtre, comme à la ville, d'ailleurs. Allez donc demander ça à des jeunes gens de maintenant!... Ah! bien, oui... Donc, voici ce que j'ai décidé... On donnera, le mois prochain, votre représentation de retraite... On jouera : *Gloire et Patrie*, votre meilleur rôle... Ça vous va, hein?... Ça vous chatouille dans votre amour-propre?...

Sur un geste dont il ne voulut pas comprendre l'expression douloureuse :

— Mais si... mais si... insista le directeur... et c'est tout naturel!... Sacré père Plançon! Quand, au deux, vous ouvrez les portes du salon, et que vous lancez votre : "Madame la comtesse est servie!", c'est rudement empoignant, vous savez... c'est une page... ça vous prend là, il n'y a pas à dire... ça vous prend là.

Et le directeur se frappait la poitrine, violemment, à la place du cœur.

Mais, en dépit de ces souvenirs glorieux, le père Plançon était devenu tout triste. Il n'avait pas prévu qu'un jour viendrait où il serait obligé d'abandonner le théâtre, comme il avait abandonné les perruques. Et cette idée le bouleversait, non point à cause de la misère noire où il allait entrer désormais, mais parce que le théâtre était sa vraie vie, et qu'au-delà du théâtre il ne voyait nul horizon, il ne voyait que ténèbres et mort. Il bégaya, atterré par les paroles de son directeur, mais avec des gestes scéniques et conformes à la situation :

— Alors... le mois prochain? Rêvé-je?... Déjà!...

— Comment, déjà?... Après quarante-deux ans de travail, de bons et loyaux services, vous appelez ça déjà? Voyons, voyons, mon père Plançon... vous aurez deux cents francs sur la représentation... deux cents francs... Ah! ah! c'est gentil, ça?... Et puis, après, bonsoir les amis... la liberté, le repos, la campagne... Vous irez planter vos choux.

Et gaiement :

— En a-t-il de la veine, ce sacré père Plançon!... Et dans *Gloire et Patrie*, encore... c'est-à-dire le triomphe... Disparaître dans le triomphe, avec deux cents balles... Et il n'a pas l'air content!... Mais qu'est-ce qu'il vous faut, nom d'un chien?

Le directeur marchait dans la pièce en agitant les bras, et répétant :

— Qu'est-ce qu'il lui faut?... Non, mais le voilà buté... Ah! ces sacrés grands artistes!... tous les mêmes...

Après quelques secondes de silence émouvant, pendant lesquelles l'angoisse lui serrait la gorge, le père Plançon dit d'une voix douce et résignée :

— Eh bien, soit, monsieur le directeur... Seulement, voilà... Je vais vous demander une grâce, une toute petite grâce que vous ne pouvez pas me refuser... Le jour de ma représentation de retraite... je voudrais, eh bien oui, là... je voudrais jouer le petit vicomte...

Le directeur sursauta :

— Vous êtes fou, archifou, s'écria-t-il. Mais c'est impossible... Le petit vicomte?... Un sale rôle, une panne, indigne de votre talent... Non pas... jamais je ne permettrai ça... Je veux que vous fassiez dans le public une impression inoubliable, mon père Plançon, entendez-vous?... Je veux que dans cinquante, cent,

trois cents ans, on dise : “Il n’y avait que le père Plançon pour lancer : ‘Madame la comtesse est servie!’” Mais c’est votre gloire que je défends contre vous-même... Oh! les cabots, les cabots, les sales cabots!... On leur apporte le succès évident, l’acclamation certaine, dix, quinze, vingt rappels... et la fortune par-dessus le marché... Et ils aiment mieux courir je ne sais quelles stupides aventures... Le petit vicomte! Non!... non, c’est trop bête...

— Monsieur le directeur!...

— Non...

— Monsieur le directeur, écoutez-moi, supplia le vieux figurant, qui s’était levé, lui aussi, et tendait vers son directeur des bras rythmiques... Je vous fais juge de ma situation, monsieur le directeur, je remets entre vos mains mon honneur professionnel... Mais écoutez-moi, au nom du ciel... Il faut que je vous confie ça... Le petit vicomte, il y a plus de dix ans que je l’étudie, que je le compose, que je le vis, chez moi, en cachette, tous les soirs... ce rôle n’a que dix lignes... Mais il est admirable, et j’ai trouvé des effets, des effets!... Ah! si vous vouliez!... Ce serait le couronnement de ma carrière. Le public verrait là un des côtés inconnus de mon talent... Monsieur le directeur, laissez-moi jouer le petit vicomte...

— Non... non... et non!... Est-ce clair?

— Monsieur le directeur, je vous en supplie!...

— Non, vous dis-je!... C’est inutile...

— Monsieur le directeur, j’abandonnerais plutôt mes deux cents francs...

— Ah! fichez-moi la paix, père Plançon... vous me rasez, à la fin... Allons, ouste, ouste!...

Et, brutalement, il le congédia.

Le père Plançon était infiniment malheureux. Chaque jour, il venait au théâtre, rôdait sur la scène et dans les couloirs, inquiet, silencieux, hamlétique, presque. Lorsque ses camarades lui adressaient la parole, à peine s’il leur répondait. Et il monologuait en lui-même :

— Le petit vicomte!... C’est à n’y rien comprendre... Me refuser une chose si simple, et qui eût été si belle, une chose qui, pour moi, serait la gloire, qui, pour le public et pour Sarcey, serait une révélation!... Qu’est-ce que cela pourrait bien lui faire à cette canaille, à cette grosse canaille, qui s’est engraisnée de mon

talent, de mes veilles?... Ah! je n'ai pas eu de chance!... Et personne ne saura jamais ce qu'il y avait en moi, ce qu'il avait, là, sous ce crâne...

Il croyait à une cabale, à une conspiration, et il regardait tout le monde d'un regard méfiant, d'un regard où, vainement, il cherchait à insinuer une expression méchante et vengeresse, le lamentable et doux bonhomme.

Enfin, le grand jour arriva. Jusqu'au dernier moment, le père Plançon avait espéré, au fond de lui-même, un miracle. Et ce fut le cœur bourrelé, les larmes dans les yeux, qu'il vit la toile se lever, lentement, implacablement, sur le premier acte de *Gloire et Patrie*.

Le vieux bonhomme n'apparaissait qu'à la fin du deuxième acte. Le moment venu, il entra sur la scène, avec majesté, peruque blanche et bas noirs, ouvrit noblement les deux battants de la porte, par où la salle à manger s'éclaira des lumières de ses cristaux et des reflets de son argenterie, et, de ce ton solennel et chevrotant qu'il avait, il annonça :

— Madame la comtesse est servie!

Tout à coup, rêves refoulés, ambitions étouffées, tout cela dont l'amertume avait empoisonné sa vie, se leva, gronda dans son âme. En une seule fois, dans une minute d'exaltation suprême, il voulut protester contre son passé de rôles humbles, et muets, apparaître enfin, éloquent, dominateur, terrible, apothéotique. Des lambeaux de drames, des répliques violentes, des apostrophes éperdues, d'angoissants trémolos, et des prisons, et des palais, et des souterrains, et des dagues, et des arquebuses lui revinrent au souvenir, en foule, pêle-mêle, enflammés et torrentueux comme des laves. Il sentit rugir et bondir dans son âme les rugissantes et fraternelles âmes des Frédéric Lemaître, des Mélingue, des Dumaine, des Mounet-Sully, des Coquelin¹. L'ivresse le saisit, l'affola, le poussa aux héroïsmes les plus extravagants. Et, redressant sa taille courbée de vieux serviteur,

1. Frédéric Lemaître (1800-1876) est le plus grand acteur de l'époque romantique. Étienne Mélingue (1808-1875) est un populaire acteur de boulevard. Louis-François Dumaine (1831-1893) également. Jean Mounet-Sully (1841-1916), acteur tragique de la Comédie-Française. Constant Coquelin (1841-1909) a fait sa carrière à la Comédie-Française; il incarne le cabotinisme aux yeux de Mirbeau.

rejetant en arrière sa tête sur laquelle la perruque blanche s'horrifia, ainsi qu'un feutre vengeur, la poitrine haletante et sifflante, la main gauche battant sur son cœur, la droite tendue comme une loyale épée, vers les invités, il clama d'une voix rauque, d'une voix cassée par l'émotion de se révéler, enfin, devant les foules, un héros :

— Oui, madame la comtesse est servie!... Mais, auparavant, général, laissez-moi vous le dire en face... Celui qui insulte une femme est... un lâche!

Puis il s'effaça pour laisser passer les invités consternés.

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle. Les spectateurs, exaltés par cette sortie vigoureuse et sublime, rappelèrent le père Plançon, frénétiquement. Mais le rideau resta obstinément baissé, malgré les cris, le trépignements, les enthousiastes bravos qui se prolongèrent durant une partie de l'entracte.

Quant au père Plançon, ses camarades l'entouraient, l'accablaient de reproches.

— Que vous est-il donc arrivé, père Plançon? disait la grande coquette... Mais vous êtes donc devenu fou?... Ou bien êtes-vous malade?...

— Non, madame la marquise, répondit noblement le père Plançon... Et ne me parlez plus jamais de votre honneur... Il n'y a pas deux honneurs... il n'y a que de braves gens...

Puis, ayant levé vers les frises un doigt attestateur, il disparut à travers les ténèbres des décors... »

Et le père Plançon chantait toujours...

XIV

Après le déjeuner, je suis allé faire un tour au cercle. Et je m'abrutissais dans la lecture des journaux, quand, tout d'un coup, un monsieur entra bruyamment, et, m'ayant aperçu, poussa un cri de joie...

— Parsifal!... m'écriai-je... mon vieux Parsifal!...

— Eh bien?... il faut venir ici, pour te rencontrer, toi?...

Et il m'embrasse tendrement. Parsifal n'est pas un mauvais diable, dans le fond...

— Et c'est ainsi que tu veilles sur moi? me dit-il, ses effusions terminées. Voyons... depuis combien de temps?

C'était vrai... il y avait bien cinq ans que je ne l'avais vu...

— Tu sais... ce n'est pas chic, mon vieux... ajouta-t-il, en me bourrant de joyeux coups de poing... Parole, c'est honteux...

Parsifal n'était pas trop changé... pas trop vieilli.

— Que fais-tu maintenant?... lui demandai-je.

— Un peu de tout... répondit-il... ce que je trouve à faire... je fais de la publicité dans les journaux... je place du vin de Champagne... Je suis secrétaire d'un vélodrome... et Poidatz¹ m'a mis dans l'affaire de ses théâtres populaires... Tout cela n'est pas très riche... Le meilleur et le plus sûr de mon histoire... c'est que, par Rouvier²... notre vieux Rouvier... j'ai obtenu, le mois dernier...

1. Henry Poidatz, banquier et courtier en publicité, était le maître du *Matin* depuis 1897. Il y a lancé, en faveur des théâtres lyriques nationaux, une souscription qui fut un échec. Mirbeau, lui, s'est effectivement battu pour les théâtres populaires.

2. Maurice Rouvier (1842-1911), député opportuniste, fut plusieurs fois ministre des Finances et président du Conseil. Il était lié au grand capital et a été compromis dans le scandale de Panama.

une place de correcteur d'épithaphes, pour les cimetières de la Seine... Oui, mon cher... c'est moi, maintenant, qui mets des *deleatur* sur les tombes!... Qu'est-ce que tu veux?... Six mille par an... c'est toujours ça de pris...

— Et tu as renoncé, définitivement, à la politique?

— Il le fallait bien... j'étais brûlé... brûlé... brûlé... vois-tu!... C'est ce qui m'embête le plus... Et pourtant...

Avec un mouvement comique, il me désigna ses poches :

— J'avais quelque chose là ¹!...

Il soupira longuement...

— Je n'ai pas de veine...

— Et ta femme? m'enquis-je, après un petit silence.

Parsifal, sur un geste, comme s'il voulait rejeter loin, très loin de lui, une chose importune...

— Ma femme, dit-il... mais elle est morte, mon vieux... il y a deux ans. Une congestion pulmonaire l'emporta... trop tard, hélas! car c'est à celle que je dois tous mes malheurs... Elle ne put jamais rien comprendre à la politique...

Ces souvenirs l'avaient sans doute attristé... Il s'assit près de moi, prit un journal... et se tut...

Moi, je pensais au passé... au passé de Parsifal... et je le revoyais, ce brave Parsifal... quand, un matin de novembre, je me rappelle, il était entré chez moi, pâle, défait, et me suppliant de le sauver... Il était alors député du Nord-Nord-Ouest... Je le reçus amicalement, comme de coutume, et avec un sourire opportuniste, car j'étais depuis longtemps habitué à ses façons d'agir :

— Encore une crapulerie, sans doute? fis-je.

— Naturellement, répondit Parsifal... Quoi d'autre pourrait m'amener chez toi, à cette heure?

— Eh bien! parle.

Car je le tutoie. Je le tutoie, bien qu'il ne soit pas, à proprement dire, mon ami. Non. Mais il est quelques chose de pire. Il m'a été légué par Gambetta dans des circonstances que je vais

1. C'est ce qu'aurait déclaré le poète André Chénier en montant à l'échafaud.

conter, et vous devez comprendre qu'un legs de Gambetta est sacré pour moi, bigre!

Au moment de mourir, Gambetta me fit appeler, et voici ce qu'il me déclara, d'une voix qui avait déjà le lointain de la cantonade, de la dernière cantonade :

— Je te lègue Parsifal... Parsifal n'est pas un chien, comme tu pourrais croire... C'est un député de ma bande... Il représente ma politique, dans le Nord-Nord-Ouest... Je te dis cela, parce que tu n'es pas très au courant de mes petites affaires, hé!...

L'illustre homme d'État n'en menait pas large... on sentait que sa fin était proche... Après une pause de quelques secondes, il reprit, d'une voix moins méridionale, car la mort unifie tous les accents :

— Je te lègue Parsifal... Bien que ce soit une affreuse canaille, comme le furent, hélas! quelques-uns de mes amis... au fond, tout de même, ça n'est pas un mauvais diable... Veille sur lui... tu me feras plaisir... D'ailleurs, il a une femme qui... une femme que...

Et le pauvre grand homme mourut sur cet inachèvement...

Qu'avait-il voulu dire par là?... Ma foi! Je ne le sais pas encore... D'autant que, ayant pris possession de mon legs, je ne tardai pas à reconnaître que, si Parsifal était bien réellement une canaille affreuse, sa femme, laide, acariâtre et tyrannique, n'était pas du tout de ces femmes dont un amateur moribond peut vous dire à l'oreille qu'elles sont qui... qu'elles sont que... Non, en vérité, elle n'avait rien, rien de ce que de tels conjonctifs en suspension sur le rêve laissent supposer de folâtreries, d'intimités polissonnes, à des hommes qui... à des hommes que... Non, en vérité!

Selon les intentions de l'illustre testateur, je veillai sur Parsifal, et, cinq fois, grâce aux relations disons charnelles, que j'entretiens avec la bonne d'un vieux magistrat, très obscène, je fus assez heureux pour retirer Parsifal des griffes de la Justice au moment précis où le brave législateur du Nord-Nord-Ouest allait être condamné à des peines aussi variées qu'infamantes, plus infamantes même que variées, car il s'agissait toujours de dix ans de réclusion. Il m'arriva un jour de le sauver du baigne perpétuel : ah! ce ne fut pas sans peine. L'habileté de mes manœuvres, visiblement inspirées par l'invisible esprit du grand

mort, fit que la situation politique de Parsifal, non seulement ne fut pas atteinte par ces frasques, mais qu'elle grandit d'année en année, jusqu'au jour où Parsifal, ayant cru pouvoir échapper à ma vigilance, et « voler », c'est bien le cas de le dire, de ses propres ailes, elle s'effondra dans le mépris...

Ceci posé, et ayant donné la parole à Parsifal, celui-ci me dit :

— Eh bien, voilà les bêtises qui recommencent, donc?... Arton ¹ parle cette fois... il parle trop... il parle même de moi... Il n'est question, partout, que des quarante-sept mille cinq cents francs que ce diable d'homme me versa, en deux paiements consécutifs et réguliers, ès mains...

— Oui, en effet, il en est question...

— Et avec quelle froideur tranquille tu accueilles cette infamie... ces potins antédiluviens et périmés? Mais tu ne sais donc pas la situation que cela me fait dans mon ménage?

— Ton ménage... répliquai-je prudhommesquement... cela n'a pas d'importance... C'est la situation que cela va te créer dans le pays qui est embêtante...

— Ah! le pays!... je me fiche un peu du pays... déclara Parsifal sur un ton de mépris admirable... Mais il y a ma femme... Ma femme n'est pas une entité négligeable, une abstraction, comme le pays... Et les reproches, et les scènes, et les histoires?... Ah! ce n'est pas fini...

— Ta femme discutai-je... ça n'est pas sérieux... Qu'est-ce qu'elle peut dire?... Comment peut-elle te reprocher une concussion dont elle-même profita par des toilettes plus riches, un intérieur plus soigné, et par la vie plus facile que représente, dans un ménage comme le sien, l'aubaine imprévue de quarante-sept mille cinq cents francs?... Mais elle est ta complice, ta femme...

— Tu n'y es pas du tout, mon pauvre ami. Et tu parles comme un économiste... Ma femme n'a profité de rien... Ah! ça,

1. Émile Arton (1850-1905) est un des principaux protagonistes du scandale politique de Panama. Il a été condamné à cinq ans de prison le 23 mai 1893, par contumace, pour corruption de députés (les fameux « chéquards »). Extradé d'Angleterre, il fut rejugé... et acquitté, le 25 février 1897! Ses aveux déclenchèrent de nouvelles poursuites contre plusieurs députés panamistes, qui n'en furent pas moins acquittés eux aussi, le 30 décembre 1897 et le 3 mars 1898.

crois-tu, franchement, que j'aurais été assez bête pour donner à ma femme... là, voyons, quarante-sept mille cinq cents francs?... Tu ne l'as donc jamais regardée?... Mais je ne lui ai rien donné du tout, à ma femme... Cet argent, je l'ai mangé avec des femmes un peu plus chouettes que la mienne... Et c'est bien ce qu'elle me reproche... et c'est bien de cela qu'elle enrage...

— Tu lui as donc avoué avoir touché ces quarante-sept mille cinq cents francs?

— Dame!... Il y a des preuves accablantes... évidentes... des reçus de moi... Autant tout de suite que plus tard.

— C'est idiot... D'abord, qui te prouve qu'on tiendra compte des aveux d'Arton?... Cette vieille affaire n'intéresse plus, ne passionne plus personne... Qui te prouve aussi qu'Arton aura fait réellement des révélations? Enfin, toi, si malin, et qui n'en es pas à un mensonge près... pourquoi diable avouer? Mais il faut toujours nier, nier contre l'évidence, nier contre la preuve... Cela laisse, quelles que soient les preuves, de l'incertitude dans l'esprit des gens... Ah! Parsifal!... Parsifal!... Je ne te reconnais plus...

— Tu as raison... Mais, que veux-tu?... Devant une femme furieuse, on perd la tête... Parbleu!... des Parlements, des tribunaux, je les eusse dominés... Devant le pays, devant la Justice, je me suis déjà tiré de pas plus difficiles... Mais une femme, mais ma femme?... Conçois-tu?

— Alors?

— Alors, après mon aveu, j'ai fait la bête, tu comprends... J'ai commencé par affirmer que cette somme, je l'avais donnée à des pauvres, à des grèves, à la souscription Floquet¹... Ça n'a pas pris, d'autant que Floquet n'était pas mort à cette époque, et que lui-même... Ah! le pauvre Floquet!... Ensuite, j'ai déclaré que j'aurais rougi d'apporter dans mon ménage, si austère, si estimé, l'impur argent de la honte, de ma conscience vendue, de mon déshonneur... Tout, plutôt que cela!... Ah! si tu avais vu la tête

1. Charles Floquet (1826-1896) fut député de 1871 à 1893, président de la Chambre pendant sept ans et président du Conseil en 1888. La souscription à laquelle il est fait allusion visait à lui édifier un monument en plein Paris, ce dont Mirbeau s'était gaussé le 22 novembre 1896 dans *Le Journal*, écrivant notamment qu'avec son âme « falote et suffrage-universalisée », Floquet constituait « un parfait modèle pour un sculpteur officiel ».

que faisait ma femme... Non, vraiment, ce que les femmes se moquent de ces grands sentiments-là... c'est effrayant, mon pauvre vieux... La mienne suffoquait de rage... Elle hurlait : « Canaille! bandit!... tu touchais des quarante-sept mille cinq cents francs... vendu... traître... espion... et moi, je n'en ai pas eu un centime!... Quarante-sept mille cinq cents francs... et je me privais de tout!... Et j'économisais sur mes chapeaux, mes robes, sur la bougie, sur le gaz, sur la boucherie!... Et je refusais toutes les invitations!... Et je n'ai pas été une fois à l'Élysée... ni au gala de l'Opéra... ni nulle part... Et je restais là, parmi mes meubles fanés, comme une bête malade, dans un coin... Ah! la crapule!... la crapule!... la sale crapule!... Dire qu'il y a plus de cinq ans que je désirais un salon anglais... qu'il le savait, le misérable voleur!... et qu'il n'a pas eu le cœur de me le payer sur les quarante-sept mille francs qu'il touchait!... Ah! c'est comme ça!... Eh bien, à la prison, escroc!... au bagne, forçat!... Oui, oui, le bagne, le bagne, tu entends. Et c'est moi qui t'y pousserai, au bagne! » Enfin, tu vois cela d'ici... Les glaces, les bibelots, la vaisselle, le portrait de Félix Faure ¹, le buste de la République, la photographie du Tsar, celles de Méline et de M^{me} Adam ², tout y a passé... La maison, c'est un pillage... Heureusement qu'il n'y en avait pas pour cher...

Et, faisant une pirouette, il ajouta d'une voix comiquement égayée :

— Pas pour quarante-sept mille cinq cents francs, hé!

Telle est la perversité de Parsifal qu'il souriait, avec complaisance et cordialité, en me racontant cette tragédie, car ce n'est pas un mauvais diable dans le fond. Gambetta avait vu clair dans son âme.

— Ce n'est pas tout, poursuivit-il, en se rengorgeant et cherchant en mes yeux, une expression admirative... Ces quarante-sept mille cinq cents francs vont mettre la Justice, et, du même

1. Félix Faure (1841-1899) a été élu président de la République le 17 janvier 1895. Mirbeau l'a vigoureusement attaqué pendant l'affaire Dreyfus — tout comme le protectionniste et conservateur Jules Méline.

2. Juliette Adam (1836-1936) dirigeait la revancharde *Nouvelle Revue*; elle avait été l'égérie de Gambetta; Mirbeau l'a mise en scène dans son roman « nègre » *La Belle Madame Le Vassart*, où il l'a rebaptisée M^{me} Hervé (de la Moselle).

coup, ma femme, sur la piste des autres concussions dont je n'hésitai pas à charger ma conscience... Et quand ma femme aura appris que, durant quinze ans de législation, j'ai touché... oui, mon vieux... j'ai touché deux cent quatre-vingt-quatorze mille francs?... que l'Italie, la Turquie, la Russie, l'Angleterre, la Bulgarie, la Roumanie, la principauté de Monaco, etc., etc. me font des mensualités épatantes... et que, de tout cet argent, pas un centime... non, parole d'honneur!... pas même un bouquet de violettes de deux sous... n'est allé à ma femme... crois-tu que cela va être rigolo?... Et pourquoi aurais-je apporté même un centime dans un ménage où je vis si peu... où je ne mange pas deux fois la semaine... où je ne reçois pas mes amis?... Voyons, là, est-ce juste?...

— Et maintenant, que vas-tu faire?... Divorcer?

— Mais je ne peux pas... mais elle ne veut pas... Et c'est par là que ma situation se complique... Ma femme est furieuse... elle me déteste... oui... mais au fond, elle m'admire... Jamais elle ne m'a autant admiré que maintenant... Elle se dit : « Puisqu'il a touché, il touchera encore... C'est à moi de surveiller le pot-de-vin, d'empêcher qu'il le porte ailleurs que chez moi. » Sa grande colère, ses menaces, c'est du décor tout simplement... Sa petite comédie finie, elle remisera son décor... pour tendre sa bourse.

— Eh, bien, alors, il n'y a rien de perdu...

— Tout est perdu, au contraire... Ma vie est perdue... Car, pour toucher des quarante-sept mille francs qu'il faudrait désormais partager avec ma femme... ah! non, par exemple!... J'aime mieux ne rien toucher du tout...

Je ne savais que lui dire, son cas me paraissait insoluble.

— Déjeune avec moi, proposai-je... nous trouverons peut-être une idée au dessert.

Et, d'un doigt inspiré, je lui montrai, sur le mur, le portrait de Gambetta, qui semblait nous sourire, et dont la belle figure qui... la belle figure que...

Parsifal, près de moi, avait laissé retomber le journal sur ses genoux, et, comme s'il eût évoqué, en même temps que moi, tous ces souvenirs, il dit, dans une sorte de long soupir :

— Ah! oui... malgré tout... c'était le bon temps...

Non, en vérité, Parsifal n'est pas un mauvais diable...

Nous sortîmes ensemble, et, durant un quart d'heure, nous nous promenâmes dans les jardins du Casino. Tout à coup, dans une allée, j'aperçus un vieillard qui causait, d'une façon animée, avec un petit groom du restaurant. Je reconnus Jean-Jules-Joseph Lagoffin... et je me mis à trembler comme si j'eusse été pris de fièvre subite.

— Allons-nous en... dis-je à Parsifal... Allons-nous-en, tout de suite!

— Qu'est-ce que tu as? fit celui-ci, ne comprenant rien à mes terreurs... Est-ce Arton, encore?

— Allons-nous-en...

Et je l'entraînai vivement dans une autre allée, au bout de laquelle je savais qu'il y avait une porte de sortie... sur la campagne.

Très intrigué, Parsifal insista pour connaître la cause de mon trouble... Je refusai de la lui dire... mais vous la comprendrez, chères lectrices, quand vous aurez appris ce que c'était que ce Jean-Jules-Joseph Lagoffin... Voici :

Ayant subi d'importantes pertes dans des affaires malheureusement moins certaines et tout aussi honorables que les syndicats du Panama, des Chemin de fer du Sud ¹ et autres, force me fut, un jour, de « faire argent de tout », comme on dit. Je diminuai mon train de maison et réduisis ma domesticité au strict nécessaire — je veux dire à un valet de chambre et à une cuisinière —, sans que, d'ailleurs, l'économie me parût bien notable, ces braves serviteurs s'étant mis aussitôt, à eux deux, à me voler autant que les cinq que j'avais congédiés. Je vendis chevaux et voitures, ma collection de tableaux et de faïences persanes, une partie de ma cave, hélas! et mes trois serres, lesquelles étaient garnies de plantes rares et magnifiques. Enfin, je me décidai à mettre en location un petit pavillon, un délicieux petit pavillon, indépendant de la propriété, et que j'avais spécialement aménagé

1. Allusion au scandale financier qui, en 1896, a éclaboussé Edmond Magnier, sénateur du Var et patron de *L'Événement* — auquel Mirbeau a collaboré sous pseudonyme de 1884 au début de 1886.

pour des visites mystérieuses qui me coûtaient fort cher, et que je dus supprimer aussi. Par sa position isolée dans le parc et son ameublement confortable, ce pavillon pouvait fort bien convenir à un villégiaturiste de n'importe quel sexe, qui, durant trois mois d'été, eût désiré y peupler son célibat ou y cacher son adultère.

Alléchées par des annonces dans ce sens, beaucoup de personnes — étranges, ma foi, et fort laides — vinrent, à qui je vantai l'excellence et la sécurité de cette retraite — extérieurement tapissée de vignes vierges —, car, pour l'intérieur, ce n'était point l'habitude — oh! non! — qu'on y vît des feuilles de vigne, et encore moins des vierges. Mais ces personnes se montrèrent si exigeantes quant aux réparations à faire — ne voulaient-elles pas qu'on portât la cave au grenier, et le grenier à la cave? — que je ne pus m'entendre avec elles. Et je désespérais de louer jamais ce pavillon — car la saison s'avavançait — lorsque, une après-midi, un petit monsieur, très rasé, très droit, très poli et déjà vieux, se présenta, le chapeau à la main, pour visiter. Il avait des vêtements d'une coupe ancienne et qui ne faisaient pas un pli, une longue chaîne de montre chargée de breloques bizarres, et une perruque d'un blond verdâtre dont l'architecture démodée rappelait les plus mauvais jours de notre histoire orléaniste.

Ce petit monsieur trouva tout admirable... admirable!... et ne cessa de s'extasier en termes si complimenteurs, que je ne savais, vraiment, comment lui répondre. Dans le cabinet de toilette, devant les peintures licencieuses qui ornent les panneaux alternant avec les glaces, sa perruque eut un mouvement d'oscillation, presque de tangage, et il fit :

— Ah! ah!

— C'est de Fragonard, expliquai-je, ne sachant pas si ce « Ah! ah! » contenait une réprobation ou marquait un contentement. Mais je fus vite fixé.

— Ah! ah! répéta-t-il... de Fragonard?... vraiment?... Admirable!

Et je vis ses petits yeux se plisser étrangement sous l'influence d'une sensation non équivoque.

Après un court silence, qu'il employa à un examen plus détaillé des panneaux, il dit :

— Eh bien... entendu... Je prends ce pavillon admirable.

— Et si discret... ajoutai-je sur un ton confidentiellement égrillard, tandis que, par la fenêtre ouverte, je désignais, d'une geste éloquent, le haut, l'épais, l'impénétrable rideau de verdure qui nous entourait de tous les côtés.

— Et si discret... parfaitement!

Devant l'enthousiasme respectueux et probablement « folichon » de cet accommodant locataire, je crus devoir, sous divers ingénieux prétextes, et sans nulle objection de sa part, majorer de quelques centaines de francs le prix, déjà exorbitant, que j'avais fixé dans les annonces. Mais ceci n'est qu'un incident sans importance, et, si j'en parle, c'est uniquement pour rendre hommage à la parfaite bonne grâce de ce petit monsieur qui se déclara, au surplus, enchanté de mes façons d'agir envers lui.

Nous rentrâmes à la maison où je m'empressai de rédiger un court bail, sous seing privé, par quoi je fus amené à lui demander ses nom, prénoms et qualités. Je sus ainsi qu'il s'appelaient Jean-Jules-Joseph Lagoffin, ancien notaire à Montrouge. Je le priai ensuite, pour la bonne correction de l'acte passé entre nous, de me dire s'il était marié, veuf ou célibataire. Sans me répondre, il aligna devant moi, sur la table, une rangée de billets de banque, ce qui m'obligea, sans plus, à lui donner quittance de son argent et de mes questions. « Évidemment, pensai-je, il est marié... Seulement, il ne veut pas l'avouer, à cause... de Fragonard. »

Alors, je le regardai davantage. Je regardai ses yeux qui eussent, peut-être, exprimé de la douceur, s'ils avaient exprimé quelque chose. Mais ils n'exprimaient rien, tant ils étaient morts, en ce moment, morts autant que la peau du front et des joues, laquelle, molle, plissée et toute grise, semblait avoir été cuite et recuite, à petit feu, dans de l'eau bouillante.

Après avoir accepté, par politesse, un verre d'orangeade, Jean-Jules-Joseph Lagoffin partit avec force remerciements, salutations et révérences, en me prévenant qu'il viendrait — si cela ne me dérangeait pas — qu'il viendrait, le lendemain même, s'installer dans le petit pavillon, dont, sur sa prière, je lui remis une des clefs.

Le lendemain, il ne vint pas; le surlendemain, il ne vint pas davantage. Huit jours, quinze jours s'écoulèrent, sans que j'entendis parler de lui. C'était curieux, mais explicable, après tout. Il était peut-être tombé malade. Mais il m'eût écrit, son

excessive politesse m'en était le garant. Peut-être, la compagne qu'il devait amener dans le petit pavillon avait-elle, au dernier moment, refusé de venir? Ceci me sembla davantage plausible, car je ne doutais pas un instant que Jean-Jules-Joseph Lagoffin n'eût loué cet admirable et discret pavillon en vue d'une compagne quelconque, ses yeux bridés à l'éblouissante vision des Fragonard et le mouvement désordonné de la perruque m'étant une indication formelle de ses intentions luxurieuses. Et je jugeai que je n'avais pas à me préoccuper outre mesure qu'il vînt ou qu'il ne vînt pas, puisque j'étais payé, payé généreusement, payé au-delà de mes espoirs.

Un matin, j'allais donner de l'air aux pièces du petit pavillon, resté fermé depuis la visite de Jean-Jules-Joseph Lagoffin. Je traversai l'antichambre, la salle à manger, le salon, et, sur le seuil du cabinet, je poussai un cri et reculai d'horreur.

Sur des coussins, un corps nu, un cadavre de petite fille, était étendu, effrayamment raide, les membres tordus et convulsés, comme ceux d'un supplicié de la torture.

Appeler au secours, appeler me gens, appeler tout le monde, tel fut mon premier mouvement, quand, soudain, la première impression d'épouvante passée, je réfléchis qu'il valait mieux d'abord examiner les choses par moi-même, tout seul, sans témoins. J'eus même la précaution de refermer à triple tour la porte d'entrée du pavillon.

C'était bien une petite fille de douze ans à peine, une petite fille avec des formes grêles de jeune garçon. Elle portait à la gorge des marques de doigts strangulateurs; sur la poitrine et sur le ventre, de longues, de fines, de profonde déchirures, faites avec des ongles, ou plutôt, avec des griffes pointues et coupantes. Sa face gonflée était toute noire. Sur une chaise, des vêtements de pauvre, une pauvre petite robe effrangée et boueuse, des jupons en loques étaient rangés presque minutieusement. Et sur le marbre de la toilette, j'aperçus, dans une assiette, un reste de pâté, deux pommes vertes, dont l'une avait été grignotée comme par des dents de souris, et une bouteille de vin de Champagne vide.

Il n'y avait rien de changé dans les autres pièces que j'examinai l'une après l'autre. Chaque meuble, chaque chose étaient à leur place coutumière.

Alors, rapidement, fiévreusement, sans ordre, je songeai :

— Avertir la police, la Justice?... Jamais... Les juges viendraient, et je ne saurais quoi leur dire... Dénoncer Jean-Jules-Joseph Lagoffin?... Évidemment, cet homme ne m'avait pas dit son véritable nom, et je n'avais pas besoin d'aller à Montrouge pour savoir qu'il n'y habitait point... Alors quoi?... Ils ne me croiraient pas... Ils croiraient que c'est une défaite... Ils ne pourraient pas admettre que cet homme qui avait commis cet abominable crime, à deux pas de chez moi, dans une étrange maison qui m'appartenait, je ne l'eusse pas vu, pas entendu... À d'autres!... On ne se moque pas de la Justice à ce point... Alors, méfiants, avec des regards de hyène, ils m'interrogeraient, et, fatalement, je tomberais dans le guet-apens de leurs questions insidieuses et louches... Ils iraient fouiller ma vie, toute ma vie... Fragonard m'accuserait, Fragonard crierait l'impudicité de mes plaisirs, la honte coutumière de mes luxures... Ils voudraient savoir le nom de toutes celles qui sont venues ici, de toutes celles qui pourraient être venues ici, de toutes celles qui ne sont pas venues ici... Et les saletés des domestiques chassés, du grainetier que j'ai quitté, du boulanger que j'ai vaincu de faux poids, du boucher à qui j'ai renvoyé sa viande empoisonnée... et tous ceux qui seraient prêts, sous la protection du juge, à me salir de la boue de leurs vengeances et de leurs rancunes!... Et finalement, un beau jour, devant mes réticences, l'embarras de mes réponses, ma peur des scandales, qu'ils prendraient pour des aveux, ils m'empoigneraient... Ah! non... pas de juges... pas de gendarmes... pas de police ici!... Rien... Rien qu'un peu de terre sur ce pauvre petit cadavre, un peu de mousse sur la terre, et le silence, le silence... sur tout cela!

Je pris la robe effrangée et boueuse, les jupons en guenilles, et j'en enveloppai, comme d'un suaire, le corps de la petite inconnue... Puis, après avoir vérifié que tout, dans le pavillon, était clos hermétiquement, clos aux curiosités indiscretes ou fortuites de mes domestiques, je sortis. Durant toute la journée, j'errai autour du pavillon, attendant que la nuit vînt.

Ce soir-là, c'était la fête du village. J'y envoyai mes gens, et quand je fus seul, bien seul, je me mis à ensevelir la petite dans le parc, profondément, au pied d'un hêtre...

Oui! oui! Le silence, le silence, le silence, et la terre, la terre, la terre sur tout cela!...

Deux mois après, dans le parc Monceau, je rencontrai Jean-Jules-Joseph Lagoffin. Il avait toujours la même peau molle, le même regard mort, la même perruque d'un blond verdâtre. Il suivait une petite bouquetière qui vendait aux passants des fleurs de soleil. Près de moi, un sergent de ville se dandinait en regardant une bonne... Mais la stupidité de son visage me fit rebrousser chemin... Je prévis les complications inextricables, les quoi?... les qu'est-ce?...

— Ma foi! qu'ils s'arrangent, me dis-je. Ça n'est pas mon affaire...

Et, lestement, je m'enfuis dans la direction contraire à celle du sergent de ville, de Jean-Jules-Joseph Lagoffin et de la petite bouquetière... qu'un autre peut-être enfouira dans son parc, sous un hêtre, la nuit!...

Nous arrivâmes, Parsifal et moi, devant la porte de l'hôtel, sans avoir dit un mot. Parsifal avait oublié ma terreur... et il songeait... Il songeait sans doute au passé, car, en me quittant, il me serra la main, et il me dit :

— Oui... oui... mon vieux... c'est vrai... c'était le bon temps.

XV

J'ai souvent rêvé ces rêves.

Je suis dans une gare, je dois prendre le train. Le train est là, grondant devant moi. Des gens que je connais et que j'accompagne montent dans les wagons avec aisance. Moi, je ne puis pas... Ils m'appellent... Je ne puis pas; je suis cloué au sol. Les employés passent, me bousculent et me pressent : « Montez donc ! mais montez donc ! » Je ne puis pas... Et le train s'ébranle, s'enfuit, disparaît. Les disques ricanent de mon impuissance; une horloge électrique se moque de moi. Un autre train arrive, puis un autre... Dix, vingt, cinquante, cent trains se forment pour moi, s'offrent à moi, successivement... Je ne puis pas... Ils s'en vont, l'un après l'autre, sans qu'il m'ait été possible d'atteindre soit le marchepied, soit la poignée de la portière. Et je reste toujours là, les pieds cloués au sol, immobile, furieux, devant des foules dont je sens peser sur moi les mille regards ironiques.

Ou bien je suis à la chasse... Dans les bruyères et dans les luzernes, à chaque pas se lèvent bruyamment des perdreaux... J'épaule mon fusil, je tire... mon fusil ne part pas... mon fusil ne part jamais... J'ai beau presser la gâchette. En vain... Il ne part pas... Bien souvent les lièvres s'arrêtent dans leurs courses, et me regardent curieusement... les perdreaux s'arrêtent dans leur vol devenu immobile, et me regardent aussi... Je tire... mon fusil ne part pas; il n'est jamais parti.

Ou bien encore, j'arrive devant un escalier... C'est l'escalier de ma maison... Il faut que je rentre chez moi. J'ai cinq étages à

monter... Je lève une jambe, puis l'autre... et je ne monte pas... Je suis retenu par une force incoercible, et je ne parviens pas, malgré des efforts violents, à poser mes pieds sur la première marche de l'escalier... Je piétine, je piétine, je m'épuise en mouvements d'inutile ascension. Mes jambes vont, l'une après l'autre, avec une rapidité vertigineuse... Et je n'avance point... La sueur ruisselle sur mon corps... La respiration me manque... Et je n'avance point... Et brusquement, je me réveille, le cœur battant, la poitrine oppressée, la fièvre dans toutes mes veines, où le cauchemar galope... galope.

Eh bien, je suis à X... comme dans ces cauchemars. Vingt fois j'ai voulu partir, et je n'ai pas pu. Une sorte de mauvais génie, qui s'est pour ainsi dire substitué à moi, et dont la volonté implacable m'incruste de plus en plus profondément en ce sol détesté, m'y retient, m'y enchaîne... L'annihilation de ma personnalité est telle que je me sens incapable du petit effort qu'il faudrait pour boucler ma malle, sauter dans l'omnibus, et de l'omnibus dans le train libérateur qui m'emmènerait vers les plaines... les plaines, les bonnes plaines, où tout est remuant et vivant, les herbes, les arbres, les grandes lignes onduleuses des horizons, et les petits villages, et les villes espacées, dans les verdure, et les routes dorées au soleil, et les douces rivières qui ne sont pas, elles, ces affreux torrents, bougons et poussifs...

Ici, le ciel se plombe davantage, s'appesantit, si lourd, sur mon crâne, que j'en sens, réellement, physiquement, le poids immémorial et l'inexorabilité cosmique... Loin que j'aie trouvé à X... un peu plus de santé, au traitement de ses eaux, au humage de ses vapeurs sulfureuse, à la mystification commerciale que sont ces sources fameuses, je suis envahi, conquis par la neurasthénie... je subis, un à un, tous les tourments de la dépression nerveuse et de l'affaiblissement mental. Aucun visage, aucun souvenir ne me sont plus un repos, une distraction, une halte dans l'ennui qui me ronge. Je ne puis plus travailler. Aucun livre ne m'intéresse. Rabelais, Montaigne, La Bruyère, Pascal... et Tacite, et Spinoza, et Diderot, et d'autres... dont j'ai apporté les œuvres vénérées... pas une fois je ne les ai ouverts... pas une fois je n'ai demandé à leur génie un réconfort et l'oubli d'être là... Et Triceps m'agace avec son agitation perpétuelle et ses histoires...

Et tous les jours, à toutes les heures, des gens s'en vont, et d'autres arrivent... Et ce sont les mêmes falotes images qui reviennent, les mêmes faces mortes, les mêmes âmes errantes et les mêmes tics, les mêmes alpenstocks et les mêmes jumelles photographiques ou télescopiques, braquées sur les mêmes lourds nuages, derrière lesquels tous ces gens espèrent découvrir les montagnes illustres dont Baedeker décrit la splendeur horripifique, et que nul n'a jamais vues, et dont ce serait vraiment une admirable ironie qu'elles n'existent point, bien que, sur la foi mystificatrice des hôteliers, des guides et des compagnies de chemins de fer, des générations entières eussent défilé devant leur imposture géographique... Ah! comme je le voudrais! Mais, il ne se peut pas, hélas! que tant d'Administrations réunies aient tant d'esprit...

Comme cela doit être doux et consolateur d'être malade parmi des choses claires, mouvantes, lointaines, dans des lumières argentées, sous ces grands ciels légers, capricieux et profonds, où les jolis nuages passent, glissent, disparaissent, et reviennent, ainsi que les jolies pensées qui traversent sans cesse le ciel léger, capricieux et profond d'un cerveau ami... d'être malade — ah! vous ne sentez pas votre bonheur —, dans un pays méprisé des Baedeker, inconnu des touristes, des alpinistes, des stratégestes... dans un pays où il n'y a pas — ô joie merveilleuse! — de points de vue!...

Les points de vue, connaissez-vous quelque chose qui soit plus horripilant, plus agressivement insupportable?... Les points de vue, où l'on voit, agglutinée en cristallisations lentes, en stalactites prodigieuses, la sottise énorme et pareille et toujours suintante de tous ceux-là qui les visitèrent. Tenez, jadis, il y avait à Douarnenez un vieux chêne, et, près du vieux chêne, un vieux puits en ruine et tari... Il y avait aussi à Douarnenez une mer émouvante et de la lumière infinie, à travers les brumes délicieusement roses, ou dorées, ou grises sur la mer... Mais personne n'allait jamais voir la mer, car la mer n'était pas le point de vue classique et recommandé de Douarnenez... Tout le monde se dirigeait en processions admiratives vers le vieux chêne et vers le vieux puits... On se disait entre soi : « Avez-vous vu le superbe point de vue de Douarnenez?... » Et les peintres l'illustrèrent. Plus de vingt mille s'assirent à quelques mètres du vieux chêne,

et, impitoyablement, ils le peignirent... On le voyait aussi, dans des boutiques, sur des galets, sur des coquilles nacrées, sur des boîtes... Il est mort, dégoûté de sa gloire, et, surtout, d'avoir, pendant cinquante ans, entendu les mêmes stupidités... Les chênes meurent, au moins... mais les montagnes?

Ce n'est que le soir, à l'hôtel, dans ma chambre, que je me reprends à vivre un peu, car le soir les murs s'animent... ils parlent... ils ont des voix, des voix humaines... et ces voix, enfin vibrantes, m'apportent le bruit des passions, des manies, des habitudes secrètes, des tares, des vices, des misères cachées, toutes choses par où je reconnais et par où j'entends vivre l'âme de l'homme... Non plus de l'homme en face de la montagne invisible et décevante, mais de l'homme en face de soi-même... Les murs tressaillent de toute l'humanité qu'ils abritent, et qui m'arrive, en quelque sorte, filtrée, débarrassée de ses mensonges, de ses poses... Heures précieuses qui m'arrachent à mon accablement, à ma solitude, et qui me replongent dans ce comique immense et fraternel de la vie!...

Il est dix heures. Les Tziganes ont fini de racler leurs lamentables violons. Peu à peu, le hall de l'hôtel se vide. On a baissé l'électricité, et sa lumière plus jaune brouille les pavots *modern-style* de la frise. Chacun rentre dans sa chambre. Ah! les pauvres smokings, et les pauvres toilettes claires des élégantes de Toulouse, de Bordeaux ou de Leipzig! Cela défile comme à un enterrement. Si les digestions ont été mornes et sans joie, la nuit s'apprête à être lourde et sans amour. On va dormir comme on est resté éveillé, pesamment. En ces endroits-là, le sommeil a la pesanteur étouffante et noire dans des montagnes. Car la montagne est partout. Elle est dans votre chambre fermée, aux rideaux tirés; elle est en vous, elle emplit vos rêves de sa masse ténébreuse... Et quels pauvres êtres vont naître, cette nuit, des étreintes flasques de cette humanité vagabonde qui promène son ennui de néant en chaos?

Dans les couloirs circulent encore d'étranges odeurs qui font qu'on reconnaît, mieux peut-être que par la langue qu'elles parlent, la nationalité des femmes qui ont passé par là. Et les ascenseurs montent et descendent, les portes claquent et se verrouillent, les parquets craquent, les sonneries électriques font

rage. Enfin, tout s'apaise. Et du haut en bas de l'immense caserne, les murs commencent de chuchoter.

Mes voisins de droite ne sont arrivés que de la veille, et je ne les ai pas encore vus. À leur accent précieux et chantant on sent tout de suite qu'ils sont de Genève. Être de Genève et venir ici se retremper des Alpes, dans des Pyrénées!... C'est à n'en pas douter, tant on les perçoit laids et hostiles l'un à l'autre, le mari et la femme. Les voix ne sont plus jeunes; elles ne sont pas très vieilles non plus. Des voix de quarante-cinq ans, à peu près, dont l'habitude de se parler toujours a rendu le timbre sonore et agressif. Elles sont antipathiques comme les voix réelles, comme les voix nues qui ne se sentent pas écoutées. Oh! que de rancœur dans ces voix!

Tout d'abord, je n'entends pas ce qu'elles disent, car le silence de l'hôtel n'est pas encore assez profond. Il y a encore toute sorte de vibrations discordantes dans ce silence, qui fait les voix des murs moins nettes et moins hardies. Chez mes voisins, c'est une espèce de petit ronflement, de ronronnement plutôt, continu et inexpressif, qu'accompagnent des bruits de pas glissés, de malles ouvertes et refermées, heurts de je ne sais quoi contre des porcelaines. Puis quelques mots se détachent et m'arrivent, plus distincts. C'est la femme qui parle, qui parle, qui parle. On dirait qu'elle raconte une histoire, et qu'elle n'est pas contente. Elle parle... parle... parle... Au tumulte des phrases, dont beaucoup m'échappent, aux suffocations de la voix, aux indignations qui éclatent ça et là, suivies de brusques arrêts, cela doit être une histoire épouvantable. J'ai le sentiment que j'ai entendu des voix pareilles, quand elles narraient les péripéties d'un crime. Et l'accent de Genève perd de sa cadence et de son rythme traînant. Des aigreurs maintenant s'y insinuent, qui changent en glapissement sa sonorité disparue. Et l'amertume crispe les mots, la colère les fait siffler. Ce n'est plus une voix de Genève, c'est une voix de partout. Il semble que, pour arriver jusqu'à moi, la voix s'effile, s'amincit, s'aiguise, se lamine entre les briques de la cloison.

Alors, j'écoute, attentif.

Et je comprends que cette dame est furieuse contre sa femme de chambre. D'après ce que je puis suivre du récit, qui s'accélère et qui halète, entre la fuite des mots, il est arrivé à cette dame une

chose incroyable et terrible : la femme de chambre n'était pas là quand sa maîtresse est rentrée, avant le dîner, pour s'habiller. Elle l'a fait demander partout, et personne n'a su où était la femme de chambre. Elle n'est revenue qu'à sept heures et demie!... Et ce sont des « cette fille! », des « cette sale fille! », des « cette abominable gredine! », prononcés sur un ton de dégoût tel qu'on ne s'imaginerait pas qu'il est question d'une créature humaine, mais bien d'une bête ignoble, d'une maladie, ou d'une ordure. Et la voix dit, comme répondant à une objection que je n'ai pas entendue :

— Ce n'est pas vrai... Je lui avais dit d'être là à six heures. Et quand même j'aurais oublié de le lui dire, est-ce que ce n'est pas son métier d'être là, sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit, à ma disposition? Je ne comprends pas que tu la défendes, et que tu manques à ce point de dignité... C'est honteux... Mais, toi, d'abord...

Mes voisins ont évidemment changé de position, je ne perçois plus que des choses confuses, brouillées, bourdonnantes.

Enfin, au bout d'un instant :

— Sans doute... sans doute... fait la voix du mari, qui semble venir maintenant d'un autre point de la chambre.

— Eh bien, alors, réplique la voix de la femme. Pourquoi m'as-tu dit cela? Tu as l'air de croire que je ne sais pas ce que je fais?...

J'entends des pas lourds qui longent la cloison et vont, ensuite, s'éloignant... puis la voix de l'homme, mais si indistincte, qu'elle n'est plus qu'une sorte de roulement monotone et prolongé, quelque chose comme : ou-ou-ou-ou-ou...

Ce à quoi la femme répond, d'une voix qui traverse la cloison ainsi qu'un bruit strident de toile qu'on déchire :

— Non, non, j'en ai assez... Je ne veux plus de cette coquine chez moi, de cette sale fille chez moi. Je la mets à la porte. Elle partira demain matin. Quand je pense que j'ai été obligée de recoudre moi-même... moi-même, entends-tu... mes jarretelles? C'est intolérable...

La voix du mari fuit encore, en même temps que m'arrive le bruit d'une montre qu'on remonte :

— Ou-ou-ou-ou-ou.

— Quoi?... qu'est-ce que tu dis?... Tu es fou, je pense...

Bien que j'aie collé mon oreille contre la cloison, il m'est impossible de saisir la réponse. Je comprends, pourtant, au balancement bonhomme de ce bruit, que la voix plaide en faveur de la femme de chambre :

— Ou-ou-ou-ou-ou!

— Non, non... et non, glapit la voix de la femme. Elle partira demain matin.

— Ou-ou-ou-ou...

— Son voyage? lui payer son voyage? Vraiment, tu n'y songes pas?

— Ou-ou-ou-ou...

— Elle s'arrangera. Je la renvoie... pour une faute grave, très grave... Elle s'arrangera.

— Ou-ou-ou-ou-ou...

— Mais tu est fou? Je ne veux pas d'excuses. Je n'accepterais pas d'excuses...

— Ou-ou-ou-ou-ou...

— Ah! je voudrais voir ça!

— Ou-ou-ou-ou-ou...

— Fiche-moi la paix!... Tais-toi!... Couche-toi!...

Ici le silence... et bientôt des bruits de choses remuées... de soies qui tombent... de verres qui tintent... de brocs qu'on vide... d'objets qu'on place et qu'on déplace sur le marbre de la toilette.

Mais, au bout de quelques minutes, sur un nouvel ou-ou-ou du mari, la femme répond plus aigre, encore :

— C'est inutile... Il n'y a pas de pire fille que cette fille... Une dame serait malade, est-ce que tu crois que cette fille veillerait, jour et nuit, derrière la porte? Ah bien, oui!

— Ou-ou-ou-ou...

— Si... je te dis que si!...

— Ou-ou-ou.

— Et d'abord, c'est extraordinaire que tu la défendes ainsi? Pourquoi la défends-tu ainsi?

— Ou-ou-ou?

— Oh! toi... avec tes passions!

— Ou-ou-ou... ou-ou?

— Oui, toi... Parbleu!... il y a longtemps que je m'en doutais... Eh bien, vous ne ferez plus vos saletés ensemble... Du moins, vous ne les ferez plus chez moi!...

— Ou-ou-ou.

— Laisse-moi tranquille... Ne me parle plus... déshabille-toi...

— Ou-ou!

— Zut! crotte!

Nouveau silence. Mais l'on sent que le mari et en proie à une agitation... Il va et vient, dans la pièce, en grognant...

Tout à coup, la voix de la femme :

— Ah bien, merci!... Il y a au moins huit jours que tu ne t'es lavé les pieds... Comme c'est amusant de coucher avec un pareil homme!...

— Ou-ou-ou...

— Non, laisse-moi tranquille!...

— Ou-ou-ou...

— Laisse-moi tranquille!...

Puis encore des va-et-vient... des chaises qu'on déplace, le lit qui craque... et le silence... le silence plus morne de tout ce que j'ai entendu.

Puis, après quelques minutes de ce silence... la voix de la femme, moins aigre... plus enfantine...

— Non... laisse-moi... Pas ce soir... tu ne le mérites pas, ce soir... Tes mains... voyons!...

Puis de petits cris... de petits baisers... des baisers mous... des respirations soufflantes... tantôt alternées... tantôt unies... Et la voix de la femme, douce, très douce :

— Mon chéri... Oh! oui... comme ça... Ah! Dieu!...

Puis après quelques secondes, encore, presque un grand cri... et ces mots de reconnaissance éperdue :

— Mon petit homme... mon petit homme... mon petit homme!

XVI

Ce matin, sortant du bain, j'ai rencontré Triceps, qui accompagnait un monsieur d'aspect chétif, et un peu gauche... Il m'aborda :

— Permets-moi de te présenter monsieur Jules Rouffat... un de mes clients, arrivé hier soir, avec une recommandation de mon ami le docteur Huchard... Tel que tu le vois, M. Rouffat sort du bain où il a passé sept ans... par erreur... Oui, mon vieux... Ça ne le rajeunit pas... dame!...

M. Rouffat sourit, d'un sourire timide :

— Et toi... ça doit t'intéresser, un innocent? C'est, un peu, ta partie...

J'échangeai avec le client de Triceps une poignée de main, et quelques politesses de circonstances.

Malgré sa timidité et sa gaucherie, j'observai que M. Rouffat cherchait à prendre un air d'importance, un air pas comme tout le monde... Maintenant qu'il était libre, il était visible que cela ne le désobligeait pas autrement, d'avoir été au bain. Au contraire, il semblait en tirer de l'orgueil et s'y élire une personnalité. Comme des baigneurs passaient auprès de nous, M. Rouffat, avec une grosse voix et des manières ostentatoires, dit, de façon à être entendu d'eux :

— Oui, monsieur, je suis la victime d'une erreur judiciaire. Et j'ai vécu — vécu? — au bain sept ans!... C'est à ne pas croire...

Alors Triceps me demanda :

— Est-ce que tu rentres à l'hôtel?

— Oui...

— Eh bien, allons-y ensemble... M. Rouffat va te conter son histoire... Elle est épatante, mon vieux... Un fameux sujet, pour un article...

À l'hôtel, je fis monter du porto et des sandwiches... Et, après s'être légèrement réconforté, M. Rouffat commença ainsi :

« Un matin, comme je faisais ma promenade habituelle sur la route des Trois-Fétus, je remarquai, non sans surprise, à quelques centaines de mètres de moi, sur la berge, un groupe de paysans, parmi lesquels se démenait un gendarme et gesticulaient trois messieurs vêtus de redingotes noires et sévèrement coiffés de chapeaux de haute forme. Tout ce monde se tenait en rond, le cou tendu, la tête penchée vers quelque chose que je ne voyais pas. Une voiture, sorte de landau de louage, très vieille et comme il n'y en a plus que dans les provinces décentralisées, stationnait sur la route, en face du groupe. Ce rassemblement insolite m'intrigua, car la route était ordinairement déserte, et l'on n'y rencontrait que des rouliers, de loin en loin, et de vagues bicyclistes. C'est à cause de sa solitude que je l'avais choisie, et aussi parce qu'elle était bordée de vieux ormes qui ont cette chance unique, invraisemblable, de croître librement et de n'être jamais mutilés par l'administration des ponts et chaussées. À mesure que j'avancais, le groupe s'animait davantage, et le cocher de landau était entré en colloque avec le gendarme.

— Quelque affaire litigieuse de bornage, sans doute, me dis-je... ou bien, un duel empêché, peut-être ?

Et je m'approchai du groupe, intérieurement chatouillé par l'espoir que se vérifiât cette dernière hypothèse.

J'habitais le village des Trois-Fétus depuis peu de temps, et n'y connaissais personne, étant très timide, par nature, et fuyant, par principe, le commerce des hommes, où je n'ai jamais trouvé que duperie et malheur. Hormis cette matinale et quotidienne promenade sur cette route peu fréquentée, je restais, tout le jour, enfermé dans ma maison, à lire des livres aimés, ou bien occupé à biner les planches de mon modeste jardin, que de hauts murs et un épais rideau d'arbres protégeaient contre la curiosité des voisins. Non seulement je n'étais pas populaire dans le pays, mais, à vrai dire, j'y étais totalement inconnu, sauf du facteur, avec qui il avait bien fallu que j'entrasse en relations suivies, à cause des

signatures qu'il réclamait souvent de moi, et des erreurs qu'il commettait, sans cesse, dans son service. Tout ceci, n'est-ce pas ? pour l'intelligence de mon récit, et non pour la sotte vanité de parler de ma personne et de me vanter niaisement de telle ou telle façon d'être. Ah Dieu ! non.

Je m'approchai donc du groupe, avec les manières silencieuses et prudentes dont s'accompagnent les moindres actes de ma vie ; et, sans éveiller l'attention d'aucun, tant j'avais mis de discrétion, et, si j'ose dire, de sourdine, à me mêler d'une chose où je n'avais que faire, je pénétrai au milieu de ces gens bizarres qui regardaient, sur la berge, je ne savais quoi... Et un affreux spectacle, auquel je n'avais nullement songé, s'offrit à moi... Sur l'herbe, un cadavre était étendu, un cadavre de pauvre, à en juger par les sordides guenilles qui lui servaient de vêtements ; son crâne n'était qu'une bouillie rouge, et si aplati qu'il ressemblait à une tartine de fraises. L'herbe était foulée, piétinée, à la place où le cadavre reposait ; sur la pente du talus, quelques petits morceaux de cervelle pourprée tremblaient comme des fleurs à la pointe d'un chardon.

— Mon Dieu ! m'écriai-je.

Et pour ne pas tomber — tant je me sentais défaillit — je dus rassembler le peu de forces qui me restaient, et m'accrocher désespérément à la tunique du gendarme.

Je suis un pauvre homme, et je ne peux supporter la vue du sang. Mes veines se vident instantanément, ma tête tourne, tourne, et bourdonne ; mes oreilles ronflent comme des vols de moustiques ; mes jambes amollies chancellent, et je vois danser devant moi des myriades d'étoiles rouges et d'insectes aux cornes de feu ; il est rare que ce malaise ne se termine pas par un évanouissement. Lorsque j'étais jeune, il n'était même pas nécessaire que je visse du sang, il suffisait que j'y pensasse, pour tomber aussitôt en syncope. L'idée seule — non, pas même le spectacle —, l'idée seule d'une maladie ignoble, ou d'une opération douloureuse, provoquait, en moi, un arrêt subit de la circulation, une courte mort, avec la suppression totale de la conscience. Aujourd'hui, encore, je m'évanouis, quand me revient le souvenir d'un oiseau inconnu, dont on me servit, un soir, la chair dégoûtante et pourrie.

Devant le cadavre, par un raidissement de ma volonté, par une violente concentration de toutes mes énergies, je ne défaillis pas complètement. Mais j'étais devenu très pâle; mes tempes, mes mains, mes pieds s'étaient glacés du froid de la mort; et une sueur abondante ruisselait sur tout mon corps. Je voulus me retirer.

— Pardon... me dit un des hommes à redingote noire, en posant rudement sa main sur mon épaule... Qui êtes-vous?

Je me nommai.

— Où demeurez-vous?

— Aux Trois-Fétus.

— Et pourquoi êtes-vous ici?... que faites-vous ici?

— Je me promenais sur la route, selon mon habitude de tous les jours... J'ai vu un groupe de personnes sur la berge... J'ai voulu savoir. Mais cela me fait trop d'effet... Je m'en vais.

Il désigna le cadavre d'un geste bref :

— Connaissez-vous cet homme?

— Nullement, balbutiai-je... Et comment le connaîtrais-je?... Je ne connais personne ici... Je suis ici depuis peu de temps...

L'homme en redingote me foudroya d'un regard en zigzag, d'un regard aveuglant et pareil à un éclair...

— Vous ne connaissiez pas cet homme? Et quand vous l'avez aperçu, vous êtes devenu tout pâle?... Vous avez failli tomber?... Et vous pensez que c'est une chose naturelle?

— Je suis ainsi... ça n'est pas de ma faute... Je ne puis voir le sang, ni la mort... Je m'évanouis à propos de tout et de rien... C'est un phénomène physiologique...

L'homme noir ricana, et il dit :

— Allons bon... la science, maintenant... Je m'y attendais, quoique ce moyen de défense soit un peu usé... L'affaire est claire, désormais... La preuve est là...

Et, s'adressant au gendarme, il commanda :

— Empoignez cet homme...

En vain j'essayai de bégayer quelques protestations, dans ce genre :

— Mais je suis un brave homme, je suis un pauvre homme... Je n'ai jamais fait de tort à personne... Je m'évanouis pour rien... pour rien... Je suis innocent...

Elles ne furent pas entendues. Le monsieur en redingote s'était remis à considérer le cadavre d'un œil profond et vengeur, et le gendarme, pour me faire taire, me bourrait le dos de coups de poing.

Mon affaire était claire, en effet. Elle fut, du reste, vivement menée. Durant les deux mois que prit l'instruction, je ne pus expliquer, d'une façon satisfaisante, ma pâleur et mon trouble, à la vue du cadavre. Toutes les démonstrations que j'en donnai allaient, paraît-il, à l'encontre des théories criminalistes les plus certaines. Loin de me servir, elles renforçaient de preuves nouvelles "le faisceau" de preuves évidentes, tangibles, irréfutables, que l'on avait de mon crime... Mes dénégations étaient jugées, par la presse, par les psychologues de la presse judiciaire, comme un rare endurcissement. On me trouva lâche, vil, incohérent et maladroit; on dit de moi que j'étais un assassin vulgaire et pas du tout sympathique. On réclama ma tête tous les jours.

À l'audience, le village des Trois-Fétus, tout entier, déposa contre moi. Chacun parla de mes louches allures, de mon insociabilité, de mes promenades matinales furtives, évidemment combinées en vue du crime que je devais commettre avec un tel raffinement de férocité. Le facteur prétendit que je recevais beaucoup de correspondances mystérieuse, des livres à couverture bizarre, d'insolites paquets. Il y eut une sensation d'horreur au banc des jurés et parmi la foule, lorsque le président me reprocha qu'on eût saisi chez moi des livres tels que : *Crime et Châtiment*, *Le Crime et la Folie*, les œuvres de Goncourt, de Flaubert, de Zola, de Tolstoï. Mais tout ceci n'était rien, en réalité, rien que des circonstances adventices, de menues accusations qui venaient s'ajouter à ce grand cri d'aveu qu'était ma pâleur.

Et ma pâleur confessait tellement le crime, elle le clamait si haut, que mon avocat lui-même ne voulut pas plaider mon innocence — si formellement démentie par ma pâleur. Il plaida l'irresponsabilité, la manie furieuse, le meurtre involontaire; il déclara que j'étais atteint de toutes les démences, que j'étais un mystique, un érotomane, un dilettante de la littérature. Dans une péroraison sublime, il adjura les jurés de ne pas prononcer contre moi le verdict de mort, et il demanda, avec des larmes admirables — avec quelles admirables larmes de pitié! — il demanda que se

refermât, désormais, sur ma folie dangereuse, la porte de torture, l'oubli du cabanon !

Je fus condamné à mort, aux applaudissements de tout le monde... Mais il arriva que M. le Président de la République voulut bien changer l'échafaud en baigne perpétuel... Et j'y serais encore à ce baigne, si, l'année dernière, le véritable assassin, poussé par le remords, n'avait publiquement confessé son crime et mon innocence... »

S'étant tu, M. Rouffat se regarda, avec complaisance, dans la glace... « Oui, en vérité, semblait-il se dire, je suis une bien noble victime... Et voilà des aventures qui n'arrivent pas à tout le monde... » Puis il nous raconta, en termes prolixes et châtiés, ses sept années de tortures.

Je le plaignis beaucoup. Et voulant le reconforter, en associant à ses propres malheurs les malheurs de toutes les pauvres victimes de la justice humaine, je lui dis tendrement :

— Hélas! monsieur... Vous n'êtes pas le seul sur qui se soit acharnée une société qui ne vit que d'erreurs, quand ce n'est pas de crimes volontaires... L'infortuné Dreyfus en a fait, lui aussi, l'épouvantable expérience...

À ce nom de Dreyfus, les yeux de M. Rouffat s'allumèrent d'une lueur de haine farouche...

— Oh! Dreyfus... dit-il aigrement... Ça n'est pas la même chose...

— Et pourquoi?

— Parce que Dreyfus est un traître, monsieur... et parce qu'il est odieux, souverainement criminel, que ce misérable n'ait pas été, pour l'honneur de la Justice, de la religion et de la patrie, jusqu'au bout de son trop doux supplice!...

Triceps se tordait de rire dans son fauteuil.

— Ah! tu vois, cria-t-il... Quand je te le disais...

M. Rouffat s'était levé. Il me regarda hostilement, avec des regards presque provocants... Et il s'en alla, en proférant :

— Vive l'armée! Mort aux juifs...

Lorsque M. Rouffat fut parti, nous restâmes, quelques secondes, à nous regarder, ahuris, Triceps et moi.

— En voilà une canaille!... m'écriai-je, ne pouvant maîtriser plus longtemps l'indignation qui bouillonnait en moi...

— Non... fit Triceps... un fou! Moi je ne suis pas dreyfusard, et j'ai le droit de ne pas l'être... parce que cela nuirait à ma clientèle... tu comprends?... Mais lui?... je te dis que c'est un fou...

Et il partit sur son thème favori de la folie... Et d'observations en observations, et d'histoires en histoires, voici celle que Triceps, entre autres, me raconta, afin de me bien prouver que M. Rouffat était fou, que j'étais fou moi-même, que tout le monde était fou :

« Jean Loqueteux, fatigué d'avoir longtemps marché, s'assit sur la berge de la route, la tête à l'ombre d'un orme communal, les pieds dans le fossé qui gardait, d'une averse récente, une fraîcheur humide. En ce moment, le soleil tapait dur sur la route redevenue sèche, et la chaleur était étouffante. Jean Loqueteux enleva de dessus son dos sa besace toute pleine de cailloux, compta les cailloux, en les alignant près de lui, sur l'herbe, les remit en place avec gravité et respect, et il se dit :

— Le compte y est bien... j'ai toujours mes dix millions... et c'est curieux, vraiment... j'ai beau les donner à tout le monde — car je ne suis pas un mauvais riche, moi, un avare! — il n'en manque jamais un seul... Dix millions... c'est bien ça!...

Il soupesa la besace, s'essuya le front, et il gémit :

— Mais que c'est lourd à porter, dix millions!... Mes épaules en sont toutes meurtries, et mes reins n'en peuvent plus... Si j'avais encore ma femme, elle m'aiderait, parbleu!... Mais elle est morte, elle est morte d'être trop riche... Et mon fils aussi est mort, d'on ne sait quoi... Je suis tout seul pour ce fardeau... Ce n'est pas assez... Il faudra que j'aie une petite voiture que je tirerai moi-même... ou que je ferai tirer par un chien... Mon Dieu! que je suis las!... On ne se doute pas de ce que les millionnaires sont, parfois, de pauvres bougres... et à plaindre, à plaindre... Ah! Seigneur Jésus, qu'ils sont à plaindre!... Ainsi, moi, j'ai dix millions... C'est sûr, puisque je les sens, là, dans ma besace... Eh bien! n'empêche que me voilà sur la route... comme un vagabond... C'est à n'y rien comprendre...

Il caressa ses pieds nus et gonflés par la marche à la fraîcheur des herbes mouillées...

— Vrai! fit-il encore... il y a des moments où j'aimerais mieux être un pauvre homme, comme j'en rencontre tant par les chemins... un pauvre diable de mendigot... n'avoir pas un sou sur moi... et vivre de la charité des passants... Ma foi, oui!...

Jean Loqueteux était presque nu, à force d'être vêtu de guenilles... non, pas même de guenilles, mais de lambeaux d'ordure, d'effilochages, que la crasse agglutinait. Sa peau apparaissait, rouge et gercée, entre les déchirures, les effrangements de sa veste. Il avait des brins de paille, des brins de laine, des brins de plume dans sa barbe, qui ressemblait à l'ébouriffement d'un nid de moineaux.

Ayant fouillé dans sa poche, il en sortit une croûte de pain, dure et noire comme un morceau de charbon, et il la mangea lentement, méthodiquement. Sous ses dents, le pain faisait un bruit de cailloux qu'on casse.

Et, de temps en temps, il s'interrompait de manger, et il disait, la bouche pleine, les gencives saignantes :

— Voilà... je n'y comprends rien... J'ai dix millions... Ils sont là, toujours à portée de ma main; j'y peux puiser, tant que je veux... Et je serais bien bête de n'y pas puiser, puisqu'ils se renouvellent à mesure que je les dépense... Quand il n'y en a plus, il y en a encore, il y en a toujours... J'en fais des largesses aux pauvres de la route... aux petits soldats en promenade... aux vieillards qui se navrent sur le pas de leurs portes... aux jolies filles qui vont chantant le long des haies... Je les jette aux quatre coins du ciel et de la terre... Je n'en vois jamais la fin... Eh bien, jamais je n'ai pu me procurer d'autre pain que celui que je mange ici... Vrai! il n'est pas bon. Il sent la boue et la sueur... il sent le fumier... Il sent je ne sais quoi... Et les cochons eux-mêmes n'en voudraient pas... Il y a là quelque chose que je ne m'explique point... un malentendu auquel je ne comprends rien...

Il hochait la tête, tâtait sa besace, et, entre deux coups de dents, il répétait :

— Enfin, j'ai dix millions, c'est sûr... les voilà... je les tâte... Être si riche... et ne pas même manger à sa faim!... Ça, c'est fort... Ne pas pouvoir dormir dans un lit, non plus... dans une maison, à l'abri du soleil ou de la gelée... et toujours rebuté des autres hommes, et mordu par les chiens, quand je m'approche

d'une habitation... Ça, c'est fort, aussi... ça n'est pas croyable... Et, vrai! le monde ne va pas comme il faudrait.

Ayant fini de manger, il s'étendit sur le rebord du fossé, sa besace entre les jambes, et il s'endormit d'un sommeil tranquille et profond.

Ce jour-là, Jean Loqueteux fut ramassé par des gendarmes en patrouille sur la route où il s'était endormi, rêvant, sans doute, de palais merveilleux et d'opulentes tables, chargées de victuailles et de pain blanc. Et comme il n'avait point de papiers, comme ses propos attestaient une incohérence inhabituelle à ce genre de vanu-pieds, les gendarmes le traitèrent d'ivrogne, le jugèrent dangereux, assassin peut-être, et sûrement incendiaire, et, finalement, l'emmenèrent à la ville, où il fut jeté au poste, brutalement, en attendant mieux. Après avoir subi divers interrogatoires, et de méticuleuses enquêtes sur son passé, il fut conduit en prison, où il tomba malade, et, de là, à l'hospice, où il faillit mourir. Sa santé revenue, le médecin établit, dans une consultation savante, le dérangement des facultés mentales du pauvre diable, et conclut à son admission immédiate dans une maison de fous. Jean Loqueteux resta doux et poli, tenta de se disculper, du mieux qu'il put, en parlant de ses dix millions, en termes modestes et choisis, offrit de consacrer une grosse somme à une œuvre de bienfaisance. On ne l'écouta pas, et même on le fit taire avec plus de rudesse qu'il n'eût convenu, et, un matin, les lourdes portes de l'asile se refermèrent sur lui.

Dans sa nouvelle carrière de fou — de fou officiel —, Jean Loqueteux se montra infiniment doux, serviable, utile et sensé. Séquestré, d'abord, dans le quartier des fous tranquilles, après deux années d'observation pendant lesquelles nulle crise de démence dangereuse ne se manifesta, on le laissa, pour ainsi dire, libre; j'entends qu'on en fit une sorte de domestique, et qu'on l'accabla de travaux de toute sorte. On l'employait même, parfois, au dehors, à des besognes délicates, auxquelles s'attachait de la responsabilité morale, et il s'en acquittait au mieux, avec intelligence et probité.

Dans les premiers temps de son internement, il parlait souvent de ses dix millions avec des airs entendus, discrets et prometteurs. Quand il voyait un de ses camarades malheureux, ou lorsqu'il l'entendait se plaindre de n'importe quoi, il lui disait :

— Ne pleure pas... aie courage... Le jour où je serai sorti d'ici, j'irai chercher mes dix millions, et je t'en donnerai un...

Il en avait ainsi distribué plus de cent... Mais bientôt cette manie diminua, diminua, et finit par disparaître, au point qu'il ne se laissait plus prendre aux pièges que le directeur de l'asile et moi tendions à sa raison. Si le directeur, habilement, par de subtils retours, ramenait ses souvenirs à la cause de son ancienne folie, Jean Loqueteux souriait, haussait les épaules, semblait dire : « Oui, j'ai été fou, autrefois... j'ai cru à la réalité de ces dix millions... mais, aujourd'hui, je sais bien que ce n'étaient que des cailloux. » Durant plusieurs années, pas une fois il ne se démentit.

Tout le monde le crut guéri, et il fut question de lui rendre la liberté. Lui-même, avec des accents touchants et de touchantes prières, l'avait mainte fois sollicitée, repris de la nostalgie des routes, des granges où l'on couche, le soir, des berges herbues où la lassitude vous anuite, sous le féérique baldaquin des ciels étoilés. Mais j'hésitais encore.

Un matin, je fis appeler Jean Loqueteux, pour une dernière épreuve. Le directeur m'assistait, plus grave que de coutume, et quelques employés de l'asile avaient été aussi convoqués.

— Jean Loqueteux, dis-je, je vais vous signer votre *exeat*... Mais, auparavant, j'ai quelques questions à vous poser. Tâchez d'y bien répondre...

Les fous ont quelquefois d'admirables divinations. Jean Loqueteux perçut une hostilité dans mon regard, il sentit que tous ces gens étaient réunis, là, pour le faire tomber dans une embûche... Alors, il eut une idée.

— Monsieur le docteur, me dit-il... je voudrais vous parler, à vous seul, une seconde...

Et quand les autres se furent éloignés :

— Monsieur le docteur, reprit-il... Il faut que je parte d'ici... et je sens que vous ne le voulez pas... Eh bien, si je pars... écoutez-moi bien... je vous donnerai un million...

— Vraiment?...

— Je vous le jure, monsieur le docteur... Et si un million ne suffit pas... eh bien! je vous en donnerai deux...

— Où sont-ils, vos millions, mon pauvre Loqueteux?

— Ils sont, monsieur le docteur, dans un endroit que je sais... au pied d'un arbre, sous une grosse pierre... Et ils doivent en avoir fait, des petits, depuis le temps!... Mais, chut!... voilà monsieur le directeur qui revient... et qui nous écoute...

Et, le soir même, Jean Loqueteux réintérait le quartier des fous, et il gémissait avec ses camarades :

— Je suis trop riche... On m'en veut. Je suis trop riche... »

Triceps s'interrompt :

— Sapristi!... Et ma consultation, que j'oubliais...

Il se leva, fit une pirouette, prit son chapeau, et il dit, avec un rire de sonnerie électrique :

— Bast!... Ils sont bien tranquilles, au moins, pendant ce temps-là... Et parodiant la voix et les gestes de M. Rouffat, il cria :

— Vive l'armée! Mort aux juifs!

Et il sortit dans un tourbillon.

XVII

On parle beaucoup ici, depuis quelques jours, du marquis de Portpierre. Et l'administration des bains se fait une sérieuse réclame sur son nom... Le marquis gagne de grosses sommes au baccara, au poker, au tir aux pigeons... Son automobile attire des foules chaque fois qu'il sort... Enfin son existence de fêtes et de chic produit une véritable sensation... Clara Fistule m'assure qu'on l'héberge pour rien à l'hôtel, et qu'on l'entretient au Casino.

— Un si grand nom... pense donc! m'explique-t-il... une si grosse situation politique et mondaine!... Et bon garçon, si tu savais!... Et pas fier...

On dit aussi qu'il est venu à X... pour être à proximité de l'Espagne, où il doit avoir de fréquentes et décisives entrevues avec M. le duc d'Orléans¹... On annonce même l'arrivée très prochaine de M. Arthur Meyer², qui est l'ami du marquis, et un peu l'intendant de ses affaires de Bourse et de ses plaisirs...

Voici ce que je sais du marquis de Portpierre.

Un dimanche matin, j'arrivais avec un ami à Norfleur. Norfleur est une petite ville normande, extrêmement pittoresque, et qui a conservé, presque intact, son caractère ancien. Bâtie en

1. Philippe Robert d'Orléans (1869-1926), fils du comte de Paris, est, depuis septembre 1894, le prétendant des monarchistes au trône de France. Il vit en Espagne et s'est distingué par son manifeste antidreyfusard de septembre 1898.

2. Arthur Meyer (1844-1924) est le directeur du *Gaulois*, quotidien monarchiste et mondain. Mirbeau a été jadis son secrétaire (à partir de l'automne 1879) et a fait de ce juif antisémite une de ses têtes de Turc préférées au cours de l'Affaire.

croissant, au fond de la joie vallée de la Trille, un peu au-dessus des vastes prairies fiévreuses dont les nappes toujours verdissantes s'étendent vers l'ouest, elle est dominée à l'est et au nord par des coteaux boisés d'une souple et molle ondulation. On peut y admirer encore les restes d'une très vieille abbaye, toute une longue rangée d'arceaux gothiques qui demeurent debout, grâce au lierre qui les soutient, et une fort belle église, à peine restaurée, du xv^e siècle. La Trille, avec ses bords plantés de peupliers, lui fait une ceinture légère de frissons aériens, et d'eau pleine de reflets délicats... Telle je l'avais vue, il y a vingt ans, telle je la revoyais, ce matin-là, avec ses mêmes rues étroites et malpropres, ses mêmes maisons à haut pignon ardoisé, un peu plus vieilles seulement, un peu plus tassées, un peu plus branlantes... et aussi avec sa même humanité qui somnole dans les mêmes crasses que jadis... Norfleur n'a rien sacrifié au progrès qui, peu à peu, transforma les bourgs et les villes autour d'elle... À l'exception d'une pauvre scierie mécanique, laquelle, d'ailleurs, chôme la moitié de l'année, nulle industrie n'est venue troubler son existence monotone et silencieuse de petits cultivateurs agressifs et têtus.

Pourtant, sur la place de la mairie, se tenait, ce jour-là, une foule nombreuse de paysans endimanchés venus pour entendre la messe et causer, ensuite, de leurs petites affaires. La foule était plus agitée que de coutume et plus bourdonnante, car on se trouvait alors en pleine effervescence électorale... Par les passions qu'elles réveillent, les intérêts qu'elles flattent ou qu'elles contraignent, seules, les élections pouvaient donner à la ville l'illusion éphémère du mouvement et de la vie. Les murs étaient couverts d'affiches bleues, jaunes, rouges, vertes, et quelques groupes stationnaient, çà et là, devant elles, menton levé, œil rond, bouche close, mains croisées derrière le dos, sans une parole, sans un geste qui exprimât une opinion ou une préférence... À l'un des coins de la place, des paysannes attendaient le client, accroupies devant les paniers, pleins de volailles maigres, ou bien assises devant de petits étalages de légumes qu'un soleil déjà ardent fanait... Et des camelots promenaient, sur des éventaires roulants, des marchandises inexplicables et de préhistoriques merceries...

L'ami qui m'accompagnait me montra pérorant, gesticulant, au milieu d'un groupe plus nombreux, plus animé, l'un des candidats, le marquis de Portpierre, gros propriétaire terrien, célèbre dans toute la Normandie, pour son existence fastueuse, et, à Paris, pour la parfaite correction de sa livrée et de ses attelages. Membre du Jockey-club, homme de cheval, de chiens et de filles, tireur aux pigeons coté, antisémite notoire et royaliste militant, il appartenait à ce qu'au dire des gazetiers il y a de mieux dans la société française...

Ma surprise fut grande de le voir vêtu d'une longue blouse bleue et coiffé d'une casquette en peau de lapin. On m'expliqua que c'était son uniforme électoral et que cela le dispensait de toute autre profession de foi... Il ressemblait, d'ailleurs, à un vrai maquignon. Rien, dans son allure, n'indiquait que ce fût là un costume accidentel; rien, non plus, dans sa physionomie, rougeaude et vulgaire, mais narquoise et rusée, ne le distinguait des autres croquants et ne révélait en lui ce que les anthropologues de journaux appellent « la race ».

Je l'examinai passionnément.

Personne ne devait être plus dur et plus malin en affaires, savoir mieux maquiller un cheval ou une vache, entonner plus de litres de vin, durant les débats d'un marché, être plus expert en toutes les roueries des champs de foire... Comme je passais près de lui, je l'entendis qui criait, au milieu des rires :

— Mais oui... mais oui... le gouvernement est une vache. Nous le mènerons loin je vous en réponds... Ah! nom de Dieu!... mes enfants...

Il était vraiment à son aise, sous la blouse de paysan, affectait une cordialité bruyante, une sorte de débraillé bon enfant, un merveilleux cynisme de camaraderie, riait ci, s'indignait là... et toujours à propos, prodiguait les poignées de main, les tutoiements, tapait sur les épaules et sur les ventres, faisait sans cesse la navette de la place, où il se dépensait en paroles drôles, au café de l'Espérance, où il se dépensait en petits verres. Et il brandissait, superbement, un lourd bâton normand, de cornouiller, que nouait, à son poignet droit, une forte courroie de cuir noir...

— Ah! nom de Dieu!...

Il faut dire que le marquis de Portpierre était chez lui, à Norfleur, qu'il considérait comme son fief, et où son esprit de ruse,

son génie du maquignonnage, son habileté à « mettre les gens dedans », lui avaient valu une popularité énorme. Il avait si bien conquis le pays par ses qualités de rondeur crapuleuse qui lui eussent fait jeter des pierres ailleurs, que nul ne songeait à s'étonner des transformations brusques que, lors des périodes électorales, il opérât en sa toilette. Tout le monde, au contraire, en était heureux et on disait de lui :

— Ah! c'est un bon enfant, M. le marquis. En voilà un qui n'est pas fier!... En voilà un qui aime le cultivateur!

Nul ne s'étonnait, non plus, qu'il eût conservé les privilèges et les honneurs que s'attribuaient les grands seigneurs d'autrefois, comme, par exemple, celui-ci... Tous les dimanches, à la fin de la messe, le suisse venait se poster à l'entrée de la petite chapelle « réservée au château », et, lorsque le marquis sortait, suivi de sa famille et de sa livrée, le suisse, superbe avec son chapeau à plumes et son baudrier de soie rouge, le précédait à distance solennelle, l'accompagnait jusqu'à sa voiture, bousculant chaises et gens, frappant les dalles de l'église de sa canne à pomme d'or... et criant :

— Allons... place... place pour M. le marquis!...

Et tout le monde était content, le marquis, le suisse et la foule...

— Ah! on pouvait aller loin pour en voir des marquis comme ça...

On était content aussi de son château, dont la façade de pierre blanche et les hauts toits d'ardoise dominaient la ville entre le moutonnement des hêtres, sur le coteau; content de son automobile qui, parfois, écrasait sur les routes des chiens, des moutons, des enfants et des veaux; content des murs hérissés de culs de bouteilles qui entouraient son parc; content de ses gardes qui, par trois fois, abattirent dans les fourrés d'affreux braconniers, surpris en flagrant délit de molester les lapins et les lièvres. Et je crois qu'on eût été plus content encore, si M. le marquis eût daigné faire reflourir toutes les belles coutumes aristocratiques d'autrefois, comme par exemple la bastonnade. Mais M. le marquis ne daignait pas... Il était bien trop moderne pour cela... et puis, disons-le, il craignait les juges, tout marquis qu'il était. En résumé, le plus honnête homme du monde et qui n'avait point volé sa popularité...

Les paysans passent, d'ordinaire, pour être malins et rusés ; les candidats, très souvent, pour être stupides. On a écrit là-dessus des romans, des comédies, des traités de science sociale, des statistiques qui, tous, ont confirmé ces deux vérités. Or, il arrive que ce sont les candidats stupides qui, toujours, *roulent* les paysans malins. Ils ont, pour cela, un moyen infaillible qui ne demande aucune intelligence, aucune étude préparatoire, aucune qualité personnelle, rien de ce qu'on exige du plus humble employé, du plus gâteux serviteur de l'État. Le moyen est tout entier dans ce mot : promettre... Pour réussir, le candidat n'a pas autre chose à faire qu'à exploiter — exploiter à coup sûr — la plus persistante, la plus obstinée, la plus inarrachable manie des hommes : l'espérance. Par l'espérance, il s'adresse aux sources mêmes de la vie ; l'intérêt, les passions, les vices. On peut poser en principe absolu l'axiome suivant : « Est nécessairement élu le candidat qui, durant une période électorale, aura le plus promis et le plus de choses, quelles que soient ses opinions, à quelque parti qu'il appartienne, ces opinions et ce parti fussent-ils diamétralement opposés à ceux des électeurs. » Cette opération que les arracheurs de dents pratiquent journallement sur les places publiques, avec moins d'éclat, il est vrai, et plus de retenue, s'appelle pour le mandant : « dicter sa volonté », pour le mandataire : « écouter les vœux des populations »... Pour les journaux, cela prend des noms encore plus nobles et sonores... Et tel est le merveilleux mécanisme des sociétés politiques que voilà déjà plusieurs milliers d'années que les vœux sont toujours écoutés, jamais entendus, et que la machine tourne, tourne, sans la plus petite fêlure à ses engrenages, sans le moindre arrêt dans sa marche. Tout le monde est content, et cela va très bien comme cela va.

Ce qu'il y a d'admirable dans le fonctionnement du suffrage universel, c'est que, le peuple étant souverain et n'ayant point de maître au-dessus de lui, on peut lui promettre des bienfaits dont il ne jouira jamais, et ne jamais tenir des promesse qu'il n'est point, d'ailleurs, au pouvoir de quelqu'un de réaliser. Même il vaut mieux ne jamais tenir une promesse, pour la raison électorale et suprêmement humaine qu'on s'attache de la sorte, inaliénablement, les électeurs, lesquels, toute leur vie, courront après ces promesse, comme les joueurs après leur argent, les amoureux

après leur souffrance. Électeurs ou non, nous sommes tous ainsi... Les désirs satisfaits n'ont plus de joies pour nous... Et nous n'aimons rien autant que le rêve, qui est l'éternelle et vaine aspiration vers un bien que nous savons inétreignable.

L'important, dans une élection, est donc de promettre beaucoup, de promettre immensément, de promettre plus que les autres. Plus les promesses sont irréalisables et plus solidement ancré dans la confiance publique sera celui qui les aura faites. Le paysan veut bien donner sa voix, c'est-à-dire aliéner ses préférences, sa liberté, son épargne entre les mains du premier imbécile ou du premier bandit venu; encore exige-t-il que les promesses qu'il reçoit, en échange de tout cela, en valent la peine... Il en réclame pour sa confiance, éternelle comme son destin d'être dupé.

— Que veut le paysan? me disait, un jour, un député, en veine de franchise. Il veut des promesses, voilà tout. Il les veut énormes, déraisonnables, et en même temps claires... Il ne demande pas qu'on les réalise, sa voracité bien connue ne va pas jusque-là; il exige seulement de les comprendre. Il est heureux si elles ont trait à sa vache, à son champ, à sa maison. Et s'il peut en parler, le soir, à la veillée, le dimanche, devant le porche de l'église ou au cabaret, comme d'une chose qui pourrait arriver et n'arrivera jamais, il se tient pour satisfait. On peut alors l'écraser d'impôts, doubler les charges qui pèsent sur lui... Lui, sourit d'un air fin, et à chaque contribution nouvelle, à chaque nouvelle tracasserie administrative, il se dit : « C'est bon... c'est bon... allez toujours... J'avons un député qui fera cesser, bientôt, tous ces micmacs. Il l'a promis! »

C'est ainsi qu'il était arrivé, jadis, au marquis de Portpierre, une aventure électorale bien amusante.

Dans sa circonscription se trouvait un canton très éloigné du château, où son influence personnelle était moins directe, et, si j'ose dire, moins quotidienne. Il faut même l'avouer, une forte opposition s'était formée contre lui, qui ne menaçait en rien sa situation politique, mais qui l'ennuyait tout de même... Cette opposition, il l'avait vaincue en promettant solennellement d'obtenir de l'administration qu'on construirait, au chef-lieu, qui la réclamait en vain, depuis longtemps, une halte de chemin de fer. Les années passèrent, les législatures aussi, et la halte

promise ne se faisait point... ce qui n'empêchait pas le marquis d'être toujours réélu.

Une fois, voyant que leur député ne leur en parlait plus, des paysans vinrent en délégation demander respectueusement des nouvelles de la halte, ajoutant que l'adversaire avait également promis d'en obtenir une...

— La halte? s'écria le marquis... Comment?... vous ne le savez pas? Mais c'est fait, mes braves gens... on commence la semaine prochaine. On a eu de la peine, allez... avec cette vache de gouvernement... qui ne veut rien faire pour le cultivateur...

Ils objectèrent que cela ne paraissait pas naturel... qu'on n'avait commencé aucun tracé... que pas un seul ingénieur n'avait été vu dans le pays... Mais le marquis n'était pas embarrassé pour si peu :

— Une halte... vous comprenez, mes braves... ça n'est pas une affaire... ça n'est rien du tout... Et les ingénieurs ne se dérangent pas pour si peu... Ils ont des plans... ils font les tracés dans les bureaux... Mais je vous le dis, c'est entendu... on commence la semaine prochaine...

En effet, cinq jours après, au petit jour, les paysans virent arriver un tombereau plein de pierres... puis un tombereau plein de sable...

— Ah! ah! c'est notre halte, firent-ils... Il n'y a plus à douter... monsieur le marquis avait raison...

Et ils allèrent porter dans l'urne leur bulletin habituel...

Deux jours après l'élection, un charretier vint qui rechargea le tombereau de pierres, puis le tombereau de sable... Et comme il s'en allait :

— Mais c'est notre halte!... crièrent le paysans.

Le charretier fouetta ses chevaux, et dit :

— Paraît qu'on s'est trompé... c'est pour un autre département...

Aux élections suivantes, les électeurs du canton réclamèrent leur halte, plus violemment que de coutume... Alors le marquis eut un geste grandiose :

— Une halte! cria-t-il... Qui parle de halte? Que voulez-vous faire d'une méchante halte?... Peuh! Les haltes ne sont plus en rapport avec les besoins modernes... C'est une gare, qu'il vous faut... Voulez-vous une gare? Parlez!... Une grande gare... une

belle gare... une gare vitrée avec des horloges électriques... des buffets... des bibliothèques?... Vive la France!... Et si vous voulez des embranchements, dites-le moi... Vive la France!...

Les paysans se dirent :

— Une grande gare?... Bien sûr que ça vaudrait mieux...

Et ils renommèrent, une fois de plus, le marquis...

Le matin dont je parle, comme, à un moment, M. le marquis sortait du café de l'Espérance, suivi d'une bande de paysans qui, du revers de la main, s'essuyaient encore les lèvres humides de vin bleu, son concurrent vint à passer... C'était un pauvre diable, très maigre, très pâle, le visage boutonneux, qu'on sentait très pauvre, et qui avait eu l'idée bizarre de se présenter contre le marquis, comme candidat socialiste... Ancien instituteur dans le département, révoqué par M. Georges Leygues, pour avoir affiché — trop tôt, le pauvre! — la Déclaration des droits de l'homme sur les murs de sa classe... il avait été choisi par le comité d'action révolutionnaire comme le candidat de toutes les réformes, de toutes les protestations, de toutes les revendications. Très intelligent, très convaincu, très dévoué « à l'idée », il ne payait malheureusement pas de mine. Et sa figure ne répondait nullement aux déclarations fières et violentes de ses affiches... Pour honorer ses électeurs, il avait mis ses plus beaux habits... Une redingote noire, fripée, élimée, de coupe très ancienne, dont s'exhalait une désagréable odeur de naphthaline, et que n'en rongeaient pas moins, en beaucoup d'endroits, de voraces colonies de mites... Un chapeau haut de forme, terni, jauni aux bords luisants, au ruban moiré de graisse, couronnait sa toilette piteuse... Il était seul... tout seul... et, sentant une hostilité contre lui, d'un œil embarrassé et timide, il cherchait, parmi la foule, ses amis qui, sans doute, n'étaient point encore arrivés...

De la pointe de son bâton normand, avec un air goguenard, le marquis, aussitôt, le désigna aux gens qui l'accompagnaient...

— Regardez-moi ce mirliflor?... cria-t-il avec un gros rire où la haine grimaçait... Et ça se dit socialiste!... Ah! malheur!...

Il y eut quelques rires sournois, d'abord, puis quelques murmures...

— Oh! là! là! là!...

Le marquis de Portpierre, lui, était bien d'aplomb sur ses gros souliers ferrés, sa casquette en peau de lapin crânement posée en arrière, sur sa nuque... Et le vent ballonnait sa blouse qui, par une échancrure, sur le haut de la poitrine, laissait voir les pointes d'un foulard rouge. Il continua :

— Et ça vient faire le monsieur ici... le gommeux... étaler son luxe... insulter le peuple avec des habits de prince!... Regardez-moi ça!... Ah! nom de Dieu!... C'est honteux...

Deux cents regards enveloppèrent le pauvre candidat d'une haine méprisante et ricanante... Le marquis, encouragé, d'une voix plus forte cria :

— Et où a-t-il volé cette redingote?... Et ce chapeau, qui l'a payé?... L'Allemagne en sait quelque chose... Les fripouilles... les sales fripouilles!...

Les murmures grandirent, s'enflèrent... Un charron, les bras nus jusqu'au coude, énorme sous le tablier de cuir qui lui cachait les jambes, clama :

— Bien sûr... c'est un traître...

Et quelques voix hurlèrent :

— À bas le traître!...

Le marquis poursuivit, en prenant à témoin sa blouse bleue, sa casquette en peau de lapin, ses souliers ferrés, son bâton noueux :

— Est-ce que les vrais amis du peuple s'habillent en redingote... comme les étrangers... les rastaquouères, les juifs? Est-ce que j'ai une redingote, moi... et un tube à huit reflets?... Voyons, vous autres?...

— Vive monsieur le maquis!...

— Je porte la blouse du paysan, moi... la blouse du brave paysan de France... la blouse de l'honnêteté et du travail... la blouse de l'épargne française...

— Vive monsieur le marquis!...

— Et je ne me crois pas déshonoré pour cela... N'est-ce pas, vous autres?

— Vive... vive monsieur le marquis!...

— Tandis que ce sale gommeux... ce cosmopolite... ce socialiste...

— Oui!... Oui!... Oui!...

— ... ose venir ici... outrager à la misère du peuple...

— Oui... Oui... C'est cela...

— ... du brave cultivateur... qui est l'âme de la France... qui est la France!... Ah! nom de Dieu!...

— À bas les traîtres!...

L'infortuné candidat s'était arrêté... Il ne comprenait rien à cette explosion de haines contre lui... D'abord, il examina sa redingote pour voir si, réellement, elle était une insulte au peuple... Puis il voulut parler, protester... Mais les voix couvrirent sa voix :

— À bas les traîtres!

— Retourne en Allemagne.

— En Angleterre...

— Oui... Oui... À bas les vendus!... À bas les traîtres!...

Et comme des poings se levaient, sur lui, menaçants, il s'enfuit, poursuivi par les huées de toute la ville.

Alors, le marquis, triomphant, rentra, au café de l'Espérance, et, au milieu des enthousiasmes et des acclamations, il commanda de nouvelles bouteilles, en frappant de son bâton les tables de marbre et en criant :

— C'est vrai aussi... nom de Dieu!... Un salaud de cosmopolite... Puis il brandit en l'air son verre plein :

— À la blouse de la France... mes amis!... Respect à la blouse de la France!...

L'aventure du pauvre candidat socialiste m'avait donné un désir plus vif de connaître davantage le marquis de Portpierre... Je m'informai et j'appris bientôt quantité de choses remarquablement drôles... On n'avait d'ailleurs qu'à laisser parler les gens du pays, qui étaient intarissables en anecdotes; ce parfait gentilhomme était lui-même intarissable en actions de toute sorte, où le comique se mélangeait agréablement au sinistre, comme il convient... Et je sentais que moins ces aventures dénotaient de scrupules, plus on l'aimait... Vraiment, sa popularité grandissait avec sa canaillerie, laquelle avait du moins ce mérite, bien français, d'être une canaillerie inventive et joviale...

Le marquis était très jaloux de ses chasses, dont il confiait la garde à des hommes forts, brutaux, querelleurs, de mine rébarbative, et qu'il ne faisait point bon rencontrer la nuit, dans les

bois. Il les choisissait de préférence parmi les sous-officiers, d'anciens chaouchs familiers avec les tortures des bagnes, et pour qui la vie d'un homme ne compte pas... Aussi étaient-ils redoutés... Il les payait bien, d'ailleurs, leur accordait de riches primes sur chacune de leurs prises, et veillait paternellement à ce qu'il ne manquât jamais d'eau-de-vie dans leurs celliers.

— Il faut, disait-il, les maintenir dans un constant état de bonne chaleur alcoolique... De cette façon, ils ne bouillent point à la besogne, et, à l'occasion, n'hésitent point à vous abattre un homme comme un lapin...

Car il estimait que tout était permis contre les braconniers. Son principe était qu'on les traquât et traitât comme putois, fouines, renards, loups, et autres bêtes puantes... Du reste, à la suite de drames équivoques et d'exécutions sanglantes, qui lui valurent dans le pays un surcroît de popularité et d'amour, les braconniers n'osaient plus guère s'aventurer sur une propriété si terriblement, si héroïquement gardée... Ils savaient ce qui les attendait.

— Tiens!... approuvait-on... les lièvres, les faisans, les chevreuils, les lapins... c'est-il oui ou non... à monsieur le marquis?... Pourquoi qu'ils ne les laissent pas tranquilles... ces bêtes?... Tant pis pour eux...

Les exploits du marquis de Portpierre n'avaient pas tous ce caractère sinistre. Il savait aussi manier la farce et se servir de l'ironie.

Le jour de l'ouverture de la chasse, chaque année, il envoyait, avant l'aube, ses gardes battre les chasses communes, voisines de sa terre, de telle sorte que le gibier effrayé se réfugiât dans ses remises et dans ses bois, où on le laissait bien tranquille, où on veillait sur lui, comme sur un ami, ce jour-là... Et les pauvres chasseurs de Norfleur, après s'être harassés toute la journée, dans les trèfles et dans les luzernes, après avoir arpenté et battu, motte à motte, sillon à sillon, roncier à roncier, guérets, chaumes et boqueteaux, rentraient le soir, chez eux, découragés, fourbus et bredouilles. Et ils gémissaient, en raccrochant au clou leur fusil vierge de poudre, et leur carnier vide :

— Mauvaise année... mauvaise année... Il n'y a rien... rien... rien...

Et comme, le lendemain, au marché, ils se désolaient de ce fâcheux état de choses devant le marquis, celui-ci, très sérieux, expliquait...

— Qu'est-ce que vous voulez?... Avec cette saleté de Gouvernement... et cette vache de République... rien en m'étonne plus...

Une fois l'an, le marquis invitait les principaux bourgeois de Norfleur, qui s'en montraient très fiers, à une grande chasse au lapin... Mais le matin même, il avait soin de faire fureter par ses gardes tous les terriers, et capturer tous les lapins, qu'on relâchait le lendemain... Le soir, au dîner qui terminait habituellement cette petite fête de famille, le marquis s'excusait auprès de ses hôtes déconfits et déçus :

— Je suis désolé, vraiment... Et je n'y comprends goutte... Mais le lapin... il n'y a rien de plus capricieux que cet animal-là... Un jour, on marche dessus, à pleines bottées... et puis... le jour suivant... va te promener... il n'y a plus personne... C'est rudement malin... c'est fameusement contrariant... allez... ces vermines-là...

Et les bourgeois oubliaient un peu leur déconvenue, en buvant du champagne...

Le marquis se montrait également impitoyable pour sa pêche, bien qu'il ne pêchât jamais, mais uniquement afin d'affirmer, dans un temps où ils étaient si fort méconnus, les droits fondamentaux, les droits sacrés de l'autorité et de la propriété... Il possédait, de l'autre côté de la ville, et ne formant point corps avec son domaine, trois prairies qu'un petit bout de rivière traversait. Cette rivière d'eau claire et chantante, que n'empoisonnait nulle usine, était renommée pour la qualité de ses écrevisses... Défense sévère était faite de s'en approcher, et, afin que personne n'en ignorât, un écriteau en aval, un autre en amont, délimitaient la zone interdite aux pêcheurs... Une après-midi qu'il rentrait au château, par la vallée, revenant de voir quelques bœufs à l'engrais, il aperçut, assis au bord de la rive, sous un saule, et posant des balances à écrevisses, le père Franchart était un très vieux et doux homme, hâlé de peau, tout blanc de cheveux, et qui, voilà plus de quinze ans, avait eu le bras gauche broyé dans l'engrenage d'un moulin... Infirme, ne pouvant plus travailler, il vivait de menues industries bizarres, de la

charité publique, et aussi de la pêche aux écrevisses, quand il n'avait rien d'autre à faire... Mais de tout cela, il vivait fort mal...

Le marquis piqua tout droit vers le père Franchart et l'aborda joyeusement :

— Bonjour, père Franchart... Toujours d'aplomb?... Ça va comme vous voulez?

— Point fort... monsieur le marquis... point fort... Ah! ma foi non... répondit le bonhomme, en enlevant son chapeau dans un mouvement précipité de salutation.

— Allons donc! riposta le marquis... vous vous plaignez toujours... Et vous êtes droit et robuste, comme un chêne...

Le père Franchart hocha sa vieille tête...

— Ah! Comme un chêne... Croyez pas ça, monsieur le marquis... Ah! bon Dieu... il s'en faut...

Le marquis avait écarté ses jambes moulées dans des molletières de peau de daim, et la paume gauche sur sa hanche, giflant de la main droite, avec sa canne, les herbes autour de lui... il s'écria d'une voix amicale :

— Sacré père Franchart, va!... Puis :

— Et la pêche?... Ça marche?...

— Vous êtes bien honnête, monsieur le marquis... Tout doucement... Je ne suis pas mécontent aujourd'hui...

— Ah! Ah!... Tant mieux... tant mieux, sapristi!... Et vous en avez pris beaucoup, des écrevisses?

— Ma foi!... peut-être deux cents, monsieur le marquis... peut-être plus...

— Sacré matin!... Et des belles?

— Il n'y a pas plus beau, monsieur le marquis?...

— Et qu'est-ce que ça vaut, les écrevisses?

— Des écrevisses... comme ça... monsieur le marquis... ça vaut bien cent sous le cent... Ça ferait donc dix francs...

— Nom d'un chien!... Fameuse journée, père Franchart... ça va faire bouillir la marmite... hein?

— Ah! dame, monsieur le marquis... il y a bien, bien longtemps que ça ne m'est arrivé...

Le marquis toucha du bout de sa canne l'épaule du vieux... et il dit :

— Puisqu'elles sont si belles... vos écrevisses... j'ai bien envie de vous les prendre...

— À votre service, monsieur le marquis...

— Montrez-les moi...

Alors, il aperçut, à demi caché dans l'herbe, et appuyé contre le saule, un sac de toile bise que nouait, dans le haut, un lien de roseau... Le père Franchart atteignit le sac, rompit le lien, l'ouvrit tout grand... Et des écrevisses, d'un bronze luisant, remuèrent, grouillèrent parmi des feuilles d'orties, fraîchement coupées... Le marquis s'écria :

— Sacré père Franchart!... Est-il adroit ce vieux bougre-là!... C'est vrai qu'elles sont belles. Eh bien... entendu... je les prends...

Il se saisit du sac, prestement le renversa au-dessus de l'eau, en lui imprimant de petites secousses, et les écrevisses, une à une, deux à deux, vingt à vingt tombèrent... tombèrent toutes dans la rivière avec un claquement mouillé... Durant quelques secondes, elles flottèrent à la surface, et disparurent au fond de l'eau... Bientôt il ne resta plus que les feuilles d'orties que le courant vite emporta.

— Sacré père Franchart!... répéta le marquis, en rejetant contre le saule, dans l'herbe, le sac vide...

Le père Franchart était muet de stupéfaction... Sans une parole, sans un cri, sans un geste, il regardait le marquis... Il le regardait, de ses yeux ronds... où deux larmes... deux pauvres larmes montèrent tout à coup, et se perdirent dans les rigoles de son vieux visage parcheminé...

Le marquis les vit-il couler?... Peut-être. Et voici ce qu'il dit en partant, d'un ton moitié menaçant, moitié jovial :

— Vous savez, mon père Franchart... quand je vous y repincerai, à me subtiliser mes écrevisses, ce sera une autre musique... Sacré bonhomme! Au revoir... Portez-vous bien...

L'anecdote, le soir même, circula dans Norfleur... On se tortdit de rire...

— Est-il farce, monsieur le marquis! est-il bon enfant!

Voilà quelques années de cela, un brave homme, du nom de Chomassus, vint à Norfleur et acquit une petite propriété voisine

de celle du marquis. Ce Chomassus, facteur¹ aux Halles de Paris, s'était récemment retiré des affaires, et voulait finir ses jours, avec sa femme, dans la poésie et dans le calme des champs... Gros homme, bien nourri, mais lourd de ventre, d'allures peu élégantes, il semblait aussi timide. Flairant qu'il pouvait y avoir, pour lui, quelque chose à glaner dans ce voisinage, le marquis aussitôt se mit en rapport avec l'excellent Chomassus...

Un jour que l'ancien facteur aux Halles était venu surveiller les travaux de réparation et d'aménagement qu'il faisait dans la maison d'habitation, laquelle était très vieille, le marquis se présenta à lui, tout d'un coup.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, excusez ma démarche... Mais vous allez être mon voisin... peut-être mon ami... J'en suis, ma foi, très content... Et je viens, sans façon, vous souhaiter la bienvenue dans notre pays... un fameux pays, vous savez?

Chomassus fut très flatté de ces avances. Il remercia humblement, en termes embarrassés mais reconnaissants... Le marquis ajouta en lui serrant la main à la briser :

— Et puis... ne vous gênez pas... sapristi!... Disposez de moi pour tout ce dont vous aurez besoin ici... Et ne craignez pas de m'embêter...

Comme l'ancien facteur aux Halles, ému de cette cordialité un peu bruyante mais si franche, se dépensait en reconnaissances éperdues :

— C'est tout naturel, mon cher... rassura le marquis... voyons... entre gentilshommes, sapristi!

Alors, timidement, presque honteusement, le brave Chomassus répliqua :

— C'est que... je ne suis pas gentilhomme, moi... monsieur le marquis... Il s'en faut de beaucoup, même!

1. Les facteurs aux Halles, habilités par le tribunal de commerce, étaient chargés de la vente, en gros et à la criée, des denrées alimentaires. Jusqu'en 1878, à Paris, ils avaient le droit de vendre leur charge, et leur nombre était limité, ce qui leur garantissait de bons revenus.

À quoi le marquis, répondit :

— Qu'est-ce que vous dites là, mon cher?... On est gentil-homme... quand on a du cœur... et vous avez du cœur... sacré matin!... Ça se voit tout de suite...

Le temps que dura sa visite, il l'accabla de bourrades amicales et familières, de protestations joyeuses qui donnaient confiance. Aussi, rentré chez lui, le soir, le bon commerçant disait à sa femme, avec enthousiasme :

— Ça va bien... tout va bien... Nous avons pour voisin un marquis qui n'est pas fier. Ah! nom d'un chien!... le bon garçon. Ça fait plaisir qu'il y ait des marquis comme ça...

Chaque fois que Chomassus venait se rendre compte de l'état des travaux, il était sûr de recevoir la visite du marquis, toujours gai de paroles, exubérant de gestes cordiaux. Les poussières de plâtre et la peinture fraîche ne l'effrayaient point. Il voulait tout voir.

— Mais c'est très chic, ici, mon cher. Ça se dessine. Ah! vous en avez du goût... Vous savez que je suis jaloux de votre château. Il fait du tort au mien...

— Oh! mon château! s'excusait Chomassus.

— Mais oui... mais oui... Sapristi, mon cher, si ça n'est pas là un château... qu'est-ce que c'est?

Il lui donnait des conseils pour les plantations, lui indiquait les meilleurs fournisseurs de la ville, le mettait au courant des habitudes, des mœurs du pays.

— Et vous savez... les élections municipales ont lieu l'année prochaine. Je compte absolument sur vous... Vous êtes en tête de ma liste... Si... si..., j'y tiens... Et nous en ferons voir de drôles à cet ignoble gouvernement de trahison. Car vous êtes du parti des braves gens, vous, des vrais Français, du parti du Bon Dieu... nom de Dieu!... Le Bon Dieu n'est pas un cosmopolite, lui... c'est un Français...

Un jour, il voulut l'emmener déjeuner au château. Chomassus hésitait. Le marquis insista avec véhémence :

— Sans façon, mon cher, sans façon. Sapristi! c'est bien le moins, entre gentilshommes... Et puis, la marquise, à qui je ne cesse de parler de vous, désire beaucoup faire votre connaissance.

En dépit de sa timidité, Chomassus finit par accepter... Mais il n'était pas sans crainte, n'ayant jamais mangé chez des marquis... Comment se tiendrait-il à table ? Ne serait-il pas ridicule ? Et la marquise ? Et ces grands diables de larbins ? Le cœur lui battait très fort quand il pénétra dans le vestibule, tout garni de vieilles tapisseries...

Le déjeuner fut excellent, et d'une gaieté comme jamais encore le pauvre homme n'en avait senti passer sur lui, entrer en lui, l'effusion chaude et cordiale. La marquise se montra d'une grâce simple, accueillante, le mit à son aise tout de suite. Elle s'intéressa vivement à M^{me} Chomassus, à la famille Chomassus, aux amis de la famille Chomassus.

Et tout ce qu'il voyait l'amollissait ; les tapisseries des murs, les argenteries des buffets... un splendide trumeau, en face de lui, qui représentait une éblouissante féerie de fleurs et de fruits... et les deux valets de pied qui ne cessaient de lui verser du vin, décanté dans des aiguières d'argent ciselé. Et, au comble de la joie, il se disait :

— Ah ! j'ai tout de même de la veine d'être venu dans ce pays... Et ce n'est pas si difficile que ça, de manger chez des marquis... Du diable, si jamais j'eusse pensé finir mes jours de simple facteur aux Halles dans les châteaux, avec l'amitié de la noblesse.

Déjà il rêvait orgueilleusement à des choses extravagantes, à de prodigieux honneurs et de plus prodigieux plaisirs.

Au café, le marquis, négligemment, demanda à Chomassus :

— Naturellement, vous avez vos voitures ?

— Non, répondit-il, je n'en ai pas... je ne compte pas en avoir... Le marquis, scandalisé, sursauta :

— Comment ?... fit-il. Mais, il vous faut des voitures... Un peu honteux, rougissant, Chomassus expliqua :

— Une petite charrette, avec un âne... pour les provisions... cela nous suffira.

— C'est impossible... déclara impérieusement le marquis. Je ne permettrai pas ça... Il vous faut une victoria et un coupé...

— C'est que...

— Voyons, mon cher... vous ne pouvez faire moins... Chomassus, ébranlé, murmura :

— Vous croyez ?...

— Absolument indispensable, mon cher. Et tenez... ma foi, tant pis!... vous me plaisez tellement, je suis tellement heureux que vous soyez mon voisin... que je veux faire, pour vous, un sacrifice.

— Oh! monsieur le marquis!

— Un très gros sacrifice... J'ai un coupé et une victoria presque tout neufs, dernier modèle, admirable fabrication... Si la marquise y consent, eh bien, mon cher, je vous les cède...

— Oh! monsieur le marquis!

— Entre gentilshommes... que diable! Ces voitures m'ont coûté cinq mille francs pièce. Et c'est à peine si elle ont roulé. Je vous les cède à deux mille chaque... C'est fou... Bast!... Qu'est-ce que cela fait?... Et puis... quand je vous verrai dedans, avec M^{me} Chomassus, je pourrai encore m'imaginer qu'elles sont à moi... Je vais vous les montrer tout à l'heure. Pas de voitures, mon cher?... Mais qu'est-ce qu'on dirait de vous, dans le pays?... Halte-là!... Et j'ai aussi deux excellents carrossiers, que je veux vous céder pour rien... pour presque rien...

Il lui tapa sur l'épaule :

— Un attelage épatant, mon cher!... Que voulez-vous? ça me fait plaisir... Je suis comme ça, moi... Dans la vie... parbleu!... on n'a pas tant d'occasions de rendre service à de braves gens.

Et le visage épanoui, avec des gestes affectueux, il ajouta :

— Retenez bien ceci : les choses qu'on donne à des amis sont cent fois plus agréables que celles qu'on en reçoit... Voilà comme je suis.

Chomassus « n'en revenait pas ». Il dodelinait de la tête... et il répétait :

— Enfin... monsieur le marquis... si vous croyez?...

— Parbleu!... si je crois?... Encore un verre de cette fine champagne... Et aux remises, mon cher... Vous allez être épaté... je vous en réponds...

Tout à coup, il devint soucieux... et, regardant sa femme qui feuilletait un journal :

— À moins, dit-il... que la marquise ne s'y oppose?... Car ces deux admirables voitures je les destinai, plutôt, à son service...

Aimable et souriante, la marquise répondit :

— Pour un autre... je dirais non... tout de suite... mais, pour monsieur Chomassus... il n'y a rien que je ne fasse...

Chomassus était de plus en plus troublé... Certes, cela l'ennuyait un peu de s'encombrer de deux voitures aussi somptueuses. Cela nécessiterait l'entretien d'un cocher... la nourriture de deux chevaux... un surcroît d'impôts... C'était bien lourd, pour lui, peut-être, trop luxueux... Mais comment refuser une telle occasion, et si délicatement offerte?... Il eût fallu être le dernier des goujats...

— Vraiment, madame la marquise... vous me comblez... remercia Chomassus d'une voix que l'émotion... le désir d'être galant... la fierté... l'orgueil... faisaient légèrement trembler...

— Bah! dit le marquis... entre gentilshommes!...

Puis :

— Venez, mon cher...

Et ils quittèrent le salon, au bras l'un de l'autre...

Le marquis possédait un très vieux coupé et une plus vieille victoria, dont il cherchait à se débarrasser depuis plus de dix ans... mais en vain. C'étaient des voitures de forme démodée et ridicule, et comme on en peut voir dans les gravures sportives du commencement de l'Empire. Elles étaient absolument incapables de service. Les ressorts usés et faussés ne pouvaient plus soutenir les caisses disjointes, à moitié pourries d'ailleurs. Véritablement, elles ne tenaient debout que par un prodige. Au moindre mouvement des roues ces antiques véhicules disloqués se balançaient de droite et de gauche, comme font les petits vieillards qui dodelinent de la tête en marchant. Au trot de chevaux elles eussent décrit des courbes folles, se fussent livrées à de vertigineux tangages, ainsi que des ivrognes. Le drap des coussins, jadis bleu, avait pris un ton neutre, allant du jaune pisseux au vert fané, une sorte de gris ignoble que l'on sentait fait de poussières immémoriales et d'usures invétérées. Les cuirs, brûlés, avaient l'inconsistance, la molle fragilité de l'amadou. Les glaces des portières ne fonctionnaient plus de même que les stores. À force de brossages et de frottages demi-séculaires, les passementeries avaient, pour ainsi dire, disparu. Les tresses de soie montraient l'armature de corde; les boutons, au creux des capitons, n'étaient plus que de petites mèches ternes... Le pire rôdeur de voitures n'eût pas voulu de celles-là pour les fiacres de nuit qui stationnent aux abords des gares, ou roulent, étranges fantômes véhiculaires, dans les bas quartiers de la ville.

En vain, le marquis les avait offertes, pour des prix dérisoires, à tout le monde. Durant plusieurs années, elles avaient figuré, comme *occasions exceptionnelles*, aux annonces des journaux spéciaux qui, sous prétexte d'élevage, d'acclimatation et de vie élégante, poussent leurs abonnés aux combinaisons industrielles, aux échanges les plus imprévus... où l'on voit des gens très riches, et de la plus grande noblesse, essayant de se « carotter » l'un l'autre, demandant à troquer une paire de cochinchinois fauves contre un piano d'Érard, des dictionnaires Larousse contre des oignons de tulipes, de vieux scapulaires grasseux contre des mandolines, des chapelets bénits par le pape contre des poneys d'Irlande, sans défauts et bien mis, etc. Dès qu'un acheteur ou un échangeur alléché par les descriptions enthousiastes et fallacieuses de l'annonce, ou par de peu véridiques photographies, se présentait au château pour examiner les voitures, il s'enfuyait à la première inspection, quelquefois, en protestant vivement.

— Ah! non... disait-il... On ne se fait pas de ces blagues-là, entre gentilshommes... On ne se fiche pas du monde... avec cette impudence.

Et il partait furieux.

Aussi le marquis, désespérant de vendre jamais ses maudites voitures, en l'état lamentable où elles se trouvaient, avait-il pris le parti de les faire réparer succinctement par le charron du pays, et il avait chargé le peintre de leur donner le maquillage d'un léger coup de peinture. Puis, il les avait recouvertes de housses vénérables, les laissait dormir dans une remise, attendant l'occasion de les placer à quelqu'un, avantageusement.

— Car, disait-il souvent, l'occasion ne manque jamais, de « rouler » royalement les gens... Il suffit « d'avoir l'estomac », de l'attendre.

Toute la vie, il avait mis en pratique ce sage aphorisme, et s'en était bien trouvé. Aussi, dès qu'il eut rencontré l'excellent Chomassus, il avait senti tout de suite, avec ce flair spécial du gentilhomme, que ce brave homme-là était l'occasion attendue...

Comme ils se dirigeaient vers les remises, d'un pas gai, bras dessus bras dessous, le marquis se mit à étourdir plus encore, de paroles, de gestes, de tapes sur l'épaule et d'histoires drôles, l'ancien facteur aux Halles, déjà préparé à toutes les capitula-

tions par un bon repas, par le sourire si exquis de la marquise, par la cordialité si avenante, si *bon enfant* du marquis, et surtout par les trois siècles de gloire et d'honneur que représentait si bellement ce moderne et parfait gentilhomme.

Et, tout en marchant, tout en écoutant le marquis, Chomassus admirait les grandes pelouses onduleuses, les mosaïques de fleurs, les énormes massifs d'arbres, au loin, les communs, élégantes constructions de pierre blanche et de brique rose, dont les toits historiés, campanilés, s'effilaient gracieusement sur le ciel, et tout ce qu'une telle propriété évoquait, en son âme d'humble commerçant parisien, de gloire, de faste, de volupté... En longeant l'emplacement d'un tennis, le marquis lui demanda :

— Vous aimez le tennis?... Et M^{me} Chomassus l'aime aussi, sans doute?... Je vous préviens que la marquise y est très forte... vous ne la gagnerez pas facilement.

Puis, l'emplacement dépassé :

— Ah! mon cher, s'écria-t-il, je suis vraiment heureux que vous profitiez de cette « occasion exceptionnelle »... Il faut que ce soit vous, par exemple... Sapristi... est-ce curieux que vous m'ayez tapé dans l'œil, de cette façon-là!... Qu'est-ce qu'il y a donc en vous pour que vous fassiez de moi ce que vous voulez?... La séduction, voilà... Sacré Chomassus!... On n'a pas le temps de s'en garer... que... pan... ça y est!... Et pourtant, je ne suis pas commode à émouvoir, moi... Je ne suis pas un jobard... je la connais dans les coins... Mais avec vous... pas moyen, nom de Dieu!...

Chomassus l'interrompait de temps en temps pour le remercier :

— Ah! monsieur le marquis... monsieur le marquis... répétait-il d'une voix balbutiante.

Et le marquis répliquait :

— C'est vrai, ça... vous avez le charme... On ne peut rien vous refuser... Et voilà...

Un moment, il dit :

— Par exemple, ce qui m'ennuie un peu... c'est que tout le monde va être jaloux de vous dans le pays, mon cher...

— De moi?... bégaya le pauvre homme.

— Mais oui, de vous... Vous comprenez... ces admirables voitures... je les ai refusées à tout le monde... pour cinq mille

francs... et je vous les donne, à vous, pour deux mille!... Ils vont être furieux. Après tout, qu'est-ce que cela peut vous faire? Vous vous en foutez, hein?... Et vous savez, mon cher?... Ce sont des voitures historiques.

L'homme ouvrit une bouche affreusement béante... Ses yeux s'agrandirent.

— Historiques?... fit-il... Allons donc...

— Mais oui... Elles ont eu l'honneur... mais jurez-moi que vous n'en soufflerez mot à personne... à personne... bigre!...

— Je le jure!

Ce serment, il l'avait prononcé d'une voix faible et timide, non qu'il eût l'idée de le trahir jamais... mais ce mot : « historique »... avait quelque chose de si mystérieux, de si solennel, qu'il était troublé plus encore... et que les voitures maintenant prenaient la proportion de voitures de sacre. Le marquis poursuivit, sur un ton confidentiel :

— Elles ont eu l'honneur... Il y a cinq mois... d'aller chercher et de reconduire au Havre... M. le duc de d'Orléans... Chut... sacristi!... M. le duc d'Orléans, qui voulut bien venir, dans le plus grand secret ¹, passer quelques jours chez moi.

De plus en plus étonné... étonné jusqu'à l'affolement, Chomassus bégayait :

— M. le duc d'Orléans?... Ah! par exemple!... M. le duc d'Orléans?... Ainsi!

— Parfaitement, mon cher... lui-même... Je vous présenterai quand il reviendra... Mais pas un mot!...

— Oh! monsieur le marquis.

— Et savez-vous ce qu'il m'a dit, M. le duc d'Orléans?... Il m'a dit : « Je suis tellement content de vos magnifiques voitures, mon cher marquis, que je n'en veux point d'autres, lorsque je rentrerai parmi mon peuple... » Et savez-vous ce que j'ai répondu à M. le duc d'Orléans?... Je lui ai répondu : « Monseigneur... ce serait pour mes voitures un honneur éternel... mais vous ne pouvez pas faire cela... Ce n'est pas en voiture que vous

1. La loi du 23 juin 1886 interdisait l'accès du territoire aux membres des familles ayant régné sur la France. Le duc d'Orléans avait été condamné à deux ans de prison, le 12 février 1890, pour avoir enfreint cette loi — mais le gouvernement avait préféré l'expulser.

devez rentrer parmi votre peuple... c'est à cheval, Monseigneur... à cheval!... » C'est bien aussi votre sentiment, Chomassus?

— Parfaitement... parfaitement... monsieur le marquis... À cheval... évidemment...

— Parbleu... j'en étais sûr...

Il continua :

— Alors, M. le duc d'Orléans m'a pris la main, l'a serrée dans sa main royale, et m'a dit... tout tremblant d'émotion : « Oui, oui... c'est à cheval que je dois rentrer parmi mon peuple... Vous avez raison... Vous êtes un bon serviteur! » Hein! qu'en pensez-vous?... Les voilà, vos voitures...

On approchait des communs... Le marquis s'arrêta et, posant sa main sur l'épaule de Chomassus, il dit :

— Des voitures presque royales... en avez-vous de la veine, mon vieux Chomassus?...

Chomassus ne savait plus exactement où il en était... Des trônes, des empires, des panaches, des manteaux de pourpre... des hermines... des sceptres... dansaient dans sa tête des sarabandes effrénées... Et, comme le marquis continuait de le secouer par épaule, il soupira :

— Jamais, monsieur le marquis... jamais je n'oserai monter là-dedans...

— Allons donc, mon cher... allons donc, encouragea le marquis... Et vous y serez épatant... Et M^{me} Chomassus aussi, y sera épatante... Laissez-moi faire... Je veux que vous étonniez le pays par votre chic...

Un palefrenier se montra :

— Ouvre la remise... commanda le marquis... la remise des voitures de M. le duc d'Orléans...

Chomassus était fort ému. Son cœur battait avec violence.

Il était ému, et son cœur battait à l'idée qu'il allait, enfin, voir et toucher ces fameuses voitures qui n'avaient, il est vrai, conduit qu'un prétendant, mais qui avaient bien failli nous ramener un roi. Il essayait de se représenter ces voitures « qui étaient presque un trône », ces voitures merveilleuses, dont il s'en était fallu si peu qu'elles eussent roulé de Boulogne à Paris, au milieu du tumulte exalté, des acclamations délirantes de tout un peuple... Elles devaient être magnifiques et toutes dorées, avec des

panneaux peints d'emblèmes redoutables... des sièges larges et hauts, recouverts, comme un lit de reine, de housses brodées de fleurs de lys... et, derrière, de grands diables d'heiduques, poudrés, chamarrés d'or, couturés d'or, la tête ornée du lampion, les mollets marquants, des mollets de gladiateur sous la douceur caressante du bas de soie. Et les lanternes ciselées, sans doute, comme les pendules de M. de Camondo ¹!... Et les ressorts souples, agiles, berceurs, qui se recourbent en col de cygne!... Pour le faste et pour la splendeur carrossière, il les assimilait, ces voitures, à l'éblouissante calèche du duc de Brunswick ², que, jadis, il avait tant admirée à l'Hippodrome, quand, au trot de ses quatre chevaux caracolant, elle venait déposer, sur la piste, de mauves gymnastes et des clowns vieux rose, étoilés d'argent... Elles lui rappelaient aussi l'imposante, l'architecturale beauté des corbillards empanachés, chargés d'attributs symboliques et de fleurs rares... qui mènent, vers des sépultures sculptées par M. Saint-Marceaux ³, des généraux glorieux ou des banquiers milliardaires.

Et lui qui, jusqu'ici, s'était cru un bon républicain, qui avait toujours voté pour M. Goblet ⁴, il se découvrait, tout à coup, une âme monarchiste. Oui, le salut de la France... le salut du commerce français étaient là... Il fallait revenir aux traditions décoratives, aux cours en fêtes, aux uniformes éclatants à toutes les folies des luxes somptuaires... à la Royauté... ou bien, ma foi!... à l'Empire... En cette minute, il eut un violent mépris pour l'effacement bourgeois de l'apparat républicain... Il sentit profondément, en bon patriote parisien, la ridicule pauvreté... la

1. Isaac de Camondo, richissime collectionneur, avait prêté, lors de l'exposition rétrospective de l'art français de 1900, au Petit Palais, une superbe pendule ornée des *Trois grâces* de Falconet.

2. Le duc Charles-Frédéric de Brunswick (1804-1873), chassé par ses sujets en 1830, avait partagé sa vie excentrique de débauché à scandales entre Paris et Londres.

3. Charles-René de Saint-Marceaux (1845-1915), sculpteur spécialisé dans les monuments funéraires (de Tirard, Alexandre Dumas, l'abbé Miroy, etc.).

4. René Goblet (1828-1905), député de la Somme, puis sénateur de la Seine, a été président du Conseil en 1886 et plusieurs fois ministre, notamment de l'Instruction publique, des Affaires étrangères et de l'Intérieur. Il avait notamment interdit la pièce tirée de *Germinal*, suscitant la protestation de Mirbeau.

pauvreté anticommerciale des landaus de M. Émile Loubet ¹...
« Landaus de nocés », ricanait-il intérieurement...

Voitures de nocés, aussi, celles qu'il allait voir, dans une minute... Mais quelles nocés!... Les nocés de la France et de son roi, tout simplement...

Malgré la hauteur inhabituelle où les voitures du marquis avaient véhiculé ses pensées, Chomassus ne perdait point le sentiment de sa propre humilité. Il était naturellement accessible aux grandes choses; mais il était timide, et il se défiait de soi... Il se disait :

— Le marquis est bien gentil pour moi... Il est parfait pour moi... Il me donne pour un prix dérisoire — c'est certain —, pour deux mille francs... des voitures historiques que se disputeraient tous les grands musées de l'Europe... C'est là un honneur considérable, et il me rend très fier... Mais je suis un homme pratique, moi... J'ai le sens des opportunités... Qu'est-ce que je vais faire de ces voitures-là?... Jamais je ne pourrai... jamais je n'oserai m'en servir... Moi encore... peut-être?... Mais ma femme?... Rouge de figure, grosse de ventre et de poitrine comme est M^{me} Chomassus... il n'y a pas à y songer... Cela m'ennuie beaucoup... Ah! s'il voulait, ce marquis si bon, et qui me veut tant de bien... s'il voulait me donner une charrette anglaise... ou, ma foi... un petit tonneau... en bois verni... avec un petit poney bien facile à conduire?... J'aimerais mieux cela... cela ferait bien mieux mon affaire...

Comme il réfléchissait à ces choses, et le voyant songeur, très grave, un pli au front, le marquis le bouscula un peu :

— Eh bien... eh bien?... À quoi pensez-vous donc, Chomassus?... interrogea-t-il.

Chomassus répondit :

— Je pense, monsieur le marquis... voilà... je pense que, dans notre position... un petit tonneau, en bois verni, avec un petit poney, bien facile à conduire...

Mais le marquis l'interrompit d'un sonore éclat de rire, et le secouant par l'épaule, avec une rudesse amicale :

1. Émile Loubet (1838-1929), député, puis sénateur de la Drôme, radical modéré, a été élu président de la République le 18 février 1899. C'est lui qui a gracié Dreyfus après le procès de Rennes.

— Sacré Chomassus!... fit-il... est-il drôle, cet animal-là... Une occasion... unique... exceptionnelle?... Que diable... laissez-vous conduire par moi, mon cher... Je sais ce qu'il vous faut... Attention!... C'est le moment...

C'était le moment, en effet...

Débarassées de leurs housses de toile, les voitures, enfin étaient là... dans toute leur majesté historique, devant lui...

D'abord, il « n'en crut pas ses yeux »...

— Le marquis se trompe, sûrement, se dit-il... Ces vieux sabots démolis... ces fiacres antédiluviens et qu'on sent usés de partout... il ne se peut pas que ce soient là... les voitures... les admirables voitures de Monsieur le duc d'Orléans... Non... ce n'est pas possible...

L'œil plus rond, la bouche tordue d'une grimace, il examinait les voitures avec un prodigieux étonnement... et son regard, de plus en plus étonné, allait ensuite vers le marquis, comme pour solliciter une protestation, ou, tout au moins, une explication... Mais la physionomie du marquis n'exprimait rien de pareil... Bien d'aplomb sur les jambes, les paumes aux hanches, les coudes écartés, il se dandinait avec aisance — une aisance tout aristocratique — et il souriait, comme quelqu'un qui prend plaisir à se retrouver devant quelque chose de très beau.

— Eh bien, mon vieux Chomassus... interrogea le marquis, que dites-vous de mes voitures?... Sont-elles assez épatantes?...

Comme Chomassus interdit ne répondait point avec la hâte qu'il faut :

— Vous ne les trouvez pas épatantes, Chomassus?

— Si... si... s'empressa de balbutier le pauvre homme... épatantes!...

— Dernier modèle, mon cher... Il n'y en a peut-être pas vingt comme ça, dans la circulation...

— Ah!... vous croyez?...

— Mais, naturellement, mon cher...

Chomassus s'enhardit jusqu'à saisir la poignée d'une portière, et à secouer la voiture, à petits coups secs... Les ressorts grincèrent... la caisse craqua... Il lui sembla que la voiture allait lui tomber sur la poitrine.

— Hein?... Ces ressorts?... s'écria le marquis... Un acier épatant... C'est doux... c'est de l'huile... Vous savez, mon cher, on est là-dedans comme dans son lit...

— Ah!... vous croyez?...

— Mais naturellement...

Puis, changement de ton :

— Ah ça, mais... Chomassus... pourquoi toutes ces questions?... Regardez-moi un peu, bien en face... Ai-je l'air d'un monsieur qui fourre les gens dedans?... Entre gentilshommes — apprenez ça — on ne se fait jamais de ces blagues-là... mon cher...

Chomassus s'excusa humblement et, tout en s'excusant, il ouvrit la portière... L'intérieur lui parut encore plus pauvre, plus délabré que l'extérieur... Et il murmura :

— Les garnitures sont bien fanées, il me semble?...

— Fanées?... s'exclama le marquis... Vous êtes fou, mon cher... Mais c'est tout neuf... c'est vert... voilà tout... vert Empire... La dernière mode...

— Ah!...

— Le dernier cri...

— Ah!...

En prononçant ce « Ah », il souleva le tapis qui garnissait le fond du coupé... Alors, il aperçut deux petites barres de fer, grossièrement forgées, ajustées en croix, et destinées à préserver le bois, pourri, disjoint, émietté, d'une chute irrémédiable...

— Voyez donc, monsieur le marquis... implora Chomassus... voyez donc ça...

Le marquis ne fut pas une seconde embarrassé :

— Ça?... fit-il... mais c'est la croix de Binder...

— La?...

— ... croix de Binder, ineffable Chomassus... Vous ne connaissez pas la croix de Binder?...

— Monsieur le marquis?... supplia le pauvre facteur aux Halles.

— La dernière nouveauté de Binder... La marque indéniable... la signature, quoi! Ah!... ah! ah!... ce pauvre Chomassus... en a-t-il des choses à apprendre encore!...

Le marquis referma la portière.

— Et vous en avez une veine, vous!... cria-t-il... Et vous savez... mes armes, sur les panneaux... vous pouvez vous en servir... je vous en donne l'autorisation formelle... Ah! nom de Dieu!... sacré Chomassus!... Venez voir les chevaux maintenant...

Chomassus vit les chevaux et les acheta. Il vit aussi les harnais et les acheta également; mais les chevaux se brisèrent les genoux à la première sortie; les harnais, dont le cuir était pourri, s'émietèrent comme de la peau morte sur une plaie... Quant aux voitures, il dut remplacer, d'abord les roues, puis le train, puis la caisse. Il en eut pour neuf mille cinq cents francs...

Et il se disait :

— C'est égal... j'aurais mieux aimé un petit tonneau, en bois verni, avec un petit cheval...

Il redevenait républicain modéré, en avait assez des marquis, des pompes royales... des voitures de luxe... des croix de Binder... songeait avec tendresse à M. Goblet. Et, le cœur meurtri par son aventure, souvent il rageait :

— Si c'est ainsi que la monarchie fait marcher le commerce... eh bien, merci!

Il lui arriva même cette disgrâce suprême que tout le monde, à Norfleur, lui riait au nez...

— Est-il farce, monsieur le marquis!... Est-il bon enfant!

Exclamation que je retrouve ici, dans la bouche de Clara Fistule, de Triceps, de tout le monde; que j'entends à l'hôtel, qui héberge gratuitement le marquis de Portpierre, au Casino, qui l'entretient de plaisirs coûteux... et de plaques de mille francs... Et, en le voyant passer, insolent de gaieté, de familiarité, et de bonheur, je songe toujours au candidat socialiste, si pauvre, si râpé, si maigre, sur la détresse de qui, au milieu de la place de Norfleur, tombaient si drus, si insultants, les : « À bas les vendus » de ce gentilhomme, maquignon, escroc et patriote...

XVIII

Rencontré, hier, deux personnages assez inquiétants : un maire breton, M. Jean Le Tregarec ; un *clubman* parisien, M. Arthur Lebeau.

Le maire d'abord.

Sur la côte bretonne, entre Lorient et Concarneau, est un village, Le Kernac.

Des dunes plates, mouvantes, où croissent de maigres pissenlits et des pavots cornus, séparent Le Kernac de la mer. Une crique, bien abritée des vents de sud-ouest par de hautes murailles de rocs rouges et carrés, pourvue d'une estacade et d'un quai, sert d'abri aux chaloupes de pêche, aux petits caboteurs fuyant le gros temps. Derrière le village, aux rues resserrées et dévalantes, les terrains ont un aspect désolé. Ce sont, dans une sorte de cuvette, formée par de circulaires coteaux de landes, des prairies marécageuses où, même par les secs étés, l'eau stagne, huileuse et noire. De ces prairies montent des émanations pestilentielles. L'humanité qui vit là, dans de sordides taudis, imprégnés de l'odeur des saumures et des pourritures de poisson, est chétive et douloureuse : homme pâles et rabougris ; femmes spectrales, d'une lividité de cire. On ne rencontre que des dos voûtés, d'ambulants cadavres, et, sous les coiffes, dans des visages blancs et fripés, de hagardes prunelles où brille l'éclat vitreux des fièvres. Tandis que l'homme, dans sa chaloupe mal grée, court la mer, à la poursuite de l'improbable sardine, la femme cultive comme elle peut la terre marécageuse et le coteau de landes au-dessus, où, ça et là, entre les touffes des ajoncs,

apparaissent de tristes emblaves, ainsi que, sur des crânes de vieilles, des plaques de peau dartreuse. Il semble qu'une fatalité irrémédiable pèse sur ce coin de terre maudit, et, par les mornes soirs, par les soirs silencieux, on croit voir la mort passer dans l'air. C'est à l'automne, surtout, que la fièvre ravage cette population misérable. Les êtres se recroquevillent davantage, se décolorent, se dessèchent, et meurent, pareils à des plantes malades frappées par un vent mauvais.

En cette atmosphère de cimetière, en cette irrespirable nature, il n'y avait que deux hommes qui se portassent bien : le curé et le maire.

Le curé, ou plutôt le recteur, comme on dit en Bretagne, était un homme sec et sanguin, d'une activité incessante, et qui prenait la religion et son sacerdoce au sérieux. Contrairement à la majorité de ses collègues bretons, que l'on trouve toujours, lorsqu'on leur rend visite, en train de mettre du vin en bouteille ou de trousser une fille, il était sobre, chaste, et menait une vie d'ascète... Et quel administrateur!... Avec la complicité du maire, son ami, et en tondant chaque jour, au moyen de quêtes ingénieuses et de dîmes effroyables, sur la misère des pauvres gens du Kernac, il était parvenu à bâtir, sans l'aide du Département et de l'État, une belle église en pierre blanche, avec un portail sculpté et un clocher à jour, sommé d'une immense croix d'or. Et c'était un spectacle imprévu que la richesse de ce temple au milieu de la désolation indicible de ce pays... Le curé ne s'en tenait pas là. Toutes les semaines, au prône, sans se lasser jamais, il réclamait de la ferveur de ses paroissiens, ou il arrachait à leurs craintes — car on le savait vindicatif et tout-puissant — des sacrifices nouveaux, de plus en plus lourds. Un dimanche, il monta en chaire, brandissant la bannière de la sainte Vierge.

— Regardez cette bannière, s'écria-t-il d'une voix furieuse... est-ce pas une honte? Regardez-ça... Est-ce une bannière?... La soie en est pourrie, les franges usées et les glands dédorés... la hampe ne tient plus... Il n'y a plus trace, nulle part, de broderies... Et quant à l'image de la sainte Vierge... bernique!... Tu n'en voudrais pas, toi, Charles Le Teur, pour panser ta jument... et toi, Joséphine Briac, pour récurer tes chaudrons... Ah! ça vous est égal, à vous, pendant que vous vous gobergez dans l'abondance et dans le luxe, ça vous est égal, misérables pécheurs, que

la sainte Mère de Dieu, le jour des processions et des grandes fêtes paroissiales, se promène, au milieu de vous, vêtue de sales guenilles et le derrière à l'air!... Eh bien, il faut que ça finisse... La Vierge en a assez de votre coupable indifférence et de vos ignobles péchés... Elle veut une bannière neuve, vous entendez... une bannière éclatante... tout ce qui se fait de mieux... une bannière d'au moins deux cents francs... Écoutez-moi bien... et retenez mes paroles, si vous ne voulez pas que les plus affreux malheurs fondent sur vous, sur vos champs... sur vos barques... si vous ne voulez pas être changés en raies... en crapauds... en piternes... en chiens de mer... Écoutez-moi... Toi, Yves Legonnec, tu donneras cent sous... Qu'est-ce que tu dis?... Rien?... À la bonne heure... Tu économiseras sur tes souleries, cochon!... Toi, Rose Kerlaniou... cent sous aussi... Et si je te repince à faire encore des saletés, derrière le môle, avec le gars Kerlaux... ce ne sera pas cent sous... ce sera dix francs... Toi, la mère Milliner, tu donneras le veau qui t'est né hier soir... Et ne me regarde pas comme ça, vieille voleuse... parce que, si tu t'entêtes, ce n'est pas le veau seulement, que tu donneras... c'est la vache... Jules, Pierre et Joseph Le Ker, vous m'apporterez le produit d'une pêche... Et qu'elle soit bonne... Pas de vieilles ni de tacots, mes gars... Du solide... du turbot et de la sole... C'est compris, hein?...

Et, durant plus d'un quart d'heure, il distribua ainsi à chacun sa part contributive, soit en argent, soit en denrées : mottes de beurre, sacs de pomme de terre ou de grain, mêlant les ordres les plus formels aux invectives les plus outrageantes...

Un vieux douanier, qui passait pour esprit fort, et qui se tenait debout, contre un pilier, dans le bas de la nef, se croyant épargné par le terrible recteur, se mit à rire, discrètement, dans sa grosse moustache et sa longue barbiche, qu'il avait très blanches... Le rire n'échappa point au prêtre qui, tout à coup, désignant le douanier, de son bras tendu, au bout duquel la bannière s'agitait et claquait comme une voile de barque dans la tempête :

— Toi, la barbiche... cria-t-il... tu as tort de rire... Et puisque tu te permets, insolente ganache, de rire d'une façon aussi indécente, dans la maison du Bon Dieu... tu donneras vingt francs...

Et comme le douanier protestait :

— Oui, vingt francs, barbiche du diable!... répéta le curé, d'une voix plus retentissante... Et fais bien attention à ce que je vais te dire... Si ces vingt francs, tu ne me les apportes pas, ce soir, après les vêpres... ton affaire est claire... Je te dénonce au procureur de la République... pour avoir volé — il n'y a pas encore une semaine — des épaves trouvées en mer... Ah! ah! tu ne ris plus, vieille barbiche... Tu ne t'attendais pas à celle-là barbiche de l'enfer?

Et se signant :

— *In nomine patris et filii et spiritus sancti... Amen!* dit-il.

Puis il descendit de la chaire, et regagna l'autel, en faisant claquer la bannière, au-dessus des têtes consternées...

Tel était Monsieur le Recteur du Kernac...

Le maire — M. Jean Le Tregarec — avait un autre galbe.

Ancien sardinier de Concarneau, il avait gagné, rapidement, une jolie fortune, et s'était retiré au Kernac, où il possédait quelques terres et une confortable maison, sur le coteau, le seul coin riant du pays, le seul où il y eût quelque chose qui ressemblât à des arbres, à de la verdure, à des fleurs, à un peu de vie. Les germes mortels de la malaria n'atteignaient pas à la hauteur où se dressait cette maison heureuse, et le vent du large ne laissait de son passage que la santé de sa forte salure et de ses vivifiants arômes.

Ce maire était un très excellent homme : du moins, il passait pour tel dans le pays. Il se dévouait immensément. De même que le recteur avait bâti une belle église, en en pierre blanche, de même le maire édifia une magnifique mairie Louis XIII, puis une superbe maison d'école Louis XVI, où jamais aucun enfant ne fréquentait. Il dut aussi interrompre la construction d'une élégante fontaine Renaissance, car les fonds manquaient, et l'on s'aperçut qu'il n'y avait pas d'eau.

La commune était obérée, pliait sous le poids de ses dettes. Les gens étaient écrasés d'impôts, de centimes additionnels, de charges multiples; mais ils considéraient leur maire comme un saint, comme un héros, et cela soulageait un peu leurs souffrances. Lui, se réjouissait dans ses bonnes œuvres, et il vivait en paix avec sa conscience, dans l'amour de ses concitoyens.

N'ayant plus aucun édifice à élever pour le bonheur du peuple, il songeait philanthropiquement à de vagues catastrophes, où il pût montrer toutes les bontés de son âme.

— Si une épidémie effroyable pouvait fondre tout à coup sur le village? se disait-il... Oh! comme je les soignerais, comme je les frictionnerais... Ils meurent, c'est vrai... mais ils meurent l'un après l'autre, avec une régularité monotone... S'ils pouvaient mourir, dix, vingt, trente d'un seul coup?... Oh comme je pourrais employer mon activité, mes qualités d'organisateur, mes tendresses pour ces pauvres diables!

En ces moments-là, il sentait battre dans sa poitrine l'âme d'un Jules Simon ¹.

Un jour son rêve se précisa; c'était en 1885, alors que le choléra dévastait Marseille et Toulon. Le maire se promenait un matin sur le quai du Kernac, et sa pensée, franchissant les mers et les continents, se pavanait parmi les cholériques de là-bas. Il évoquait les hôpitaux encombrés, les rues mornes, l'effroi des habitants, les corps tordus par l'horrible mal, le manque de cercueils, les grands feux qui brûlaient sur les places publiques, et se disait :

— Ont-ils de la chance, les maires de là-bas!... Moi, jamais je n'aurai de ces chances-là... Et que font-ils? Rien... Ils perdent la tête, voilà tout. Ce ne sont pas de organisateurs. Ah! qu'il me vienne une bonne épidémie, et l'on verra. On ne me connaît pas encore... Et qu'est ce que je demande?... Rien... Je n'ai pas d'autre ambition que celle d'être utile... La croix de la Légion d'honneur me suffira...

À ce moment, une chaloupe de Quiberon entra dans le port et vint s'amarrer au quai, contre la cale où le maire, arrêté, songeait à ces charitables songes. Et tout à coup, il sursauta.

— Oh! mon Dieu! cria-t-il.

Dans le fond de la chaloupe, un matelot était couché sur un paquet de filets, paraissant en proie à un mal indicible. Les jambes tordues, les bras crispés, le corps, tout entier, secoué par les hoquets, il poussait d'étranges plaintes, et d'étranges jurons. Le maire, très ému, interpella le patron de la chaloupe :

1. Jules Simon (1814-1896), politicien républicain conservateur, ancien président du Conseil, confit dans une pseudo-philanthropie que Mirbeau a démystifiée et vilipendée maintes fois.

— Mais cet homme est malade?... Cet homme a le choléra?...

— Le choléra? dit le patron, en haussant les épaules... Ah! oui... un drôle de choléra... Il est saoul, le cochon...

Le matelot continuait à se plaindre. Un spasme le prit. Il se souleva un peu sur ses poings et, la bouche ouverte, la tête ballante, la poitrine ébranlée par des efforts intérieurs, il laissa échapper un long vomissement.

— Vite... vite... du secours! vociféra le maire... C'est le choléra... je vous dis que c'est le choléra... Le choléra est au Kernac...

Quelques hommes s'approchèrent... D'autres s'enfuirent... Le maire commanda :

— De l'acide phénique!... Des étuves!... Qu'on allume des feux sur le quai...

Et malgré les protestations du patron qui répétait : « Puisque je vous dis qu'il est saoul », le maire sauta dans la chaloupe.

— Aidez-moi... aidez-moi... N'ayez pas peur...

On souleva le matelot, on le débarqua. Porté par trois hommes, sous la conduite du maire, il fut promené, par toutes les rues du village, jusqu'à l'hospice.

— Qu'est-ce qu'il a?... Qu'est-ce qu'il y a?... demandaient les femmes en voyant passer ce cortège insolite.

Et le maire répondait :

— Ça n'est rien... rentrez chez vous... Ça n'est rien... N'ayez pas peur... C'est le choléra!

Les femmes, plus livides, à cette nouvelle, se répandaient à travers le village, clamant, avec des grimaces d'effroi :

— Le choléra!... le choléra!... le choléra est ici!

Et pendant que tout le monde fuyait, le maire commandait d'une voix retentissante :

— Qu'on aille prévenir le recteur... Qu'il fasse sonner les cloches... Qu'on verse du chlore dans les rues... N'ayez pas peur... Qu'on allume des feux, comme à Marseille...

À l'hospice, le maire voulut soigner lui-même le malade... Il le débarrassa de ses vêtements, le nettoya de ses ordures... Et comme les sœurs étaient un peu pâles, il les réconfortait :

— Vous voyez?... Je n'ai pas peur... Il ne faut pas avoir peur... Ça n'est rien... Je suis là...

Puis il étendait le corps dans un lit bassiné, le frictionna longtemps avec une brosse, lui posa, au long des flancs, sous les pieds, aux aisselles, sur le ventre, des briques chaudes.

Le matelot grognait, se démenait, repoussait les briques qui lui brûlaient la peau, exhalait des plaintes colères, mêlées à de gros jurons.

— Les crampes... voilà les crampes... Du rhum, vite... ordonna le maire... Qu'on m'apporte une bouteille de rhum... Il n'est que temps... N'ayez pas peur...

Il introduisit entre les dents du patient le goulot de la bouteille pleine de rhum. D'abord, le pochard parut ravi. Un expression de joie illumina sa figure.

— Na... vous voyez? fit le maire. Il revient à lui... Ça va mieux... Il n'y a que le rhum!... nous le sauverons... Aidez-moi.

Et, d'un mouvement rapide, il redressa la bouteille toute droite, le goulot profondément enfoncé dans la bouche du matelot.

Tout à coup, celui-ci suffoqua. Il fit de grands gestes. Un spasme lui secoua la gorge. Le liquide rejeté coula par la bouche, par le nez, avec un bruit de râles et d'étranges sifflements.

— Allons... bois donc... avale, sacré mâtin, dit le maire qui enfonça la bouteille plus avant dans la bouche...

Mais l'œil se convulsait, se renversait sous la paupière. Les membres rigides se détendirent, les gestes cessèrent... Le matelot était mort étouffé par le rhum.

— Trop tard... prononça le maire d'une voix navrée... Sacré mâtin!

Ce soir-là, le tambour de la ville parcourut les rues du Kernac, et, tous les vingt pas, après un roulement, il lisait la proclamation suivante :

AUX HABITANTS DU KERNAC

Mes chers concitoyens,

Mes chers administrés,

Le choléra est dans nos murs.

Il a déjà fait de nombreuses victimes.

Qu'on se rassure. Votre maire ne vous abandonnera pas. Il s'installe en permanence à la mairie, prêt à tous les événements, et bien résolu à vous disputer au fléau. Comptez sur moi.

VIVE LE KERNAC!

Mais les rues étaient désertes, et, déjà, tous les habitants claquaient des dents au fond de leurs taudis fermés.

Et voici M. Arthur Lebeau, le *clubman* parisien.

Une nuit de l'hiver dernier, je dormais profondément, quand je fus réveillé en sursaut par un grand bruit : quelque chose comme la chute d'un meuble dans la pièce voisine. En même temps, la pendule sonna quatre heures et mon chat se mit à miauler lamentablement. Je sautai à bas du lit et, vivement, sans précautions, avec un courage qu'explique seule l'ardeur de mes convictions conservatrices, j'ouvris la porte et pénétraï dans la pièce. Elle était tout éclairée, et ce que j'aperçus d'abord, ce fut un monsieur, fort élégant, en tenue de soirée, décoré, ma foi! et qui bourrait d'objets précieux une jolie valise en cuir jaune. La valise ne m'appartenait pas, mais les objets précieux étaient bien à moi, ce qui me parut une opération contradictoire et malséante, contre laquelle je me disposai à protester. Bien que je ne connusse pas du tout ce monsieur, il avait pourtant un visage qui m'était familier, et comme on en rencontre sur les boulevards, au théâtre, dans les restaurants de nuit, un de ces visages corrects et soignés qui vous font dire de ceux à qui ils appartiennent : « Ça doit être un homme de cercle! » Prétendre que je n'eusse pas le moindre étonnement de voir chez moi, à quatre heures du matin, un monsieur en habit, et que je n'avais pas convié à y venir, cela serait exagéré. Mais cet étonnement ne se doublait d'aucun autre sentiment, frayeur ou colère, dont s'accompagnent ordinairement ces visites nocturnes. L'air d'élégance et de bonne humeur et de ce *clubman* m'avait tout de suite rassuré, car, je dois le confesser, je ne m'attendais à rien de tel, et je craignais plutôt de me trouver face à face avec une horrible brute de cambrioleur, et qu'il fallût me livrer contre lui à des actes de violence défensive pour lesquels je ne me sens pas d'inclination et dont on ne sait pas toujours comment ils finissent.

À ma vue, l'élégant inconnu s'était interrompu dans son travail, et, avec un sourire d'une ironie bienveillante, il me dit :

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir si impoliment réveillé... Mais ce n'est pas tout à fait de ma faute. Vous avez des meubles bien sensibles, vraiment, et que l'approche de la plus légère pince-monseigneur fait aussitôt tomber en pâmoison...

Je vis alors que la pièce était toute bouleversée : des tiroirs ouverts et vidés, des vitrines fracturées, un petit secrétaire Empire, où je cache mes valeurs et mes bijoux de famille, piteusement renversé sur le tapis... Un vrai pillage enfin... Et, pendant que je faisais ces constatations, le trop matinal visiteur continuait, de sa voix bien timbrée :

— Oh ! ces meubles modernes... Comme ils ont l'âme fragile, n'est-ce pas ? Je crois qu'ils sont atteints, eux aussi, de la maladie du siècle, et qu'ils sont neurasthéniques, comme tout le monde...

Il eut un petit rire discret et charmant, qui ne me blessa pas et où se révélait, à tout prendre, un homme de la meilleure éducation. Je me décidai à intervenir.

— À qui ai-je l'honneur de parler ? fis-je, en suivant d'un regard moins inquiet les manœuvres du nocturne visiteur, tandis qu'un courant d'air, produit par les portes ouvertes, agitait ridiculement les pans de ma chemise.

— Mon Dieu ! répondit ce parfait *gentleman* sur un ton dégagé, mon nom vous serait peut-être en ce moment une trop vive surprise... D'ailleurs, ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux réserver, pour une occasion moins étrange, une présentation que je souhaite prochaine et que, d'ailleurs, je puis vous l'avouer, je ne cherchais nullement aujourd'hui. Je voudrais, si vous y consentez, garder le plus strict incognito, jusqu'à nouvel ordre.

— Soit, monsieur... Mais tout ceci ne m'explique pas...

— Ma présence chez vous, à une heure aussi exagérée, et dans ce désordre ?

— C'est cela... Et je vous saurais gré...

— Comment donc ! acquiesça l'élégant inconnu. Votre curiosité est fort légitime, et je ne songe pas à m'y soustraire... Mais, pardon ! Puisque vous désirez que nous fassions un petit bout de causerie, ne pensez-vous pas qu'il serait prudent à vous de passer une robe de chambre... Votre déshabillé me navre... Il fait froid

ici... et l'on a vite attrapé cette maudite influenza ¹, en ces temps bizarres.

— Fort juste... Veuillez donc m'excuser une minute...

— Faites, monsieur, faites...

Je gagnai mon cabinet de toilette où j'endossai rapidement une robe de chambre, et je revins auprès de l'inconnu qui, durant ma courte absence, avait tenté de remettre un peu d'ordre dans la pièce encombrée de ses effractions.

— Laissez, monsieur, laissez, je vous prie... Mon valet de chambre rangera tout cela demain...

Je lui offris un siège, j'en pris un moi-même, et, ayant allumé un cigare, je lui dis, sur un ton encourageant :

— Monsieur, je vous écoute...

Le *clubman* eût pu se recueillir, comme font tous les héros de roman avant de conter leur histoire. Il évita cette banalité et, tout de suite, il commença :

— Monsieur, je suis un voleur... un voleur professionnel... disons le mot, si vous voulez, un cambrioleur... Vous l'aviez, sans doute, deviné?

— Parfaitement...

— Cela fait honneur à votre perspicacité... Donc, je suis un voleur. Je ne me suis décidé à embrasser cette position sociale qu'après avoir bien constaté que, dans les temps troublés où nous vivons, elle était encore la plus franche, la plus loyale, la plus honnête de toutes... Le vol, monsieur — et je dis le vol, comme je dirais le barreau, la littérature, la peinture, la médecine — fut une carrière décriée, parce que tous ceux qui s'y destinèrent jusqu'ici n'étaient que d'odieuses brutes, de répugnants vagabonds, des gens sans élégance et sans éducation. Or, je prétends lui redonner un lustre auquel il a droit et faire du vol une carrière libérale, honorable et enviée. Ne nous payons pas de mots, monsieur, et envisageons la vie telle qu'elle est. Le vol est l'unique préoccupation de l'homme. On ne choisit une profession — quelle qu'elle soit, remarquez bien — que parce qu'elle nous permet de voler — plus ou moins — mais enfin de voler quelque chose à quelqu'un. Vous avez l'esprit trop avisé, vous savez trop

1. En décembre 1891 et janvier 1892, une épidémie d'influenza avait fait des centaines de victimes à travers la France et désorganisé la vie sociale.

bien ce que cache le fallacieux décor de nos vertus et de notre honneur, pour que je sois forcé d'appuyer mon dire d'exemples probatoires et de concluantes énumérations...

Ces paroles me flattaient trop dans mes prétentions — d'ailleurs, justifiées — à la psychologie, et à la connaissance des sciences sociales, pour que je ne les accueillisse point par un « Évidemment! » péremptoire et supérieur. L'élégant cambrioleur, encouragé, poursuivit avec des gestes plus intimes et confidentiels :

— Je ne veux vous parler que de ce qui me concerne... Mais les sales besognes que, nécessairement, je dus accomplir, les ruses maléficieuses, les ignobles tromperies, les faux poids, les coups de Bourse... les accaparements... répugnèrent vite à mon instinctive délicatesse, à ma nature franche, empreinte de tant de cordialités et de tant de scrupules... Je quittai le commerce pour la finance. La finance me dégoûta... Hélas! je ne pus me plier à lancer des affaires inexistantes, à émettre de faux papiers et de faux métaux, à organiser de fausses mines, de faux isthmes, de faux charbonnages... Penser perpétuellement à canaliser l'argent des autres vers mes coffres, à m'enrichir de la ruine lente et progressive de mes clients, grâce à la vertu d'éblouissants prospectus et à la légalité de combinaisons extorsives, me fut une opération inacceptable, à laquelle se refusa mon esprit scrupuleux et ennemi du mensonge... Je pensai alors au journalisme... Il ne me fallut pas un mois pour me convaincre que, à moins de se livrer à des chantages pénibles et compliqués, le journalisme ne nourrit pas son homme... Et puis, vraiment, j'étais exposé quotidiennement à des contrats trop salissants. Quand je pense que les journaux, aujourd'hui, ne sont fondés que par des commerçants faillis ou des financiers tarés, qui croient — et qui d'ailleurs y réussissent — éviter ainsi de finir leurs jours dans les maisons centrales et dans les bagnes... non, vraiment, je ne pus me faire à cette idée. Sans compter qu'il est fort pénible à des personnes comme moi, qui possèdent une certaine culture, d'être l'esclave de sots ignorants et grossiers dont la plupart ne savent ni lire, ni écrire, sinon leurs signatures, au bas d'ignobles quittances... Alors j'essayai de la politique...

Ici, je ne pus m'empêcher de pousser un rire sonore qui menaça de s'éterniser...

— C'est cela, approuva le séduisant *gentleman*... N'en disons pas autre chose... Je pensai ensuite à devenir un homme du monde... un véritable homme du monde... Je suis joli garçon, j'ai de la séduction naturelle et acquise... de l'esprit... une santé de fer... infiniment d'élégance... Rien ne m'était plus facile que de me faire recevoir de l'Épatant, du cercle de la rue Royale... et d'être invité aux soirées carminales de M. de Montesquiou ¹... Mais j'avais trop de scrupules... Tricher au jeu, aux courses, tirer un cheval... meubler de jeunes cocottes... en démeubler de vieilles... vendre mon nom, mes influences mondaines, au profit d'un nouveau kina, d'un banquier douteux, d'un chemisier réclameur, d'un fabricant d'automobiles... d'un usurier ou d'une jolie femme?... Ma foi non! Bref, j'épuisai ainsi tout ce que la vie publique ou privée peut offrir de professions sortables et de nobles carrières à un jeune homme actif, intelligent et délicat comme je suis. Je vis clairement que le vol — de quelque nom qu'on l'affuble — était le but unique et l'unique ressort de toutes les activités, mais combien déformé, dissimulé et, par conséquent, combien plus dangereux! Je me fis donc le raisonnement suivant : « Puisque l'homme ne peut pas échapper à cette loi fatale du vol, il serait beaucoup plus honorable qu'il le pratiquât loyalement et qu'il n'entourât pas son naturel désir de s'approprier le bien d'autrui d'excuses pompeuses, de qualités illusoire et de titres redondants dont la parure euphémique ne trompe plus personne. » Alors, tous les jours, je volai, je pénétrai, la nuit, dans les intérieurs riches; je prélevai, une fois pour toutes, sur les caisses d'autrui, ce que je juge nécessaire à l'expansion de mes besoins, au développement de ma personnalité humaine. Cela me demande quelques heures chaque nuit, entre une causerie au club et un flirt au bal. Hormis ce temps, je vis comme tout le monde... Je suis d'un cercle assez chic et bien-pensant; j'ai de belles relations. Le ministre m'a décoré tout récemment... Et quand j'ai fait un bon coup, je suis accessible à toutes les générosités. Enfin, monsieur, je fais loyalement, directement, ce que le

1. Robert de Montesquiou (1855-1921), poète — auteur des *Hortensias bleus*, des *Chauves-souris* et des *Roseaux pensants* — et mondain célèbre par son dandysme et ses réceptions somptueuses. Il a servi de modèle au Des Esseintes de Huysmans et au Charlus de Proust. Mirbeau l'a fréquenté un temps, à partir de 1892.

monde pratique par des détours tortueux et des voies d'autant plus ignominieuses que... Enfin, ma conscience délivrée ne me reproche plus rien, car, de tous les êtres que je connus, je suis le seul qui ait courageusement conformé ses actes à ses idées, et adapté hermétiquement sa nature à la signification mystérieuse de la vie...

Les bougies pâlissaient, le jour entraît par les fentes des persiennes. J'offris à l'élégant inconnu de partager mon déjeuner du matin, mais il objecta qu'il était en habit, et qu'il ne voulait pas m'offusquer par une telle incorrection.

Arthur Lebeau est un causeur charmant... Je jouis vraiment beaucoup de sa grâce et de son esprit... Malheureusement, il n'est à X... qu'en passant... huit jours à peine. Mais il reviendra plus tard...

— Je suis fort occupé... En ce moment... je n'ai pas le temps... me dit-il...

Et comme je lui demande s'il exerce ici son métier...

— Non, me répond-il... Ici je me repose... Ici... je vis de leurs rentes...

XIX

Nous avons dîné, hier, chez Triceps : dîner offert en l'honneur de son ami et protecteur, le docteur Trépan. Il y avait dix convives, tous riches, tous heureux. Durant le repas, et après le repas, nous n'avons naturellement parlé que de la misère humaine. C'est une sorte de joie sadique qu'ont les riches de pleurer, après boire et quand ils sont bien gorgés de sauces, sur les pauvres... Il n'y a rien comme les mets abondants et épicés, les vins rares, les fruits merveilleux, les fleurs et les argenteries, pour nous inspirer des émotions socialistes. La discussion, commencée dans la philosophie, a peu à peu dégénéré en anecdotes... Et chacun a raconté son histoire...

L'un, un écrivain connu, gros homme, rouge et lippu, à oreilles cornues de faune, dit :

« L'avenue de Clichy, à une heure de la nuit. Il pleut. La boue grasse du pavé rend la marche difficile et glissante. L'avenue est presque déserte. De rares passants passent, la figure enfouie dans les collets relevés des paletots; de rares fiacres roulent à vide, ou bien emportent on ne sait quoi vers on ne se sait où; de rares femmes arpentent les trottoirs qui luisent comme de pâles lumières, sous la lune.

— Monsieur... monsieur... venez chez moi...

Appels mêlés de jurons obscènes et de menaces. Puis des silences... et des fuites... et des retours. Cela vient, tourne, s'efface, disparaît, revient et s'abat, ainsi que des corbeaux sur un champ où il y a une charogne.

De place en place, il ne reste d'ouvert que des boutiques de marchands de vins, dont les devantures allumées trouent de clartés jaunes la masse d'ombre des maisons endormies. Et des odeurs d'alcool et de musc — crime et prostitution — circulent dans l'air par bouffées fraternelles.

— Monsieur... monsieur... venez chez moi...

Depuis cinq minutes, une femme me suit, que je ne vois pas, et dont j'entends seulement, derrière moi, le piétinement obstiné et la voix qui chuchote ce monotone et suppliant refrain :

— Monsieur... monsieur... venez chez moi...

Je m'arrête sous un réverbère. La femme aussi s'arrête, mais en dehors du rayonnement lumineux. Je puis, néanmoins, l'examiner. Elle n'est point belle, ah! non, ni tentante, et elle repousse, de toute la distance de son navrement, l'idée du péché. Car le péché, c'est de la joie, de la soie, du parfum et des bouches fardées, et des yeux en délire, et des cheveux teints, et de la chair parée comme un autel, lavée comme un calice, peinte comme une idole. Et c'est aussi de la tristesse riche, du dégoût opulent, du mensonge somptueux, de l'ordure en or et en perles. Elle n'a rien de tel à m'offrir, la malheureuse. Vieille de misère plus que d'âge, flétrie par la faim ou les lourdes ivresses cuvées dans les bouges, déformée par l'effroyable labeur de son tragique métier, obligée, sous la menace du coup de couteau, de marcher, de marcher toujours, dans la nuit, vers le désir qui rôde et qui cherche, renvoyée du souteneur qui la dépouille au policier qui la rançonne, du garni à la prison, elle est douloureuse à voir. Un léger caraco de laine recouvre sa poitrine; des jupons boueux lui battent aux jambes, un immense chapeau la coiffe, dont les plumes fondent sous la pluie; et sur son ventre elle tient ses mains croisées, deux pauvres mains rougies de froid — oh! pas obscènes — deux pauvres mains maladroites de froid et noueuses, que d'antiques mitaines gantent jusqu'aux doigts. N'étaient l'heure, le lieu, et l'accent de son appel, je la prendrais pour quelque servante sans place, et non pour une rôdeuse de trottoirs. Sans doute elle se méfie de sa laideur, elle a conscience du peu de volupté qu'offre son corps, car elle s'efface de plus en plus sous mon regard, elle interpose des ténèbres et des ténèbres entre son visage et moi, et, semblant demander l'aumône, plutôt que

d'offrir du plaisir, c'est d'une voix timide, tremblante, presque honteuse, qu'elle répète :

— Monsieur... monsieur... venez chez moi... monsieur... je ferai tout ce que vous voudrez... Monsieur... monsieur!

Comme je ne réponds pas, non par dégoût ni dédain, mais parce que, dans l'instant même, je regarde, avec compassion, un collier de corail qui lui entoure le cou d'une ligne rouge sinistrement, elle ajoute, tout bas, sur un ton de plus douloureuse imploration :

— Monsieur... si vous aimez mieux... Monsieur?... J'ai chez moi une petite fille... Elle a treize ans, monsieur... et elle est très gentille... Et elle connaît les hommes comme une femme... Monsieur... Monsieur... je vous en prie... Venez chez moi... Monsieur... monsieur!...

Je lui demande :

— Où demeures-tu?

Et, vivement, me désignant une rue, en face, qui s'ouvre sur l'avenue, en mâchoire d'ombre, en gueule de gouffre, elle répond :

— Tout près... tenez, là... à deux pas d'ici... Vous serez bien content, allez!

Elle traverse la chaussée, courant, pour ne pas donner à ma réflexion le temps de changer, à ce qu'elle croit être mon désir le temps de se glacer... Je la suis... Ah! la pauvre diablesse!... À chaque pas qu'elle fait, elle retourne la tête, afin de bien s'assurer que je ne suis pas parti, et elle sautille dans les flaques, énorme et ronde, comme un monstrueux crapaud... Des hommes, qui sortent d'un cabaret, l'insultent en passant... Nous nous engouffrons dans la rue... Elle devant, moi derrière, nous marchons vers quelque chose de plus en plus noir...

— C'est là... fait la femme... Tu vois que je ne t'ai pas menti...

Elle pousse une porte seulement entrebâillée. Au fond d'un couloir étroit, une petite lampe à pétrole, dont la mèche fume et vacille, fait s'agiter sur les murs des lueurs de crime, des ombres de mort. Nous entrons... Mes pieds foulent des choses molles, mes bras frôlent des choses visqueuses...

— Attends un peu, mon chéri... L'escalier est si traître!

L'assurance l'a reprise. Elle comprend qu'elle ne doit plus s'humilier, qu'elle n'est peut être plus si laide, puisque je suis là, qu'elle me tient, qu'elle a conquis, ramené un homme, un homme qu'il s'agit de garder par des mots de caresses, d'exciter à la générosité par des promesses d'amour... D'amour!... Je ne suis plus le "Monsieur" hésitant qu'elle implorait, tout à l'heure; je suis le "chéri", l'aubaine attendue, celui qui apporte, peut-être, de quoi manger pour le lendemain, ou de quoi se payer la crapuleuse ivresse par quoi la faim s'oublie, et tout, et tout, et tout!...

Elle allume un bougeoir, à la flamme tordue de la lampe, et, m'indiquant le chemin, elle me précède dans l'escalier. L'ascension est rude. La malheureuse monte avec peine, avec effort; elle souffle, siffle et râle; de sa main libre, elle ne sait que faire, comme d'un paquet trop lourd.

— Ne t'impatiente pas, chéri... C'est au deuxième...

Et la lampe est gluante, les murs suintent et suppurent, les marches de bois craquent sous les pieds; il faut raffermir son estomac contre les nausées que soulèvent d'intolérables odeurs de boues ramenées avec les hommes, de crasses dont l'humidité exaspère la virulence, de déjections mal closes; sur les paliers, à travers les portes, on entend des voix qui rient, qui crient, qui prient, des voix qui marchandent, qui menacent, qui exigent, des voix obscènes, des voix saoules, des voix étouffées... Oh! ces voix! La tristesse de ces voix, en ce lieu de nuit, de terreur, de misère et de... plaisir!

Enfin nous sommes arrivés. La clef a grincé dans la serrure, la porte a grincé sur ses gonds, et nous voilà dans une petite pièce où il n'y a qu'un fauteuil de reps vert, déchiré et boiteux, et qu'une sorte de lit de camp sur lequel une vieille qui dormait s'est dressée, au bruit, comme un spectre, et me dévisage de ses yeux ronds, jaunes, étrangement fixes, et pareils à ceux des oiseaux qui veillent, dans les bois, la nuit... En face de la fenêtre, des linges sèchent sur une corde tendue d'un mur à l'autre.

— Je t'avais dit d'enlever ça, reproche la femme à la vieille, qui fait entendre une sorte de grommèlement et retire les linges qu'elle dépose en tas sur le fauteuil.

Une porte encore, et c'est la chambre... Et nous sommes seuls. Je demande :

— Qui est cette vieille?

— C'est celle qui me prête la petite, mon chéri...

— Sa mère?

— Oh! non! J'sais pas où elle l'a prise. Je ne l'ai que depuis hier... Elle n'a pas eu de chance, la pauvre femme!... Ah! vrai! Elle n'est guère heureuse, elle, non plus... Son fils est à La Nouvelle... C'était mon amant autrefois... Il a estourbi c't'horloger de la rue Blanche, tu sais bien, c't'horloger?... Ses filles sont en maison... et ne lui donnent rien... Faut bien qu'elle vive aussi!... Hein! crois-tu?...

Puis :

— Seulement, elle amène la petite ici... parce que chez elle... ah! si tu voyais ça?... C'est si pauvre, si pauvre!...

La chambre est à peine meublée, et révèle une indicible détresse... Les fenêtres sont sans rideaux, la cheminée sans feu. L'humidité décolle des murs le papier qui, ça et là, retombe, par plaques, ainsi que des lambeaux de peau morte... Il fait froid... La femme s'excuse...

— C'est que je n'ai pas de bois... ni de charbon... L'hiver est arrivé si vite!... Et puis voilà un mois que les agents sont venus... Ils m'ont emballée... Il n'y a que trois jours qu'ils m'ont relâchée, crois-tu?

Et elle ajoute :

— Si seulement j'avais eu vingt francs à leur donner, ils m'auraient laissée tranquille... Ah! les chameaux!... Non, là! vrai! il y en a qui demandent "un bonheur"... d'autres veulent de l'argent... Moi, ils me demandent toujours de l'argent. Ça ne devrait pas être permis...

Au fond de la pièce, un grand lit s'étale, avec deux oreillers exhausés sur un traversin... À côté un autre lit, plus petit, où j'aperçois, émergeant des couvertures, un ébouriffement de chevelure blonde, et, dans ce blond, une mince figure pâle qui dort.

— C'est la petite, mon chéri... Mets-toi à ton aise... Je vais la réveiller... Ah! tu vas voir ce qu'elle est vicieuse et adroite... Tu sera bien content, va...

— Non... non... laisse-la.

— Ah! tu sais... elle ne va pas avec tout le monde... elle ne va qu'avec les Messieurs qui sont généreux...

— Non... laisse-la dormir...

— Comme tu voudras, mon chéri...

Elle n'a pas conscience du crime qu'elle me propose, et mon refus l'étonne plutôt... Lorsqu'elle voulait réveiller l'enfant, je l'ai observée. Sa main n'a pas tremblé; elle n'a pas éprouvé au cœur cette commotion vasculaire qui fait descendre le sang, et pâlir le visage. Je lui demande :

— Et si la police la trouvait chez toi?... Sais-tu que c'est la Cour d'assises, la maison centrale?

La femme fait un geste vague, et elle dit :

— Ah! bien... qu'est-ce que tu veux?

Mais devant mon air grave et triste, elle a perdu confiance de nouveau. Elle n'ose point se regarder dans la glace; elle n'ose point, non plus, se montrer à moi-même dans la lueur pauvre du bougeoir... Et l'eau dégoutte de son chapeau, ainsi que d'un toit mouillé... Elle a posé le bougeoir sur la cheminée, et elle est venue, près du grand lit, dans la pénombre, où elle s'apprête à se déshabiller.

— Non, lui dis-je... Inutile... Je ne veux pas de toi, non plus.

Et je lui mets dans la main deux pièces d'or, deux pièces d'or qu'elle tourne, retourne, soupèse et qu'elle considère ensuite, d'un regard hébété, sans rien dire.

Moi aussi, je n'ai rien à lui dire. Et que lui dirais-je? Lui prêcher le repentir, les beautés de la vertu? Des mots, des mots, des mots!... Ce n'est pas elle, la coupable. Elle est telle exactement que l'a voulue la société, à l'insatiable appétit de qui il faut, chaque jour, apporter sa large portion d'âmes humaines... Lui parler de haine, de révolte?... À quoi bon?... Des mots encore... La misère est bien trop lâche; elle n'a pas la force de brandir un couteau, ni d'agiter une torche sur l'égoïste joie des heureux... Mieux vaut donc que je me taise!... D'ailleurs, je ne suis pas venu ici pour pérorer comme un socialiste. L'heure n'est pas aux déclamations vaines, qui ne remédient à rien et ne font que montrer davantage le vide des actes dans le vide des phrases... Je suis venu pour voir, et j'ai vu... Il ne me reste plus qu'à partir... Bonsoir!...

L'enfant dort toujours dans son lit, nimbée de blond. Les possessions d'impubère ont déjà flétri sa bouche, pourri son haleine, et mis des éraillures au coin de ses yeux fermés. Dans la pièce voisine, j'entends la vieille qui rôde et qui traîne ses savates sur le

plancher craquant. La femme a caché ses deux pièces d'or sous le traversin, et elle me dit tout bas :

— La vieille va être furieuse que tu n'aies pas été avec la petite... Donne-lui quelque chose pour qu'elle ne me prenne pas tout ce que tu m'as donné... C'est une méchante vieille, et rosse, rosse... Ah! vrai... Et puis attends que je t'éclaire, monsieur... L'escalier est si traître!... »

Et voici ce que dit un autre :

« L'autre jour, j'avais, chez moi, un ouvrier menuisier qui était venu réparer ma bibliothèque. C'est un homme très intelligent et qui aime à causer. Pendant qu'il travaillait :

— Est-ce que vous avez des enfants? lui demandai-je.

— Non... me répondit-il durement...

Et après une pause, d'une voix plus douce :

— Je n'en ai plus... J'en ai eu trois... Ils sont tous morts...

Il ajouta, en hochant la tête :

— Ah! ma foi! quand on voit ce qui se passe... et la peine qu'on a dans la vie... ça vaut peut-être mieux pour eux, qu'ils soient morts... les pauvres petits bougres... Au moins, ils ne souffrent pas.

J'insistai un peu cruellement :

— Est-ce qu'il y a longtemps que le dernier est mort?

— Dix ans, fit-il.

— Et depuis?...

— Depuis, vous comprenez que ni moi, ni ma femme, nous n'en avons pas voulu d'autres... Ah! non, par exemple...

Je lui expliquai l'admirable mécanisme de la loi Piot, et comme quoi, étant assez mauvais patriote pour n'avoir pas, ou pour n'avoir plus d'enfants vivants... il serait passible d'un impôt, s'il arrivait que cette loi fût votée...

Il ne parut pas très étonné, ayant pris l'habitude de considérer la vie en philosophe :

— Je m'attends à tout des lois, me dit-il, sans aigreur... Une loi, parbleu!... je sais ce que c'est... Je sais que ça n'est jamais pour nous autres... Les lois sont toujours faites pour les riches contre les pauvres... Mais, tout de même... celle dont vous me

parlez... elle est vraiment un peu forte... Car, si je n'ai plus d'enfants... c'est de leur faute...

— De leur faute?... À qui?...

— Mais aux autorités... à l'État... je ne sais pas, moi, à tous les bonshommes qui sont chargés de fabriquer les lois, à tous ceux là qui sont chargés de les appliquer... C'est bien simple... et ça n'est pas nouveau... L'État — il faut lui rendre cette justice — protège les volailles, les taureaux, les chevaux, les chiens, les cochons, avec une émulation merveilleuse, et une très savante entente du progrès scientifique. On a trouvé, pour ces divers et intéressants animaux, des modes d'élevage d'une hygiène parfaite. Sur tout le territoire français, il existe — à ne plus les compter — des sociétés d'amélioration pour les différentes races de bêtes domestiques. Celles-ci ont de belles étables... de belles écuries... de belles volières... de beaux chenils... bien aérés... bien chauffés..., et pourvus non seulement du nécessaire... mais d'un grand luxe... On les entretient dans une salubrité constante et rigoureuse... purs de tous germes malfaisants et de contagions morbides, par des lavages quotidiens, par des désinfections rationnelles, à l'acide phénique, borique, etc. Moi, qui vous parle, j'ai construit des poulaillers qui sont de vrais palais... C'est très bien... Je ne suis pas jaloux des soins méticuleux dont on entoure les bêtes... Qu'on les couronne même dans les concours... qu'on les prime... qu'on leur donne des sommes d'argent, dans les comices agricoles, je l'admets... Selon moi, tous les êtres vivants ont droit à de la protection, à autant de bonheur qu'on peut leur en procurer... Mais je voudrais que les enfants — les enfants des hommes — ne fussent pas, comme ils le sont, systématiquement écartés de tous ces bienfaits... bestio-philiques... Eh bien, il paraît que c'est impossible. Un enfant, ça ne compte pour rien... Cette vermine humaine peut crever, et disparaître... Il n'importe... On organise même administrative-ment, des hécatombes de nouveau-nés... comme si nous étions menacés d'un dangereux pullulement de l'espèce... Et les dirigeants, les maîtres de cette belle société — qui sont, sinon la cause première, du moins les continuateurs indifférents du mal qu'ils dénoncent avec un patriotisme si indigné — se plaignent amèrement du nombre sans cesse décroissant des enfants qu'ils empêchent de naître, ou qu'ils tuent, sitôt nés, par les procédés

les plus sûrs et les plus rapides... Car la véritable infanticide, c'est cette société, si terrible aux filles-mères qui ne peuvent nourrir leurs enfants... Il faut la voir adjurer les familles de proliférer tant et plus, ou bien les menacer de peines fiscales très sévères quand elles s'avisent enfin de rester stériles, ne voulant pas qu'il sorte d'elles des créatures impitoyablement vouées à la misère et à la mort... Eh bien, non... on ne veut plus rien savoir...

Il avait dit tout cela sur un ton tranquille, et tandis que, à califourchon sur le haut d'une échelle double, il sciait avec méthode et lenteur une planchette de bois... La planchette sciée, il se croisa les bras et me regarda en hochant la tête :

— Voyons, monsieur, fit-il... est-ce pas vrai, ce que je dis là?... Et qu'est ce qu'ils nous chantent, avec leur sacrée dépopulation?... Quand tous ces beaux farceurs auront fait leur examen de conscience et qu'ils auront reconnu loyalement que le mal n'est pas en nous... mais dans la constitution même de la société... dans la barbarie et dans l'égoïsme capitaliste des lois qui ne protègent que les heureux... alors, on pourra peut-être causer... D'ici là, nous continuerons à jeter au vent qui la dessèche la graine humaine et les germes de vie... Qu'est-ce que cela me fait, à moi, la richesse et la gloire d'un pays où je n'ai qu'un droit, celui de crever de misère, d'ignorance et de servitude?...

Je lui demandai alors pourquoi et comment ses trois enfants étaient morts.

— Comme ils meurent tous ou presque tous chez nous, me répondit-il... Ah! cette histoire est courte, et c'est l'histoire de tous mes camarades... De l'une à l'autre, la forme de misère peut varier quelquefois, mais le fond est le même... Je vous ai dit, tout à l'heure, que j'ai eu trois enfants... Tous les trois, ils étaient sains, forts, bien constitués, aptes à vivre une bonne vie, je vous assure... Les deux premiers, nés à treize mois de distance l'un de l'autre, sont partis de la même façon... Chez nous, il est rare que la mère puisse nourrir de son lait sa progéniture... Alimentation mauvaise ou insuffisante... tracas de ménage... travail, surmenage... enfin, vous savez ce que c'est... Les enfants furent mis au biberon... Ils ne tardèrent pas à dépérir... Au bout de quatre mois, ils étaient devenus assez chétifs et malades pour nous

inquiéter... Le médecin me dit : “Parbleu! c’est toujours la même chose... le lait ne vaut rien... le lait empoisonne vos enfants.” Alors je dis au médecin : “Indiquez-moi où il y a de bon lait, et j’irai en acheter.” Mais le médecin secoua la tête, et il répondit : “Il n’y a pas de bon lait à Paris... Envoyez votre enfant à la campagne.” Je confiai le gosse à l’Assistance publique, laquelle le confia à une nourrice percheronne... Huit jours après, il mourait... Il mourait, comme ils meurent tous, là-bas, du manque de soins, de la férocité paysanne... de l’ordure... Mon troisième, je le gardai à la maison... Il vint très bien... C’est vrai qu’à ce moment ma femme et moi nous gagnions de bonnes journées, et que l’argent ne manquait pas... Il était gras, rose, ne criait jamais... Impossible de voir un enfant plus fort et plus beau... Je ne sais comment il attrapa une maladie des yeux qui régnait dans le quartier, en ce temps-là... Le médecin me dit qu’il fallait le mettre à l’hôpital... Il y avait un hôpital spécial à cette maladie-là. Oh! c’est pas les hôpitaux qui manquent!... Le petit guérit; mais le jour où la mère était partie pour le ramener, elle le trouva la mine défaite, et se tordant dans d’affreuses coliques... Il avait gagné la diarrhée infantile... On ne le soignait d’ailleurs pas... La mère s’en étonna... Un espèce d’interne, qui se trouvait là, dit : “On ne soigne ici que les maladies des yeux... Si vous voulez qu’on le soigne pour la diarrhée... emmenez-le dans un autre hôpital.” La mère eut beau prier, supplier, menacer, ce fut en vain... Elle prit son pauvre enfant dans ses bras pour le conduire dans un hôpital qu’on lui désigna... Il passa durant le trajet... Et voilà!... Et on vient me dire encore : “Faites des enfants, nom de Dieu!... faites des enfants...” Ah! non... je sors d’en prendre...

Et haussant les épaules, il dit, d’une voix plus forte :

— Ils sont épatants, ces beaux messieurs... Au lieu de chercher des trucs pour augmenter la population, ils feraient bien mieux de trouver le moyen d’augmenter le bonheur dans la population... Oui... mais ça... ils s’en fichent!...

Quand il eut fini son ouvrage, il considéra les volumes rangés sur les rayons de la bibliothèque :

— Voltaire... fit-il... Diderot... Rousseau... Michelet... Tolstoï... Kropotkine... Anatole France... Oui, tout ça, c’est

très beau... Mais à quoi ça sert-il... L'idée dort dans les livres...
La vérité et le bonheur n'en sortent jamais...

Il ramassa ses outils, et s'en alla, triste... triste... »

Un troisième, qui était un propriétaire foncier de Normandie, raconta :

« Le père Rivoli a un mur. Ce mur longe une route. Et il est fort délabré. Les pluies et la pioche du cantonnier en ont miné la base ; les pierres, déchaussées, ne tiennent plus guère, et des brèches s'ouvrent. Il est pourtant joli, avec son aspect de vieille ruine. Quelques iris en couronnent le faite, des linaires, des capillaires, des joubarbes poussent dans les fentes ; quelques pavots aussi, se pavanent, frêles, entre les interstices des moellons. Mais le père Rivoli n'est pas sensible à la poésie de son mur, et, après l'avoir longuement examiné, après avoir fait remuer les pierres branlantes, comme les dents dans la mâchoire d'un pauvre homme, il se décide enfin à le réparer.

Il n'a pas besoin du maçon, car il a fait tous les métiers, dans sa vie. Il sait battre le mortier comme il sait raboter une planche, forger un bout de fer, équarrir un chevron. Et puis, le maçon, ça coûte cher et ça n'avance pas dans le travail. Le père Rivoli achète un peu de chaux, un peu de sable, réunit sur la route, au pied de son mur, quelques moellons, trouvés dans son clos, et le voilà qui se met en train de travailler.

Mais à peine, un matin, a-t-il lancé une demi-truellée de mortier pour boucher le premier trou, et caler la première pierre, que, tout à coup, derrière lui, il s'entend héler d'une voix sévère :

— Eh bien, père Rivoli, qu'est-ce que vous faites là ?

C'est l'agent voyer, en tournée matinale. Il porte sur son dos une carnassière bondée d'instruments de géométrie, et, sous son bras, deux nivelettes peintes en blanc et en rouge...

— Ah ! ah ! dit-il de nouveau, après s'être campé, sur la berge, en statue terrible du Règlement administratif... Ah ! ah ! à votre âge... on se met, encore, en contravention?... Voyons, qu'est-ce que vous faites là ?

Le père Rivoli s'est détourné et il dit :

— Eh ben... je répare mon mur... Vous voyez qu'il fout le camp de partout...

— Je le vois... répond l'agent voyer... Mais avez-vous une autorisation?

Le père Rivoli s'effare et se lève, en maintenant de ses deux mains ses reins raidis.

— Une autorisation, que vous dites?... Mon mur est-il à moi?... J'ai-t'y besoin d'une autorisation pour faire de mon mur ce qui me plaît... le fiche par terre ou le redresser, si c'est mon idée?...

— Ne faites pas le malin, vieux sacripant... Vous savez de quoi il retourne...

— Enfin... s'obstine le père Rivoli... c'est-y à moi, ce mur, oui ou non?

— Ce mur est à vous... mais il est sur la route... Et vous n'avez pas le droit de réparer un mur qui est à vous, et qui est sur une route...

— Mais vous voyez bien qu'il ne tient plus debout, et que, si je ne les répare pas, il va tomber, comme un homme mort...

— C'est possible... ça ne me regarde pas... Je vous dresse procès-verbal, *primo*, pour avoir réparé votre mur sans autorisation; *secundo*, pour avoir, également, sans autorisation, déposé des matériaux sur une voie publique. Vous en avez pour une pièce de cinquante écus d'amende, hé! hé! mon père Rivoli... Ça vous apprendra à faire l'ignorant...

Le père Rivoli ouvre, toute grande, sa bouche édentée et noire comme un four... Mais sa stupéfaction est telle qu'il ne peut articuler une seule parole. Ses yeux virent dans leurs orbites ainsi que de minuscules toupies. Au bout d'une minute, il gémit, en empoignant sa casquette, d'un geste de découragement profond :

— Cinquante écus!... Si c'est possible... Jésus Dieu?

L'agent voyer continue :

— Et ce n'est pas tout... Vous allez réparer votre mur...

— Non, non... je ne le réparerai pas... Il ne vaut pas cinquante écus... Il arrivera ce qui vaudra...

— Vous allez réparer votre mur, poursuit le fonctionnaire d'un ton impératif... parce qu'il menace ruine, et qu'il endommagerait la route en tombant... Et retenez bien ceci : si votre mur tombait, je vous dresserais un nouveau procès-verbal, et vous en auriez, cette fois, pour cent écus d'amende...

Le père Rivoli s'affole :

— Pour cent écus!... Ah! malheur! Dans quel temps est-ce que je vivons?

— Mais auparavant, écoutez-moi bien... Vous allez, sur du papier timbré de douze sous, demander au préfet une autorisation...

— J'sais point écrire...

— Ce n'est point mon affaire... Enfin, voilà... j'ai l'œil...

Le père Rivoli rentre chez lui. Il ne sait quelle résolution prendre; mais il sait aussi que l'administration ne badine pas avec les pauvres gens. S'il répare son mur, c'est cinquante écus d'amende; s'il ne le répare pas, c'est cent écus... On l'oblige à réparer son mur, et on le lui défend en même temps. Dans tous les cas, il est en faute, et il doit payer... Ses idées s'embrouillent. Il a mal à la tête. Et sentant, dans toute leur étendue, son impuissance et sa détresse, il soupire :

— Et le député, l'autre jour, m'a dit que je suis souverain... que rien ne se fait que par moi, et que je fais ce que je veux...

Il va demander son avis à un voisin qui connaît la loi, étant conseiller municipal.

— C'est comme ça, père Rivoli... lui dit celui-ci d'un air d'importance. Il faut en passer par là... Et comme vous ne savez point écrire, je veux bien vous obliger de ce petit service... Je vais vous rédiger votre demande...

La demande est partie. Deux mois se passent... Le préfet ne répond pas... Les préfets ne répondent jamais... Ils font des vers, ils flirtent avec les femmes de receveurs d'enregistrement, ou bien ils sont à Paris, où ils passent leurs soirées à l'Olympia, aux Ambassadeurs. Chaque semaine l'agent voyer s'arrête devant la maison du père Rivoli.

— Eh bien... cette autorisation?

— Rien encore.

— Il faut envoyer une lettre de rappel...

Les lettres de rappel vont rejoindre, dans la tombe des bureaux, parmi d'inviolables poussières, la demande écrite sur papier timbré. Tous les jours le père Rivoli guette le facteur sur la route. Jamais le facteur ne s'arrête à sa porte. Et les brèches du mur s'agrandissent; les pierres s'en détachent et roulent sur la berge, le mortier s'effrite, se soulève de plus en plus, car il est

venu, pendant ce temps, une forte gelée; et les plaies gagnent, rongent, de leurs lèvres, ce pauvre mur à demi écroulé.

Une nuit de grand vent, il s'est écroulé, tout à fait. Le père Rivoli a constaté le désastre, le matin, dès l'aurore. Dans sa chute, le mur a entraîné les espaliers du clos qui donnaient de si beaux fruits à l'automne. Et rien ne défend plus la demeure du pauvre homme; les voleurs et les vagabonds peuvent, à toute minute, entrer, poursuivre les poules, voler les œufs... Et l'agent voyer est venu, terrible :

— Ah!... vous voyez bien ce que je vous disais... il est tombé, parbleu!... Allons! je vais vous dresser procès-verbal...

Le père Rivoli pleure :

— C'est-y de ma faute? c'est-y de ma faute? Puisque vous m'avez empêché de le réparer!

— Allons, allons... après tout, ce n'est pas une grosse affaire... Avec les cinquante écus de la première amende, ça ne vous fera que cent cinquante écus et les frais... Vous pouvez bien payer ça.

Mais le père Rivoli ne peut pas payer ça. Toute sa fortune est dans son clos, et dans ses deux bras qui font vivre son clos de leur continuelle fatigue. Le bonhomme devient sombre... Il ne sort plus de sa maison où, toute la journée, il reste assis, devant l'âtre sans feu, la tête dans sa mains. L'huissier est venu, deux fois. Il a saisi la maison, il a saisi le clos. Dans huit jours, on va vendre tout cela... Alors, un soir, le père Rivoli quitte sa chaise et l'âtre sans feu, redescend au cellier, silencieux, sans lumière... À tâtons, parmi les pipes de cidre vides, et les outils de travail, et les paniers, il cherche une grosse corde qui lui sert à rouler ses fûts de boisson... Et puis il remonte dans son clos.

Au milieu du clos est un grand noyer qui étend ses branches noueuses et solides au-dessus de l'herbe, parmi le ciel que naquent les premiers rayons de lune. Il attache la corde à une des branches hautes, car il a grimpé dans l'arbre au moyen d'une échelle, et il est monté de fourche en fourche; puis il noue la corde autour de son cou et se laisse tomber, d'un bloc, dans le vide... La corde, en glissant, a crié sur la branche, la branche a fait entendre un léger craquement...

Le lendemain, le facteur apporte l'autorisation du préfet... Il voit le pendu qui se balance, au bout de la corde, dans le clos, parmi les branches de l'arbre où deux oiseaux s'égosillent. »

Puis un quatrième raconte :

« Un soir, tard, après une journée infructueuse, Jean Guenille se décida à rentrer chez lui... Chez lui!... Il appelait ainsi un banc qu'il avait choisi dans le square de la place d'Anvers, et sur lequel, depuis plus d'un mois, il dormait, avec la voûte d'un marronnier pour baldaquin... À ce moment précis, il se trouvait sur le boulevard, devant le Vaudeville, où la concurrence, de soir en soir plus nombreuse, son peu d'agilité à se remuer, la malchance aussi, lui avaient valu une soirée dérisoire... deux sous et encore deux sous étrangers qui n'avaient pas cours...

— Donner deux mauvais sous à un pauvre bougre comme moi... un millionnaire!... si ça ne fait pas pitié...

Il revoyait le monsieur... un beau monsieur, bien nippé... cravate blanche... plastron éblouissant... canne à béquille d'or... Et Jean Guenille haussait les épaules, sans haine.

Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de regagner la place d'Anvers... C'était bien loin et il tenait à "son chez lui", à son banc. Il n'y était pas trop mal, après tout, et il était assuré de n'y être pas dérangé... car il connaissait les agents qui avaient fini par le prendre en pitié, et le laissaient dormir à sa guise...

— Sacristi!... dit-il... voilà une mauvaise journée... Depuis trois semaines... je n'en ai pas eu une si mauvaise... Et l'on a raison de dire que le commerce ne va plus... Si c'est la faute aux Anglais... comme on le prétend... sacrés Anglais... que le diable les emporte!...

Il se mit en marche, n'ayant pas perdu l'espoir de rencontrer, en chemin, un monsieur charitable, ou un pochard généreux qui lui donnerait deux sous... deux vrais sous, avec quoi il pourrait acheter du pain, le lendemain matin...

— Deux sous... deux vrais sous... ce n'est pourtant pas le Pérou!... se disait-il encore tout en marchant lentement... car, outre sa fatigue, il avait une hernie qui le faisait souffrir plus que l'ordinaire.

Et, comme il marchait depuis un quart d'heure, désespérant de rencontrer le monsieur providentiel, il sentit, tout à coup, sous ses pieds, quelque chose de mou... D'abord, il pensa que ça pouvait être une ordure... Et puis, ensuite, il réfléchit que ça pouvait être quelque chose de bon à manger... Est-ce qu'on sait jamais? Le hasard n'aime guère les pauvres, et il ne leur réserve pas souvent des surprises heureuses... Pourtant, il se souvenait, un soir, avoir trouvé, dans la rue Blanche, un gigot de mouton, tout frais, un magnifique et énorme gigot, tombé, sans doute, de la voiture d'un boucher... Ce qu'il avait sous les pieds, à cette heure, ce n'était pas, bien sûr, un gigot... c'était peut-être une côtelette... un morceau de foie, un cœur de veau...

— Ma foi!... se dit-il... faut voir ça tout de même...

Et il se baissa pour ramasser l'objet qu'il tenait sous ses pieds...

— Hein! fit-il... quand il l'eut touché... c'est pas des choses qui se mangent... Je suis volé...

La rue était déserte... Nul sergot faisant sa ronde... Il s'approcha d'un bec de gaz pour se rendre compte de ce qu'il avait dans la main...

— Ah bien par exemple!... ça, c'est plus fort... murmura-t-il, tout haut.

C'était un portefeuille de maroquin noir, avec des coins d'argent... Jean Guenille l'ouvrit, en examina l'intérieur... Dans un des compartiments il trouva une liasse de billets... dix billets de mille francs attachés par une épingle.

— Ça, par exemple!... répétait-il...

Et, dodelinant de la tête, il ajoutait :

— Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des portefeuilles comme ça dans leurs poches... et dans leurs portefeuilles, des dix mille francs!... Si ça ne fait pas pitié...

Il fouilla les autres compartiments du portefeuille... Il n'y avait rien... Pas une carte... pas une photographie... pas une lettre... pas un indice, par où l'on pût connaître le propriétaire de cette fortune... qu'il avait là... dans la main.

Et, refermant le portefeuille, il se dit :

— Eh bien, merci!... Va falloir que je porte ça au commissaire de police. Ça va me déranger de ma route... je suis déjà bien... bien fatigué... Non, vraiment... je n'ai pas de chance, ce soir...

La rue était de plus en plus déserte... Nul passant ne passait... Nul sergot faisant sa ronde..... Jean Guenille rebroussa chemin, et se rendit au commissariat de police le plus prochain...

Jean Guenille eut beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au magistrat... Ses vêtements en loques, la peau décharnée et cendreuse de son visage, firent qu'on le prit, tout d'abord, pour un malfaiteur. Et peu s'en fallut qu'on ne se ruât sur lui... et qu'on ne le bouclât au poste... Mais, à force de douceur, d'insistance tranquille, il obtint enfin la faveur d'être introduit dans le bureau de M. le commissaire de police...

— Monsieur le commissaire de police, salua Jean Guenille, je vous apporte une chose que j'ai trouvée, sous mon pied, tout à l'heure, dans la rue...

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est ça, monsieur le commissaire... répondit le pauvre hère, en tendant, du bout de ses doigts osseux, le portefeuille...

— Bien... bien... Et naturellement... il n'y a rien dans ce portefeuille ?

— Voyez vous-même, monsieur le commissaire...

Celui-ci ouvrit le portefeuille, sortit la liasse des billets... les compta... Et les yeux tout ronds de surprise :

— Mais dites donc... mais dites donc ? s'écria-t-il... Il y a dix mille francs!... Mais sapristi!... c'est une somme énorme... une somme... énorme... Non d'un chien!...

Jean Guenille restait très calme... Il prononça :

— Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des dix mille francs dans leurs portefeuilles... ça fait pitié!

Le commissaire ne cessait de considérer le vagabond, avec une expression dans les yeux... une expression bizarre, où il y avait plus d'étonnement encore que d'admiration.

— Et c'est vous qui avez trouvé ça?... Mais, sapristi... vous êtes un honnête homme... un brave homme... Vous êtes un héros... il n'y a pas à dire... vous êtes un héros.

— Oh! monsieur le commissaire...

— Un héros... je ne m'en dédis point... Car, enfin... vous auriez pu... Enfin, mon brave homme... vous êtes un héros, quoi!... C'est un acte splendide que vous faites là... un acte

héroïque... Je ne trouve pas d'autre mot... vous méritez le prix Montyon ¹... Comment vous appelez-vous?

— Jean Guenille... monsieur le commissaire.

Le commissaire leva vers le plafond enfumé de son bureau deux bras attestateurs :

— Et il s'appelle Jean Guenille!... C'est admirable... C'est à mettre dans un livre... Votre profession?

— Hélas! répondit le mendiant... je n'ai aucune profession...

— Comment, pas de profession?... Vous vivez de vos rentes?

— De la charité publique, monsieur le commissaire... Et, vraiment, puis-je dire que j'en vis?

— Ah! diable! Ah! diable!... Je crains bien que les choses ne se gâtent un peu... Ah! diable!

Ici, le commissaire esquissa une grimace, et, d'une voix moins enthousiaste :

— Enfin... vous êtes un mendiant?

— Dame... monsieur le commissaire.

— Oui!... oui!

Le commissaire était devenu grave... Après un petit silence :

— Votre domicile?... interrogea-t-il à nouveau.

Jean Guenille répondit, découragé :

— Comment voulez-vous que j'aie un domicile?

— Vous n'avez pas de domicile?

— Hélas! non...

— Vous n'avez pas de domicile?... Vous voulez rire, mon brave homme?

— Je vous assure que non...

— Mais vous êtes forcé d'avoir un domicile... forcé par la loi ².

— Et par la misère... je suis forcé de n'en pas avoir... Je n'ai pas de travail... Je n'ai aucune ressource. Et, quand je tends la main... on me donne des sous étrangers... Par surcroît... je suis vieux et malade... J'ai une hernie...

1. Prix de vertu attribué par l'Académie française au pauvre ayant accompli l'action la plus vertueuse. Il a été instauré, par testament, par un millionnaire « philanthrope », Jean-Baptiste de Montyon (1733-1820).

2. L'article 269 du Code pénal faisait du vagabondage un délit.

— Une hernie... une hernie!... C'est très bien... Là n'est pas la question... Vous avez une hernie... mais vous n'avez pas de domicile... Vous êtes en état de vagabondage... Vous êtes, tout simplement, passible du délit de vagabondage ¹... Ah! mais!... ah! mais!... Et s'il n'y a pas de lois pour les héros... il y en a contre les vagabonds... Je suis forcé d'appliquer la loi, moi... Cela me gêne... cela m'ennuie... parce que... ce que vous avez fait... c'est très bien... Mais... que voulez-vous?... La loi est la loi... il faut que force reste à la loi... Diable de sacré bon-homme!... Quelle idée, aussi!...

Pendant qu'il parlait, il faisait sauter dans sa main le portefeuille... Et il continuait :

— Voilà ce portefeuille?... D'accord... À votre place, et dans votre situation, il n'y en a peut-être pas beaucoup qui l'eussent rapporté... J'en conviens... Je ne veux pas prétendre que vous ayez été un imbécile, de le rapporter, ce portefeuille... Non... au contraire... Votre action est fort méritoire... elle est digne d'une récompense... Et cette récompense... que je ne juge pas inférieure à cent sous... vous l'aurez sans doute, dès que nous aurons retrouvé — si nous la retrouvons jamais — la personne à qui appartient ce portefeuille et les dix billets de mille francs qu'il contient... Oui, mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous ayez un domicile... et tout est là, Jean Guenille... Comprenez-moi bien... Il n'existe pas, dans le Code, ni ailleurs, un article de loi qui vous oblige à retrouver, dans la rue, des portefeuilles garnis de billets de banque... Il y en a, au contraire, un qui vous force à avoir un domicile... Ah! vous eussiez mieux fait, je vous assure, de trouver un domicile, plutôt que ce portefeuille...

— Alors?... demanda Jean Guenille.

— Alors, répondit le commissaire... Voilà... Vous allez coucher au poste cette nuit... et demain, je vous enverrai au Dépôt ²...

1. La loi du 27 mai 1885 prévoyait de trois à six mois de prison pour les sans domicile fixe, considérés comme dangereux pour l'ordre social (article 270 du Code pénal).

2. Les Dépôts de mendicité, établissements publics départementaux placés sous la surveillance de l'Assistance publique, recevaient les condamnés pour mendicité; ils y étaient astreints au travail.

Et il sonna... Deux sergents se présentèrent... Le magistrat fit un geste... Et, tandis qu'ils emmenaient Jean Guenille au poste, celui-ci gémissait :

— Ça, par exemple!... Vraiment, je n'ai pas de chance, aujourd'hui... Ces sacrés bourgeois, je vous demande un peu, est-ce qu'ils ne feraient pas mieux de garder leurs portefeuilles dans leurs poches?... Ça fait pitié!... »

Enfin un cinquième dit :

— Vous m'excuserez si mon écrit est moins gai... On vient d'évoquer de la misère comique... voici de la misère tragique... Elle est tout aussi douloureuse... bien qu'elle ne fasse pas rire...

Et, il commença :

« Un matin, un homme d'une cinquantaine d'années, très pauvrement vêtu, à l'aspect maladif et délabré, aux gestes exaltés, aux propos incohérents, vint sonner à ma porte. Après quelques explications, qui terrifièrent la domestique et qu'elle ne comprit point, il demanda à me voir... Les domestiques n'ont pas le sens du mystère, elles n'aiment point les pauvres gens, et elles redoutent les figures souffrantes, les figures farouches... On lui dit que je n'étais pas chez moi... que je ne rentrerais que fort tard... et que, peut-être... sûrement... je ne rentrerais pas du tout... L'homme parut, un moment, déconcerté, mais il n'insista pas, et il s'en alla, sans rien dire...

Une demi-heure après, il revenait sonner à ma porte... L'expression de son visage n'était plus, paraît-il, la même... Elle était calme, presque joyeuse... Il sourit à la domestique, et son sourire était plein de douceur et de bonté... D'une voix extrêmement polie, il dit :

— Vous lui donnerez ces quatre feuilles que je viens d'écrire, en bas, chez la concierge... Vous les lui donnerez, dès qu'il rentrera... N'oubliez pas... c'est de la plus haute importance...

Plus bas, presque mystérieusement, il ajouta :

— Il s'agit du bonheur de l'humanité. Vous voyez combien cela est urgent... Mais chut!... N'en parlez pas à la cuisinière... Les cuisinières, ce sont des fourneaux... Elles se moquent du bonheur de l'humanité...

En même temps il remettait, une à une, ces quatre feuilles de papier, couvertes d'une écriture large, écartée, fiévreuse, tantôt

très ferme, tantôt tremblée... sans aucune rature... L'encre par endroits, n'en était pas encore séchée.

— Chut!... fit-il de nouveau... Je compte sur vous...

Et, très vite, sans autres commentaires, il dégringola l'escalier.

L'invité tira de la poche de son smoking un petit rouleau de papier, qu'il déplia :

— S'il y a parmi nous des gens de goût, des gens vertueux et des vaudevillistes, je les prie de ne pas écouter... Voici cette lettre...

Et il lut :

Monsieur,

Ah! je la connais bien la raison... la raison qui fait que vous ne ma comprenez pas... que vous ne m'aimez pas... que vous ne m'aimerez jamais, et que tous, tant que vous êtes, vous me laisserez périr sur l'échafaud, ou crever dans les bagnes, froidement, sans un regard de pitié sur moi, sans même un regard de curiosité sur moi...

Vous autres, messieurs, vous êtes des gars sains et vigoureux... vous avez la peau solide, les yeux purs, et les bras longs... et du ventre. Ah! oui, du ventre... Mais cela ne fait rien... Moi aussi, j'ai du ventre... Dieu sait pourtant!

Vous autres, messieurs, vous êtes nés... vous vous êtes développés dans les contrées adorables où la nourriture pousse partout, où même il ne pousse que de la nourriture... Et les muscles pleins de force, les veines pleines de sang bien chaud, les poumons pleins d'air purifié, vous arrachant à l'extase et à la fertilité de vos sites, vous êtes venus apporter à Paris cet idéal si beau, qui sent si bon l'herbe fraîche de la prairie, l'arôme des sources, le calme, le silence des forêts profondes... les étables et le foin... oh! le foin! À Paris... pour dompter Paris, que, permettez-moi de vous le dire, vous connaissez si peu.

Parisien, ah! je donnerais beaucoup, moi (je n'ai rien)... pour ne pas l'être, pour ne l'avoir jamais été... Peut-être aurais-je l'air un peu moins lugubre..., peut-être souffrirais-je un peu moins et aurais-je un peu plus de cheveux sur la tête... Et peut-être aussi, n'étant pas né à Paris, serais-je né quelque part, comme vous tous!... À moins, toutefois, que je ne sois né nulle part, ce qui eût été une fameuse chance pour moi...

Car moi, je suis l'enfant de Paris... sorti de flancs miséreux... et de races dégénérées... J'ai eu pour père le crime, et pour mère la

misère... Mes amis d'enfance à moi avaient nom Bibi Sapeur, La Gousse, Titi et Trompe-la-Mort... Plusieurs de ces pauvres gueux sont morts dans les bagnes, d'autres sur l'échafaud... et je sens qu'une mort semblable m'est réservée, peut-être!... Jusqu'à onze ans, je n'ai pas vu un champ de blé... une petite source... une belle forêt... Je n'ai vu que des couteaux, des yeux furieux... des mains rouges... les pauvres mains!... rouges d'avoir tué..., des mains pâles... les pauvres mains!... pâles d'avoir volé... Et que pouvaient-elles faire d'autre?

Mes yeux à moi, dans l'emportement, dans la colère et dans la faim... et dans l'amour aussi... ont le reflet de ces couteaux de mon enfance et font penser à la guillotine... Et mes mains... ah! mes mains... elles ont tout vu... et d'avoir vu tant de choses terribles, tristes ou douloureuses... elles sont restées des mains crispées... des mains hagardes... et qui ne peuvent plus travailler.

J'ai passé dans les usines et dans les ateliers de Paris... et j'ai soulevé des fardeaux, et j'ai mis du bleu sur des poteaux... et j'ai étouffé dans la fumée... et je suis descendu dans des puits... et je n'ai pas mangé à ma faim, et je n'ai trouvé, parmi mes compagnons, personne pour m'aimer... On n'a pas le temps... et le travail rend le cœur dur... et fait qu'on se déteste les uns les autres...

Plus tard, à trente ans, j'ai pénétré dans une maison où les choses n'allaient pas ainsi... Là, c'était une maison bourgeoise... Là il ne fallait pas voyouter... Là, il y avait un maître... au lieu de deux cents... Là, il fallait obéir... Je me suis résigné... J'ai dompté mes nerfs... les beaux jours ont fait le reste... Comme c'était à la campagne, je me suis attardé, je me suis attendri en promenades dans les champs et dans les forêts... et j'ai parlé aux petites sources... aux fleurs sur les talus des routes, et dans les prairies... Et déjà vieux par la misère, fatigué par le travail, j'ai eu des rêves jeunes, comme on en a à seize ans...

Et puis je suis revenu à Paris... et j'ai flâné dans les rues, le soir, au cabaret... Dans les bouges... et j'ai enfin trouvé des camarades... C'étaient de braves et honnêtes gens, des demi-ivrognes, des ivrognes accomplis... des demi-souteneurs, des souteneurs accomplis... tristes et rigolos... charitables et féroces... et que j'aimais parce que, eux, du moins... ils avaient un cœur.

Oui, mais tout cela n'est pas vivre...

Sentir les choses et promener sa misère de là à là, du soir au matin, du marchand de vins à la prison, ça n'est pas vivre...

Et voilà maintenant ce que je veux faire : à moins qu'on ne me hâisse au point de me séquestrer dans une maison de fous... dans un baignoire... ou dans un hôpital...

Je veux, enfin, devenir un danger social...

Et j'irai, moi, pour le peuple de Paris et pour les paysans que j'aime, j'irai, moi... oui... j'irai rendre visite à tous les députés et à tous les électeurs, fussent-ils cent millions, et je leur demanderai s'ils n'ont pas enfin fini de se foutre de notre gueule à tous.

Pour le peuple de Paris, et pour les paysans que j'aime, j'irai... oui... j'irai trouver Loubet; je l'obligerai à me suivre chez tous les mastroquets de la rue de la Roquette, de la rue de Charonne, du faubourg Antoine, un jour de paie... Et je l'emmènerai à toutes les mairies où sont affichées les demandes d'emploi, et je le ferai entrer dans les taudis, où les gueux dodelinent leurs pauvres têtes malades...

Pour le peuple de Paris... et pour les paysans que j'aime... j'irai... oui... j'irai inviter le roi des Belges, le prince de Galles et tous les rois, et tous les riches et tous les heureux, à venir avec moi, dans les maisons publiques de Montmartre, dans les prisons, au Dépôt... pour qu'ils aient honte de leurs richesses et de leur bonheur... et pour qu'ils apprennent à aimer les filles et à chérir les souteneurs, et tous les braves cœurs contre qui ils dressent des lois, des limiers de police, des échafauds, alors qu'ils devraient leur élever des palais, des statues.

Pour le peuple de Paris et pour les paysans que j'aime, j'irai... oui, j'irai inviter galamment M. Georges Leygues et M. Roujon¹ à me suivre dans les théâtres de Paris, au musée du Louvre... et dans les Académies, et dans les Sorbonnes... Ça fait pitié!

Et j'irai à Rome pour dire au pape que le peuple de Paris et les paysans que j'aime ne veulent plus de son Église, de ses prêtres et de ses prières... Et j'irai dire aux rois, aux empereurs, aux républiques, que c'en est fini de leurs armées, de leurs massacres... de tout ce sang, de toutes ces larmes, dont ils couvrent l'univers, sans raison...

Et je promènerai mon couteau et mes mains rouges sur toutes ces faces, dans tous ces ventres.

Et ainsi sera accompli mon rôle de danger social...

1. Henry Roujon (1853-1914) est alors le directeur des Beaux-Arts. Mirbeau l'a fréquenté à ses débuts, alors qu'il collaborait à *La République des Lettres* sous le pseudonyme d'Henry Laujol. Il l'accuse maintenant d'avoir trahi ses idéaux de jeunesse et d'avoir la mentalité d'un « fonctionnaire ».

J'ai le très ferme espoir de vous voir bientôt, un jour que vous ne serez pas surchargé de besogne, que vous rentrerez chez vous de bonne heure, et que vous ne serez pas trop pressé...

Je n'aime pas trop les gens pressés.

Le narrateur replia la terre, la remit dans sa poche... Il y eut un silence, et je sentis comme un petit vent froid qui me passait sur la nuque...

Triceps, tout à ses devoirs de maître de maison, n'avait pas prononcé une parole durant tous ces récits... Mais il n'était pas homme à ne point en tirer des conclusions scientifiques.

— Mes amis, dit-il, j'ai écouté attentivement vos histoires. Et elles me confirment davantage dans l'opinion que, depuis longtemps, depuis le congrès de Folrath, surtout, je me suis faite de la misère humaine. Tandis que vous prétendiez que la pauvreté était le résultat d'un état social défectueux et injuste, moi, j'affirmais qu'elle n'était pas autre chose qu'une déchéance physiologique individuelle... Tandis que vous prétendiez que la question sociale ne pourrait être résolue que par la politique, l'économie politique, la littérature militante, moi je criais bien haut qu'elle ne pouvait l'être que par la thérapeutique... Mais c'est évident... il n'y a plus de doute... Ah! la science, quelle merveille!... Vous savez à la suite de quelles expériences rigoureuses, inflexibles, nous fûmes, quelques scientifiques et moi, amenés à décréter que le génie, par exemple, n'était qu'un affreux trouble mental?... Les hommes de génie?... Des maniaques, des alcooliques, des dégénérés, des fous... Ainsi nous avons cru longtemps que Zola, par exemple, jouissait de la plus forte santé intellectuelle; tous ses livres semblaient attester, crier cette vérité... Pas du tout... Zola? Un délinquant... un malade qu'il faut soigner, au lieu de l'admirer... et dont je ne comprends pas que nous n'ayons pu obtenir encore, au nom de l'hygiène nationale... la séquestration dans une maison de fous... Remarquez bien, mes amis, que ce que je dis de Zola, je le dis également d'Homère, de Shakespeare, de Molière, de Pascal, de Tolstoï... Des fous... des fous... des fous... Vous savez aussi que les soi-disant facultés de l'esprit, les soi-disant vertus morales dont l'homme est si fier et que — ô stupide! — nous nous acharnons à développer par l'éducation... oui, enfin... l'intelligence, la

mémoire, le courage, la probité, la résignation, le dévouement, l'amitié, etc., etc., ne sont que des tares physiologiques graves... des déchéances... des manifestations, plus ou moins dange-reuses, de la grande, de l'unique, de la terrible maladie contemporaine : la névrose?... Eh bien, un jour je me posai la question suivante : « Qu'est-ce que la pauvreté. »... D'abord, je raisonnai, et je me dis : « Voyons... voyons... débarrassons-nous de tous les lieux communs, de tous les clichés que depuis des siècles et des siècles se passent et se repassent littérateurs, poètes, philosophes... Comment, dans un temps de production et de surproduction tel que le nôtre, peut-il arriver qu'il y ait encore des pauvres?... Est-il concevable, est-il admissible, qu'à une époque où l'on fabrique trop de drap, trop de velours, trop de soie et de cotonnade, l'on rencontre des gens misérablement vêtus?... Que des êtres humains crèvent de faim et de misère, alors que les produits alimentaires, les denrées de toute sorte, encombrent tous les marchés de l'univers?... Par quelle anomalie — inexplicable au premier abord, semble-t-il — voyons-nous, parmi tant de richesses gaspillées, parmi tant d'abondance inutilisée, des hommes qui s'obstinent, qui s'acharnent à rester pauvres? »... La réponse était facile : « Des criminels?... Non... Des maniaques, des dégénérés, des aberrants, des fous?... Oui... Des malades, enfin... Et je dois les guérir!... »

— Bravo!... bravo!... applaudit quelqu'un.

Un autre cria :

— Ah, ah!... À la bonne heure!

Triceps, encouragé, reprit :

— Les guérir?... Sans doute?... Mais il fallait faire passer ce raisonnement du domaine de l'hypothèse dans celui de l'expérimentation rigoureuse... des marécages de l'économie politique, des tourbières de la philosophie, dans la terre végétale de la science... Un jeu, pour moi, vous allez voir... Je me procurai une dizaine de pauvres offrant toutes les apparences de la plus aiguë pauvreté... Je les soumis à l'action des rayons X... Écoutez bien... Ils accusèrent, à l'estomac, au foie, aux intestins, des lésions fonctionnelles qui ne me parurent pas suffisamment caractéristiques et spéciales... Le décisif fut une série de taches noirâtres qui se présentèrent au cerveau et sur tout l'appareil cérébro-spinal... Jamais, je n'avais observé ces taches sur les

cerveaux des malades riches, ou seulement aisés... Dès lors, je fus fixé, et je ne doutai pas un instant que, là, fût la cause, de cette affection démentielle et névropathique : la Pauvreté...

— De quelle nature étaient ces taches? demandai-je.

— Semblables à celles que les astronomes relevèrent à la périphérie de l'astre solaire... répondit Triceps, imperturbablement... Avec cette particularité, toutefois... qu'elles avaient une apparence d'induration cornée... Et remarque, mon ami, comme tout s'enchaîne... comme une découverte en amène une autre?... Astre et cerveau, comprends-tu?... J'avais désormais dans la main, non seulement la solution de la question sociale, mais la solution autrement importante d'un problème que je cherchais depuis quinze ans : l'unification des sciences.

— Admirable!... Et alors?...

— Je n'ai pas le temps de vous donner de ces taches une description physiologique complète... Ce serait d'ailleurs trop ardu pour vous... Contentez-vous de savoir qu'après de patientes analyses histologiques, j'en déterminai exactement la nature... Le reste n'était plus rien, pour moi... Je séquestrai mes dix pauvres dans des cellules rationnelles appropriées au traitement que je voulais appliquer... Je les soumis à une alimentation intensive, à des frictions iodurées sur le crâne, à toute une combinaison de douches habilement sériées... bien résolu à continuer cette thérapeutique jusqu'à guérison parfaite... je veux dire jusqu'à ce que ces pauvres fussent devenus riches...

— Eh bien?

— Eh bien!... au bout de sept semaines... l'un de ces pauvres avait hérité de deux cent mille francs... un autre avait gagné un gros lot au tirage des obligations de Panama... un troisième avait été réclamé par Poidatz, pour rendre compte, dans *Le Matin*, des splendides représentations des théâtres populaires... Les sept autres étaient morts... Je les avais pris trop tard!...

Brusquement, il fit une pirouette, et il cria :

— Névrose! névrose! névrose!... Tout est névrose!... La richesse... voyez Dickson-Barnell... c'est aussi une névrose... Parbleu!... mais c'est évident... et le courage, donc?... Ah! mes enfants!... De la bière?... de la chartreuse?... des cigares?...

XX

Je me suis lié avec M. Le Trégarec, ce maire breton, dont je vous ai déjà parlé. Il vient me voir tous les jours... C'est un brave homme, dont j'aime la constante gaieté... Il me raconte des histoires de son pays... Et vraiment il a une façon, sincère et comique de dire : « C'était l'année du choléra au Kernac... », qui ne me lasse jamais. Et comment ne serait-il pas sincère et comique, puisque, du fait de « cette épidémie », qui se borna au décès d'un marin pochard, mon ami Le Trégarec a été décoré.

Parmi les nombreux récits dont il voulut bien bercer mon ennui, en voici trois qui ont, il me semble, un goût de terroir bien particulier.

Premier récit :

Jean Kerkonaïc, capitaine de douanes, sa pension de retraite liquidée, désira finir ses jours dans sa Bretagne, qu'il avait quittée très jeune, mais dont le souvenir lui était resté vivace au cœur, partout où il avait traîné son pantalon bleu à bande rouge. Il choisit un endroit pittoresque sur les bords de la rivière de Goayen, entre Audierne et Pontcroix, y bâtit une petite maison. Sa petite maison était toute blanche, dans les pins, à quelques pas de la rivière, laquelle était toute verte à cause des herbes marines qui, à marée basse, la recouvraient comme un pré. À marée haute, c'était un fleuve immense qui coulait entre de hauts coteaux plantés, ici de chênes trapus, et là de pins noirs.

En prenant possession de son domaine, le capitaine se dit :

— Enfin, je vais donc pouvoir travailler les bigorneaux à mon aise.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler aux savants que « bigorneau » n'est autre que le sobriquet de ce minuscule mollusque que notre grand Cuvier appelle, on ne sait pourquoi : *turbo littoral*. J'ajouterai pour les personnes qui ignorent la faune marine, et se moquent des embryologies, que le bigorneau est ce petit coquillage, gastéropode et escargotoïde, que l'on sert, en guise de hors-d'œuvre, sur toutes les tables des hôtels bretons, et que l'on mange, en l'arrachant de sa coquille, au moyen d'une épingle vivement actionnée dans un sens giratoire et tourbillonnaire. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

Travailler les bigorneaux était une idée qui, depuis longtemps, obsédait le brave capitaine Kerkonaïc; au dire de ceux qui le connaissent, c'était même la seule idée qui jamais eût hanté sa cervelle, car c'était un excellent homme selon les Évangiles.

Il avait toujours été *frappé*, disait-il, de l'excellence comestible de ce mollusque, mais aussi de son exigüité, qui en rend l'emploi, dans l'alimentation, difficile et fatigant. Or, le capitaine ambitionnait que le bigorneau ne restât pas une fantaisie locale de table d'hôte, qu'il devînt un objet de consommation générale, comme, par exemple l'huître, qui ne le valait pas, non, qui-ne-le-valait-pas. Ah! si le bigorneau pouvait atteindre seulement le volume, non exagéré, pensait-il, de l'escargot terrien et mangeur de salades! Quelle révolution! C'est la gloire, tout simplement, et qui sait?... la fortune. Oui, mais comment faire?

Et il se disait, l'excellent douanier, en se promenant à marée basse sur les grèves, en barbotant sur les flaques rocheuses où s'agrippe le bigorneau, dont il ne se lassait pas d'étudier les mœurs à la fois vagabondes et sédentaires, et qu'il examinait au double point de vue physiologique de l'élasticité cellulaire de la coquille et de ses facultés possibles à l'engraissement, il se disait :

— Enfin, on engraisse les bœufs, les porcs, les volailles, les huîtres et les chrysanthèmes. On leur donne des proportions anormales, des développements monstrueux et qui épatent la Nature... Et le bigorneau seul, parmi les êtres organisés, serait inapte à ces cultures intensives, réfractaire au progrès?... Ça n'est pas possible.

Tout entier à son idée, il en oubliait de surveiller les côtes, les déchargements de bateaux, les expériences hebdomadaires du canon porte-amarre. Aussi la contrebande ne se cachait plus, et les marins s'approprièrent les riches épaves trouvées en mer... Les temps revenaient des antiques franchises, et les âges d'or des libertés édéniques refleurissaient joyeusement dans le pays.

Une nuit qu'il avait accompagné en mer des pêcheurs, ceux-ci ramenèrent dans leur chalut le cadavre d'un homme en partie dévoré et dont les cavités thoracique et stomacale étaient remplies de bigorneaux. Les bigorneaux grouillaient comme des vers dans les chairs décomposées, ils se collaient par grappes frénétiques aux ossements verdis, occupaient le crâne décervelé, dans lequel des armées d'autres bigorneaux continuaient d'entrer, en se bousculant, par les orifices rongés des narines et des yeux. Et ce n'étaient pas de petits bigorneaux pareils à ceux, maigres et rachitiques, que l'on cueille au flanc des rochers, parmi les algues. Non, c'étaient d'énormes et opulents bigorneaux, de la grosseur d'une noix, des bigorneaux replets et ventrus dont le corps charnu débordait la coque nacrée, laquelle s'irisait splendidement sous la lumière de la lune.

Ce fut, pour le douanier, une révélation soudaine, et il s'écria avec enthousiasme :

— Je vois ce qu'il faut... Il faut de la viande!

Il rapporta chez lui, le lendemain, une provision de ces mollusques pris parmi les plus gros et aux parties les plus nourrissantes du cadavre, les fit cuire, les mangea. Il les trouva tendres, fondant dans la bouche, d'une saveur délicieuse. Une simple aspiration des lèvres les détachait de leur coque, si facilement que la manœuvre trop lente et difficile de l'épingle devenait inutile.

— C'est de la viande qu'il leur faut! se répétait-il. C'est évident...

Le capitaine Kerkonaïc se garda bien de parler à quiconque de sa découverte, et, toute la nuit, il rêva de bigorneaux exorbitants et démesurés, de bigorneaux jouant et se poursuivant sur la mer, paraissant et disparaissant dans des bouillonnements d'écume, comme des baleines.

Ce n'est que quelques années après, son service terminé, et lorsqu'il eut bâti sa maison, qu'il commença ses expériences. Il

choisit dans la rivière un emplacement fait de trous rocheux, bien capitonné d'algues, et il y installa des parcs semblables à ceux que l'on établit en Hollande pour les huîtres, une suite d'espaces rectangulaires circonscrits par des murs cimentés, bas, garnis chacun d'une vanne, afin de retenir l'eau à marée basse, ou de l'écouler selon les besoins de l'élevage. Ensuite il peupla ces parcs de jeunes bigorneaux, alertes, de belle venue, soigneusement triés parmi ceux qui lui parurent avoir « le plus d'avenir ». Enfin, chaque jour, il leur distribua de la viande.

Pour nourrir ses bigorneaux, il se fit braconnier. Toutes les nuits, à l'affût, il tua lapins, lièvres, perdrix, chevreuils, qu'il jetait ensuite, par quartiers saignants, dans ses parcs. Il tua les chats, les chiens rôdeurs, toutes les bêtes qu'attirait l'odeur de la pourriture ou qu'il rencontrait à portée de son fusil. Quand un cheval, une vache crevaient dans le pays, il les achetait, les dépeçait, les entassait, os, muscles et peau, dans ses carrés de pierre, vite devenus un intolérable, un suffocant charnier. Chaque jour, la pourriture montait, montait, empestant l'air, soufflant la mort sur Pontcroix et sur Audierne. Des paysans qui demeuraient à quelques kilomètres de là furent pris, tout à coup, de maladies inconnues, et périrent dans d'atroces souffrances. Des mouches promenaient la mort parmi les bestiaux, à travers les landes, sur les coteaux, dans les prés. Les chevaux bronchaient sur la route, effrayés par l'infâme odeur, et ne voulaient plus avancer, ou bien s'emportaient. Personne ne venait plus rôder sur les bords de la rivière.

On se plaignait... mais en vain...

Quant au capitaine, il devint farouche, ainsi qu'une bête. Il ne quittait plus ses parcs, où, dans la pourriture jusqu'au ventre, il remuait avec des crocs les charognes, sur lesquelles les bigorneaux pullulèrent. Plusieurs semaines se passèrent, durant quoi on ne le vit ni à Audierne, ni à Pontcroix où il avait coutume d'aller, le samedi, faire ses provisions. Mais l'on ne s'inquiéta pas : « Il mange ses charognes, disait-on, pour faire des économies. »

Un jour, pourtant, quelqu'un se décida à se rendre au parc. La petite maison blanche, entre les pins, était tout ouverte.

— Hé! capitaine?

Personne ne répondit.

Le visiteur descendit vers le parc, toujours criant :

— Hé! capitaine?

Mais personne ne répondit.

Et quand il fut près du chantier, le visiteur recula d'horreur.

Sur une pyramide de charognes verdissantes, d'où le pus ruisselait en filets visqueux, un homme qu'on n'eût pu reconnaître, car son visage était entièrement dévoré par les bigorneaux, qui avaient vidé ses yeux, rongé ses narines et ses lèvres.

C'était le capitaine Jean Kerkonaïc. Il avait raison... C'est de la viande qu'il leur faut!...

Deuxième récit :

M^{me} Lechanteur, veuve d'un commerçant honorablement connu dans le quartier des Halles, avait quitté Paris, au début de l'été, avec sa fille, frêle et délicate enfant de seize ans, un peu triste, un peu souffrante même, et pour laquelle le médecin avait recommandé un repos de plusieurs mois au grand air, en pleine vie champêtre.

— De préférence la Bretagne... avait-il ajouté... Et pas tout à fait sur la côte... et pas... tout à fait... dans la campagne... entre les deux...

Après avoir longtemps cherché un endroit qui lui plût et qui convînt à sa fille, elle avait fini par trouver, à trois kilomètres de la ville d'Auray, sur les bords du Loch, une maison charmante et très ancienne, enfouie dans la verdure, avec une belle échappée sur l'estuaire. Ce qui l'avait décidée, c'est qu'il n'y avait pas de landes alentour, de ces landes mornes comme elle en avait tant vu dans la campagne de Vannes et le pays Gallo. Et puis, le gardien qui l'accompagnait dans sa visite domiciliaire lui avait fait remarquer, en ouvrant les volets, que, du salon, aux heures du flot, on voyait passer des bateaux, toutes les chaloupes du Bonno, petit port de pêche, situé, près de là, au confluent du Loch et de la rivière de Sainte-Avoye.

— Et des légumes?... Est-ce qu'il y a beaucoup de légumes dans le jardin? demanda M^{me} Lechanteur.

— Beaucoup de haricots, et un peu de salade... répondit le gardien...

Quelques jours après, elle était installée à Toulmanac'h... Ainsi se nommait la propriété...

En partant de Paris, M^{me} Lechanteur avait congédié ses domestiques, se disant qu'en Bretagne elle en aurait autant qu'elle voudrait, de tous les genres et à meilleur compte. Sur la foi de quelques historiographes, peu véridiques, elle avait émis cette vérité :

— Ce sont des gens fidèles, vertueux, désintéressés, qu'on paie très peu et qui ne mangent rien, des gens d'avant la Révolution... des perles!...

Pendant, au bout d'un mois, quel désenchantement!... Elle avait eu douze bonnes, cuisinières et femmes de chambre, qu'elle avait été forcée de renvoyer, à peine arrivée... Les unes volaient le sucre, le café; les autres dérobaient le vin et s'ivrognèrent comme des brutes... Celle-ci était plus insolente qu'une poissarde; elle avait surpris celle-là avec le garçon de la ferme voisine... Et toutes exigeaient de la viande, du moins à un repas... De la viande, en Bretagne!... La dernière était partie volontairement, parce que, étant d'une congrégation, elle ne pouvait, sous peine de péché mortel, parler à un homme, même pour les besoins du service, cet homme fût-il le facteur, le boulanger ou le boucher. Et M^{me} Lechanteur se désolait... Obligée le plus souvent de faire sa cuisine, de balayer sa chambre, elle ne cessait de soupirer et de répéter :

— Quelle plaie, mon Dieu!... quelle plaie!... Et ce sont des Bretonnes?... Ça, des Bretonnes?... Jamais de la vie...

Elle alla conter ses peines à l'épicière d'Auray, chez qui, tous les trois jours, elle faisait ses provisions... Et quand elle eut épuisé toutes les histoires de ses bonnes, elle demanda :

— Voyons, madame, vous ne connaissiez pas quelqu'un?... une bonne fille?... une vraie Bretonne?

L'épicière hocha la tête :

— C'est bien difficile, madame... bien difficile... Le pays est très ingrat pour la domesticité...

Et, baissant les yeux, d'un air modeste, elle ajouta :

— Depuis surtout qu'il y a de la troupe ici... La troupe, voyez-vous... ce n'est pas mauvais pour le commerce... mais, pour la vertu des demoiselles... ah! madame, ce n'est rien que de le dire...

— Je ne puis pourtant pas me passer de bonne! s'écria M^{me} Lechanteur, qui désespérait.

— Sans doute... sans doute... madame... C'est bien désagréable... Mon Dieu!... j'en connais une, Mathurine Le Gorrec... une bonne fille... excellente cuisinière... quarante-quatre ans... Seulement... voilà elle n'a pas bien sa tête... Oui... elle est un peu toquée... comme beaucoup de vieilles filles d'ici... À son âge, ça se comprend. Très douce avec cela. Ah!... pas méchante du tout... Elle est restée dix ans chez M^{me} de Créac'hadic... votre voisine, sur la rivière...

— Mais si elle est folle? interrogea avec effroi M^{me} Lechanteur. Comment voulez-vous que je lui confie ma maison?...

— Folle n'est pas le mot... répliqua l'épicière... Elle est faible... un peu faible de tête... voilà tout... Elle a quelquefois... vous comprenez... des idées... pas comme tout le monde... Mais c'est une brave fille... bien adroite... et douce... douce comme un agneau... Pour la douceur, madame peut être tranquille... Il n'y a pas au-dessus...

— Oui... mais j'aimerais mieux, tout de même, qu'elle ne fût pas folle... Avec les fous... on ne sait jamais... Enfin... envoyez-la... je verrai... Et pour le prix?...

— Dame!... c'est quinze francs... je crois...

— Ah! ce n'est pas donné ici, les domestiques!

Et M^{me} Lechanteur regagna Toulmanac'h, disant pour se rassurer :

— Faible de tête? Ce n'est pas une grosse affaire... Et puisqu'elle est douce!... Et, sans doute, je pourrai l'avoir pour dix francs.

Le lendemain Mathurine le Gorrec se présentait à Toulmanac'h, au moment où M^{me} Lechanteur et sa fille achevaient de déjeuner.

— Bonjour, madame... C'est sans doute votre fille, cette belle demoiselle-là... Bonjour, mademoiselle!

M^{me} Lechanteur examina Mathurine. Celle-ci avait un aspect avenant, propre, l'air doux, le visage souriant, les yeux un peu étranges et fuyants. Elle portait la coiffe des femmes d'Auray; un petit châle violet couvrait ses épaules; une coquette guimpe de lingerie ornait son corsage. Sans doute, l'examen fut favorable, car M^{me} Lechanteur demanda avec sympathie :

— Alors, ma fille, vous désirez entrer ici comme cuisinière?

— Mais oui, madame... Avec une belle dame comme vous, avec une belle demoiselle comme ça, vous devez être de bons maîtres... Moi, j'aime les bons maîtres...

— Vous avez été, m'a-t-on dit, dix ans chez M^{me} de Créac'hadic?

— Dix ans, oui, madame... une bien bonne dame... et très riche... et très jolie... Elle avait un râtelier en or... Elle le mettait dans un verre d'eau, le soir... C'était très joli, très riche... Une bien bonne dame... Madame a sans doute aussi un râtelier en or, comme M^{me} de Créac'hadic?

— Non, ma fille, répondait en souriant M^{me} Lechanteur... Que savez-vous faire en cuisine?

Mais les yeux de Mathurine étaient fixés sur le parquet, obstinément. Tout à coup, elle se baissa, s'agenouilla et ramena, au bout de ses doigts, un fragment d'allumette, qu'elle montra à M^{me} Lechanteur.

— C'est une allumette, ça, madame, dit-elle... C'est très dangereux... Ainsi, madame, au Guéméné, un jour... c'est très vrai ce que je dis à madame... ce n'est pas un conte... Au Guéméné, une fois, un homme avait posé une allumette, près d'un paquet de tabac... L'allumette prit feu, le paquet de tabac prit feu, l'homme prit feu... la maison prit feu... Et l'on a retrouvé l'homme sous les cendres, avec deux doigts de moins... C'est très vrai...

— Oui... Mais que savez-vous faire en cuisine?

— Madame, je prends deux oreilles de cochon, deux pieds de cochon, du persil haché... Et je fais cuire longtemps, longtemps... C'est un commandant de marine, qui avait été au Sénégal, qui m'a appris cela... C'est très doux... et ça cuit, madame, comme du beurre, comme de la paille... C'est très doux...

Elle regardait tout autour d'elle, avec des yeux papillotants :

— Ah! mais... l'habitation est très jolie ici... Il y a des bois... Seulement, je tiens à prévenir madame que les bois sont très dangereux... Il y a des bêtes dans les bois... Ainsi, madame — ce que je dis, madame, c'est très vrai, ce n'est pas un conte —, ainsi, mon père, un soir, dans un bois, vit une bête... Oh! mais une bête extraordinaire... Elle avait un museau long, long comme

une broche, une queue comme un plumeau, et des jambes, madame, des jambes comme des pelles à feu... Mon père n'a pas bougé, et la bête est partie... mais si mon père avait bougé, la bête l'aurait avalé... C'est très vrai!... Et c'est toujours comme ça, dans les bois.

Et elle se signa, comme pour écarter les maléfices des bois, dont on apercevait, par la fenêtre, les moutonnements de verdure...

— Est-ce que vous n'avez jamais été malade? interrogea M^{me} Lechanteur, inquiète de ces propos incohérents.

— Jamais, madame... Ainsi, la sonnette de M^{me} de Créac'hadic m'est tombée sur la tête... c'est très vrai, ce que je dis à madame... eh bien, je n'ai rien eu à la tête... et c'est la sonnette qui n'a plus sonné, plus jamais... ce n'est pas un conte.

Elle parlait d'une voix douce et chantante. Et cette douceur et ce chantonnement tranquillisaient un peu la pauvre veuve, en dépit de ce que ce verbiage avait de décousu et d'incohérent... Et puis, M^{me} Lechanteur était lasse de n'avoir pas un moment de répit, impatiente de jouir des plaisirs de la campagne, d'avoir quelqu'un qui pût garder, elle absente, la maison. Justement, ce jour-là, elle avait projeté de faire une excursion en rivière, de s'arrêter à Port-Navalo, de visiter les dolmens de Gavrinis, le golfe si gai du Morbihan, l'île aux Moines, la côte d'Arradon. Elle avait loué un bateau, qui l'attendait... L'heure de la marée pressait. Elle engagea Mathurine. Et, après lui avoir donné les ordres pour le dîner, elle partit. On verrait plus tard.

Il était huit heures du soir, quand, délicieusement fatiguées et ravies de leur promenade, elles débarquèrent, non loin de leur propriété, masquée à cet endroit par une élévation verdoyante de la rive.

— Je suis curieuse de savoir, dit gaiement M^{me} Lechanteur, comment notre Mathurine se sera tirée de son dîner... Nous allons peut-être manger des choses extraordinaires.

Puis, reniflant légèrement :

— Comme ça sent le roussi! fit-elle.

En même temps, au-dessus des arbres, dans le ciel, elle vit une colonne de fumée épaisse et noire qui montait, et il lui sembla entendre des clameurs, des cris effarés, des appels sinistres de voix humaines.

— Mais que se passe-t-il donc ? se demanda-t-elle, inquiète... On dirait que c'est à Toulmanac'h...

Vite, elle escalada la rive, coupa par le bois, courut... Les clameurs se rapprochaient, les cris se faisaient plus distincts... Et tout à coup, aveuglée par la fumée, étourdie, bousculée, elle se trouva dans la cour, et poussa un cri d'horreur... De Toulmanac'h, il ne restait plus rien, rien que des murs effondrés, des poutres embarrassées, des cendres qui fumaient.

Calme, souriante, avec sa coiffe blanche, son petit châle et sa guimpe bien propre, Mathurine était auprès de sa maîtresse.

— C'est très curieux, madame, dit-elle... C'est un nid d'abeilles, figurez-vous... un nid d'abeilles... Ainsi!...

Et comme M^{me} Lechanteur restait là, muette, les yeux fixes, ne comprenant pas, Mathurine poursuivit de sa voix chantante :

— C'est un nid d'abeilles... Madame veut bien que je lui raconte. C'est très curieux... Quand madame a été partie, j'ai visité la maison... Je suis montée au grenier... un bien beau grenier, qu'avait Madame... Dans un trou du mur, il y avait un nid d'abeilles. C'est très méchant, cela, madame, ça pique, ces petites bêtes... Au Guéméné, quand on trouve un nid d'abeilles, dans un mur, on l'enfume... Et toutes les abeilles meurent, et elles ne piquent plus. Alors j'ai apporté un fagot... j'ai mis le feu au fagot... le fagot a mis le feu au mur, qui était en planches... le mur a mis le feu à la maison, qui est vieille. Et voilà, il n'y a plus de nid d'abeilles, il n'y a plus de maison, il n'y a plus rien... C'est très curieux...

M^{me} Lechanteur n'entendait pas... Et, soudain, elle poussa un soupir, battit l'air de ses mains, et défaillit, toute pâle, entre les bras de Mathurine.

Troisième récit :

Comme l'enfant paraissait très faible, la mère ne voulut pas attendre ses relevailles, pour qu'on le baptisât. Elle s'était pourtant bien promis d'assister à cette cérémonie, de conduire elle-même, à l'église, sa fille, pomponnée de rubans blancs. Mais des petits êtres comme ça, c'est si fragile, ça n'a que le souffle; on ne sait pas ce qui peut arriver, d'un moment à l'autre. S'ils meurent, encore faut-il qu'ils meurent chrétiens, et qu'ils aillent, tout droit,

dans le paradis où sont les anges. Et sa fille pouvait mourir. Elle avait déjà, en naissant, le teint plombé des vieilles gens, une peau fripée, des rides au front. Elle ne voulait pas boire, et toujours, grimaçante, elle criait. Il fallait se faire une raison. On chercha, dans le voisinage, un parrain, une marraine de bonne volonté, et l'on se dirigea, une après-midi, vers Sainte-Anne d'Auray, la paroisse, où l'un des vicaires avait été, le matin même, prévenu par le facteur.

Pauvre baptême, en vérité, aussi morne que l'enterrement d'un vagabond. Une vieille voisine obligeante portait l'enfant, empaqueté dans ses langes, et qui criait sous un voile de hasard. Le parrain, en veste bleue, bordée de velours, la marraine, avec sa plus coquette coiffe, venaient derrière; le père suivait, embarrassé dans son antique redingote, étroite et trop luisante. Il n'y avait pas de parents, pas d'amis, pas de biniou, pas de gais rubans, pas de cortège joyeux processionnant à travers la lande en fête. Il ne pleuvait pas, mais le ciel était tout gris. Une indigne tristesse planait sur les ajoncs défleuris, sur les brandes rousses.

Le vicaire n'était point arrivé quand ils se présentèrent à l'église. Il fallut attendre. Le parrain et la marraine s'agenouillèrent devant l'autel de Sainte-Anne, et marmottèrent des oraisons; la vieille berçait l'enfant qui se plaignait, mêlant ses prières aux refrains endormeurs; le père regarda les colonnes, les voûtes, tout cet or, tout ce marbre, surgit de la croupissante misère d'un pays désolé, comme sous la baguette d'une fée. Prosternées sous les cierges, la face presque collée aux dalles polychromes, des femmes priaient. Et des bruits de lèvres, pareils à de lointains chants de caille dans les prairies soirales, et des tintements de chapelets et des glissements de rosaires, s'égrenaient, se répondaient parmi le silence de la morne et fastueuse basilique.

Enfin le vicaire arriva, en retard d'une heure, tout rouge, nouant avec impatience les cordons de son surplis... il était de mauvaise humeur, comme un homme brusquement dérangé de son repas... Après avoir jeté un regard dédaigneux sur le modeste compéage qui ne lui promettait pas de grasses prébendes, il s'adressa, hostile, au père :

— Comment t'appelles-tu?

— Louis Morin...

— Louis Morin?... Morin ça n'est pas un nom d'ici?... Louis Morin?... Tu n'es pas d'ici?

— Non, monsieur le vicaire.

— Es-tu chrétien, seulement?

— Oui, monsieur le vicaire...

— Tu es chrétien... tu es chrétien... et tu t'appelles Morin?... Et tu n'es pas d'ici? Hum! Hum! Ce n'est pas clair... Et d'où es-tu?

— Je suis de l'Anjou...

— Enfin, c'est ton affaire... Et qu'est-ce que tu fais ici?

— Depuis deux mois, je suis gardien de la propriété de M. Le Lubec...

Le vicaire haussa les épaules, grogna...

— M. Le Lubec ferait bien mieux de faire garder sa propriété par des gens d'ici... et ne pas empoisonner le pays d'étrangers... de gens d'on ne sait d'où ils sont... car enfin je ne te connais pas, moi!... Et ta femme?... Es-tu marié, seulement?

— Mais oui, je suis marié, monsieur le vicaire. Je vous ai fait remettre mes papiers, pour l'acte, par le facteur.

— Tu es marié... tu es marié... c'est facile à dire... Tes papiers? c'est facile à faire. Enfin, nous verrons ça... Et pourquoi ne t'aperçoit-on jamais à l'église?... Tu ne viens jamais à l'église, ni toi, ni ta femme, ni personne de chez toi?...

— Ma femme a toujours été malade, depuis que nous sommes ici; elle n'a pas quitté le lit, monsieur le vicaire... Et il y a beaucoup de travail à la maison.

— Tu es un impie, voilà tout... un hérétique... un *montagnard*... Et ta femme aussi!... Si tu avais brûlé une douzaine de cierges à notre bonne mère sainte Anne, ta femme n'aurait point été malade. C'est toi qui soignes les vaches, chez M. Le Lubec?

— Oui, monsieur le vicaire, sauf votre respect.

— Et le jardin?

— C'est moi aussi, monsieur le vicaire.

— Bon... Et tu t'appelles Morin?... Enfin, ça te regarde.

Puis, brusquement, il ordonna à la vieille d'enlever le bonnet de l'enfant et sa bavette...

— Est-ce une fille, un garçon?... Qu'est-ce que c'est que cet enfant?

— C'est une fille, la chère petite, chevrotait la vieille, dont les doigts malhabiles ne parvenaient pas à dénouer les brides du bonnet, une fille du bon Dieu, la pauvre petite enfant!...

— Et pourquoi crie-t-elle ainsi?... Elle a l'air malade... Enfin, ça la regarde... Dépêche-toi...

Le bonnet enlevé, l'enfant apparut avec son crâne glabre, plissé, marqué, de chaque côté du front, de deux meurtrissures bleuâtres. Le vicaire vit les deux meurtrissures, et il s'écria :

— Mais elle n'est pas venue naturellement, cette fille-là?

Alors le père expliqua :

— Non, monsieur le vicaire... La mère a failli mourir... On lui a mis les fers... Le médecin parlait d'avoir l'enfant par morceaux... Pendant deux jours nous avons été bien inquiets...

— Et lui a-t-on administré le *baptême de la famille*, au moins?

— Bien sûr, monsieur le vicaire. On craignait de ne pas l'avoir vivante.

— Et qui le lui a administré, le baptême de la famille?... La sage-femme?

— Oh! non! monsieur le vicaire... C'est le docteur Durand...

À ce nom, le vicaire s'emporta :

— Le docteur Durand? Mais tu ne sais donc pas que le docteur Durand est un hérétique, un montagnard?... qu'il s'ivrognait et vit en concubinage avec sa bonne?... Et tu crois qu'il a baptisé ta fille, le docteur... Durand?... Triple imbécile!... Sais-tu ce qu'il a fait, ce monstre, ce bandit, le sais-tu?... Eh bien, il a mis le diable dans le corps de ta fille... Ta fille a le diable dans le corps... C'est pour ça qu'elle crie... Je ne peux pas la baptiser...

Il se signa et murmura quelques mots latins, d'une voix si colère qu'ils ressemblaient à des jurons. Comme le père demeurait ébahi, la bouche ouverte, les yeux ronds, ne disant rien :

— Et qu'as-tu à me regarder avec cet air d'imbécile?... grogna le vicaire... Je te dis que je ne peux pas baptiser ta fille... As-tu compris?... Remmène-la d'où elle vient... Une fille en qui le diable habite!... Ça t'apprendra à ne pas appeler le docteur Marrec... Tu peux aller soigner tes vaches... Morin, Durand, Enfer et C^{ie}...

Louis Morin ne trouva à prononcer que ces mots, tandis que, obstinément, il tournait et retournait dans ses mains son chapeau :

— C'est incroyable... c'est incroyable... Comment faire?...
Mon Dieu, comment faire?

Le vicaire réfléchit un moment et, d'une voix redevenue plus calme :

— Écoute, fit-il... Il y a un moyen... peut-être... Je ne peux pas baptiser ta fille tant qu'elle aura le diable dans le corps... Mais je peux, si tu y tiens, lui enlever le diable du corps... Seulement, c'est dix francs...

— Dix francs?... s'exclama Louis Morin, consterné. Dix francs? C'est bien cher... c'est trop cher...

— Eh bien, mettons cinq francs, parce que tu es un pauvre homme... Tu me donneras cinq francs... Puis, à la récolte, tu me donneras un boisseau de pommes de terre, et, au mois de septembre, douze livres de beurre... Est-ce entendu comme ça?

Morin se gratta la tête, durant quelques minutes, perplexe...

— Et vous la baptiserez par-dessus le marché?

— Et je la baptiserai par-dessus le marché... Ça va-t-il?

— C'est bien des frais... murmura Morin... bien des frais...

— Acceptes-tu?

— Eh bien, oui... Seulement, tout de même, c'est bien des frais...

Alors, le vicaire, prestement, passa ses mains sur la tête de l'enfant, lui tapota le ventre, bredouilla des mots latins, esquissa, dans l'air, des gestes étranges.

— Allons! fit-il, maintenant le diable est parti... On peut la baptiser...

Puis, reprenant les mots latins, il aspergea d'eau le front de la petite fille, lui mit un grain de sel dans la bouche, se signa, et gaiement :

— Allons! fit-il encore. Maintenant, elle est chrétienne, elle peut mourir...

Ils revinrent à travers la lande, tête basse, silencieux, en proie à de vagues terreurs. La vieille marchait devant, portant l'enfant, qui criait toujours; le parrain, la marraine venaient derrière; Morin suivait à distance. Le soir tombait, un soir brumeux, tout plein de formes errantes, un soir spectral que dominait, du haut de la tour, l'ironique et miraculeuse image de sainte Anne, protectrice des Bretons.

Et lorsque mon nouvel ami, la maire du Kernac, est parti, je m'acharne, afin d'éloigner de moi, de reculer un peu la hantise des montagnes, je m'acharne à rester, par le souvenir, dans cette Bretagne, bien morne aussi pourtant, dans cette Bretagne dont il vient de me retracer des paysages et des figures, et que je connais pour y avoir vécu longtemps... Et d'autres paysages me reviennent à l'esprit... d'autres figures... Je m'y arrête longtemps...

C'est ainsi qu'à Vannes, un jour de sortie, près du collège des Jésuites, je rencontraï un petit monsieur, d'une cinquantaine d'années, qui conduisait par la main, tendrement, un jeune garçon de douze ans. Du moins, je les gratifiai chacun de cet âge. J'ai cette manie de toujours donner un âge aux gens que je frôle un instant et que, sans doute, je ne reverrai jamais plus. Cette manie, je la pousse si loin que, ne me contentant pas de mes propres suppositions, je demande aux amis qui m'accompagnent :

— Dites-moi, regardez cette personne qui passe... Quel âge lui donnez-vous?... Moi, je lui donne tant...

Nous discutons.

Une fois son âge établi, il me plaît imaginer sur son existence des choses particulièrement affreuses et dramatiques. Et il me semble ainsi que les inconnus me sont moins inconnus.

On s'amuse comme on peut.

Le petit monsieur de cinquante ans était voûté, cassé, très maigre, un peu gauche d'allures. Il paraissait doux et triste.

Le jeune garçon de douze ans avait un visage dur et joli, des yeux très beaux et méchants, une grâce souple et douteuse de courtisane. Il marchait avec une élégante aisance qui rendait plus timides, plus maladroitement et — comment dirais-je? — plus attendrissantes les manières du père. Car je fus convaincu que c'étaient le père et le fils, bien qu'il n'existât entre eux aucune ressemblance physique, aucune affinité morale.

Ils étaient en deuil : le père, tout de noir vêtu, comme un prêtre; l'enfant, avec un simple brassard de crêpe noué sur la manche de sa veste de collégien.

Je n'eus pas le temps de les examiner en détail. Eux montaient la rue qui va vers le centre de la ville; moi, je descendais au port, où je devais m'embarquer pour Belle-Île. Et puis j'étais occupé par cette idée que la chaloupe m'attendait, que l'heure de la

marée pressait. Ils passèrent indifférents à mon regard, ils passèrent comme passent tous les passants. Et cependant, à les voir passer, je fus pris d'une mélancolie et presque d'une souffrance; oui, une souffrance, je me rappelle. Je n'en aurais pu déterminer la cause. Du reste, je ne la cherchai point.

Souvent, dans les gares et sur les paquebots, et dans ces gares plus moroses que sont les hôtels des villes de passage comme celle où je suis, il m'arrive d'éprouver une tristesse vague et poignante à la vue de ces mille inconnus qui vont on ne sait où et que la vie, pour une seconde, rapproche de moi. Est-ce bien de la tristesse? N'est-ce point plutôt une forme aiguë de la curiosité, une sorte d'irritation malade de ne pouvoir pénétrer l'ignoré de ces destinées nomades? Et ce que je crois surprendre, sur l'énigme des physionomies, de douleurs vagues et de drames intérieurs, n'est-ce point l'ennui, tout simplement, l'ennui universel, l'ennui inconscient que ressentent les gens jetés hors du chez soi, les gens errants à qui la nature ne dit rien, et qui semblent plus effarés, plus déshabitués, plus perdus que les pauvres bêtes, loin de leurs horizons coutumiers?

Il y avait quelque chose de plus intense, de plus aigu, en même temps, dans le sentiment qui m'avait remué l'âme, à la vue du petit monsieur et de son fils; il y avait réellement une souffrance, c'est-à-dire la transmission rapide, électrique, d'une souffrance qui était en lui à une pitié qui était en moi. Mais quelle souffrance et quelle pitié? Je l'ignorais.

Quand ils eurent passé et fait une trentaine de pas, je me retournai pour les regarder encore. Quelques promeneurs, qui se trouvaient alors entre eux et moi, me les cachèrent en partie, et, dans les créneaux formés par les épaules et les chapeaux de ces promeneurs, je ne distinguai plus que le dos du petit monsieur, un dos accablé, aux angles tristes, aux omoplates remontées, un dos implorant, un dos pathétique, le dos d'un homme qui a toujours pleuré.

J'en eus le cœur serré.

Je songeai d'abord à les suivre, mu par je ne sais quel élan d'incertaine compassion, et peut-être aussi par un instinct de cruauté. Puis, sans me dire que cela serait bien ou mal, je continuai de descendre la rue, machinalement. Bientôt, j'aperçus les mâtûres des bricks et leurs coques noirâtres; un cotre appa-

reillait, balançant dans l'air sa brigantine toute rose. De bonnes odeurs de coaltar me vinrent aux narines, mêlées aux émanations iodées de la marée montante. Et je ne pensai plus au petit monsieur, emporté avec les autres dans le grand tourbillon de l'oubli. À ce moment même, il m'eût été impossible de retrouver, je crois, le dessin de ce dos qui m'avait tant ému...

Pourtant, vers le soir, étendu sur le panneau de la chaloupe qui m'emmenait à Belle-Île, la tête appuyée contre un paquet de cordages, me revint la vision du petit monsieur en deuil, mais lointaine et brouillée, et je me contentai de me dire, sans attacher à ces paroles intérieures la moindre idée de pitié :

— C'est un veuf, sans doute... Et lui, l'enfant, il ressemble à la morte... Elle devait avoir vingt ans...

Je ne me demandai pas où il était maintenant, ce qu'il faisait, s'il pleurait tout seul, dans une chambre d'hôtel ou dans un coin de wagon. Et je m'endormis, bercé délicieusement par le remous de la mer, sur laquelle on eût dit que la lune avait jeté un immense filet de lumière, aux mailles étincelantes et serrées.

Trois mois après, je les revis. C'était dans un wagon. J'allais à Carnac. Et eux, où allaient-ils? Le petit monsieur occupait un coin du wagon, à ma droite, et son fils, un autre coin, en face de lui. Il me sembla que le premier était plus voué, plus cassé, plus maigre, plus gauche, et je crus remarquer que le second avait embelli, et que ses yeux étaient devenus plus méchants encore. Je voulus examiner, plus attentivement que l'autre fois, le visage du père; mais il se déroba à mes regards, et il feignit de s'intéresser au paysage : des pins, encore des pins, et d'étroits, de désolés, de mortuaires horizons de landes. L'enfant s'agitait nerveusement et me regardait d'un œil oblique. Tout à coup, il monta sur les coussins, ouvrit la portière, se pencha hors du wagon. Le père effrayé, poussa un cri :

— Albert!... Albert!... ne fais pas cela, mon enfant... tu pourrais tomber.

L'enfant répondit, d'un ton sec, avec une grimace méchante des lèvres :

— Je ferai cela... je ferai cela... Tu m'ennuies.

Le père s'était levé, avait tiré un foulard de soie noire d'un petit nécessaire de voyage.

— Eh bien, mon enfant, dit-il doucement... au moins, mets ce foulard autour de ton cou... L'air est vif, aujourd'hui... Je t'en prie, mets ce foulard...

L'enfant haussa les épaules.

— Tiens... des poules... fit-il en suivant dans le ciel gris un vol de corbeaux.

— Ça n'est pas des poules, mon enfant, expliqua le petit monsieur. C'est des corbeaux.

L'enfant répondit durement :

— Et si je veux que ça soit des poules, moi, na!... Laisse-moi tranquille...

Et il se mit à tousser.

Effaré, le petit monsieur fouilla dans le nécessaire.

— Albert!... ton sirop, mon enfant... ton sirop... bois ton sirop... Tu me fais trembler...

L'enfant prit la bouteille, la lança par la portière, et avec un mauvais rire :

— Tiens, le voilà, ton sirop!... Va le chercher si tu veux...

Alors, le père se tourna vers moi, les yeux implorants. Ah! quelle figure de martyr! Des joues creusées, des rides profondes, et deux grandes prunelles rondes, humides, cerclées de rouge, et une barbe courte, sale, grise, comme il en pousse sur la peau rigide des morts.

Je me levai à mon tour et refermai la portière d'un geste impérieux. L'enfant se rencogna, en maugréant, dans l'angle du wagon. Le père me remercia d'un regard douloureux et bon... Comme je le touchais presque, je me penchai vers lui, et tout bas :

— Vous n'avez que lui? demandai-je.

— Oui... fit-il, péniblement.

— Et... il... ressemble... à la morte?

Le petit monsieur rougit...

— Oui... oui... hélas!

— Elle devait avoir vingt ans?

Je vis de l'épouvante en ses yeux; un tremblement secoua ses pauvres jambes grêles et osseuses... Il ne répondit rien.

Jusques à la station de Carnac, nous n'échangeâmes plus une parole. Le train filait dans un grand espace dénudé, une plaine biblique, avec des lointains d'Orient, d'un mystère poignant...

J'aurais voulu, cependant, parler au petit monsieur, lui dire des choses consolantes, je ne sais quoi d'affectueux. De savoir que quelqu'un sur la terre avait pitié de lui, cela lui eût été une douleur. Peut-être eût-il mieux supporté sa lourde vie !

En vain, je cherchai...

Je descendis du wagon sans me retourner. Et le train continua sa marche, emportant le petit monsieur, que je ne reverrai plus jamais... Oh ! si j'avais pu trouver le mot qu'il fallait à sa douleur !... Mais qui donc, jamais, l'a trouvé, cet insaisissable mot ?

Après avoir, pendant quatre heures, marché dans les landes et sur la grève, j'entrai dans une petite auberge, où je mangeai des huîtres fraîchement pêchées, et bus un pot de cidre. Des femmes me servaient, comme on en voit dans les tableaux de Van Eyck. C'était la même gravité douce, la même noblesse d'attitude, la même beauté ample du geste... Et un silence !

La maison était propre, les murs blanchis à la chaux. Au-dessus de la cheminée, il y avait un panneau de boiserie ancienne, et sur la table de la cheminée, deux grosses coques d'oursins qui ressemblaient à l'Alhambra. J'oubliai le siècle, j'oubliai la vie, la douleur humaine, j'oubliai tout, et je passai là une heure délicieuses et sans remords.

C'est cette même année-là que j'allai passer trois jours à l'île de Sein.

L'île de Sein n'est séparée du continent que par quelques milles. De la pointe du Raz et de la côte de Beuzec, on aperçoit, par les temps clairs, ses dunes plates, mince trait jaune sur la mer, et la colonne grise de son phare. En cet espace marin, un peu sinistre, l'Océan est semé de récifs hargneux, dont les pointes apparaissent, même par le calme, presque toujours frangées d'écume, et les nombreux courants qui, sur le vert des eaux, tracent des courbes laiteuses, font de ces parages une route dangereuse aux navires. À marée basse, les récifs, plus découverts, relient, en quelque sorte, d'un noir chapelet de roches, les falaises tourmentées de la côte aux tristes sables de l'île. On dirait une longue jetée que les lames auraient, ça et là, rompue.

Misérable épave de terre, perdue dans ce remous de mer qu'on appelle l'Iroise, et chaque jour minée par lui, l'île de Sein,

par la pauvreté indicible de son sol et les mœurs primitives de ses habitants, semble au voyageur qui y débarque un pays plus lointain que les archipels du Pacifique, et plus dépourvu que les atolls des mers du Sud. Et, pourtant, sur ce sable et ces rocs, ces cailloux et ces galets, vit une population de près de six cents âmes, disséminées en de sordides hameaux. Quelques carrés de pommes de terre, et de maigres choux, de petits champs de sarrasin, tondu et pelés comme le crâne d'un teigneux, composent l'unique culture de l'île, laissée aux soins des femmes. L'arbre y est inconnu, et l'ajonc est le seul végétal arborescent qui consente à vivre dans cet air iodé, sous les constantes rafales du large. À l'époque de sa floraison, il répand un parfum de vanille sur les odeurs de crasse humaine, de varech pourri et de poisson séché, dont s'empuantit l'atmosphère en toute saison.

Autour de l'île, les basses sont poissonneuses, et abondent en congres et en homards. Petits, malingres, les hommes, à mufler de marsouin, pêchent. Quelquefois, ils vont vendre leur poisson à Audierne et à Douarnenez. Mais, la plupart du temps, ils l'échangent avec des *steamers* anglais contre du tabac et de l'eau-de-vie. Lorsque, par les trop grosses mers, ils se voient forcés de rester à terre, ils se saoulent. Ivresses souvent terribles et qui, sans raison, arrachent des poches les couteaux. Les femmes, en plus des semences et des récoltes dont elles ont la charge, et qui se font, comme elles peuvent, à la grâce de la nature, travaillent aux filets. Lentes, longues et pâles, de persistantes consanguinités les ont affinées jusqu'à les rendre jolies, mais de cette joliesse morbide que donne la chlorose. Les teints nacrés, les teints de fleurs étioilées, qui révèlent les pâleurs du sang et les décompositions séreuses, n'y sont point rares. Avec leur costume de drap sombre aux coupes carrées, leurs coiffes anciennes sur les bandeaux plats, avec leurs longs cous nus, tiges menues et flexibles, qui se dressent hors des fichus en cœur, elles ressemblent à des vierges de vitrail.

La plupart d'entre elles n'ont pas vu le continent. Beaucoup ne sont pas allées plus loin que le petit port d'où, chaque jour, les pêcheurs partent. Des formes de la vie, elles ne connaissent que ce que leur pauvre île en recèle, que ce que les naufrages, si fréquents sur cette mer de rocs, en déposent sur les plages, que ce qu'en apporte le cotre qui, trois fois par semaine, fait le service

postal entre Audierne et Sein : menus objets de consommation nécessaire, brimborions de toilette, par quoi la curiosité de ce qu'elles ignorent n'est guère satisfaite. Lorsque, il y a une trentaine d'années, un homme qui était parti seul depuis longtemps revint au pays avec un chien, ce fut une épouvante parmi les femmes. Elles crurent que c'était le diable, et se réfugièrent dans l'église en poussant des cris de détresse. Il fallut que le recteur pratiquât des exorcismes bizarres et trempât le chien dans l'eau bénite pour qu'elles voulussent bien sortir de l'église, où elles s'étaient barricadées. Mais de tels accidents sont rares dans l'existence toujours pareille de l'île, où la hardiesse des colonisateurs n'est point allée jusqu'à l'introduction d'une vache ou d'un cheval, ou d'une bicyclette.

Aussi, ce n'est pas sans terreur que la pensée des femmes traverse la bande d'eau qui les sépare de la Vie, et que, par les ciels clairs, elle suit la tache bleue, déchiquetée, de cette terre inconnue et mystérieuse où sont les villes, les forêts, les prairies, les fleurs et les oiseaux autres que les mouettes coutumières et les pétrels migrants.

Les vieux, qui sont trop vieux pour pêcher encore, et qui, chaque jour, restent assis au seuil des maisons, devant la mer, parlent quelquefois. Ils ont vu, pendant qu'ils étaient au service de l'État, des choses extraordinaires et qui peuvent à peine se concevoir : ils ont vu des chevaux, des ânes, des vaches, des éléphants, des perroquets et des lions. Par des mimiques désordonnées et des cris imitateurs, ils s'efforcent à les décrire, à les rendre sensibles. L'un d'eux racontait :

— Figurez-vous une bête... une bête grosse comme mille rats... Eh bien, là-bas, c'est un cheval... un cheval, rappelez-vous bien... On monte dessus... ou bien on y attache une espèce de maison qui a des roues et qu'on appelle une diligence... Et ça vous mène loin, loin... en un rien de temps...

— Notre Jésus! faisaient les femmes, en se signant, comme pour écarter d'elles la peur d'images diaboliques.

Mais ces formes aiguës ne prenaient aucun caractère précis dans leur esprit incapable d'imaginer au-delà de certaines lignes, de certains mouvements, lesquels se ramènent toujours, à peine grossis, à peine déformés, aux lignes des choses, aux mouvements des êtres qu'elles ont vus, parmi lesquels elles vivent.

Un jour, une de ces femmes, dont la poitrine était rongée par un cancer, se décida, sur le conseil du recteur, à partir en pèlerinage pour Sainte-Anne d'Auray. Bien que l'administration maritime entretienne dans l'île un chirurgien pour qui un séjour de trois ans tient lieu de deux campagnes lointaines et de je ne sais combien de blessures, c'est le recteur qui est le vrai médecin. Or, le recteur avait épuisé sur la pauvre femme toute la série de ses emplâtres, de ses adjurations et de ses herbes caustiques, et il avait jugé que sainte Anne seule pouvait, si elle voulait, avoir raison de ce mal obstiné. La malade s'embarqua, un matin, sur le petit cotre, dans un tel état d'anxiété de ce qu'elle allait voir, qu'elle en oublia, durant la route, les horribles douleurs qui tenaillaient sa chair empoisonnée. Mais, à peine sur le quai d'Audierne, tout à coup, elle poussa des cris d'épouvante et se jeta la face contre terre, criant :

— Nostre Jésus!... Que de diables... que de diables!... Ils ont des cornes... Sainte Vierge, ayez pitié de moi!...

Elle avait vu qu'on embarquait des bœufs dans une goélette. En troupeau, le museau baveux, ils meuglaient, en fouettant l'air de leur queue... Et la malheureuse répétait :

— Nostre Jésus! Ils ont des cornes, comme des diables... ils ont des cornes!...

On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce n'étaient point là des diables, mais bien d'inoffensives bêtes comme il y en a, partout, sur le continent, et dont le père Milliner disait que, loin de manger les hommes, c'étaient, au contraire, les hommes qui les mangeaient, avec des choux et des pommes de terre... Elle se releva, non encore rassurée, et fit quelques pas avec prudence, étonnée de la nouveauté du spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Et voilà que de l'autre côté du port, sur les hauteurs de Poulgouazec, elle aperçut un moulin à vent dont les grandes ailes, actionnées par une forte brise, tournaient, tournaient dans le ciel... Elle pâlit, se laissa tomber de nouveau, et, le front contre le sol, les bras et les jambes écartés, battant les dalles du quai, elle se mit à hurler :

— La croix de Notre-Seigneur qui tourne... tourne... la croix de Notre-Seigneur qui est folle. Je suis en enfer... grâce... grâce... au secours!

Depuis ce temps, lorsque, par-delà l'eau bleue, ou verte, ou grise, elle suit la ligne sinueuse de la terre bretonne qui se violace dans le lointain, elle se signe aussitôt, s'agenouille sur le galet de la grève, et remercie le ciel, en une fervente action de grâces, de l'avoir délivrée des démons, de l'enfer, de ce dérisoire et sinistre enfer où Satan force la sainte croix de Notre-Seigneur à tourner, tourner, sans cesse, sous le vent continu des blasphèmes et du péché.

XXI

Journée maussade aujourd'hui. Mais je la supporte presque allègrement, car je me dis, je me répète que je n'ai plus que deux jours à passer ici. Et puis l'illustre peintre Barnez, Guillaume Barnez, est venu me voir... Sa prétentieuse nullité, sa vanité incommensurable me sont toujours une joie nouvelle.

C'est à Barnez que cette aventure arriva... Il est bon qu'elle figure, plus tard, dans sa biographie.

Vers le soir M^{me} Barnez eut une dernière convulsion, poussa un dernier râle, mourut... Et longtemps, devant le pâle cadavre qui se glaçait, l'illustre peintre demeura anéanti, les yeux fous, ne comprenant pas, ne pouvant croire que la mort fût venue, comme ça, si vite, lui ravir sa femme... En trois jours, emportée!... En trois jours, elle si belle, d'une chair si glorieuse, d'un dessin si correct, si Renaissance!... En trois jours, elle qui posait, avec de si admirables, de si académiques mouvements, les impératrices, les courtisanes, les nymphes, les martyres... elle qui lui avait valu une médaille d'honneur pour sa *Mort d'Agrip-pine*!... En trois jours!... Il n'y avait pas une semaine qu'elle était là, couchée sur la table à modèle, parmi des soies jaunes, et des coussins écarlates, posant une Cléopâtre... oui, une Cléopâtre, avec laquelle il eût certainement conquis un siège à l'Institut!... Et Barnez revoyait la raideur des bras pendants et cerclés d'or, la lourdeur foisonnante des chevaux épars, le ventre radieux, les seins éblouissants, le rebondissement merveilleux des hanches, le satinage des jambes... En trois jours, tout cela éteint, tout cela perdu, tout cela disparu!... C'était affreux, impossible!

— Mathilde!... ma petite Mathilde! gémissait le malheureux... parle-moi... Ça n'est pas vrai, dis, que tu es morte?... Tu poses pour une Ophélie, pour une Juliette, n'est-ce pas?... Mais tu n'es pas morte... tu vis... ah! parle-moi...

Mais, sur ses lèvres, il sentit le froid des lèvres mortes, un froid qui le brûla comme un fer rouge. Alors il s'affaissa, le long du lit, enfouit sa tête dans les draps, sanglota :

— Mon Dieu! mon Dieu!... Elle ne pose pas.

Il ne voulut de personne pour veiller sa femme et consigna sa porte aux consolations importunes. Seul, il procéda à la toilette funèbre; seul, il disposa sur le lit les fleurs, les grappes odorantes de lilas blancs, les roses blanches, les grands lis blancs, les boules de neige. Parée d'une robe blanche et sur la blanche jonchée couchée, Mathilde semblait dormir.

L'année précédente, Barnez avait perdu un enfant, son fils unique, un enfant joufflu, rose, potelé, délicieux, qui déjà posait comme un petit homme, pour les Amours et pour les Anges. Et voilà qu'on lui arrachait sa femme, maintenant!... Désormais, il ne lui restait plus personne à aimer et il était seul, si seul que la pensée de la mort lui fut, un instant, consolante... À quoi bon vivre? Et pour qui, mon Dieu? Et pourquoi?... Tout s'écroulait... tout... jusqu'aux égoïstes jouissances de l'art, jusqu'à ce délicieux martyre de créer; jusqu'à ces enthousiasmes divins, ces sublimes folies qui, d'un ton de chair, d'un reflet d'étoffe, d'un coup de soleil sur la mer, d'un lointain perdu dans les brumes, font surgir, surgir et palpiter, les poèmes du rêve éternel... les médailles, les commandes de l'État, les décorations, les prix forts... Pendant quelques minutes, il eut l'idée de faire un double cercueil au fond duquel il pourrait, lui aussi, s'allonger à côté de sa chère femme... Sa chère femme... sa Cléopâtre... son Agrippine... sa Niobé, sa Reine de Saba!... Mon Dieu!... mon Dieu!... Et lui, son petit Georges, qui, tout nu, tout bouclé de blond, une rose au bec, un carquois en sautoir, sortait si délicieusement des enroulements de banderoles fleuries... ou qui volait, dans des fonds d'ocre, avec des ailes bleues!... Mon Dieu!... mon Dieu!...

Dans la nuit, succombant à la fatigue, aux brisements de l'émotion, il s'endormit... Quand il se réveilla, le soleil inondait la chambre mortuaire de clartés joyeuses... vibrantes. Barnez se

repentit de s'être laissé engourdir par le sommeil. Il s'accusa même :

— Et j'ai dormi!... Pendant qu'elle... Ah! ma bien-aimée, pardon! C'est vrai pourtant qu'elle est morte... Que vais-je devenir? Je n'ai plus rien, rien... La peinture?...

Il fit un geste de colère, de menace.

— La peinture... Ah! oui, la peinture!... Je lui ai sacrifié l'amour de ma femme, de mon fils... Si, au lieu d'être peintre, j'avais été avocat, comptable, tailleur, n'importe quoi... ces deux êtres chéris que j'ai perdus, que j'ai tués — car je les ai tués — vivraient encore... Non, non, plus de peinture, jamais... Je brise ma palette...

Très pâle, les paupières gonflées, Barnez regarda sa femme, longuement, douloureusement.

— Misérable!... je suis un misérable!... Je n'ai pas su, je n'ai pas su... les aimer, sanglotait-il.

Mais, peu à peu, ses yeux perdirent leur expression de douleur, et, peu à peu, le regard, tout à l'heure angoissé et humide, eut cette concentration, cette tension de toutes les forces visuelles qui font brider, dans un clignement féroce, l'œil du peintre, quand il se trouve en présence d'une nature qui l'intéresse. Et il s'écria :

— Quel ton!... ah! sacristi! quel ton!

Traçant, ensuite, avec le doigt, un lent cercle isolateur qui enveloppait le front, la joue et une portion de l'oreiller, il se tint ce discours :

— La beauté de ça... hein? Non, mais, l'étrange de ça!... la finesse, la délicatesse, la modernité de ça?... Mazette!... il n'y a pas à dire... c'est du Manet!...

Il touchait le nez, dont les narines pincées n'étaient plus que deux petites taches violettes.

— Le ton de ça?... C'est inouï!

Il indiquait l'ombre sous le menton, une ombre transparente, d'un rose bleu, infiniment délicat :

— Et ça?... Ah! nom d'un chien!... Est-ce fin?... Un nuage, quoi!...

Son doigt revenait au front, aux cheveux, à l'oreiller.

— Et le rapport de ça... Et l'arrangement de ça?... Non! mais c'est épâtant!

D'un large mouvement circulaire, sa main se promenait sur la robe, sur le drap chargé de fleurs...

— Et les blancs de ça?... Nom de nom!... C'est superbe! Et ce que c'est moderne! Et ce que ça leur ficherait un coup, au Salon!...

Une fleur, glissant sur le bord du drap, tomba sur le tapis. Barnez la ramassa, la remit en place, redonna de l'air ça et là aux autres fleurs... Puis il se recula, cligna de l'œil, mesura, de ses deux mains, l'espace que le motif prendrait dans la toile, et il dit :

— Une toile de trente... Ça irait comme un gant... comme un gant...

Son pied battait la mesure, sa tête, balancée de droite à gauche, marquait les mouvements d'un rythme cocasse, et il chantait :

— Comme un gant, comme un gant... Carolus-Duran ¹...

Ayant installé un chevalet dans la chambre, il se mit à travailler avec acharnement. Durant toute la journée, on n'entendit, près du corps inerte, verdissant parmi les bottelées de fleurs, que le tapotement de la brosse sur la toile, et, de temps à autre, le chant d'une monotone et incohérente scie d'atelier que Barnez fredonnait, d'habitude, pour accompagner son travail :

*Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme ²,
Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme :
Jaune de chrome!...
Et tra déri, déra... Tra la la la la!*

Le lendemain matin, dès le jour apparu, il avait repris son travail, se hâtant, fiévreux, maugréant contre le menton de Mathilde, dont il ne pouvait « attraper la valeur ».

1. Carolus-Duran (1837-1917), peintre académique, spécialisé dans les portraits mondains, et auteur notamment de la *Dame au gant* (1869, Musée d'Orsay). Souvent tympanisé par Mirbeau, qui voyait en lui un vulgaire tapissier.

2. Léon Bonnat (1833-1922) spécialisé dans les portraits à la ressemblance photographique, et Léon Gérôme (1824-1904) auteur de toiles antiques, extrêmement hostile aux impressionnistes, sont deux gloires de l'Institut et, à ce titre, souvent moqués par Mirbeau.

— Mais avec quoi est-il fait, ce sacré menton?... Et puis, tout fiche le camp... Hier c'était lilas, aujourd'hui c'est orangé... Mes rapports n'y sont plus... Allons, bon!... du vert, maintenant... Ah! ma pauvre Mathilde... tu ne poses plus comme autrefois!... pauvre mignonne... ta joue gauche qui ne tourne pas... et les contours qui se raidissent... Nom d'un petit bonhomme! que c'est embêtant... Ces choses-là... ça devrait s'enlever dans la séance... Tiens!... c'est pas mal, ça!... Zut!... je n'ai plus de cadmium...

Et fouillant dans sa boîte, il se reprit à fredonner d'une voix rageuse :

*Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme,
Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme :
Cadmiôme!...
Et tradéri, déra...*

Barnez fut interrompu par l'entrée soudaine du valet de chambre.

— Eh bien?... qu'y a-t-il?... Je t'ai défendu de me déranger.

Le valet répondit gravement :

— Monsieur, c'est les Pompes funèbres!

Barnez éclata :

— Les Pompes funèbres?... Quelles Pompes funèbres?

— Mais Monsieur sait bien...

— Ah! oui, c'est vrai... Envoie-les au diable...

— Mais, Monsieur, répliqua le larbin... c'est pour Madame!

— Eh bien, quoi... Madame!... Je n'ai pas fini. Il me faut encore deux heures... Occupe-les, les Pompes funèbres... donne-leur à boire... fais-leur visiter l'atelier... Ou plutôt non... écoute...

Il fit signe à son domestique d'approcher, et gaiement, avec une grimace gamine sur ses lèvres, une grimace où se trouvait tout entier le bohème qu'il avait été jadis, il recommanda :

— Tu leur diras, aux Pompes funèbres, qu'ils se sont trompés de maison; et que c'est dans la rue à côté.

Et il se remit à peindre.

Le soir, au retour de l'enterrement, Barnez s'enferma dans la chambre. Et longtemps, l'œil sombre, le front plissé, la tête dans les mains, il resta, prostré, devant la toile, tout ce qui lui restait désormais de sa chère Mathilde. Au bout d'une heure, comme la nuit venait, il se leva :

— Ah! Je vois bien tout ce qu'il y aurait encore à faire, soupira-t-il... Ça n'y est pas... Mais quoi!

Et regardant le lit vide, où quelques fleurs, oubliées, tristement se fanaient, il ajouta, avec un regard suprême :

— Il me faudrait la nature!

Depuis ce temps, Guillaume Barnez est tout triste. Il me confie ses découragements :

— Je ne peux plus travailler, me dit-il. Et si je n'avais pas de vieilles toiles, dans mon atelier, je ne sais pas, en vérité, comment je vivrais... Tu te rappelles mon *Souper chez Néron*?... Oui... Eh bien, avant de venir ici, je l'ai vendu à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, pour des *Noces de Cana*!... Et puis... qu'est-ce que tu veux?... l'Art est perdu, maintenant... Il n'y en a que pour les Monet... pour les Renoir... pour les Cézanne... C'est honteux!... Ah! ma pauvre Mathilde a bien fait de mourir...

J'essaie de le consoler :

— Tu te plains?... Et tu es toujours l'illustre peintre Guillaume Barnez. Et tu viens d'être nommé à l'Institut!

— Illustre?... parbleu! Certainement, je suis illustre... Je suis illustre plus que jamais... Seulement quand, par hasard, une de mes toiles passe dans une vente, à l'Hôtel Drouot... eh bien, elle est adjudgée dix-sept francs... avec le cadre... Je te dis que l'Art est perdu... perdu... perdu!...

Et, sur cette prophétie lugubre, il me quitte...

Quelques minutes plus tard, ému, malgré tout, par la situation de Guillaume Barnez, que j'avais connue, jadis, si brillante, je montais m'habiller pour le dîner. Quelqu'un, derrière moi, dans l'escalier, m'appela :

— Monsieur Georges?... Hé!... chez monsieur Georges... je vous prie?...

Je me retournai. C'était M. Tarte, M. Tarte lui-même, en tenue de cheval, et qui, fringant, fredonnant, une fleur d'arnica à

la boutonnrière de son pardessus mastic, rentraît d'une excursion au port de Vénasque.

— Hé! bonsoir... me salua-t-il... Je suis fort content de vous voir, cher monsieur Georges... fort content, en vérité...

Et serrant, à la briser, ma main dans ses mains gantées de peau de chien, il répéta, souriant :

— Fort content... fort content... Ah! vous n'imaginez pas à quel point vous m'êtes sympathique, mon cher monsieur Georges... Non, là, vraiment... vous m'êtes un ami... un véritable ami... D'ailleurs, aujourd'hui... j'aime tout le monde... Vous entendez... j'aime tout le monde!...

Ces effusions de M. Tarte m'étonnèrent grandement. Il n'était point dans ses habitudes de les prodiguer de la sorte. Bien au contraire.

C'était un petit homme sec, nerveux, maniaque, de geste fébriles, de voix insolente, et qui s'irritait à propos de tout et de rien. Il était, pour ainsi parler, le cauchemar de l'hôtel. Pas un repas qui ne fût troublé par ses discussions, ses incessantes récriminations. Il ne trouvait jamais rien de bien, il se plaignait du pain, du vin, du bifteck, des garçons, de ses voisins. Ses exigences acrimonieuses s'étendaient même sur le système des *water-closets*, qu'il ne jugeait pas assez perfectionné. Il nous était à tous un supplice quotidien. Et voilà que tout à coup, il se montrait d'une gaieté affectueuse, débordante, et que son visage, toujours plein de colère, rayonnait, tel celui d'un amoureux ou d'un héritier...

Que lui était-il donc arrivé?... Est-ce que les excursions dans la montagne noire et caverneuse adoucissent les mœurs?... Cela m'intrigua, de savoir la cause de cette brusque transformation.

— Alors, joyeuse excursion, monsieur Tarte? demandai-je.

— Excellente, cher monsieur Georges... excellente... oh! excellente.

Et comme nous étions, à ce moment, arrêtés devant sa chambre, M. Tarte me dit :

— Voulez-vous me faire un grand, grand plaisir?... Entrez chez moi une minute... oh! une minute seulement, cher monsieur Georges... car il faut que je vous raconte mon excursion... que je raconte à quelqu'un mon excursion... à quelqu'un de cher... comme vous... Je vous en prie!

J'aime les originaux, les extravagants, les imprévus, ce que les physiologistes appellent les dégénérés... Ils ont, du moins, cette vertu capitale et théologale de n'être pas comme tout le monde... Un fou, par exemple... J'entends un fou libre, comme nous en rencontrons quelquefois... trop rarement, hélas! dans la vie... mais c'est une oasis en ce désert morne et régulier qu'est l'existence bourgeoise... Oh! les chers fous, les fous admirables, êtres de consolation et de luxe, comme nous devrions les honorer d'un culte fervent, car eux seuls, dans notre société servilisée, ils conservent les traditions de la liberté spirituelle, de la joie créatrice... Eux seuls, maintenant, ils savent ce que c'est que la divine fantaisie...

Vous pensez si j'acceptai l'offre que me faisait M. Tarte.

— Mais comment donc?... Enchanté, monsieur Tarte...

Et je pénétrai, avec lui, dans sa chambre.

Avec empressement, il me désigna un siège, aussi confortable que le permet l'état de la civilisation et du mobilier pyrénéens. Et lui-même s'enfonça, s'engloutit dans un fauteuil.

— Ah! monsieur, cher monsieur Georges, s'exclama-t-il en s'allongeant voluptueusement... vous ne sauriez croire à quel point je suis heureux... heureux... heureux! Maintenant, je puis respirer... J'ai un poids de moins sur le cerveau, sur le cœur, sur la conscience... Oui, j'ai en moins, sur le crâne, le poids de la Maladetta et de toute la chaîne des Monts-Maudits. Je suis libre, enfin je me sens léger, volatil, impondérable, si j'ose ainsi dire... Il me semble que je viens de sortir d'un long, angoissant, infernal cauchemar, et que, autour de moi, au-dessus de moi, en moi, c'est la lumière... la lumière... la lumière... Enfin, j'ai reconquis la lumière...

— Et que vous est-il donc arrivé de si extraordinaire? Quel événement merveilleux? Quel miracle?

La face toute heureuse, les bras mollement balancés en dehors des accoudoirs du fauteuil, s'étirant comme un chat dans une détente délicieuse de tous ses organes, M. Tarte répondit :

— Cher monsieur Georges... ah! cher monsieur Georges... j'ai tué un homme!

Et, sur son visage et dans sa voix, il y avait une expression de soulagement, de délivrance, une ivresse d'âme exorcisée.

— J'ai tué un homme... j'ai tué un homme!...

Sur un mouvement de surprise que je ne pus réprimer, M. Tarte m'imposa silence d'un geste de la main :

— Ne vous récriez pas... fit-il, ne m'interrompez pas... et laissez-moi vous raconter cette joie libératrice qui m'échut aujourd'hui, d'avoir tué — ah! comparez la douceur fontaine de ce mot — d'avoir tué... un homme!...

Et, en petites phrases courtes, heurtés, saccadées, il parla ainsi :

— Mon cher monsieur Georges, je souffre d'une pharyngite chronique... Elle a, jusqu'ici, résisté à tous les traitements... Cette année, mon médecin m'ordonna les humages de X... Vous savez ce que c'est?... Il paraît que c'est miraculeux... Bref, je vins humer ici... La première fois que j'entrai dans la salle de humage, l'appareil qui m'était prescrit était déjà occupé... Il y avait un monsieur... Le nez, la bouche, le menton enfouis dans l'embouchure du tube, il humait avec conviction. Je ne le voyais pas bien... Je ne voyais de lui qu'un immense front, chauve et montueux, et pareil à une route de sable jaune entre deux berges de cheveux roux... Tel que je le voyais, il me parut d'une vulgarité dégoûtante... Je dus attendre trois quarts d'heure... Cela m'impatienta, et je me promis d'arriver plus tôt le lendemain... Le lendemain, quand j'arrivai, le monsieur était là... Le jour suivant, j'avançai mon heure... Encore lui... « Ah! c'est très fort... m'écriai-je, il ne quitte donc jamais le tube? » Et j'éprouvai contre cet homme une haine violente... terrible... vous ne pouvez pas vous imaginer... Cette haine grandit, s'exaspéra de jour en jour, car — vous ne me croirez pas, et cependant rien n'est plus vrai — pas une fois, durant vingt-cinq jours, non, pas une seule fois, je ne trouvai l'appareil libre... La première chose que j'apercevais en entrant dans la salle, c'était ce front... Et ce front semblait me narguer... rire de moi... Oui, en vérité, il riait de moi... Jamais je n'aurais cru que le simple front d'un homme chauve pût contenir tant de provocations en si peu de cheveux... Ce front m'obséda... Je ne vis plus que lui, partout... Plusieurs fois, il me fallut me raisonner, me retenir, pour, armé d'un marteau, d'une massue, ne pas frapper ce front obstinément ironique et ricanant... Ma vie devint intolérable. Ah! cher monsieur Georges, j'ai connu, durant ces vingt-cinq jours, l'étrange et douloureux supplice de ne penser qu'à tuer cet homme, et de ne pas

oser... Le meurtre était en moi... à l'état de désir vague, mais non à l'état d'acte résolu... C'est une horrible souffrance... C'est dans ces conditions morales, et aussi pour échapper, ne fût-ce que quelques heures, à cette obsession affolante du meurtre, que je décidai de faire l'excursion du port de Vénasque... Je partis donc, ce matin. J'avais un bon guide... un bon cheval... le ciel était un peu voilé; à mesure que je montais, il se dégageait de ses brumes... se faisait radieux... éblouissant... Mais la montagne est terrible... Elle n'éveille que des idées de désolation et de mort... Loin de me distraire de mes préoccupations, elle en augmentait la puissance sinistre... À un certain endroit, l'idée me vint, véritablement providentielle, de quitter la route connue, la route des touristes, et d'atteindre un sommet où la neige étincelait dans le soleil... J'abandonnai mon cheval à la garde du guide, et seul, avec rage, j'attaquai une sorte de sente dans le roc, qui montait, à pic, au bord d'un gouffre... Rude ascension... Vingt fois, je pensai rouler dans le gouffre... Je m'acharnai... Quand, tout à coup, je me trouvai face à face, et poitrine à poitrine, avec un homme qui descendait l'étroite sente... Ah! jour de Dieu!... C'était mon homme... l'homme du tube... Mon sang ne fit qu'un tour dans mes veines... À ce point précis de notre rencontre, le passage était si étroit qu'il était impossible à deux hommes de le franchir de front sans s'aider mutuellement, et avec quelles précautions!... « Donnez-moi votre main, dis-je à l'homme... et prenez bien garde... car l'endroit est dangereux, et profond l'abîme... on n'en remonte pas! » Et, comme il me tendait sa main, l'imbécile, le triple imbécile, d'une poussée, d'une chiquenaude, je lui fis perdre l'équilibre. Il tomba... « Ah! mon Dieu! » s'écria-t-il. « Bonsoir, bonsoir, bonsoir! » Je le vis rouler, rebondir d'un roc à l'autre... Et il disparut dans l'abîme... On a bien raison de dire que les paysages ne sont que des états de notre esprit... Car, aussitôt, la montagne me parut resplendissante de beautés inconnues... Oh! l'enivrante journée!... Quel apaisement!... Quelle sérénité!... Et comme il monte des abîmes une musique surhumainement délicieuse.

M. Tarte se leva :

— Comme cela, voyez-vous, me dit-il après un court silence, c'est net, c'est propre... Je n'ai pas de sang aux doigts, ni de cervelle sur mes habits... Et l'abîme est discret... Il ne va pas

raconter ses petites histoires à tout le monde. Je suis heureux... heureux... je respire... Ouf!...

Puis, regardant sa montre :

— Mais il est tard... Allez vous habiller, car je compte être joyeux ce soir... très joyeux... Oui, cher monsieur Georges, ce soir... du champagne à flots... des petites femmes... Ohé!... Ohé!...

— Et demain?... fis-je.

— Demain?... Eh bien, demain, je ne verrai plus ce front... et je humerai la guérison avec tranquillité... À tout à l'heure!...

Et, doux, souriant, brave homme, M. Tarte m'accompagna jusqu'à la porte.

XXII

Je ne vous dirai point par quelle suite de circonstances étranges je fus amené à recevoir, aujourd'hui, cette étrange confession, que je publie uniquement pour son grand intérêt dramatique. Je ne suis pas un dénonciateur, et j'ai toujours eu pour principe — et je m'en suis toujours applaudi — de laisser la justice se débrouiller, toute seule, parmi les crimes qu'elle est chargée de rechercher et de punir. Je n'entends pas me faire son pourvoyeur... bien au contraire... Qu'elle se débrouille donc avec Ives Lagoannec, comme avec M. Jean-Jules-Joseph Lagoffin... Il va sans dire que j'ai changé les noms de cette histoire... Précaution superflue, d'ailleurs, car l'homme qui me la conta est désormais, grâce à moi, en sûreté...

Voici donc cette confession :

Je m'appelle Ives Lagoannec. Avec un tel nom, de quel pays voulez-vous que je sois, sinon de Bretagne? Je suis né dans les environs de Vannes, en Morbihan — hihan! hihan! — qui est tout ce qu'il y a de plus bretonnant dans toute la Bretagne. Mon père et ma mère étaient de petits cultivateurs, très malheureux, très pieux et très sales. Ivrognes aussi, cela va de soi. Les jours de marché, on les ramassait dans quel état, mon Dieu!... le long des chemins. Et bien des fois ils passèrent la nuit à dormir et à vomir au fond des fossés. Selon la coutume du pays, je grandis dans l'étable, avec les cochons et les vaches, comme Jésus. J'étais tenu si malproprement, j'avais sur moi tant et tant d'ordures accumulées que, lorsque mon père venait, le matin, nous réveiller, les animaux et moi, il fallait quelques minutes

avant de me distinguer des bouses. On m'éleva dans toutes sortes de superstitions. Je connus par leurs noms les diables de la lande, les fées de l'étang et de la grève. Avec le *Pater et l'Ave*, quelques cantiques en l'honneur de sainte Anne, et l'histoire miraculeuse de saint Tugen ¹, c'est tout ce que je connus. J'appris aussi à honorer le Révérend Père Maunoir ² qui, par une simple imposition de la main sur la langue des étrangers, leur inculquait le don de la langue bretonne, ainsi qu'il appert d'une fresque remarquable que tout le monde peut voir en la cathédrale de Quimper-Corentin... Je puis dire, non sans orgueil, que j'étais un des enfants les mieux instruits et les plus savants de la contrée

Tout le long du jour, jusqu'à l'âge de quinze ans, je gardai, dans la lande, un petit cheval roux, un petit cheval fantôme, sur le museau duquel, à force de se frotter aux ajoncs, avaient poussé deux longues moustaches grises. Et trois brebis, noires comme des démons, avec des yeux rouges et aussi de longues barbiches pointues de vieux bouc me suivaient en clopinant et bêlant. C'est le cas de se demander de quoi tout cela vivait. De l'air du temps, sans doute... à la grâce de Dieu, probablement, car, pour ce qui est de l'herbe, il n'y en avait ni gras ni lourd dans la lande, je vous assure.

Enfin, j'étais un garçon bien obéissant et bien respectueux, craignant Dieu, respectant le diable, et toujours seul. Jamais une pensée mauvaise, comme en ont tant d'autres enfants, n'était entrée dans ma cervelle. Pour être tout à fait juste, je devrais dire que jamais aucune pensée, de quelque nature qu'elle fût, n'était entrée dans ma cervelle... pas même le soir où, ma mère étant morte, mon père fit venir ma sœur, qui était mon aînée, dans son lit... Ne vous récriez point, et ne croyez pas que c'est là une dépravation de l'instinct, une débauche contre-nature... Non... c'est l'habitude chez nous, et ça n'empêche pas de vivre en braves gens, de faire ses dévotions et de suivre les pèlerinages...

1. Saint breton, honoré dans une chapelle située entre Audierné et la pointe du Raz. Un grand pardon s'y déroulait le dimanche précédant le 24 juin. Il était censé guérir de la rage.

2. Julien Maunoir (1626-1686), jésuite quimpérois, auteur de cantiques en breton et d'une *Vie de Saint Corentin*.

Au contraire... Mon père eut de ma sœur deux enfants qui furent mes frères aussi bien que mes neveux... Ils ne vécurent que peu de mois... Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, qui n'a aucun rapport avec la suite de mon histoire... Et qu'est-ce que cela peut bien vous faire?...

Comme tout le monde, je fis mon service militaire, et j'eus bien de la peine à apprendre quelques mots de français, car je ne parlais que le breton... de quoi je tirai beaucoup d'avaries et beaucoup de horions. Quant à lire et à écrire, ça, par exemple, en dépit de mes efforts et de mon application, il me fallut y renoncer... Pour m'être obstiné à ce travail, tout ce que je gagnai, en fin de compte, ce fut une espèce de fièvre cérébrale dont je faillis mourir et dont je sens bien, parfois, qu'il m'est resté dans le crâne quelque chose de pas naturel. Mais je garde de ma convalescence, à l'hôpital de Brest, et d'une certaine sœur Marie-Angèle, dont les mains blanches retinrent mon âme qui voulait s'envoler hors de moi, un souvenir charmant et très doux. J'y pense souvent, comme à ce grand cygne que je vis, un soir d'hiver, passer au-dessus de la lande... une fée peut-être... et peut-être l'âme d'une sainte, comme l'était cette si jolie sœur Marie-Angèle qui me sauva de la mort...

Il n'y a pas d'exemple qu'au sortir de l'armée, un Breton se trouvant dans les conditions où j'étais, ne se fasse domestique. La Bretagne est la terre classique du servage. Elle sert Dieu, la patrie et les bourgeois... Je me fis donc domestique.

J'entrai, comme second charretier, dans une grande ferme, près de Quimper. C'est là qu'il m'arriva une aventure assez singulière et que je pourrais appeler l'aventure du petit lièvre. J'ai toujours eu l'idée qu'elle avait eu un rapport indirect avec ma destinée... même une influence sur ma destinée. Voici ce que c'est.

Un soir, Jean, ouvrier comme moi à la ferme, revenait, ses outils sur l'épaule, des champs où, toute la journée, il avait durement travaillé. Il entra triomphalement dans la cour, agitant au bout de ses mains quelque chose qui gigotait. Il commençait à faire nuit; on ne distinguait plus nettement les objets.

— Qu'est-ce que tu as? demanda le maître, qui se lavait les mains à la pompe.

— C'est un petit lièvre que j'ai pris dans la haie du Clos-Sorbier, répondit Jean.

— Sacré Jean!... fit le maître... Et qu'est-ce que tu veux en faire, de ce lièvre?

— Je veux l'élever, donc!

Et il demanda :

— Vous me permettez bien, le maître, de mettre mon petit lièvre dans le clapier, à côté des lapins... et de tirer une goutte de lait, le matin, pour le faire boire?

— C'est la maîtresse que ça regarde, mon garçon...

— Oh! la maîtresse voudra bien...

Moi, sous le hangar, je dételais les chevaux. Je murmurai d'une voix mauvaise :

— Pardi!... Il rapporterait le loup-garou, ou bien la piterne, qu'on le remercierait encore, ce chameau-là... Si c'était moi?... Ah! malheur!

Je bourrai mes chevaux, et lançai un gros juron.

— Allons! dit le maître... voilà Ives encore jaloux... Tais-toi, animal. Tu sais que je n'aime pas ça, et je commence à en avoir assez de tes manières.

Je m'exaspérai, et d'un ton aigre :

— Mes manières... Je dis une chose juste, et vous ne me faites pas peur...

Le maître haussa les épaules et ne me répondit pas, et, tandis que, sous le hangar, je continuais de maugréer, il entra dans la maison où la soupe du soir attendait, fumante, sur la table. Je ne tardai pas à venir, ayant rentré mes chevaux... Jean vint ensuite, après avoir disposé un coin vide du clapier, pour son petit lièvre. Le repas fut silencieux. J'avais un air grognon et farouche... Jean, le visage très doux, rêvait, sans doute, aux gentilles des petites bêtes... Quand nous gagnâmes nos lits, je m'approchai de Jean et lui dis, très bas, les dents serrées :

— Je te ferai ton affaire... va... tu verras...

Jean, très calme, répondit :

— Je ne te crains point...

Et je compris, enfin, pourquoi je détestais Jean... Je le détestais parce qu'il était sympathique à tout le monde, dans la ferme et dans le pays. Doux, complaisant, de gestes moins lourds que les autres, courageux au travail, les hommes et les femmes

l'aimaient. Je ne pouvais supporter cette supériorité, moi que, je ne sais pourquoi, tout le monde détestait... Chaque bonne parole, chaque compliment retentissaient en coups sourds, de haine, dans mon cœur... Bien souvent, je lui avais cherché des querelles qu'il évitait avec une ironie charmante. Bien souvent j'avais cherché à l'attendre le dimanche soir, quand il revenait de la ville, à me jeter sur lui, à lui fracasser le visage avec des pierres... Mais je redoutais les suites du meurtre. Je n'osais pas non plus aller trop loin dans l'insulte, sachant que le maître n'hésiterait pas entre Jean et moi.

Ce soir-là, dans l'écurie, sur mon grabat, je m'étendis plus mordu que jamais par la haine. Ma poitrine grondait comme une machine trop chauffée, et je serrais les draps de mon lit, avec des gestes d'étrangleur... Des images de meurtre me poursuivirent toute la nuit, et je ne pus dormir... Oh! tuer Jean!... Il me semblait que toute douleur eût soudain disparu de mon âme... Tuer Jean!... Oh! tuer Jean!... Il me semblait que je pourrais, après cela, aimer les autres, que je pourrais peut-être aimer mes chevaux, mes bons chevaux que je bourrais de coups, depuis que Jean m'avait versé dans le cœur le poison de l'universelle haine. Oh! tuer Jean!... Au lieu de repousser les rouges images, les rouges et fugaces images de mort qui passaient devant moi, dans les ténèbres de l'écurie, je m'efforçais de leur donner une forme moins vague, un corps haï, la forme et le corps de Jean égorgé à mes pieds et râlant... Et j'en éprouvais un soulagement momentané... Ce fut comme une goutte d'eau fraîche sur les lèvres d'un voyageur mourant de soif... Oh! tuer Jean!

Le petit lièvre grandissait... Chaque fois que Jean revenait des champs, il allait porter un peu de lait à l'animal et remettre de la paille fraîche dans le clapier. Il lui disait des choses douces et de petites chansons naïves, comme à un enfant... À la ferme, on aimait le lièvre, parce qu'on aimait Jean... Tout le monde demandait à Jean :

— Eh bien?... Et ton petit lièvre?

Jean répondit avec un bon sourire :

— Il vient bien... il boit bien... il a des yeux bien éveillés...

Moi, je détestais le lièvre, parce que je détestais Jean. Chaque fois qu'on parlait du lièvre, devant moi, je me sentais comme une

affreuse brûlure dans la poitrine... Et ces soirs-là, en allant nous coucher, je disais à Jean :

— Canaille! Tu verras que je te ferai ton affaire...

Une nuit, ne pouvant plus rester dans mon lit, je me levai, j'allumai la lanterne de l'écurie, et sortis dans la cour... J'étais nu-pieds, en chemise... Je longuai le bâtiment où Jean dormait, à cette heure, m'arrêtai quelques secondes près de la fenêtre derrière laquelle était Jean, puis je continuai ma route. Les chiens de garde vinrent me flairer et, me connaissant, n'aboyèrent pas. J'aurais bien voulu leur donner des coups de pied, mais je craignis le bruit de leurs plaintes dans la nuit. Pourquoi? Je n'en sais rien... Je ne savais pas où j'allais et ce que je voulais. Arrivé près du clapier, je m'arrêtai de nouveau... puis je m'agenouillai... Je me couchai sur la terre, au ras d'un petit grillage à travers lequel passaient des brins de paille, et des mèches d'herbe que la lanterne éclairait... Et je criai, entre mes dents, où la voix s'étouffait :

Canaille!... Sale canaille!...

J'ouvris le grillage, écartai la paille et les herbes, plongeai ma main dans le trou...

— Je te trouverai bien... va!... Tu as beau te cacher... je te trouverai bien, sale canaille!...

Ma main tâtonna quelque temps et ramena enfin quelque chose de chaud et de mou, une boule fauve que je présentai à la lumière de la lanterne... le petit lièvre...

— Ah! ah!... C'est toi!... C'est bien toi...

Et ma voix s'étranglait, très basse, très rauque...

— Oui, c'est bien toi... Enfin!... Dis-moi que tu es Jean, sale bête!...

Le petit lièvre avait ses oreilles couchées... Je ne voyais dans son pelage hérissé que la pointe de son museau qui remuait, et son œil noir, où la vie semblait chavirer, sous un grand vent d'effroi.

— Dis-moi que tu es Jean?... répétais-je... Jean... Jean... Jean!...

J'approchai le lièvre plus près encore de la lanterne.

— Que je te voie... que je te voie mourir!... Jean... Jean... Car tu es bien Jean, dis?... Je te reconnais. Tu es Jean... Que je te voie mourir!

Et j'empoignai le lièvre sous la gorge :

— Ah! ah!... Il y a longtemps que je veux te faire souffrir... il y a longtemps que je veux te faire mourir... Car tu es Jean... tu es son âme, son âme que je hais... que je hais...

Et je serrai le lièvre sous la gorge.

La tête de l'animal sembla grossir démesurément... Son œil jaillit de l'orbite... Il essaya de me déchirer la main avec ses pattes... longtemps il se débattit sous mes doigts... Et à mesure que sa vie s'éteignait, que ses mouvements devenaient plus faibles, je criais :

— Ah! enfin! Je te tiens... Jean. J'ai ta vie misérable... Tu ne me feras plus souffrir... Et jamais plus personne ne t'aimera... jamais plus...

Des frissons de volupté me couraient par tout le corps... Véritablement je crus défaillir, inondé par un flot brusque de joie trop forte...

Quand le petit lièvre fut mort, je le rejetai dans le clapier, fermai le grillage et rentrai dans l'écurie où je me couchai... Les membres brisés, le cerveau vide, je m'endormis profondément comme un homme sans remords... comme un homme délivré.

Le lendemain, je pus regarder Jean, d'un regard tranquille, sans haine... Et depuis cette nuit-là, pas une seule fois il ne m'arriva de me montrer brutal et méchant envers mes chevaux, du moins tant que je restai à la ferme.

Je n'y restai pas longtemps.

J'entrai ensuite chez un notaire de Vannes... puis chez un médecin de Rennes... Rien de particulier à dire, sinon qu'on y fut content de moi. À la vérité, j'étais ponctuel, sobre, soumis, de bonne conduite... et je suppléais à mon ignorance totale du service bourgeois par des trucs d'ingénieuse mnémotechnique. Pas une fois, je ne fus repris de cette crise de haine et de meurtre qui m'avait tant fait souffrir à la ferme de Quimper. C'est à croire que le petit lièvre n'était autre que le diable, et qu'ayant étranglé le diable, j'avais tué, du même coup, les mauvais désirs qu'il me suggérait... Mais je ne gagnais que très peu d'argent et je n'avais qu'une idée, me rapprocher de Paris, où l'on disait que, dans les places, il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser de l'or et de l'or, à poignées...

Après le médecin de Rennes, qui, en sa qualité de président de la congrégation de Saint-Yves, ordonnait à ses malades plus de prières que de purgations, ce fut une riche dame veuve, à Laval. Je ne demurai là qu'un mois, car, étant très avare et très dévote, elle nous laissait crever de faim, pieusement... De Laval, dont je n'ai pas autre chose à raconter, je passai au Mans, chez un ingénieur — ah! le pauvre homme, qu'il était cocu! —, et du Mans, à Chartres, chez un évêque... Cela ne vous paraîtra pas croyable, et pourtant rien n'est plus vrai. À cette époque j'étais vierge... Les femmes ne me disaient rien, et je ne disais rien aux femmes. Mais la cuisinière de l'évêque, une grosse dondon à triple gorge et à quadruple ventre, se chargea de m'apprendre, un soir d'orage, ce que c'est que l'amour, après m'avoir forcé à boire, coup sur coup, cinq verres de chartreuse, dont je fus si malade que je pensai étouffer... Par la suite, elle s'acharna sur moi, cette vieille vampire, avec une voracité tellement gloutonne, que je serais sûrement mort d'épuisement, si je n'avais pris le parti de m'enfuir, un beau matin... Elle avait un truc vraiment peu ordinaire... Avant de faire l'amour, elle se signait trois fois, et elle m'obligeait à me signer aussi, comme lorsqu'on entre dans une chapelle bénite... Ainsi, vous croyez? Enfin, de Chartres, j'arrivai à Paris, dans un bureau de placement... Je crus, cette fois, que j'avais conquis le monde.

Vous le voyez, je suivais mon idée et je faisais la ligne, sans m'écarter, à droite ou à gauche, du but suprême où rayonnait la Fortune...

En ces diverses étapes, je formais et j'acquerrais la science de mon métier, au point que, débarquant à Paris, je pouvais servir, je ne dis pas chez des princes et des ducs, mais dans de braves maisons bourgeoises aussi bien comme cocher que comme valet de chambre.

Le surlendemain de ma triomphale entrée dans la capitale, je fus présenté à un vieux petit monsieur, tout en deuil, à qui il venait d'arriver un affreux malheur. Son cocher — le cocher que je devais remplacer — avait assassiné sa femme, dans des conditions mystérieuses, et pour des raisons toujours inconnues des magistrats, à l'heure qu'il est. Il me raconta ce tragique événement avec beaucoup de discrétion et de tristesse. Il avait une figure un peu ridée et très sournoise, un long pardessus ouaté

comme une douillette de prêtre, et ses mains très blanches faisaient, en remuant, un petit bruit d'osselets. Comme il lisait mes certificats, qui étaient excellents, il me dit en hochant la tête, et avec de l'effarement dans son regard :

— Les siens aussi étaient parfaits...

Il ajouta timidement :

— Vous comprenez, il me faut des renseignements précis et sérieux sur les serviteurs que j'engage... Car, maintenant, je suis tout seul... Et si je tombais encore sur un assassin, ce n'est plus ma femme... c'est moi qui serais assassiné... Ah! Ah!... vous comprenez... Je ne peux prendre, comme ça, le premier venu...

— Monsieur peut croire que je ne suis pas le premier venu... déclarai-je... Un domestique qui serait le premier venu n'aurait pas servi chez un évêque...

— Sans doute... sans doute... Mais que sait-on?

Et son regard semblait vouloir pénétrer en moi... descendre en moi... jusqu'au fond de l'âme...

— Et puis voilà, objecta-t-il après un silence... vous êtes Breton. L'autre aussi était Breton... Vous avouerez que ce n'est guère encourageant.

— Mais monsieur sait, répondis-je avec une assurance dont je fus moi-même tout étonné... monsieur sait que si tous les Bretons ne sont pas des domestiques... tous les domestiques sont Bretons...

— Oui... oui... mais ça n'est pas une raison... Je suis tout seul, maintenant; je suis très vieux... j'ai... j'ai... beaucoup de choses chez moi... Montrez-moi vos mains.

Je lui tendis mes mains. Il les examina attentivement, mesura pour ainsi dire la longueur des doigts, l'écartement du pouce, en fit jouer les jointures... Et il dit :

— Elles n'ont pas mauvais air... elles n'ont pas l'air terrible... Ce sont des mains...

— Des mains de travailleur... déclamai-je fièrement...

— Oui... oui... oui... Enfin, nous verrons... nous réfléchirons...

Ni les certificats, ni l'examen médical, ni le minutieux interrogatoire qu'il me fallut subir ne furent jugés suffisants. Le petit monsieur désira envoyer à toutes les personnes chez qui j'avais servi un questionnaire très détaillé sur mon caractère, mon état

mental, mes qualités évidentes, mes défauts possibles, mes dispositions au meurtre, ataviques ou autres, etc. Je n'avais rien à redouter de cette enquête et je m'y prêtais de la meilleure grâce du monde, car vous pensez bien que j'avais négligé de compter parmi mes références celles du fermier de Quimper... Mais, au fond de moi-même, énervé par ces défiances, horripilé par cette sorte d'espionnage physiologique, auquel, comme un criminel, j'avais dû me soumettre, je sentais, pour la seconde fois se lever des pensées obscures et de troubles désirs, dont il me semblait qu'ils exhalaient une odeur âcre et forte, grisante et terrible.

Huit jours après cette entrevue, le petit monsieur me fit prévenir que je pouvais arriver chez lui avec mes bagages et prendre immédiatement possession de mon service de cocher.

J'y allai tout de suite...

Mon nouveau maître habitait, dans la rue du Cherche-Midi, une très ancienne maison qui, malgré d'annuelles réparations, gardait un aspect fort délabré. Lui-même était un vieux maniaque. Il collectionnait — je vous demande un peu — des éteignoirs!

Vous ai-je dit que mon maître s'appelait le baron Bombyx? Je m'aperçus tout de suite qu'il était avare et méticuleux. Bien que sa maison se composât d'une gouvernante, d'un valet de chambre et d'une cuisinière, il ne voulut laisser à personne le soin de m'installer. Il me montra l'écurie et la vieille jument blanche, une bête déjà bien lasse et qui tremblait sur ses jambes arquées...

— Elle s'appelle Fidèle... me dit-il... Ho! ho! Fidèle... Ho! ho!

Et lui caressant la croupe, il entra dans le box.

— C'est une bonne jument... elle est très douce... Je l'ai depuis dix-neuf ans... Ho! Fidèle... n'est ce pas, Fidèle?

Fidèle tourna la tête vers son maître et lécha la manche de son pardessus.

— Vous voyez?... un mouton... Seulement, elle a une manie... elle n'aime pas qu'on l'étrille de droite à gauche... elle veut qu'on l'étrille de gauche à droite... Comme ça, tenez...

Le baron, avec sa main allant et venant sur le ventre de la bête, imitait le mouvement de l'étrille.

— C'est une manie... Il suffit de la connaître... De gauche à droite, vous vous appellerez?

J'examinai les jambes de Fidèle, raidies et déformées par des éparvins.

— Elle doit boiter, cette jument-là? demandai-je.

— Un peu... répondit le baron... elle boite un peu, c'est vrai... Dame, elle n'est plus jeune... Mais elle n'a pas un service dur... Je la ménage...

Je fis une grimace et pris une voix grognonne :

— C'est ça... elle ne tient pas debout... C'est un vieux carcan... Et puis, si elle se fiche par terre, monsieur le baron dira que c'est de ma faute... Ah! je connais le truc...

Mon maître me regarda de coin, en clignant de l'œil, et il dit :

— Il ne s'agit pas de ça... Elle ne bute jamais...

— Non... c'est moi qui bute, peut-être... grommelai-je entre mes dents...

Je me sentais très libre, très à mon aise, avec ce pauvre homme qui m'avait, du premier coup, livré toute sa faiblesse. Et j'éprouvais comme un violent plaisir à le dominer par l'insolence et par la peur. Je vis dans ses yeux passer quelque chose comme un reproche... Mais il n'osa pas répondre à ma grossièreté. Il sortit du box, qu'il referma.

— Ho! ho!... Fidèle... Ho!... ho!...

Et nous allâmes dans la remise.

Sous une housse de lustrine grise, dormait une vieille berline, comme je me rappelais en avoir vu parfois, dans mon enfance, emporter des caricatures de marquises, sur les routes de là-bas... Dans un coin étaient empilées des caisses vides d'épicerie et des boîtes de fer-blanc, vides aussi et bosselées. Je fus humilié. Certes, je n'espérais pas entrer du premier coup, dans une maison ultra-chic, revêtir de somptueuses et correctes livrées, et mener des pur-sang de vingt mille la paire, mais je n'avais pas, non plus, compté, à Paris, m'enterrer dans ces poussières anciennes, rétrograder vers un passé disparu. Depuis huit jours que je me promenais par la ville, aux endroits les plus élégants, bien des idées, bien des ambitions m'étaient venues, et je sentais battre en moi une âme moderne...

Je me consolai en pensant qu'il fallait bien commencer par quelque chose... prendre, pour ainsi dire, l'air de ce pays nouveau, et je me promis à moi-même de ne pas rester longtemps

dans cette bicoque... Je soulevai la housse et jetai sur la voiture un coup d'œil méprisant.

— Ça n'est pas, non plus, une jeunesse... dis-je... Ah! mazette, non...

Le vieux Bombyx n'eut pas l'air d'avoir entendu cette réflexion. Il ouvrit une porte.

— Voici la sellerie, fit-il.

C'était une pièce très étroite, pavée de carreaux de brique, lambrissée de sapin verni, déverni, plutôt... Les harnais, posés sur des chevalets, semblaient parler, entre eux, de choses surannées. L'air humide avait terni les cuirs et noirci les boucles de métal... Un petit poêle, qu'on n'allumait pas, et dont le tuyau crevé traversait le mur, donnait la réplique à une chaise dépaillée, à qui manquaient les traverses du dossier. Sur une planche, couverte d'un papier goudronné, était rangée la livrée de l'ancien cocher.

— Je vous prie de l'essayer, me dit mon maître.

— C'est que, objectai-je, je n'aime pas beaucoup entrer dans les habits d'un autre.

— Une livrée, déclara le baron, ça n'est pas des habits... C'est à tout le monde et ça n'est à personne... Celle-ci est, d'ailleurs, presque neuve. Il ne l'avait pas mise plus de dix fois, quand...

Il n'acheva pas la phrase, que coupa un pli grimaçant de sa bouche...

— N'importe! insistai-je... je n'aime pas ça, surtout quand...

— Je l'ai fait passer à l'étuve...

Et, après quelques secondes de silence, il ajouta d'une voix moins timide :

— Je désire que vous l'usiez... On n'y voit plus les taches de sang... Je ne puis pourtant pas acheter tous les jours des livrées neuves... Chacun va selon ses moyens...

— Enfin! soit, concédai-je... Mais monsieur le baron doit comprendre que ça n'est guère engageant... Encore, s'il n'avait pas été un assassin!...

— Il était très propre... répliqua le baron... Allons... essayez la livrée... Elle doit aller à merveille...

Ayant examiné ma taille, la largeur de mes épaules, il répéta :

— Elle doit vous aller... elle vous ira certainement...

Je pris la livrée et la dépliai. C'était une tenue bien modeste et avec laquelle il n'y avait pas moyen de faire le faraud : veston de droguet bleu, gilet bleu, pantalon bleu avec un passepoil rouge, casquette de cuir verni, ornée d'un galon d'or. Il y avait aussi un gilet d'écurie, à raies rouges et noires. Tout cela, en effet, était propre et comme neuf. À peine si je remarquai sur le drap, aux coudes du veston, aux genoux du pantalon, des places plus luisantes.

J'essayai la livrée.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria le baron... Elle vous va admirablement... elle vous va mieux qu'à lui... elle semble taillée exprès pour vous.

— Je ne trouve pas... dis-je

— Qu'est ce que vous ne trouvez pas? Elle est tout à fait à votre mesure... Mais regardez-vous dans la glace... Le veston n'a pas un pli... il vous moule... Le pantalon tombe très bien, très droit... C'est merveilleux...

Alors, d'une voix lente et grave, je prononçai :

— Je n'ai pas besoin de me regarder dans la glace... Cette livrée me va très bien au corps, possible... mais c'est à l'âme qu'elle ne va pas du tout!...

Le vieux baron maîtrisa l'effroi qui, soudain, était apparu dans ses yeux :

— Qu'entendez-vous dire par là?... Pourquoi me dites-vous cela?... Vos paroles n'ont aucun sens...

— Les paroles ont toujours un sens, monsieur le baron... Et si les miennes n'en avaient pas, vous ne trembleriez point de peur en ce moment, comme vous faites... hé?...

— Moi?... Ta ta ta ta!... Tous les Bretons sont un peu toqués...

Mais il avait résolu de fermer ses oreilles aux voix qui, à cette minute même, j'en suis sûr, se multipliaient en lui et lui disaient, et lui criaient : « Cet homme a raison... Achète-lui une livrée toute neuve... Brûle celle-ci en qui, malgré l'étuve et les acides du teinturier, habite un démon... n'en garde même pas les cendres... » Et, brusquement, avec des geste fébriles, qui faisaient craquer les jointures de ses longues mains blanches, il me dit :

— Venez, maintenant, que je vous montre votre chambre.

La chambre se trouvait au-dessus de l'écurie, et à côté du grenier. On y accédait par un petit escalier de bois, où traînaient toujours des brindilles de paille et des poussières de foin. Un vrai galetas que cette chambre, et dont un chien n'aurait pas voulu pour sa niche. Tout de suite je me dis : « Attends un peu que j'aie levé dans le quartier une jolie petite femme de chambre... une jolie petite fruitière... une jolie petite n'importe quoi... et tu verras si je pose longtemps là-dedans ! » Une couchette de fer avec un matelas sordide, deux tabourets paillés, une table de bois blanc supportant une cuvette ébréchée, composaient le mobilier. Pas de placard : une simple penderie au-dessus de laquelle était fixée une tringle de fer, où, sur des anneaux, courait un rideau de vieille indienne usée et pourrie, à palmes rouges ; sur un esca-beau, près du lit, trônait un vase de nuit, en grès brun, et qui avait été jadis, je pense, un pot à beurre. Et l'odeur du purin montait entre les fentes du plancher.

— Eh bien, vous voilà chez vous, me dit le vieux Bombyx. Ça n'est pas luxueux, mais il ne vous manque rien.

Il allait partir, quand, tout à coup :

— Ah ! J'ai oublié de vous dire... C'est moi qui fais les achats d'avoine, de paille et de foin... vous n'avez pas à vous en occuper... vous n'avez pas le sou du franc ¹ sur les fournitures de l'écurie... vous n'avez que vos gages... C'est un principe... ici...

Et il sortit de la chambre.

Je me jetai sur la couchette. Il se passait en moi quelque chose de bizarre et d'effrayant. À la minute même où j'avais revêtu la livrée de l'ancien cocher, j'avais senti sur ma peau comme une démangeaison... Puis, cette démangeaison, peu à peu, entraînait en moi, s'imprégnait en moi, descendit dans ma chair, au plus profond de mes organes, et elle se faisait brûlure... En même temps, d'étranges pensées, troubles encore, montaient à mon cerveau, qui semblait se gonfler de brouillards rouges et de vapeurs de sang...

— Vieux grigou... hurlai-je... c'est toi qu'on aurait dû tuer...

1. C'est-à-dire 5 % sur toutes les fournitures.

Je me levai... j'arrachai violemment mes habits, et je marchai, tout nu, dans la chambre, longtemps... Puis ma fièvre finit par se calmer... j'accrochai la livrée au porte-manteau de la penderie... revêtis mes habits à moi... et j'allai retrouver Fidèle, dans l'écurie :

— Ho! ho! Fidèle!... Ho! ho!...

C'est dans ces conditions singulières que je pris mon service chez le vieux baron Bombyx... service peu accablant et facile et qui me laissait, je dois le dire, beaucoup de liberté. Je n'avais qu'à soigner Fidèle, laver la voiture, astiquer les harnais. Deux fois par semaine, le matin, je conduisais la gouvernante au marché, chez les fournisseurs et, le dimanche, à la messe. Il était rare que nous sortions du quartier. Durant les huit mois que je demeurai dans cette place, nous ne passâmes que huit fois les ponts.

En revanche, tous les huit jours, le samedi, durant trois longues heures, je les promenais, la gouvernante et le baron, au pas, dans les bois de Sceaux...

Ces courses ne m'amusaient pas, car j'avais à subir bien des avanies. Cette vieille jument boiteuse, qui semblait venir, directement, des pâturages symboliques de l'Apocalypse, cette antique voiture plus apocalyptique encore que la jument, ma livrée, aussi, dont la casquette trop large me couvrait entièrement les oreilles et la nuque, et, sur le fond grisâtre de la garniture à petites fleurettes, ces deux étranges visages, l'un — celui de la gouvernante — mol et boursoufflé, perdu dans les fanfreluches d'une mode caricaturale et disparue, l'autre — celui du baron — sec et pâle, avec des yeux toujours effarés, sortant du velours passé de la douillette, comme de son écrin noir un tout petit ivoire, jauni et frotté par les siècles... tout cela excitait les rires des passants dans la rue. On nous suivait, on nous lançait des acclamations grotesques... Les *lazzi* insultants pleuvaient sur nous, comme sur des masques crottés, un jour de carnaval pluvieux et sale... Ma dignité eut beaucoup à souffrir de ce ridicule, et plus encore de ce ridicule que de ma livrée; je détestai le baron, qui avait la cruauté de me l'imposer.

Jamais je ne pénétrais dans les appartements de M. le baron. Ils étaient, paraît-il, remplis de vitrines dans lesquelles il rangeait soigneusement, méthodiquement, par époques et par pays, ses éteignoirs. Au dire des gens du quartier, il y en avait pour

plusieurs millions... Des millions d'éteignoirs!... Et il en achetait toujours!... La matinée, ce n'étaient qu'allées et venues de brocanteurs. À midi, après son déjeuner, le baron sortait, toujours seul, toujours à pied, et il courait jusqu'à six heures les boutiques de ferraille, les magasins de curiosités... Je ne le voyais qu'à sept heures, tous les matins... Il venait passer l'inspection de l'écurie, et se rendre compte par lui-même « où en était l'avoine ». Puis il caressait la croupe de la jument :

— Ho! ho!... Fidèle... Ho! ho!...

Et il s'en allait, sans jamais m'adresser la parole... non par mépris, mais par crainte plutôt, et pour ne point rencontrer mes regards qui — je l'avais remarqué — le troublaient d'étrange façon.

La cuisinière et le valet de chambre m'avaient très mal accueilli dès la première fois. C'étaient de vieilles gens, à face humble, à dos courbés, à gestes de dévots. Je sentis, tout de suite, que ce devaient être de profondes canailles, qu'ils s'entendaient merveilleusement pour voler le patron et mettre la maison — éteignoirs à part — en coupe réglée. Les heures des repas étaient pénibles... Nous mangions silencieusement, à la hâte, nous disputant les morceaux et la bouteille de vin avec des expressions et des mouvements de bêtes ennemies. Et, dans leurs faces vermoulues, poussiéreuses, comme les lambris, les solives et les escaliers de cette maison, se levaient, de temps en temps vers moi, des regards de haine, des regards d'une haine si amère et, en même temps, si lourde, que j'avais peine, vraiment, à en supporter le poids...

Mais c'était surtout ma livrée qui m'exaspérait le plus et me rejetait, le plus violemment, à la porte de moi-même. Quand je l'avais sur la peau — et, par une anomalie étrange, par une invincible perversité, je ne voulais plus la quitter, même en dehors de mon service —, je n'étais plus réellement moi-même. Un autre se substituait à moi, un autre entraînait en moi, s'infiltrait en moi, par tous les pores de mon derme, s'éparpillait en moi, pareil à une substance dévoratrice, subtil et brûlant comme un poison... Et cet autre, c'était, à n'en pas douter l'ancien cocher, le cocher assassin, dont l'âme de meurtre était restée dans les habits que je portais. De quoi était formée cette âme? Je tentai vainement de le savoir... Était-ce un gaz?... un liquide?... un mucilage?...

une réunion d'invisibles organismes?... J'essayai de tout pour la tuer!... Je me ruinai en benzine, en camphre, en poudre insecticide, en lavages de pétrole, en pulvérisations savantes des plus sûrs antiseptiques. Rien n'y fit. L'âme résista à toutes les expériences. Et, ô prodige terrible! ô mystère affreux!... le drap ne fut pas brûlé par une infusion prolongée dans de l'acide sulfurique, tant cette âme obstinée avait imprégné l'étoffe de son immortalité. Non seulement le drap ne fut pas brûlé, mais l'âme y gagna d'être plus active, plus ardente, plus virulente. Je la nourrissais, je la fortifiais de ce qui aurait dû la tuer... Dès lors, je l'abandonnai et m'abandonnai moi-même à son destin.

Pourtant, une fois encore, je voulus lutter. Comme le baron était venu, à son heure habituelle, visiter l'écurie et caresser la jument dans son box :

— Ho! ho!... Fidèle!... ho! ho!... je lui dis, d'une voix ferme :

— Monsieur le baron a tort de ne pas me donner une autre livrée...

Et j'accentuai, en faisant un geste que j'essayai de rendre mystérieux et troublant, et grave aussi :

— Il a tort... Que monsieur le baron comprenne enfin qu'il a tort...

— Est-ce qu'elle est usée, déjà? demanda-t-il.

Je regardai fixement le vieux Bombyx, et secouant la tête :

— Non, répondis-je. Cette livrée ne s'usera jamais... elle ne peut pas s'user...

Je sentis qu'un petit frisson courait sous sa longue douillette. Ses paupières battirent comme des persiennes secouées par le vent... Il dit :

— Qu'est ce que cela signifie?... Pourquoi me dites-vous cela?

— Je dis cela à monsieur le baron parce qu'il faut que monsieur le baron le sache... Il y a une âme dans la livrée. Il est resté une âme dans la livrée.

— Il est resté... quoi?... quoi?...

— Une âme, je vous dis, une âme... C'est assez clair...

— Vous êtes fou...

— Que monsieur le baron me permette de lui répondre avec tout le respect que je lui dois... C'est monsieur le baron qui est fou...

J'avais parlé lentement, affirmativement, j'essayais de dominer ce vieil homme par des regards impétueux. Le baron détourna la tête, et, saisi d'un petit tremblement, il ramena sur sa maigre poitrine les pans lâchés de sa douillette. Et il dit d'une voix timide :

— Ne parlons plus de cela, mon ami. C'est inutile... quand elle sera usée, je vous en donnerai une autre :

Il eut un pâle sourire et il ajouta :

— Vous êtes trop coquet, vraiment... Et je ne suis pas assez riche... Diable!

Alors je n'insistai plus. Mais, reprenant une physionomie hostile :

— Soit! criai-je. Comme monsieur le baron voudra... Et, s'il nous arrive un malheur, c'est monsieur le baron qui l'aura voulu... Au diable!

Je saisis la fourche et remuai violemment la paille du box...

— Ho! ho! tourne Fidèle!... Ho! ho!... Fidèle!... Ho! ho!... sacrée rosse!

La paille volait aux dents de la fourche; quelques parcelles de crottin frais allèrent éclabousser la douillette du baron. Et la pauvre Fidèle, étonnée de cet emportement, piétina de ses sabots raidis le dallage dur de l'écurie et se rencogna dans l'angle de la mangeoire, en me regardant d'un œil inusité, comme on regarde les fous dans les asiles...

Le baron m'arrêta. Et il me demanda :

— De quel malheur parlez-vous?

Dans sa terreur, il eut pourtant la force de hausser les épaules. Et je répliquai :

— Est-ce que je sais, moi?... Est ce qu'on sait?... Avec une âme de démon comme celle-là... Au diable!... au diable!...

Le vieux Bombyx jugea prudent de quitter l'écurie. Il fit bien. Car, à cette minute même, je sentais, réellement, physiquement, l'âme de l'ancien cocher s'agiter en moi, descendre en moi, se couler dans mes membres, et, au bout de mes mains, pénétrer dans le manche de la fourche, qu'elle gonflait comme un autre bras, de l'invincible, du torturant, du rouge désir de tuer...

Redouté de mon maître, repoussé des gens de l'office et chassé de moi-même, je ne tardai pas à devenir une profonde crapule, et cela sans efforts, sans luttes intérieures, tout naturellement. Paresseux insigne, effronté menteur, charpenteur, ivrogne, coureur de filles, j'eus tous les vices, toutes les débauches, les pratiquais avec une science merveilleuse de leurs pires secrets, comme s'ils m'eussent été une habitude déjà longue. Il me semblait que j'étais né avec ces terribles et ignobles instincts que, pourtant, je venais d'hériter avec la livrée de l'autre. Ah ! le temps était loin où, chez le brave notaire de Vannes, serviteur inquiet et plein de zèle, je tremblais de ne jamais remplir assez rigoureusement mes devoirs, où je me tuais pour ne pas laisser un grain de poussière sur la robe du petit cheval, où je dépensais des forces de débardeur à frotter des cuivres, à faire reluire, par exemple, l'acier d'un mors, anciennement gravé par la rouille. Mais il ne restait plus rien de ce petit homme actif, laborieux, dévoué et timide que j'étais, quand j'étais moi-même.

Maintenant, mon service, pourtant si facile et rétribué au-delà de ce que j'avais espéré, je le négligeais complètement. Fidèle était mal tenue, sale, les jambes jamais faites, la tête malpropre, comme celle de quelqu'un qui reste huit jours sans se raser. D'innombrables équipes de vermines habitaient sa crinière et sa queue que j'avais pris le parti de ne jamais plus peigner ni laver. La plupart du temps, j'oubliais de lui donner à manger. Il n'était pas rare que huit jours passassent sans que je fisse, sur elle, le simulacre d'un pansement. Il m'arriva même de la blesser au genou, d'un coup d'étrille, que je lui donnai sans raison. Le genou enfla. Le vétérinaire déclara que c'était un accident très grave, et prescrivit des ordonnances que je me gardai bien d'exécuter. De quoi je me félicitai, car la pauvre bête guérit plus vite, sans doute de n'avoir pas été soignée. Il faut toujours s'en remettre à la nature, voyez-vous... Elle seule sait exactement ce qu'il y a dans le genou des vieilles juments, comme dans l'esprit obstiné des vieux Bombyx et aussi, et surtout, dans la mystérieuse livrée des cochers...

Ma vie, vous la voyez d'ici, je suppose, et sans qu'il soit besoin de la narrer en ses détails. La nuit, chez les filles, de qui je sus, promptement et sans éducation préalable, tirer de notables profits; le jour, chez les marchands de vins, où mon temps

s'écoula à jouer au zanzibar¹, avec d'étranges compagnons, rôdeurs de faubourgs, écumeurs de banlieues, pas mal sinistres, qui venaient voir s'il n'y avait point de bons coups à préparer dans le quartier. Braves types d'ailleurs, généreux à leur manière, et rigolos, ils ne tarissaient pas de m'amuser, avec leurs vieux complets anglais à carreaux, leurs casquettes à côtes de drap clair, et leurs bijoux, dont chacun avait une histoire sanglante ou d'amour. Tout de suite, ils avaient compris que j'étais quelqu'un de « leur bord ». Et ils parlaient devant moi, à cœur ouvert, en amis, en frères.

— Ce quartier est admirable... disaient-ils. Nul autre ne possède de pareils trésors. C'est plein de vieilles demoiselles, dames et veuves, seules ou mal gardées, dévotes en diable, chez qui l'on peut honnêtement travailler, rafler de vrais sacs et d'abondantes monnaies qui ne doivent rien à personne. C'est plein aussi de très curieux vieillards, rentiers, collectionneurs, avares et maniaques de tous genres, où la récolte serait bonne. Seulement, voilà, les vieux, on n'en finit jamais de les estourbir... Le surin s'ébrèche sur leurs os... Ils ont un sacré cuir, dont on ne peut pas venir à bout. C'est le diable à tuer!

Ils racontaient de sauvages histoires, d'horribles et lentes agonies de vieux, dans le farfouillement du couteau; épouvantables boucheries, crimes atroces, évoqués avec des voix grasses, ricantes et qui, loin de me faire frissonner d'horreur, m'exaltaient plus que des poèmes et des musiques un artiste, me soulaient plus que l'alcool un ivrogne, me faisaient monter au cerveau l'ardente fumée des ivresses de sang.

Plusieurs fois, les coudes sur la table, le menton tout dégouttant de vin dans les mains, graves et tranquilles, nous philosophions sur le moyen de nous introduire, la nuit, chez le vieux Bombyx...

— Je le connais... Ce qu'il doit avoir la peau dure, celui-là! Ah! malheur! c'est tanné!... disait l'un.

— Faudrait partager avec le valet de chambre... et il n'a point une gueule d'honnête homme... disait l'autre.

1. Jeu de dés qui se joue dans les débits de boissons.

— Y a du pour... y a du contre!... disait un troisième. C'est chanceux.

Et un quatrième me disait :

— Ses éteignoirs!... Qu'est ce que tu veux que nous fichions de ses éteignoirs?

Ce projet, pourtant, me souriait. Vingt fois je le remis en discussion, quand l'absinthe flambait dans les yeux de mes doux amis. Néanmoins, il en resta là.

Si le vieux baron, maniaque et méticuleux comme il était, se montra content de mes services, ah! vous devez bien le penser... Il enrageait. Seulement, il n'osait pas me faire la moindre observation. À sa petite tournée réglementaire dans l'écurie, le matin, je sentais qu'il s'était bien promis de m'adresser des reproches, toute sorte de reproches... Mais, dès son entrée, je le regardais d'un œil si dur que je lui renfonçais immédiatement dans la bouche les paroles prêtes à en sortir. Alors, il tournait et retournait dans le box, mal à l'aise, avec de pauvres gestes gauches, et il balbutiait, d'une voix tremblante, quelques mots incohérents :

— Très bien... c'est très bien... Ah! ah!... bon crottin... un peu sec... mais bon tout de même... bon, bon crottin...

Pour augmenter son trouble, je criais :

— Il n'y a plus d'avoine...

— Comment? il n'y a plus d'avoine?... vous en êtes sûr?... Pourtant il doit y en avoir encore pour douze jours...

Et je grognais :

— Ah! ah!... est-ce que M. le baron s'imagine que je la mange, son avoine?

— Bien... bien... bien... Je me suis sans doute trompé... je vais écrire, aujourd'hui... Bon crottin... très bon crottin... un peu noir... mais bon... bon

Finalement, caressant, à sa coutume, la croupe de la jument, il disait :

— Pauvre Fidèle!... Ho! ho! Fidèle!

Et il s'en allait de son pas vacillant et menu...

Un matin, j'étais rentré ivre et je m'amusais — histoire de rire — à peindre en rouge la crinière et la queue de Fidèle. Le patron apparut.

Le premier moment d'étonnement passé, il eut la force de me demander :

— Qu'est-ce que vous faites là?

— Ce qui me plaît... répondis-je... Et de quoi te mêles-tu, vieux grigou?... Moi, à mon écurie... toi, à tes éteignoirs!... Est-ce compris? Allons... oust!

Le vieux baron appela à lui tout son courage et il me déclara solennellement :

— Votre service ne me plaît pas... Je vous donne vos huit jours... Vous partirez dans huit jours...

— De quoi?... de quoi?... Répète un peu... Non, là... répète pour voir.

Je cherchai ma fourche... Mais Bombyx avait disparu. Je lui criai, tandis qu'il filait dans la cour :

— C'est bon... c'est bon... Moi aussi j'en ai assez de ta baraque... J'en ai assez de ton sale mufle... Entends-tu?... Hé! hé!... Entends-tu, vieux fourneau?

Alors je quittai l'écurie, m'habillai à la hâte et sortis... Une vraie bordée, et qui dura trois jours et trois nuits.

Ce ne fut que le quatrième jour que, très ivre, pouvant à peine me tenir sur mes jambes, je réintérai la maison de la rue du Cherche-Midi, au petit matin... Je dus attendre, assis sur le trottoir, parmi les ordures, que la porte s'ouvrit... Je n'avais pas d'autre idée que de me coucher, cuver mon vin, dormir des heures, des heures et des heures... Non, en vérité, je n'en avais pas d'autre... Et quelle autre idée pouvais-je avoir avec une telle ivresse qui liquéfiait mon cerveau et me soulevait l'estomac en lourdes houles de nausées?...

Je trouvai la porte de ma chambre fermée à clef, la porte du grenier ouverte... Je pénétrai dans celui-ci et, d'un bloc, je me laissai tomber sur les bottes de foin, qui me parurent un lit moelleux et charmant.

Je n'étais pas là depuis dix minutes, que le vieux Bombyx montra, dans le rectangle de la porte, sa silhouette courbée, cassée, tout en angles étranges. Il venait chercher une botte de foin, pour Fidèle et je compris que c'était lui qui, durant ces trois jours d'absence, faisait mon service... Cette constatation m'amusa.

Il ne m'avait pas vu, il ne savait pas que j'étais rentré... Et, grognant tout seul des injures à mon adresse, sans doute :

« Bandit!... Misérable ivrogne!... Assassin! », il s'approcha de moi, si près que sa main me frôla.

Instantanément je fus dégrisé... Je sentis qu'une joie immense, presque voluptueuse, pénétrait en moi, coulait en moi, je ne sais quoi de puissant qui rendait à mes membres leur souplesse et leur force. Je saisis la main du vieux, je l'attirai près de moi, d'un coup sec. Il tomba en poussant un cri... Mais de ma main restée libre, j'avais pris une poignée de foin que je lui enfonçai dans la bouche. Et, me révélant d'un bond, et tenant sous mes genoux le maigre vieillard, je lui serrai, autour du cou, mes deux mains, où il me sembla que toutes les forces éparses dans la terre venaient d'affluer...

Je restai ainsi longtemps, longtemps, car je me rappelais les paroles de mes amis : « Les vieux, c'est le diable à tuer! » Puis, quand ce fut fini, j'empilai sur le cadavre des bottes et des bottes, et de la paille... Et soulagé, heureux, je m'allongeai sur la pile, où je m'endormis d'un sommeil profond et très doux... sans rêves.

XXIII

Avant de quitter les Pyrénées et Clara Fistule, et Robert Hagueman, et Triceps, tous ces pauvres êtres ridicules ou misérables, qui ne m'ont pas un instant distrait de mon ennui, j'ai voulu voir mon ami Roger Fresselou, qui habite, depuis des années et des années, un petit village dans la montagne ariégeoise, le Castérat.

Voyage long et pénible. Après six jours de marches rudes et de pénibles ascensions, éreinté, courbaturé, j'arrivai au Castérat, à la tombée de la nuit. Figurez-vous une trentaine de maisons groupées sur un étroit plateau qu'environne, de tous côtés, un immédiat horizon de montagnes noires et de pics neigeux. Tout d'abord, l'aspect en est grandiose, surtout si la brume recule un peu l'horizon, l'opalise et le recouvre de poudre d'or. Mais cette impression disparaît vite, et, devant ces hautes murailles, l'on se sent aussitôt envahi par une morne tristesse, par une inexprimable agouisse de prisonnier.

À l'altitude où le village est bâti, les arbres ont cessé de croître, et nul autre oiseau ne se montre que le lourd lagopède aux pattes emplumées. Le sol schisteux ne nourrit que quelques touffes de rhododendrons très maigres, et, ça et là, des carlinas qui n'ouvrent qu'au plein soleil de midi leurs grandes fleurs jaunes aux dards pointus et blessants. Sur les pentes du plateau, vers le nord, pousse une herbe courte, ronde et grisâtre, que paissent, durant l'été, les troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons, dont on entend sans cesse tinter les clochettes, tintement pareil à celui que, dans nos campagnes, égrène la tintenelle du prêtre qui va, le soir, portant le viatique aux malades. Rien n'est triste, rien

n'est moins fleur, comme les quelques fleurs qui se hasardent à vivre dans cette nature ingrate et sans joie; de pauvres plantes chétives, aux feuilles velues, blanchâtres, et dont les corolles squarreuses ont le ton décoloré, l'opacité vitreuse de prunelles mortes. L'hiver, avec ses amoncellements de neige, sa ceinture de précipices emplis de neige, sépare le village du reste du monde, du reste de la vie. Les troupeaux ont fui vers les vallées basses; les hommes valides sont partis chercher ailleurs, quelquefois très loin, du travail ou des aventures; le courrier lui-même n'arrive plus... Pendant des mois et des mois, on est sans nouvelles de ce qui se passe au-delà de cette neige infranchissable. Il ne reste plus de vivant, d'à peine vivant, que quelques vieillards et les femmes et les enfants terrés dans les maisons comme les marmottes dans leurs trous. Ils n'en sortent guère que pour aller, le dimanche, entendre la messe dans l'église, une sorte de petite tour carrée, qui s'ébrèche de partout, et aux flancs de laquelle se colle un appentis de bois, en forme de grange. Ah! le son de la cloche étouffé dans la neige!

C'est là pourtant que, depuis vingt ans, habite mon ami Roger Fresselou. Une petite maison à toit plat, un petit jardin de rocs, et, comme voisins, de rudes hommes silencieux et jaloux, tristes et grognons, vêtus de bure vierge, coiffés de la bonnette, et avec qui Roger n'a que très peu de communication.

Comment s'est-il échoué là? Comment, surtout, peut-il vivre là?

En vérité je n'en sais rien, et lui-même ne le sait pas davantage, j'imagine. Chaque fois que je lui ai demandé la raison de cet exil, il m'a répondu, en hochant la tête : « Qu'est-ce que tu veux?... Qu'est-ce que tu veux?... », sans s'expliquer autrement.

Chose curieuse : Roger n'a que très peu vieilli. Il n'a pas un seul cheveu gris, ni une seule ride à son visage. Mais c'est à peine si je le reconnais sous son vêtement de montagnard. Ses yeux se sont éteints; il n'en sort aucune lueur, jamais. Et son visage a pris le ton cendreau du sol. C'est un autre homme et qui ne ressemble plus à celui que j'ai connu. Une vie toute nouvelle et que j'ignore est en lui. Je cherche vainement à le déchiffrer.

Autrefois, je l'ai connu enthousiaste, de passions vives et charmant. Il n'était pas d'une gaieté exubérante en paroles et en

gestes, et sa mélancolie était celle de tous les jeunes gens qui ont goûté au poison des métaphysiques. Dans notre petit cénacle, à Paris, on n'aurait pas mal de son avenir. Il avait donné à de jeunes revues des études littéraires qui, sans être absolument des chefs-d'œuvre, attestaient de sérieuses qualités, un sens curieux de la vie, un visible effort vers le grand. Par son esprit clair et la forme robuste, carrée, de son style, il était de ceux qui ne devaient pas tarder à s'évader des chapelles étroites où se rapetissent les talents, pour conquérir le vrai public. En art, en littérature, en philosophie, en politique, il ne manifestait aucune intransigeance de sectaire, bien qu'il se maintînt ferme dans la révolte et dans la beauté. Rien de morbide en lui, pas de hantises anormales, ni de perversions d'intellect. Son intelligence se tenait sur de solides assises... Et nous apprenions, quelques mois après, qu'il vivait dans la montagne.

Depuis que je suis avec Roger, nous n'avons pas, une seule fois, parlé littérature. À plusieurs reprises, j'ai voulu amener la conversation sur ce sujet qu'il aimait autrefois, mais il l'a, tout de suite, détournée avec un air de mauvaise humeur. Il ne s'est informé de personne, et, à des noms prononcés par moi avec insistance, des noms jadis chers et maintenant glorieux, il n'a pas eu une petite secousse intérieure, pas même un furtif clignement des paupières. Je n'ai pas senti en lui l'amertume d'un regret. Il semble avoir oublié tout cela, et que ses anciennes passions, ses anciennes amitiés ne sont plus que des rêves, à tout jamais effacés! De mes travaux, de mes espérances en partie réalisées, en partie déçues, il ne m'a pas soufflé mot. Du reste, dans sa maison, j'ai vainement cherché un livre, un journal, une image quelconque. Il n'y a rien, et son intérieur est aussi dénué de vie intellectuelle que celui des montagnards.

Hier, comme je le harcelais, une dernière fois, pour connaître le secret de cet inexplicable renoncement, il m'a dit :

— Qu'est-ce que tu veux?... Qu'est-ce que tu veux?... Le hasard m'a conduit ici, pendant une vacance d'été... Le pays m'a plu à cause de sa détresse indicible... ou, du moins, j'ai cru qu'il me plaisait... J'y suis revenu l'année suivante, sans projets... Je voulais y passer quelques jours seulement... J'y suis resté vingt

ans!... Et voilà!... Il n'y a pas autre chose... C'est très simple, comme tu vois...

Ce soir, Roger m'a demandé :

— Penses-tu quelquefois à la mort?

— Oui... ai-je répondu... Et cela m'effraie... et je m'efforce de repousser l'effrayante image...

— Cela t'effraie?...

Il a haussé les épaules, et il a continué :

— Tu penses à la mort... et tu vas, et tu viens... et tu tournes sur toi-même... et tu t'agites dans tous les sens?... Et tu travailles à des choses éphémères?... Et tu rêves de plaisir, peut-être — et peut-être de gloire?... Pauvre petit!...

— Les idées ne sont pas des choses éphémères, ai-je protesté... puisque ce sont elles qui préparent l'avenir, qui dirigent le progrès...

D'un geste lent, il m'a montré le cirque des montagnes noires :

— L'avenir... le progrès!... Comment, en face de cela, peux-tu prononcer de telles paroles, et qui n'ont pas de sens?...

Et, après une courte pause, il a continué :

— Les idées!... Du vent, du vent, du vent... Elles passent, l'arbre s'agite un moment... ses feuilles frémissent... Et puis, elles ont passé... l'arbre redevient immobile comme avant... Il n'y a rien de changé...

— Tu te trompes... Le vent est plein de germes, il transporte les pollens, charrie les graines... il féconde...

— Alors, il crée les monstres...

Nous sommes restés un moment silencieux...

Du cirque des montagnes noires, en face de nous, autour de nous, de ces implacables murailles de roc et de schiste, il m'est venu comme une pesante oppression, comme un étouffement... J'avais réellement sur ma poitrine, sur mon crâne, la lourdeur de ces blocs... Roger Fresselou a repris :

— Quand l'idée de la mort s'est, tout d'un coup, présentée à moi, j'ai, en même temps, senti toute la petitesse, toute la vanité de l'effort dans lequel, stupidement, je consumais ma vie... Mais j'ai atermoyé... je me suis dit : « J'ai pris le mauvais chemin... il y a peut-être autre chose à faire que ce que je fais... L'art est une corruption... la littérature un mensonge... la philosophie une mystification... Je vais me rapprocher des hommes simples, des

cœurs frustes et vierges... Il existe, sans doute, quelque part, dans des endroits purs, loin des villes, une matière humaine d'où l'on peut faire jaillir de la beauté... Allons-y... cherchons-là!... » Eh bien, non, les hommes sont les mêmes partout... Ils ne diffèrent que par les gestes... Et, encore, du sommet silencieux où je les vois, les gestes disparaissent... Ce n'est qu'un grouillement de troupeau qui, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, s'achemine vers la mort... Le progrès, dis-tu?... Mais le progrès c'est, plus rapide, plus conscient, un pas en avant vers l'inéluctable fin... Alors, je suis resté ici où il n'y a plus rien que des cendres, des pierres brûlées, des sèves éteintes, où tout est rentré, déjà, dans le grand silence des choses mortes!...

— Pourquoi ne t'es pas tué?... ai-je crié, énervé par la voix de mon ami, et gagné, moi aussi, par l'horrible obsession de la mort qui flotte sur les monts, autour des pics, plane sur les gouffres et m'arrive, comme autant de glas, du tintement des clochettes qui se multiplie sur les pentes du plateau...

Roger a répété d'une voix tranquille :

— On ne tue pas ce qui est mort... Je suis mort depuis vingt ans que je suis ici... Et toi aussi, depuis longtemps tu es mort... Pourquoi t'agiter de la sorte?... Reste où tu es venu!...

J'ai commandé le guide qui doit me ramener vers les hommes, la vie, la lumière... Dès l'aube, demain, je partirai...

« Les Corneilles » — Octave Mirbeau
Gil Blas — 25 octobre 1887

« Tatou » — Octave Mirbeau
Le Journal — 24 mai 1896

« La Vache tachetée » — Octave Mirbeau
Le Journal, 20 novembre 1898

« En attendant l'omnibus! » — Octave Mirbeau
Le Journal, 27 septembre 1896

(notes de Pierre Michel)

« Les Corneilles »

C'est, dans la vaste lande de Kernouz ¹, une toute petite maison, si petite et si basse que du haut de la lande, vers Baden, on ne l'aperçoit point. Car elle est sombre comme le terrain avec lequel elle se confond, et dans l'étendue désolée, elle ne produit pas plus d'effet qu'un bouquet d'ajoncs. Pas un arbre alentour, pas une autre maison, pas une silhouette qui monte, pas un bloc de rochers, dont la masse tourmentée ajoute encore du mystère au mystère si pénétrant des landes armoricaines; pas d'autres bruits, non plus, que le bruit du vent, que les cris des pluviers voyageurs et les plaintes des goélands qui tournoient dans l'air. Pourtant, le spectacle est inoubliable, qu'on embrasse du seuil de cette maison, surtout aux heures apaisées où le soleil se couche.

Devant, se déroule la lande, la lande plate, lointaine, presque noire, d'un noir de velours sur lequel frisent de lourdes lueurs indécises; la lande creusée par les rades du Morbihan, déchi-quetée par de petites anses, traversée par de larges rivières qui s'entrecroisent et qui reflètent les nuages embrasés et mouvants du ciel. On dirait des lacs magiques, hantés de poissons monstrueux et de barques bizarres; des gouffres de lumière, de miraculeux fleuves de pourpre et d'or, dont les mille bras enlacent l'âpre terre inféconde. À droite, par-delà des alternances de sol obscur et d'eau brillante, tout noir entre le ciel et la mer, apparaît

1. À proximité d'Auray (département du Morbihan), où Mirbeau s'est installé en juillet 1887.

Locqmariaker, qui semble un colossal navire au mouillage ; puis c'est l'étroit goulet du Morbihan, par où l'océan se voit, dans une fuite radieuse, bientôt évanouie derrière la pointe effilée de Port-Navalo, dont le phare se dresse, mince ligne blanchissante, dans la vapeur rose et pulvérulente. À gauche, fermant l'horizon, les coteaux d'Arzon, de Sarzeau, noyés de brumes qui contournent le golfe et vont rejoindre la campagne de Vannes, large espace où des forêts, des villages, des clochers, de mornes plaines, des gorges rocheuses se devinent confusément, parmi l'ombre descendue.

Souvent, je venais dans la lande de Kernouz, et chaque fois, je passais devant la petite maison, qui m'attirait. Un homme était toujours assis sur une grosse pierre, apportée, là, près du seuil, en guise de borne. Il était coiffé du béret des marins, portait sur la poitrine un tricot en laine bleue, et son visage était très beau. On le devinait jeune encore, malgré les rides qui le creusaient, et l'air de profonde tristesse qui le ravageait. Jamais, à mon approche, il ne se détournait. Immobile, le menton dans les mains, il regardait les choses devant lui. Quelquefois, je vis deux petites corneilles, voler autour de lui, en poussant des cris, puis s'abattre sur ses épaules et le becqueter de leur bec rouge. Alors l'homme les prenait tour à tour, les posait sur son poing, et les caressait, doucement. Et, elles, enflant leurs plumes, rentrant leur cou, se taisaient, heureuses d'être caressées ¹.

Je m'informai dans le pays. Aucun de ceux de Baden, de Larmor, de Calino ne savait son nom. Il était venu là, un beau jour, on ignorait d'où ; il ne parlait à personne, marchait dans la lande, parcourait les petites grèves, vivait de pain dur qu'il achetait, tous les dimanches, à Baden, et de moules qu'il ramassait sur les rochers, à l'heure de la basse mer. Une fois, irrité de ce mystère, de ce silence qu'il considérait comme du mépris, un méchant gars de Boulvern l'avait insulté. L'homme avait passé sans tourner la tête. C'était tout ce qu'on savait. Le bruit qui s'accréditait dans les villages, proche la lande de Kernouz, c'est que l'homme était un voleur qui se cachait.

1. Mirbeau avait ainsi ramené deux petites corneilles de Belle-Isle à sa maison de Kérisper, près d'Auray.

Je revins plus souvent auprès de la maison. Enfin, un soir, j'abordai, sous un prétexte absurde, le mystérieux personnage. Il me reçut avec politesse, et même je fus un peu étonné, un peu gêné par l'aisance de son langage. Ce soir-là nous causâmes de choses indifférentes. La petite maison devint alors le but de mes promenades quotidiennes, et l'homme ne tarda pas à me charmer véritablement. Il me disait des choses, comme seuls les grands artistes et les grands poètes peuvent en dire, ayant vécu les merveilleuses vies de la pensée. La nature l'enthousiasmait, il en parlait avec une émotion presque religieuse, avec des tendresses emportées d'amant. Je ne pouvais plus me passer de lui. Instamment je le priai de venir me voir, mais il refusa, presque effrayé.

— Non, non... me dit-il, je ne puis pas... je ne veux pas... il ne le faut pas...

Et l'œil égaré, un tremblement dans les membres, il ajouta :

— Et vous, je vous en prie, ne revenez plus jamais... Je ne veux aimer personne... Tenez, quand je suis arrivé ici, il y avait, près de la maison, un pin, un pauvre pin, rabougri, à moitié mort, dont les branches pourrissaient. Un coup de vent le terrassa... Puis des hommes sont venus qui l'ont emporté dans une grande charrette... Si vous saviez quelle souffrance ç'a été pour moi!... Non, je ne veux plus rien aimer, des hommes que la mort guette, des choses que la ruine menace¹... J'ai perdu mon père, ma mère, mes deux frères; j'ai perdu ma femme, morte dans mes bras... Laissez-moi seul avec ma lande, mes horizons, mon ciel, seules choses que je puisse aimer, car je n'aurai pas la torture de les voir disparaître et mourir. Tout cela vivra tant que je vivrai, et cela vivra encore sur moi quand mon corps reposera là.

En ce moment, les deux petites corneilles vinrent, battant de l'aile, s'abattre sur les épaules de l'homme. Alors il les prit, comme je l'avais vu faire déjà, tour à tour les posa sur son poing, et doucement il les caressa.

— Mais ces corneilles, lui dis-je, vous les perdrez aussi. Un chasseur les tuera, un épervier les déchirera, ou bien un jour, prises de la nostalgie des grands espaces, elles s'enfuiront...

1. Il aspire au renoncement des bouddhistes. Le Nirvana, extinction du désir, se révèle malheureusement inaccessible aux misérables humains.

— C'est vrai, fit l'homme!... Imbécile qui n'y songeait pas!

Et brusquement, il les étreignit dans ses mains crispées et les étouffa.

Puis il rentra dans la maison et ferma la porte.

Je restai quelques instants seul, pensif.

Devant moi la lande se déroulait, la lande plate, lointaine, presque noire, d'un noir de velours sur lequel frisaient de sourdes lueurs indécises, la lande creusée par les rades, déchi-quetée par de petites anses, traversée par de larges rivières qui s'entrecroisaient et reflétaient les nuages embrasés et mouvants du ciel... Et une immense mélancolie tombait du ciel silencieux.

Gil Blas, 25 octobre 1887

« Tatou »

La placeuse, M^{me} Bellord, paquet de chair croulante et sourire baveux de proxénète, m'amena, un jour, pour garder mes vaches, une pauvre petite enfant douce, câline et silencieuse, et qui avait des gestes précis et charmants de jeune bête.

— Ça a vu de la misère, cette petite vermine-là, me dit M^{me} Bellord, ça a vu de tout!... Vous pourrez la mettre à toutes les sauces...

Bien que M^{me} Bellord ne se recommandât pas à moi par une harmonie dans l'image, je pris l'enfant. Et l'enfant m'intéressa au point que je ne tardai pas à la délivrer des rudes travaux de la basse-cour. Je l'installai dans la maison, comme on installe un bibelot précieux, un oiseau rare, ou un petit chien, ou un gros chat, et aussi pour le plaisir de contempler ses gestes et ses yeux. Elle allait et venait dans la maison, sans faire autre chose que des gestes et de me regarder. Presque jamais, elle ne me parlait avec sa voix, qu'elle avait, d'ailleurs, un peu rude : elle ne me parlait qu'avec ses yeux, deux grands yeux candides qui, toujours, fixés sur moi, ne me disaient que de l'adoration et de la soumission.

Elle s'appelait Tatou.

Tatou! un nom étrange et lointain, nom qui sentait la paillote, le bananier et le pamplemousse, et dont elle ne savait d'où il lui venait, ni qui le lui avait donné. Car elle ne savait rien d'elle-même sinon qu'elle s'appelait Tatou!

Je ne puis concevoir encore pourquoi elle s'appelait ainsi, car rien, dans son visage, ne justifiait qu'elle dût porter ce nom étrange et lointain auquel, seules, doivent répondre les petites créatures aux seins de bronze vert, qui, toutes nues, barbotent à

l'ombre des palétuviers, par-delà les océans et les mers de feu. Son visage n'était pas un visage inconnu, c'était un visage de chez nous, quelque chose comme un visage de petite Bretonne qui a vu la tristesse des bois de pins, les grèves qui pleurent et les pardons dans la lande. Mais elle ne savait pas ce que c'est que les bois de pins, les grèves, ni la lande. Car elle ne savait rien, sinon qu'elle s'appelait Tatou!

D'où elle venait? Elle ne le savait pas, non plus.

Elle se souvenait — et c'était, en elle, incomplètes et fuyantes images — d'avoir été conduite, toute petite, d'avoir grandi — oh! si peu! — dans de très vieilles maisons, dont elle ne pouvait pas m'expliquer si c'étaient des prisons ou des hospices. Elles étaient pleines, ces maisons, de petits êtres vagues comme elle, et venus de tous les points de la misère humaine. Il en mourait beaucoup. Chaque jour, on voyait de menus cercueils cheminer parmi les cierges tremblants et les monotones prières, vers le cimetière. Chaque nuit, dans les salles, du fond des lits blancs, de petites âmes s'envolaient. Mais il en arrivait d'autres, il en arrivait toujours et de partout, avec de petites mains pâles, de grands yeux fanés et des faces de souffrance. Jamais les lits ne chômaient, non plus que les cercueils... Et les croix de bois noir se serraient de plus en plus dans le cimetière. Dans ces maisons, il y avait aussi des femmes au visage de cire, des femmes sévères, dont les longues robes noires traînaient sur les dalles, et dont les coiffes blanches battaient sur leur front, et dont les lèvres étaient desséchées par le souffle continu des oraisons, ainsi qu'une plate-bande de fleurs par le vent de nord-est. De ces grandes maisons où, jour et nuit, l'on entendait les sons des cloches, de leurs couloirs nus, de leurs cours claustrées, de leurs charmilles en terrasse, de leurs salles aux murs de pierre grise, de leurs chapelles, qui avaient gardé un peu de terreur, mais de terreur vague, comme ses souvenirs, de terreur brouillée comme les visages que ces souvenirs évoquaient en larmes.

À force de l'interroger, je finis par comprendre encore que, sortie de ces maisons très vieilles, elle avait été, dans des familles, employée à des besognes répugnantes et trop lourdes pour ses bras débiles. Ici, elle avait été souillée par des vieillards; là, battue par d'affreuses mégères. Mais elle n'avait gardé dans son

âme, ni la tache des souillures, ni la haine des coups. Rien ne mordait sur le cristal pur de son âme ¹.

*

* *

Au bout d'un an, Tatou s'ennuya. Quelquefois, je la surprénais en train de pleurer.

— Pourquoi pleures-tu? lui demandais-je.

— Parce que je suis triste.

— Et pourquoi es-tu triste?

— Je ne sais pas...

— C'est que tu ne m'aimes plus, Tatou!

— Oh! si!... oh! si!... Je vous aime bien. Mais j'aime bien aussi mon pays!...

— Ton pays?... Comment peux-tu l'aimer, puisque tu l'ignores?

— C'est peut-être pour cela que je l'aime... Je voudrais y retourner...

— On ne peut pas retourner là d'où on n'est peut-être pas venu...

— Si, si... Et c'est pour cela que je suis triste... et c'est pour cela que je pleure...

Un jour, elle me dit encore :

— J'ai rêvé, cette nuit, de mon pays... C'est un pays tout blanc... tout en ciel, et en musique... Laissez-moi partir...

— Mais où iras-tu?

— J'irai devant moi, vers l'Orient, jusqu'à ce que je trouve mon pays...

J'essayai de la distraire; je lui donnai des rubans et des étoffes; je lui donnai une chèvre blanche, dont le poil était doux comme de la soie... Mais elle ne toucha ni aux rubans ni aux étoffes, et elle égara la chèvre, un soir, dans le bois.

Tatou dépérissait. Ses gestes se saccadaient, ses grands yeux candides s'emplissaient de fièvre. Elle s'alita.

J'étais désespéré.

1. Elle est parvenue à cet état de total renoncement auquel aspirait l'homme aux corneilles.

Une nuit que je la veillais, elle prit ma main et me dit d'une voix faible, d'une voix mourante :

— Vous êtes bon de m'avoir laissé partir... Voilà plus de deux mois que je marche, que je marche, que je marche... vers mon pays...

Il n'y avait plus de fièvre dans ses yeux... Ses gestes avaient recouvré leur grâce précise et charmante... Mais je sentais que c'était la fin de cette petite vie. Je voulus ramener les couvertures sur son corps, et je lui caressai le front.

— Ne parle pas, Tatou... Cela te fait mal... Endors-toi... lui dis-je.

Mais elle ne m'obéit pas, et elle reprit d'une voix encore plus faible, et pure comme le souffle de la brise dans une nuit d'été sur une fleur.

— Vous êtes bon... et je vous aime bien... Je croyais que je n'arriverais jamais... Je me sentais lasse!... Pensez donc? Depuis deux mois que je marche, jour et nuit... vers mon pays!... Mais, hier, j'ai entrevu, là-bas, mon pays... Encore quelques minutes, et je serai arrivée!... C'est un beau pays, allez... Il est tout blanc... et l'on n'en voit pas la fin... Comme je serai bien, là!...

J'avais le cœur brisé et prêt à défaillir :

— Tatou!... Tatou!... implorai-je... Ne parle pas ainsi...

— Il est tout blanc!... fit Tatou. Oui. Enfin... je suis arrivée!... je...

Sa tête roula sur l'oreiller.

Elle était morte, sans un cri, sans une plainte. Seulement, j'avais senti dans sa main, qui tenait ma main, comme une légère secousse, la secousse de la mort qui passait.

Le Journal, 24 mai 1896

« La Vache tachetée »

Depuis un an que le malheureux Jacques Errant ¹ avait été jeté dans un cachot noir comme une cave, il n'avait vu âme qui vive, hormis des rats et son gardien qui ne lui parlait jamais. Et il ne savait pas, et il ne pouvait pas savoir de quoi il était accusé, et s'il était accusé de quelque chose.

Il se disait souvent :

— C'est curieux qu'on m'ait retiré de la circulation sans me dire pourquoi, et que, depuis un an, je sois toujours en quelque sorte suspendu à la terreur d'un procès dont j'ignore la cause ². Il faut que j'aie commis, sans m'en douter, un bien grand crime!... Mais lequel?... J'ai beau chercher, fouiller ma vie, retourner mes actions dans tous les sens, je ne trouve rien... Il est vrai que je suis un pauvre homme, sans intelligence et sans malice... Ce que je prends pour des actes de vertu, ou simplement pour des actes permis, ce sont peut-être de très grands crimes...

Il se rappelait avoir sauvé, un jour, un petit enfant qui se noyait dans la rivière; un autre jour, ayant très faim, il avait donné tout son pain à un misérable qui se mourait d'inanition sur la route.

— C'est peut-être cela! se lamentait-il. Et peut-être que ce sont là des choses monstrueuses et défendues!... Car enfin, si je n'avais pas commis de très grands crimes, je ne serais pas, depuis un an, dans ce cachot!...

1. Même refus de tout réalisme que dans le choix des noms de Jean Guenille ou Jean Loqueteux des *21 jours*.

2. Comment ne pas penser au *Procès* de Kafka?

Ce raisonnement le soulageait, parce qu'il apportait un peu de lumière en ses incertitudes, et parce que Jacques Errant était de ceux pour qui la justice et les juges ne peuvent pas se tromper et font bien tout ce qu'ils font.

Et quand il était repris, à nouveau, de ses angoisses, il se répétait à lui-même :

— C'est cela!... c'est cela!... Parbleu, c'est cela!... ou autre chose que je ne connais pas... car je ne connais rien, ni personne, ni moi-même. Je suis trop pauvre, trop dénué de tout pour savoir où est le bien, où est le mal... D'ailleurs, un homme aussi pauvre que je suis ne peut faire que le mal!...

Une matinée, il s'enhardit jusqu'à interroger son gardien... Ce gardien était bon homme, malgré son air farouche. Il répondit :

— Ma foi!... Je pense qu'on vous aura oublié ici...

Il se mit à rire bruyamment, d'un rire qui souleva ses longues moustaches, comme un coup de vent soulève les rideaux d'une fenêtre entrouverte.

— J'en ai un, reprit-il, le numéro 814; il est au cachot depuis vingt-deux ans, comme prévenu!

Le gardien bourra sa pipe méthodiquement, et, l'ayant allumée, il continua :

— Qu'est-ce que vous voulez? Les prisons regorgent de monde en ce moment, et les juges ne savent plus où donner de la tête... Ils sont débordés!...

Jacques Errant demanda :

— Que se passe-t-il donc? Est-ce qu'il y a une révolution?

— Pire qu'une révolution... Il y a des tas d'effrontés et dangereux coquins qui s'en vont proclamant des vérités, par les chemins!... On a beau les juger tout de suite, ceux-là, et tout de suite les condamner, il en vient toujours! Et l'on ne sait pas d'où ils sortent!...

Et, lançant une bouffée de fumée, il conclut :

— Ah! tout cela finira mal!... tout cela finira mal!

Le prisonnier eut un scrupule :

— Moi aussi, questionna-t-il, non sans une terrible angoisse, j'ai, peut-être, par les chemins et sans le savoir, proclamé une vérité?

— C'est peu probable! répliqua le gardien, en hochant la tête... Car vous n'avez point une mauvaise figure... Il se peut

que vous soyez un assassin, un faussaire, un voleur. Ce qui n'est rien, en vérité, ce qui est même une bonne chose... Mais si vous aviez fait ce que vous dites, il y a longtemps que vous auriez été jugé et mis à mort...

— On les condamne donc à mort, ceux qui vont proclamant des vérités ¹?

— Tiens!... Parbleu!... Il ne manquerait plus qu'on les nommât ministres ou archevêques... ou qu'on leur donnât la croix de la Légion d'honneur!... Ah! çà!... D'où venez-vous?

Un peu rassuré, Jacques Errant murmura :

— Enfin!... pourvu que je n'aie pas proclamé une vérité quelque part... C'est l'essentiel...

— Et que vous n'ayez pas non plus une vache tachetée!... parce que voilà encore une chose qui n'est pas bonne par le temps qui court...

Le gardien parti, Jacques songea :

— Il ne faut pas que je sois inquiet... Je n'ai jamais proclamé de vérité... jamais je n'ai eu de vache tachetée... Je suis donc bien tranquille!

Et ce soir-là, il dormit d'un sommeil calme et heureux.

Le dix-septième jour de la seconde année de sa prévention, Jacques Errant fut extrait de son cachot et conduit entre deux gendarmes dans une grande salle où la lumière l'éblouit au point qu'il manqua défaillir... Cet incident fut déplorable, et le malheureux entendit vaguement quelques personnes murmurer :

— Ce doit être un bien grand criminel!...

— Encore un qui aura proclamé une vérité!...

— Il a plutôt l'air de celui qui possède une vache tachetée...

— Il faudrait le livrer à la justice du peuple!

— Regardez comme il est pâle!

— À mort!... À mort!... À mort!... ²

Et comme Jacques reprenait ses sens, il entendit un jeune homme qui disait :

— Pourquoi criez-vous contre lui? Il semble pauvre et malade.

1. Le texte a été écrit en pleine affaire Dreyfus : Zola et le colonel Picquart ont été précisément condamnés à la prison pour avoir « proclamé des vérités ».

2. Cris entendus lors du procès d'Émile Zola, en février 1898.

Et Jacques vit des bouches se tordre de fureur, des poings se lever... Et le jeune homme, frappé, étouffé, couvert de sang, fut chassé de la salle, dans un grand tumulte de meurtre.

— À mort!... À mort!... À mort!...

Derrière un immense Christ tout sanglant, et devant une table en forme de comptoir, il y avait des hommes assis, des hommes habillés de rouge et qui portaient sur la tête des toques étrangement galonnées d'or.

— Jacques Errant, prononça une voix qui sortait, nasillante et fêlée, de dessous l'une de ces toques, vous êtes accusé de posséder une vache tachetée. Qu'avez-vous à répondre?

Jacques répondit doucement et sans embarras :

— Monsieur le juge, comment serait-il possible que je possédasse une vache tachetée ou pas tachetée, n'ayant ni étable pour la loger, ni champ pour la nourrir?

— Vous déplacez la question ¹, reprocha sévèrement le juge, et, par là, vous montrez un rare cynisme et une détestable perversité... On ne vous accuse pas de posséder soit une étable, soit un champ, quoique, en vérité, ce soient là des crimes audacieux et qualifiés que, par un sentiment d'indulgence excessive, la Cour ne veut pas relever contre vous... Vous êtes accusé seulement de posséder une vache tachetée... Qu'avez-vous à répondre?

— Hélas! protesta le misérable, je ne possède pas cette vache-là, ni aucune autre vache que ce soit!... Je ne possède rien sur la terre... Et je jure, en outre, que jamais, à aucun moment de ma vie, je n'ai, de par le monde, proclamé une vérité...

— C'est bien! grinça le juge d'une voix tellement stridente que Jacques crut entendre se refermer sur lui la porte de la prison éternelle... Votre affaire est claire... et vous pouvez vous asseoir!...

Vers la nuit, après bien des paroles échangées entre des gens qu'il ne connaissait pas, et où sans cesse revenaient son nom et la vache tachetée, parmi les pires malédictions, Jacques fut condamné à cinquante années de bagne pour ce crime irréparable et monstrueux de posséder une vache tachetée qu'il ne possédait pas.

1. « La question ne sera pas posée », répétait le juge Delegorgue lors du procès Zola...

La foule, déçue de cette sentence, qu'elle trouvait trop douce, hurla :

— À mort!... À mort!... À mort!...

Elle faillit écharper le pauvre diable que les gendarmes eurent toutes les peines du monde à protéger contre les coups ¹. Parmi les huées et parmi les menaces, il fut reconduit dans sa cellule, où le gardien l'attendait :

— Ma tête est toute meurtrie! dit Jacques Errant accablé... Comment se fait-il que moi, qui ne possède quoi que ce soit dans le monde, je possède une vache tachetée, sans le savoir...

— On ne sait jamais rien!... déclara le gardien, en bourrant sa dernière pipe de la nuit... Vous ne savez pas pourquoi vous avez une vache tachetée... Moi, je ne sais pas pourquoi je suis geôlier, la foule ne sait pas pourquoi elle crie : « À mort!... » et la terre pourquoi elle tourne!...

Et il se mit à fumer, silencieusement, sa pipe...

Le Journal, 20 novembre 1898

1. Pendant le procès Zola, ce sont ses amis — parmi lesquels Mirbeau — qui devaient protéger l'auteur de *J'accuse* de la fureur de la foule.

« En attendant l'omnibus »

Depuis une heure, sur les boulevards, à une station, j'attendais l'omnibus de Batignolles-Montparnasse. J'avais un rendez-vous d'affaires important et pressé, un rendez-vous, ma foi! qu'il m'eût été désastreux de manquer, car toute ma petite fortune acquise à force de privations et d'économies y était en jeu. Mais mes moyens ne me permettent pas de prendre un fiacre, et me le permettraient-ils que je n'en prendrais pas davantage. Je trouve que c'est du gaspillage. Quand je pense qu'il existe des gens assez dépensiers, des pères de famille même, pour se payer des fiacres, alors que Paris tout entier est couvert de lignes d'omnibus, eh bien! cela ne me donne pas une haute idée de leurs vertus domestiques.

J'attendais donc l'omnibus. Et je l'attendais bien respectueux de tous les règlements administratifs, bien soumis à toutes les formes de l'autorité, tâchant de refréner mes impatiences et de faire taire ces révoltes, évidemment ataviques, qui, depuis une heure que j'attendais, recommençaient à gronder en moi, et dont je rougis que la civilisation républicaine, non moins que la constante pratique du suffrage universel, n'aient point encore aboli les barbares vestiges. Oui, je m'efforçais de faire taire ces révoltes, car ne doutez pas un instant que je ne sois cet inénarrable, cet ovin et bovin personnage de comédie — allez! allez! moquez-vous! — qu'on appelle un brave électeur, un honnête contribuable français, et que la France qui possède, de ce bipède, les plus parfaits exemplaires, est, à juste titre, si fière de montrer aux étrangers turbulents.

J'attendais donc l'omnibus, ayant le numéro : 364 998, un joli numéro, n'est-ce pas ? et grâce auquel je risquais, si je m'obstinais à attendre — et je m'y obstinai crânement —, de n'arriver à mon rendez-vous que dans un mois ou deux. Avec l'admirable système des Compagnies de transports parisiens, lesquelles ne transportent guère que trois sur cent des personnes qui demandent à être transportées, on a vu de ces choses surprenantes. On a vu fréquemment ceci : des rues, vers lesquelles on allait, démolies et reconstruites durant l'espace d'une attente à la station, si bien que, lorsqu'on arrivait enfin, on ne retrouvait plus ni les rues, ni les gens, et que ces derniers avaient eu le temps, soit de faire fortune ou faillite, et de se retirer à la campagne, également riches et heureux, comme il convient !

J'attendais donc l'omnibus. La pluie tombait drue et froide, actionnée par le vent qui soufflait du nord-ouest, et la faisait pénétrer en vous comme une multitude de petites aiguilles de glace. Nous pataugions dans la boue, inexprimablement. Toutes les dix minutes, l'omnibus passait, complet. Et les conducteurs, sur la plate-forme, les cochers sur leurs sièges, et jusqu'aux contrôleurs, derrière leurs guichets, se tordaient de rire à voir cette foule chaque fois déçue, se ruer autour de l'omnibus, comme un raz de marée, et se retirer ensuite — ah ! si piteusement !... Il fallait entendre avec quelle joie moqueuse ces puissants fonctionnaires criaient : « Complet ! » comme pour mieux nous faire sentir le ridicule de notre situation. Quelques récriminations partaient bien, d'ici et de là, mais si timides que ce n'est pas la peine de les mentionner. En somme, l'attitude de la foule était excellente, et telle qu'on doit l'attendre de bons Français qui votent et qui paient l'impôt.

Une fois, un petit pâtissier, qui portait sur sa tête une énorme architecture de friandises, descendit de l'impériale, et l'on appela les numéros.

— Numéro 66 !

Numéro 66 !... Et moi, j'avais le 364 998 !

J'avisai un contrôleur, et, la tête découverte, l'échine arquée, la bouche humble, afin de bien affirmer mon respect de la casquette galonnée, je lui demandai :

— Monsieur le contrôleur, j'ai le numéro 364 998... Puis-je espérer prendre bientôt l'omnibus ?

À quoi le contrôleur répondit :

— Ah bien ! mon petit père, vous pouvez espérer le prendre à Pâques ou à la Trinité...

Et, comme il avait l'air de se moquer de moi, je crus devoir, pour l'amadouer et en manière d'excuses, ajouter :

— Ce n'est pas que je m'impatiente, monsieur le contrôleur... mais j'ai un rendez-vous très pressé!... Cela ne fait rien, j'attendrai, j'attendrai!...

J'attendais donc l'omnibus. La foule, à chaque seconde, grossissait, débordait maintenant sur le boulevard et dans la rue voisine. Déjà, des accidents nombreux, causés par l'encombrement des voitures et des gens assaillant les voitures, avaient été signalés. On avait relevé six personnes écrasées et je ne sais plus combien d'autres avec de simples fractures aux jambes, aux bras et au crâne. Une boutique de pharmacien, en face, ne désemplissait pas de blessés. Beaucoup aussi se plaignaient, courtoisement d'ailleurs, d'avoir été dévalisés, qui de leurs montres, qui de leurs porte-monnaie, qui de leurs mouchoirs. Et d'étranges rôdeurs chuchotaient dans l'oreille des femmes des paroles abominables. Enfin, la congestion pulmonaire, mise en belle humeur par cette bise humide et glacée, se promenait de visage en visage, comme une abeille de fleur en fleur. Et je plaignais, non pas la foule qui attendait l'omnibus, mais cette excellente Compagnie d'omnibus qui, faute de voitures, de chevaux, de conducteurs et de cochers, faisait attendre la foule, bien tranquille dans son monopole ¹ et protégée contre les réclamations possibles, hélas ! mais rares, heureusement, par toutes les forces administratives de la République, et aussi, et surtout, disons-le à notre orgueil, par toutes les tolérances individuelles de ces bons, respectueux, soumis citoyens et citoyennes français que nous nous plaignons d'être — admirable bétail humain à qui jamais l'idée ne viendra de se rebeller contre quelque chose, contre quoi que ce soit.

1. Mirbeau est hostile à tous les monopoles et partisan de la concurrence, favorable aux consommateurs et aux usagers.

Et, alors, il se passa un fait véritablement inconcevable, tellement inconcevable que j'hésite à le relater. L'omnibus arrivait, complet comme toujours. Tout à coup un jeune homme, écartant la foule, escalada la plate-forme, malgré les cris du contrôleur, et grimpa lestement sur l'impériale.

— Complet! complet! hurlèrent le conducteur, le contrôleur, l'inspecteur et le cocher.

— Complet! complet! grognèrent les voyageurs tassés à l'impériale, sous leurs parapluies.

— Complet! complet! vociféra la foule, devenue tout à coup menaçante et qu'exaspérait un tel acte d'insubordination.

— Vous n'avez pas le droit d'être là!... Descendez!

— Qu'il descende!... qu'il descende!

— Faites-le descendre!... Tirez-le par les basques de son habit, par les oreilles...

Le conducteur avait, lui aussi, grimpé sur l'impériale, et il som-
mait le jeune homme de descendre. Mais celui-ci resta calme et il dit :

— Non, je ne descendrai pas... Qu'est-ce qu'il y a sur votre omnibus?... Il y a écrit en grosses lettres rouges : Montparnasse-Batignolles, n'est-ce pas?

— Il ne s'agit pas de cela...

— Je vous demande pardon... Il ne s'agit que de cela... Votre omnibus mène aux Batignolles... J'y vais moi-même... Il passe... je le prends... Laissez-moi tranquille.

— Mais puisqu'il est complet, andouille!

— Cela ne me regarde pas... Vous avez un monopole... Par cela même, vous vous engagez, virtuellement à me conduire, à conduire tout le monde sur tous les points de votre parcours... Que vos omnibus soient complets ou non, ce n'est pas mon affaire, et je n'ai pas à le savoir... Arrangez-vous comme vous le voudrez... Ayez cent mille voitures, s'il le faut... Mais conduisez-moi là où vous et moi nous allons... C'est mon droit... Je le réclame... et je ne descendrai pas.

— Ah! tu ne descendras pas!... menaçait le conducteur... Eh bien! tu vas voir ça... espèce de saligaud!

— Je réclame un droit que j'ai... Je ne vous insulte pas, je pense... Faites de même!

— Eh bien! tu vas voir, pourri, saleté, anarchiste!

— Oui, oui, enlevez-le! crièrent les voyageurs de l'impériale.

— Enlevez-le, enlevez-le! Jetez-le par-dessus la galerie! ordonna la foule.

Et le conducteur aidé du contrôleur et de l'inspecteur, aidé des voyageurs de l'impériale, de l'intérieur et de la plate-forme, aidé de la foule, qui avait pris d'assaut l'omnibus, aidé de douze gardiens de la paix survenus au bruit de la bagarre, se rua courageusement sur le jeune homme, qui, en un instant, étouffé, déchiré, aveuglé, mis en pièces et tout sanglant, fut jeté comme un paquet sur le trottoir.

Nous applaudîmes frénétiquement à cet acte de justice, à cette conquête du règlement sur les principes révolutionnaires, et, le calme s'étant rétabli, les voyageurs ayant repris chacun sa place, l'omnibus s'en alla, symbole de la paix sociale, affirmation triomphante de la hiérarchie... J'appris, depuis, que ce jeune homme, qui avait voulu un moment troubler la belle harmonie des administrations de notre République, n'était pas un Français!... Cela ne m'étonna pas, et j'aurais bien dû m'en douter...

J'attendais donc toujours l'omnibus.

Depuis longtemps, l'heure était passée de mon rendez-vous, et je n'avais plus qu'à rentrer chez moi; d'autant que la pluie redoublait et me trempait jusqu'aux os. Mais je voulais attendre encore, par respect, par soumission, par protestation contre cet acte inouï de révolte qu'avait commis ce jeune étranger... Je vis des gens entrer dans des restaurants, puis en sortir... Je vis des gens entrer dans des théâtres, puis en sortir... Je vis des magasins s'éteindre et se fermer des cafés... et je vis aussi les passants se faire plus rares... Enfin, le dernier omnibus arriva, toujours complet! C'est alors, seulement, que je me décidai à rentrer chez moi.

Et pendant que je marchais, le long des rues silencieuses, heureux de cette reconfortante journée où s'était affirmée, avec tant d'éclat, la victoire du règlement administratif, je songeais à cette parole de M. Georges Auriol ¹ :

1. Georges Auriol (1863-1938), chansonnier et journaliste, auteur de contes humoristiques.

— Les Français ont pris la Bastille, c'est possible... Mais ils ne sont pas fichus de prendre l'omnibus Madeleine-Bastille...

Hum! hum! Qu'a-t-il voulu dire par là?

Le Journal, 27 septembre 1896

Repères bibliographiques

Ouvrages généraux sur Octave Mirbeau

- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, Paris, 1990, 1 020 p.
- Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 390 p.

Autres publications

- Carr, Reginald, *Anarchism in France — The Case of Octave Mirbeau*, Manchester, 1977, 190 p.
- Herzfeld, Claude, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, Paris, 1992, 107 p.
- Herzfeld, Claude, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Presses de l'Université d'Angers-Société Octave Mirbeau, 2001, 105 p.
- Lloyd, Christopher, *Mirbeau's Fictions*, University of Durham, 1996, 114 p.
- McCaffrey, Enda, *Octave Mirbeau's Literary Intellectual Evolution as a French Writer*, Edwin Mellen Press, Lewiston (NY), 2000, 246 p.
- Michel, Pierre (dir.), *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 480 p.
- Michel, Pierre (dir.), *Colloque Octave Mirbeau*, Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, 140 p.
- Michel, Pierre, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, À l'Écart, Reims, 1993, 65 p.
- Michel, Pierre, *Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 1998 (rééd. 2000), 48 p.
- Michel, Pierre, *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'Université d'Angers-Société Octave Mirbeau, 2001, 89 p.
- Schwarz, Martin, *Octave Mirbeau, vie et œuvre*, Mouton, 1965, 205 p.

Revues

- Dossier « Octave Mirbeau », *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990, réalisé par Pierre Michel, 100 p.
- Numéro « Octave Mirbeau », *L'Orne littéraire*, juin 1992, réalisé par Pierre Michel et Jean-François Nivet, 105 p.
- Numéro « Octave Mirbeau », *Europe*, mars 1999, coordonné par Pierre Michel, 140 p.
- Numéro « Mirbeau-Sartre écrivain », *Dix-neuf/Vingt*, n° 10, Eurédit, Saint-Pierre-du-Mont, octobre 2000, coordonné par Éléonore Roy-Reverzy, 116 p.
- Numéro « Vallès-Mirbeau, journalisme et littérature », *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, coordonné par Marie-Françoise Montaubin, 317 p.
- Numéro « Octave Mirbeau », *Lettres actuelles*, à paraître en 2003, réalisé par Pierre Michel.
- Dix numéros des *Cahiers Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 1994-2003, 3 600 p. en tout.

Études sur Les 21 jours d'un neurasthénique

- Bablon-Dubreuil, Monique, « Une fin-de-siècle neurasthénique : le cas Mirbeau », *Romantisme*, n° 94, décembre 1994, pp. 28-38.
- Fouano, Rodolphe, préface des *21 jours d'un neurasthénique*, Éditions de Septembre, Paris, 1990, pp. 5-8.
- Gorse, Pierre de, « Les vingt et un jours d'Octave Mirbeau à Luchon », *Revue de Comminges*, Tarbes, 3^e trimestre 1966, pp. 163-176.
- Grommes, Wieland, « Nachwort » (postface) de *Nie wieder Höhenluft* (traduction allemande des *21 jours d'un neurasthénique*), Manholt, Brème, octobre 2000, pp. 378-399.
- Huzarski, Jerzy, « Oktawiusz Mirbeau », préface de *Kartki z notatnika nerwowca*, traduction polonaise des *21 jours d'un neurasthénique*, Varsovie, Odrozdenie, 1910, pp. I-XXIII; reprise de l'étude critique parue en juin-juillet 1910 dans *Wolne Slowo*, n° 86 à 91 (en polonais).
- Juin, Hubert, préface des *21 jours d'un neurasthénique*, UGE, 10/18, Paris, 1977, pp. 7-38.
- Lair, Samuel, « Destins du conflit chez Octave Mirbeau, des *Vingt et un Jours* à *La 628-E8* », in Actes du colloque de Lorient sur le conflit, Presses universitaires de Rennes, 2003.
- Le Bras, Nathalie, *L'Écriture pamphlétaire dans l'œuvre romanesque d'Octave Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Strasbourg, juin 1999, 150 p.
- Le Poncin, Marion, *La Ville d'eaux dans « Mont-Oriol » de Maupassant, « La Doulou » de Daudet et « Les 21 jours d'un neurasthénique » de Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université Paris IV-Sorbonne, 1995.

- Lloyd, Christopher, « Mirbeau's Hedgehog », *Nineteenth Century French Studies*, automne 1992, pp. 149-167.
- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, préface et introductions thématiques aux *Contes cruels* de Mirbeau, 2 volumes, Séguiet, Paris, 1990, et Les Belles Lettres, Paris, 2000 (t. I, pp. 7-31, 50-54, 246-248, et t. II, pp. 10-14, 160-164 et 420-422).
- Michel, Pierre, « De l'anarchisme à la mort du roman », préface aux *21 jours d'un neurasthénique*, Éditions du Passeur, Nantes, 1998, pp. 7-14.
- Michel, Pierre, « Introduction », in *Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, t. III, pp. 9-16.
- Moukabari, Hanan, *L'Esthétique de la cruauté dans les œuvres narratives d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Université de Toulouse-le-Mirail, décembre 1999, 534 pages, *passim*.
- Roussel, Lucie, *Exorcisme et paradoxes : Mirbeau en proie à l'imaginaire fin-de-siècle dans « Les 21 jours d'un neurasthénique »*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Metz, juin 2003, 103 p.
- Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau excentrique », *Dix-Neuf/Vingt*, n° 10, octobre 2000 (parution septembre 2002), pp. 77-89.
- Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau satirique, les romans du tournant du siècle », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature*, in *Autour de Vallès*, n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 181-194.
- Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau et le roman : de l'importance du fumier — De *Dans le ciel* aux *21 jours d'un neurasthénique* », *Lettres actuelles*, numéro spécial « Octave Mirbeau », Mont-de-Marsan, à paraître en 2004.
- Vareille, Arnaud, « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbelien — La logique du lieu dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, Angers, mars 2002, pp. 145-169.
- Wagniar, Jean-François, « Les représentations de l'errance et des vagabonds dans l'œuvre d'Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, Angers, avril 2001, pp. 306-315.
- Walker, John, *L'Ironie de la douleur — L'Œuvre d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 309-316.
- Ziegler, Robert, « The Landscape of Death in Octave Mirbeau », *L'Esprit créateur*, vol. XXXV, n° 4, hiver 1995, pp. 71-82.
- Ziegler, Robert, « Jeux de massacre », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, Angers, avril 2001, pp. 172-182.
- Ziegler, Robert, « Naturalism as Paranoia in Octave Mirbeau », *French Forum*, printemps 2002, vol. 27, n° 2, pp. 49-63.

Fonds Octave Mirbeau

Le Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque universitaire d'Angers. Il comprend les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque deux mille articles, une centaine de traductions en une

vingtaine de langues, les livres, les études universitaires et les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d'environ 800 pages, est consultable sur internet (site de la Bibliothèque universitaire d'Angers), ainsi que huit cents articles de Mirbeau, qui ont été numérisés.